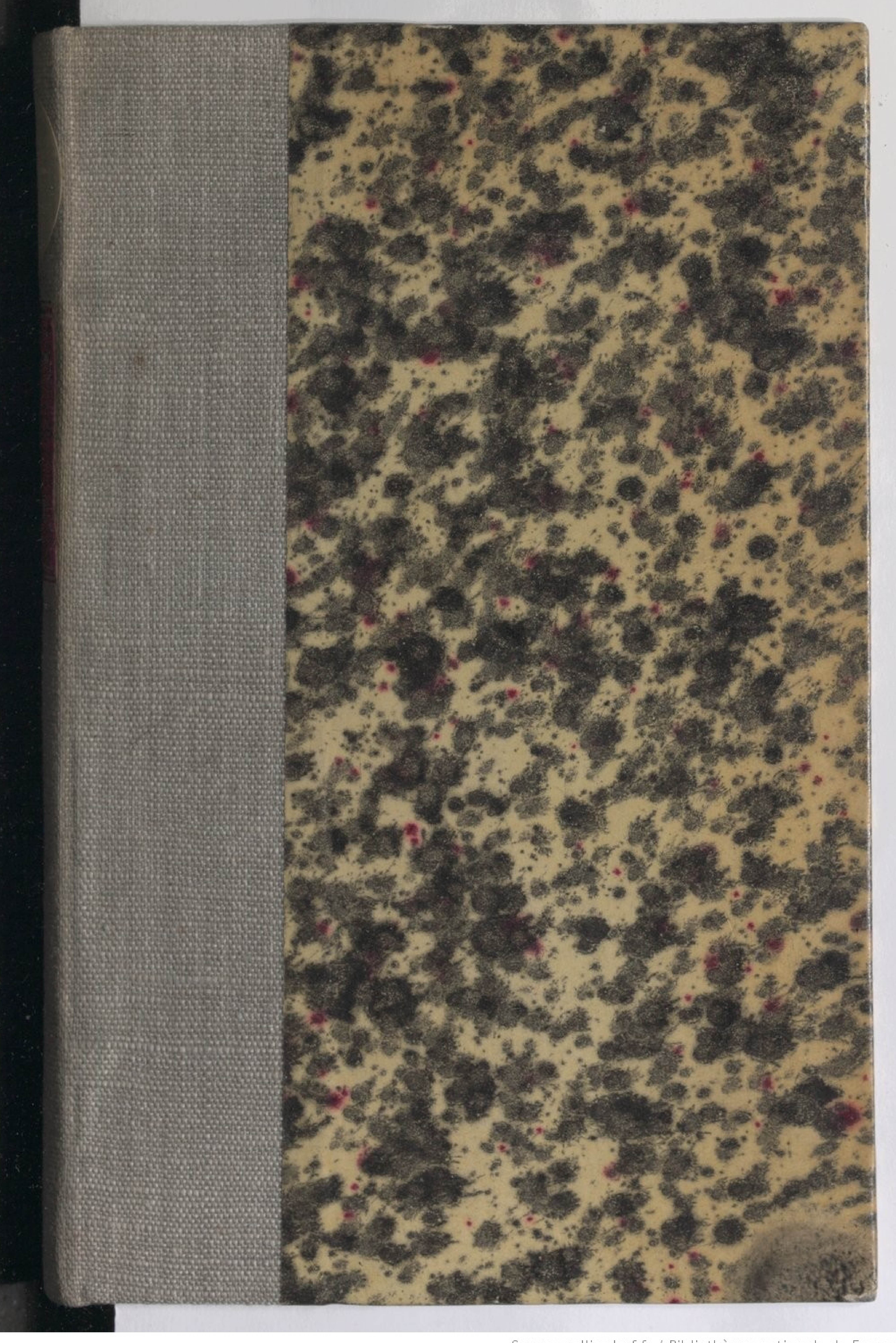
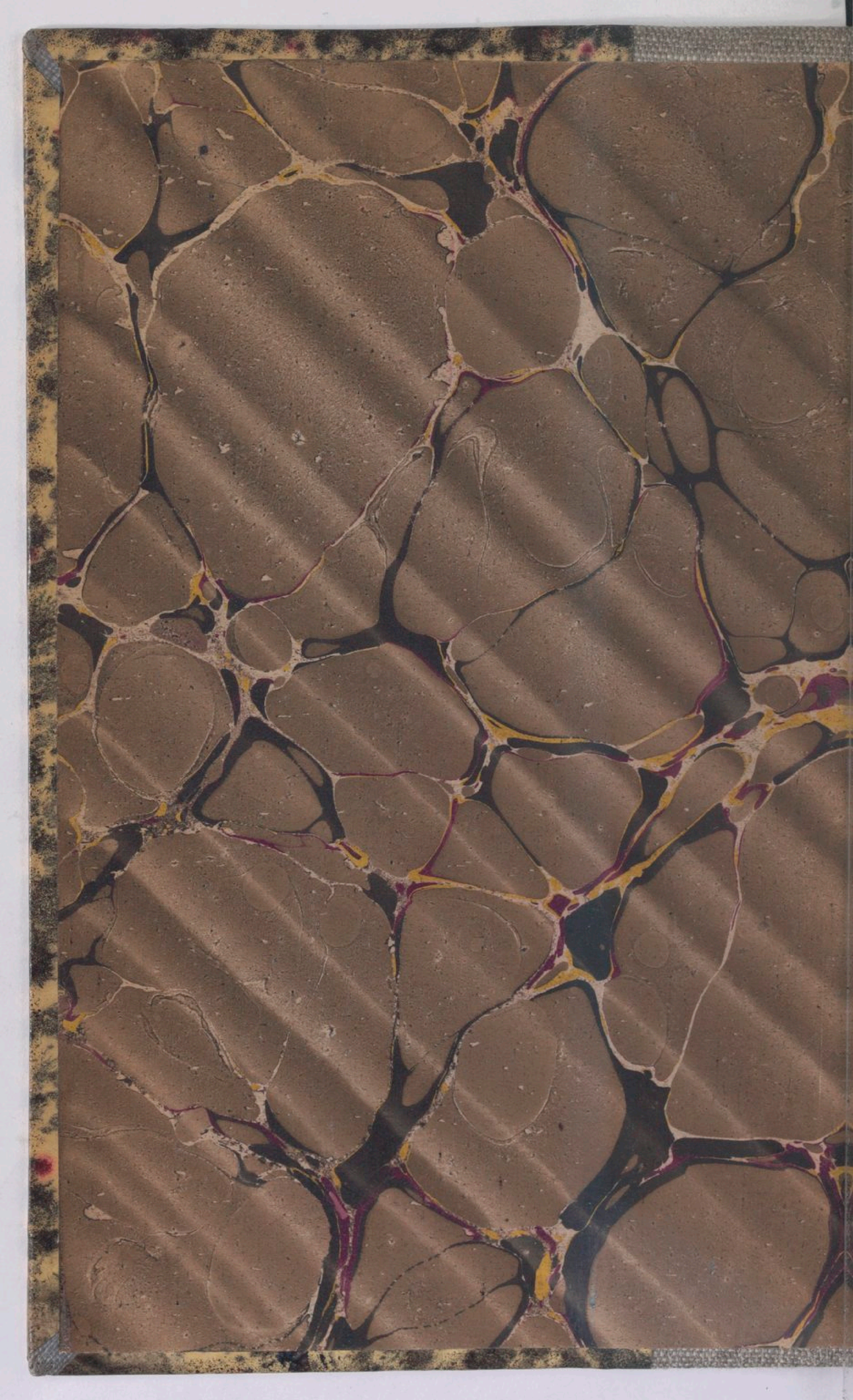


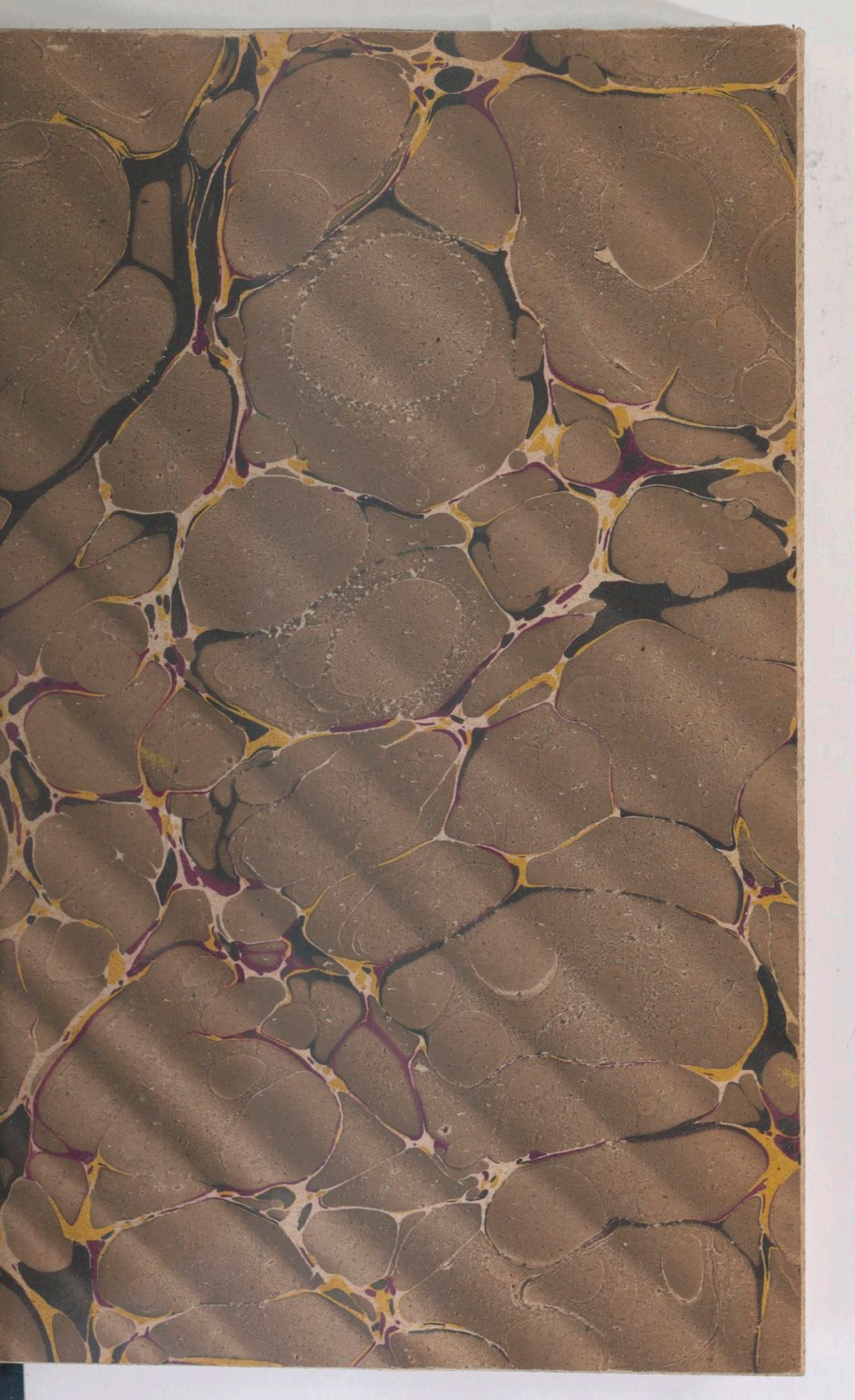
Les Filles de Bohême, par Henri de Lacretelle

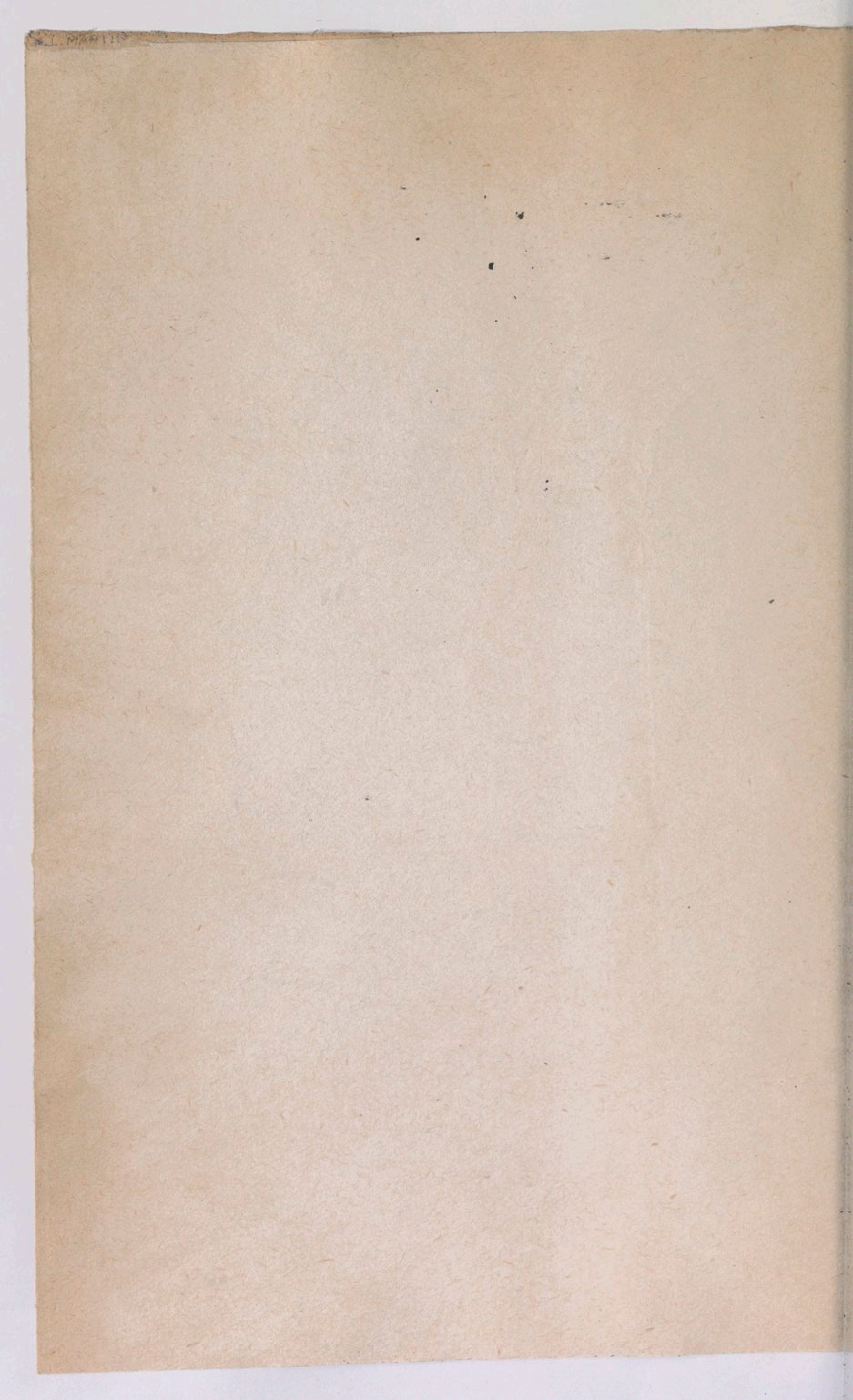


Lacretelle, Henri de (1815-1899). Les Filles de Bohême, par Henri de Lacretelle. 1876.









LES

FILLES DE BOHÊME

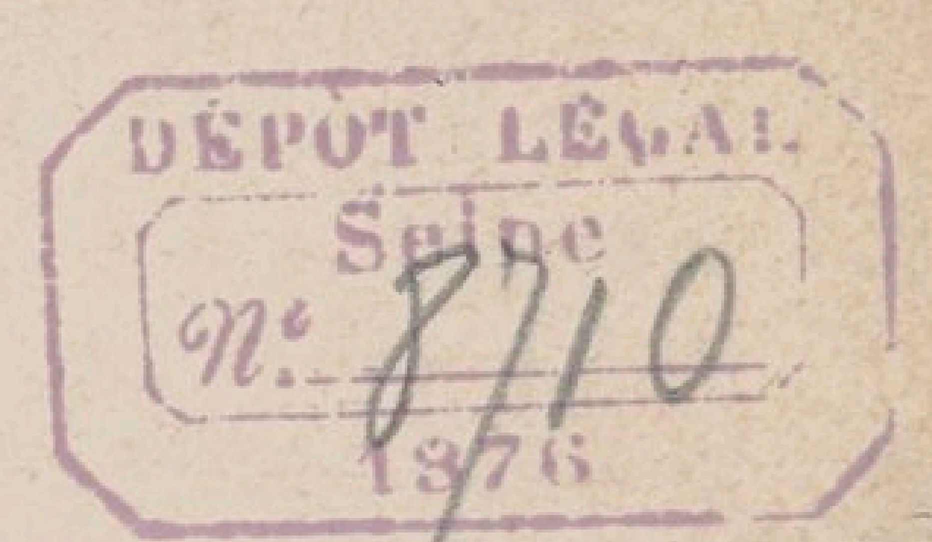
CLICHY. — IMPR. PAUL DUPONT, 12, RUE DU BAC D'ASNIÈRES.

LES

FILLES DE BOHÊME



PAR



M. HENRI DE LACRETELLE



PARIS

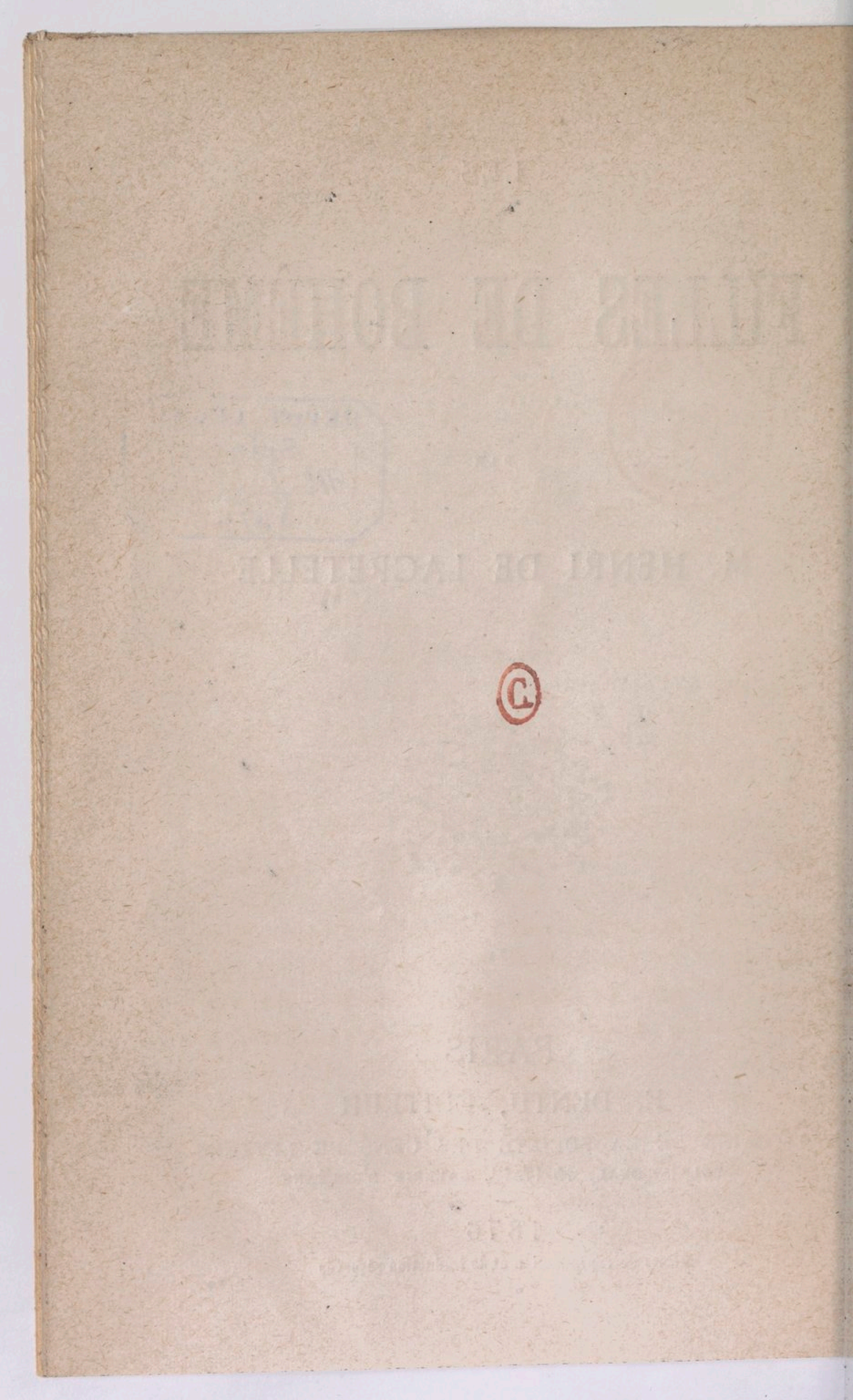
E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1876



LES

FILLES DE BOHÊME

I

Il pleuvait, quand la charrette arriva à l'entrée du village de Noisy-le-Châtel, une des haltes indiquées sur l'itinéraire des Gitanos, à travers l'Europe. Pendant le jour, on aurait pu voir, aux taches noires laissées par le feu, sur un des bas-côtés de la route, que la place était souvent occupée. Le vieux cheval Valentin, qui ne connaissait pas le pays, s'arrêta de lui-même aux traces laissées par les fers des ânes et des mulets, ses prédécesseurs. Le lieu était favorable à un campement : une rivière à droite et s'enfonçant sous son talus, promenait les petites perches et les goujons à la proximité de la ligne du voyageur ; un champ de pommes de terre et un autre ou le maïs espaçait ses ruches d'or sur ses hautes tiges,

grimpaient à gauche, sur le coteau; ensuite, une maison isolée, la première du village. Il y avait donc, dans ce petit coin, la boisson et la nourriture. Les paysans de cette partie de la France sont peu sévères pour ces dilapidations légères. Ils abandonnent la part de Dieu à ces hôtes de passage. Peut-être aussi craignent-ils ces enfants d'une autre race, qui savent jeter le mauvais sort sous leurs pas. Soit charité, soit prudence, ils ferment les yeux sur la maraude.

Juliuz, le chef de la famille, marchait à côté de sa voiture. Les gouttes qui tombaient sur lui l'enveloppaient comme d'un réseau de petits miroirs et s'éclairaient aux rayons de sa lanterne, placée sur la bâche. Il était d'une haute stature, et traînait sa longue personne sur ses jambes bronzées. Ses pas, combinés avec ceux de Valentin, le laissaient dans la lumière qui l'escortait. Il portait un chapeau tyrolien, qui avait été noir lorsqu'il appartenait à son grand-père, et auquel le soleil avait donné une teinte rougeâtre en harmonie avec la barbe épaisse qui encadrait sa figure hâlée. Il paraissait avoir quarante-cinq ans, et avait conservé tous ses cheveux d'un fauve ardent. Il se drapait d'un manteau gris, troué de reprises. Sa physionomie rendait bien la détresse, la sauvagerie et la ruse d'une tribu errante. Son regard, dur et d'un bleu gris, renvoyait quelquefois des éclairs d'honneur. Sa voix rauque s'attendrissait quand il parlait à ses enfants, et il était facile de comprendre que sa main, réduite à un travail tranquille, se serait mieux accommodée à manier une arme. Né dans une des provinces de la Pologne allemande, il s'était marié deux fois, et sa dernière femme était morte depuis longtemps. Il parlait plusieurs langues,

mais les mots qui bourdonnaient le plus souvent autour de la petite voiture appartenaient à ce dialecte à peu près inconnu qui, par son impénétrabilité, est une des forces de ce peuple nomade.

Juliuz avait des parents dans le monde entier, en raison des alliances et des voyages. Quelques-uns de ses pères avaient été rois de cette tribu, qui dispersa sa nationalité à tous les vents. Sa famille la plus rapprochée tenait dans la voiture, qui filait lentement à sa droite ; elle était blottie dans l'ombre de la caisse allongée, et ne se composait que de deux filles et d'un garçon.

L'aînée était née en Italie et se nommait Saloméa. Fille de la première femme de Juliuz, elle avait vingt-deux ans, et s'était trouvée en quelque sorte la mère de Moab et d'Equinoxe, venus beaucoup plus tard. Cette maternité précoce avait donné un caractère sérieux à la fille égyptienne. A quinze ans, elle portait déjà son frère, quand la montée était trop rude pour Valentin, et traînait la petite Moab par la main. Elle se sentait si nécessaire à ces deux êtres aimés, qu'elle avait fini par s'oublier et qu'elle ne se voyait jamais dans l'avenir. Tout reposait sur elle : la fabrication des paniers d'osier, l'entretien des pauvres hardes, la cuisson des aliments de rencontre. Saloméa avait des pensées qui n'arrivaient guère à ceux de sa race. Elles lui venaient de quelques livres entr'ouverts, car elle avait un peu appris à lire, pendant un hiver où la maladie avait retenu sa famille à l'hôpital, sous la direction d'une sœur de charité. Elle se tirait assez bien des pages imprimées. Elle tenait sa voiture très-propre à l'intérieur, et s'inquiétait de ce qui était juste. Elle devinait que cette vie nomade transportait avec elle plusieurs petites ini-

quités, et s'efforçait — très-vainement presque toujours — d'en corriger les traditions trop libres. Elle était si entièrement à son père, à Moab et au petit Equinoxe, et elle faisait si peu attention à elle, qu'elle ne connaissait, pour ainsi dire, pas sa figure, qui avait emprunté une régularité grecque aux statues des musées italiens, au bord desquels la petite voiture avait passé pendant que sa mère la portait dans son sein. La famille résumait tout pour elle comme devoirs à accomplir, mais elle était accessible et émue aux souffrances des autres, et ne séjournait guère dans un village sans y laisser une compassion ou une amitié. Elle avait pris au hasard, et le long des routes, ce qu'il y a de miel dans le christianisme, quoiqu'elle ne fût presque jamais entrée dans une église. Elle le répandait sur les deux petites créatures qui ne savaient guère s'en nourrir.

Moab était venue au monde en Allemagne, où elle avait reçu son nom, seize ans avant la nuit où ce récit commence. D'un type absolument différent de celui de sa sœur, elle était plus jolie que Saloméa n'était belle. D'autres groupes de la famille humaine ont la richesse, la force et la santé; presque tous les Egyptiens ont la grâce étrange. Celle de Moab résultait d'un contraste. Juliuz lui avait donné ses cheveux blonds, et sa mère, une Espagnole, ses yeux noirs. Elle aurait semé des germes d'amour autour d'elle rien qu'en secouant sa tête rieuse. Son regard, tamisé par le rideau des cils, éveillait la curiosité. Si jeune qu'elle fût encore, et bien que vierge, elle semblait renfermer en elle le sang d'une courtisane.

Paresseuse, le plus souvent endormie, elle profitait peu des exemples et des conseils de sa sœur. Elle mettait toute

une journée à tresser une corbeille de joncs au bord du fossé, et s'interrompait pour regarder voler les oiseaux sur les buissons, ou pour tirer les cartes, quoiqu'elle n'eût pas de grandes questions à faire à l'avenir. Elle tenait de son père un remarquable talent de chiromancie, et pour prédire la destinée d'après les lignes, elle en remontrait à Saloméa, qui regardait cette science comme dangereuse. Elle savait des chansons de tous les pays et inventait des danses. Malgré la négligence de sa petite personne, elle répandait un parfum bizarre qu'elle composait avec les herbes aromatiques trouvées sur la montagne, et s'ajustait élégamment sous des haillons aux couleurs voyantes. Ses cheveux d'or, le plus souvent roulés par le vent, encadraient délicieusement son front, quel que fût leur caprice, et les passants les plus lourds la revoyaient en rêve.

Le dernier venu était Equinoxe, un bambin alerte et un innocent malfaiteur de dix ans. Son nom lui avait été donné par Juliuz, peu connaisseur en calendrier, parce qu'il était sorti du sein de sa mère, au coin d'un bois, par une nuit de septembre où les rafales de l'équinoxe couraient dans la campagne. Cet accouchement solitaire, pendant lequel sa mère se tordait dans le martyre, sous l'inexpérience de Saloméa, avait coûté une vie. Juliuz, qui n'alla chercher un médecin que quand tout remède était devenu impuissant, pleura sa femme avec rage, et accusa davantage encore la civilisation qui l'avait laissée périr. Il apprit à l'enfant, dès le berceau, la haine pour les habitants des villes et des villages, et lui enseigna, dès les premiers pas qu'il fit, la maraude dans les cours et dans les jardins. Equinoxe, adroit et grimpeur comme

un écureuil, n'eut bientôt d'autres jeux que ces excursions furtives. Le pillage modéré des biens d'autrui était la revanche des persécutions que les fils des douze vagabonds sortis, dit-on, de l'Egypte, essuyèrent dans le commencement de leurs excursions, il y a quatre siècles, et revêtait ainsi un caractère presque sacré. La douce Saloméa était fort embarrassée entre le respect qu'elle devait à son père et la protestation intérieure de ses instincts. Si Juliuz avait surpris ses réprimandes, il aurait châtié sa fille comme une mauvaise citoyenne de la grande tribu.

Ces trois personnages étaient assis au hasard dans la voiture que traînait Valentin. Cette voiture, roulant depuis des siècles, était respectable, comme une maison de famille. Elle avait vu des morts, des naissances et des mariages. On y avait aimé, souffert et espéré. Son toit d'osier, revêtu de toile, avait reçu les soleils de bien des climats. Les deux fenêtres, ouvertes sur les côtés, avaient encadré beaucoup de paysages et frôlé bien des monuments. Les petits rideaux se relevaient chaque matin sur une perspective nouvelle. Ici sur les cimes des Balkans, là sur la mer; ici sur l'avalanche, là sur la moisson. Les grappes pendantes des treilles aériennes de l'Italie, les oranges et les olives de l'Espagne, les noix du Nord s'y étaient offertes à la main étendue. Elles avaient laissé passer des fleurs pendant une procession en Sicile, et des balles pendant une révolution à Paris. Bien des têtes se ressemblant pour la conformité du type, y avaient regardé avec terreur ou avec mépris. Elles avaient entendu venir des paroles de tous les idiomes. Elle avait même deux fois traversé le détroit, la maison roulante.

Elle renfermait tout, mais ce tout était peu de chose :

un matelas, pour le cas où la maladie tombait sur quelqu'un de la famille; des couvertures contre la bise ; une grande malle pleine de cartes et de linge volé, après les lessives, sur les haies; des corbeilles faites pendant les trajets ou qui n'avaient pas été vendues dans les haltes; des marmites et une vieille casserole, un réchaud ; un fusil, pour la défense du foyer errant; des escabeaux; des vêtements de toutes couleurs, pendus à la muraille ; un tambour de basque, rapporté de Séville; une petite cloche, volée à Louvain, et qui aurait servi, si une alerte était devenue sérieuse, à appeler les autres voitures campées dans les campagnes, et enfin un vieux poêle dont la cheminée surmontait le toit, et qu'on n'allumait que pendant les jours où la couche de neige était épaisse sur la route. Tout cela dans une longueur de dix pieds et sur une largeur de cinq, entre les moyeux. La charge était lourde pour Valentin, et il ne lui était pas arrivé une seule fois de prendre le petit trot. Juliuz marchait toujours; mais comme il était bon et prévoyant, il permettait à Equinoxe de se faire traîner de temps en temps. Quant aux filles, il fallait bien qu'elles fussent assises pour travailler aux corbeilles.

Juliuz ne discutait jamais avec son cheval lorsque celui-ci s'arrêtait. Il secoua son manteau chargé d'eau et commença à dételer Valentin.

— Réveillez-vous, les autres! dit-il. Nous sommes au bout de l'étape et il s'agit que le petit déterre quelques racines pour tremper la soupe.

— Où sommes-nous, père ? demanda Saloméa.

— A Noisy-le-Châtel, à ce que disait le cantonnier.

Mais le nom n'y fait rien. C'est demain la foire par ici, et il y aura quelques coups à faire.

— Quelle heure est-il ? demanda Moab.

— J'ai entendu sonner leur angélus dans la plaine il y a déjà un bon moment. Il peut être le coup de sept heures et demie.

Valentin était délivré. Il huma l'air de son naseau humide. Les brancards portèrent à terre, et la voiture eut une pente un peu forte. Mais les filles de Juliuz y étaient habituées.

Saloméa pendit à un clou, dans la voiture, la lanterne qui était auparavant à l'extérieur.

— Moab fera le souper, reprit-elle. Je travaillerai la nuit. Nous aurons une trentaine de paniers à vendre demain.

— Ce qu'on leur prend rapporte plus que ce qu'on leur vend, rappelle-toi ça, ma fille, dit Juliuz. Nous voilà ici pour trois jours à tout le moins. Une de mes roues nous laissera en route si je ne la fais pas réparer, et comme je n'ai pas de monnaie pour payer le charron, il faudra en demander à la négligence des chrétiens, qui ne savent pas faire l'aumône aux pauvres gens. J'appellerai le petit dès qu'il fera jour, et il surveillera les étalages. N'oubliez pas que les foires sont nos moissons et nos vendanges. Allons, Equinoxe, fais comme cette brave bête, cherche ta pâture et celle de la famille. Il doit y avoir un champ de pommes de terre par là, et nous ne trouverons de pain nulle part ce soir ; les portes sont fermées.

Il souleva sur ses bras l'enfant, qu'il mit sur la route, et qui secoua ses oreilles à la pluie.

— Va donc plus vite, fainéant ! et souviens-toi que je

ne veux pas qu'on entre dans les maisons. Tant qu'on ramasse en plein air, c'est de bonne guerre.

— Combien coûtera le raccommodage de la roue? demanda Saloméa.

— Sept francs. Ils sont si voleurs en France!

— J'ai pour dix francs de paniers à vendre. Il ne sera pas nécessaire que le petit aille regarder derrière les volets. Dans les foules on trouve toujours des âmes charitables.

— Cherches-en, je ne m'y oppose pas, reprit Juliuz; mais la charité qu'on te fera s'adressera à tes yeux, car il n'y a pas un chrétien qui n'estime qu'il fera aisément sa maîtresse d'une Égyptienne. Nous n'avons des enfants, nous autres, que pour faire commettre le péché d'infidélité à ces messieurs qui s'étendent devant les cafés. C'est pour leur donner une distraction de vingt-quatre heures que nous passons notre vie sous le vent et sous la grêle, amenant sur les places nos filles, qui font honte à leurs bourgeoises! Qu'après ça la mère accouche d'un fruit étranger, et que le père se tue de chagrin, peu importe! Tu as tort de prendre le parti de ces gens-là. Rappelle-toi donc que nos pères ont été des Pharaons, et que tu descends de la reine Cléopâtre. Nous avons eu des palais d'or dans notre famille, et quand nous voyagions, nous traversions le Nil, de barque en barque, sur un tapis de pourpre. Puis la richesse et le pouvoir ont passé dans cette autre partie du monde. Douze hommes d'Egypte sont venus les y chercher. La famille s'est multipliée: les têtes brunes et blondes ont apparu le long de toutes les routes, comme des gerbes liées. Alors, les chrétiens se sont dit que notre race allait les remplacer, et ils nous ont jetés dans les fleuves et sur les bûchers. Quand nous reprenons une part du bien qu'ils

nous ont dérobé, sois sûre que nous faisons un acte de justice et que nous vengeons une larme tombée il y a deux cents ans. Tous les cimetières sont pleins de nos morts, qui se réjouiraient si nous pouvions refaire la grande guerre. L'heure n'est pas venue. Faisons la petite. Soyons craints, pour être respectés. Que partout où aura roulé notre maison d'osier il y ait une trace de représailles. N'empêche donc pas le fils de Juliuz de faire comme ses ancêtres. Qu'il prenne un poulet, en attendant qu'il puisse reprendre un royaume !

Saloméa aurait perdu son temps à réfuter son père, qui parlait avec une conviction religieuse. Elle travaillait en écoutant cette éloquence fourvoyée. Moab était descendue et cassait les branches mortes du buisson pour allumer du feu. Equinoxe avait sauté le fossé et cherchait des pommes de terre à tâtons, sur la côte, où ses pieds s'enfonçaient dans la boue. Valentin s'était dirigé de lui-même dans un champ de luzerne.

L'indolente Moab, quand elle eut terminé son tas de fagots, arracha lentement quelques brindilles de paille du fond de la voiture, descendit à la rivière pour remplir la marmite, y jeta un peu de sel et un morceau de lard, et attendit, en essayant de faire du feu, que son frère lui apportât ses provisions.

La pluie éteignait la flamme à mesure qu'elle se produisait ; mais la bohémienne s'inquiétait peu de ces retards, et chantait tandis que le nuage crevait sur sa tête.

C'était l'histoire ordinaire des haltes, durant les soirées pluvieuses. Quelques paroles s'échangeaient de la voiture à la route. Moab étendit sa jupe au-dessus du foyer pour arrêter les gouttes. Le bois se décida à brûler, sous le

vent qui soufflait par le chemin, et l'eau remua dans la marmite. Le foyer envoyait ses reflets sur les flaques du bas-côté de la chaussée et jusqu'à la façade de la maison opposée qui restait silencieuse. Pas un des habitants de la voiture ne songeait à envier ceux qui reposaient dans un lit. La pauvre famille était dans son élément habituel de misère. La souffrance ne se composait pas pour elle de ce qui aurait fait gémir tous les autres.

Juliuz avait allumé une cigarette. Il dit à Moab :

— Où as-tu appris ce que tu chantes ?

— Est-ce que je sais ? J'invente.

— Rappelle-toi ça. Tu en feras des gros sous à la foire demain. On rira en t'écoutant.

— Quant à me le rappeler, c'est bien impossible, mais je trouverai autre chose. Puisque ce n'est pas mauvais pour vous, ça sera trop bon pour eux.

— Brave fille ! ta gaieté pousse sous la pluie comme l'herbe.

— La pluie, je ne la sens pas.

Equinoxe revint bientôt les mains pleines, et jeta les pommes de terres dans le tablier de Moab. Le repas s'apprêtait et envoyait déjà son fumet au groupe impatient de faim et de sommeil.

Equinoxe s'approcha de Juliuz :

— Père, lui dit-il, combien Valentin a-t-il d'ans ?

— Il en a trois fois autant que toi, répondit Juliuz, étonné de la question.

— Moi, je ne suis pas vieux, mais pour un cheval c'est un bel âge.

L'appréciateur avait dix ans.

— Pourquoi me demandes-tu ça, gamin ?

— Parce qu'il tombera sur la route un de ces jours, comme l'âne des Saphirius, et qu'il faudrait mettre une autre bête à la charrette.

— Si Valentin mourait, ce serait le plus grand malheur qui puisse arriver, reprit Juliuz, d'un accent tragique.

— Peut-être que non, dit Equinoxe.

— Qu'est-ce qui te passe par la tête de parler d'une méchanceté pareille du bon Dieu ?

— C'est qu'en sortant des pommes de terre, j'ai passé par un petit pré.

— Eh bien ?

— Dans le pré il y a un cheval rouge. Personne ne le garde. Si vous vouliez, je vous l'amènerais, et nous serions solides sur la route, et il n'y aurait pas une charrette mieux montée que la nôtre, et on nous prendrait pour des Anglais qui voyagent.

Juliuz avait pâli de colère, et il fut sur le point de laisser tomber sa main sur l'enfant.

— Veux-tu te taire, petit malheureux ! s'écria-t-il. Avec ces idées-là on va en cour d'assises et on est un galérien pour le reste de ses jours. Si je te rattrape à penser à ces gredineries, je te donnerai une danse dont tu te souviendras quand tu auras des cheveux blancs.

Equinoxe ne s'épouvantait pas facilement; néanmoins il jugea prudent de mettre la charrette entre son père et lui, et quand il fut loin de portée, il répondit :

— Vous m'avez enseigné à dérober un lapin dans la

garenne, je croyais faire mieux en reluquant un cheval dans le pré.

L'Egyptien prit sa tête dans ses mains, et s'asseyant sur le brancard :

— Ecoute-moi, petit, dit-il. Les marauds comme toi sont faits pour la maraude ; mais il y a une différence entre la plaisanterie et le vol. Quand tu prends quelques sous qui traînent sur un étalage, ou quelque mouchoir qui sort de la poche, ça ne tire pas à conséquence. Tu rétablis ton droit ancien, et ce qui est quasiment sur la voie publique appartient au plus adroit. Les poissons dans la rivière, les fruits sur l'arbre ou dans la terre, le gibier dans les champs, sont à nous aussi bien qu'au propriétaire, et d'ailleurs c'est la grosseur de ce qu'on prend qui fait la chose coupable ou innocente.

— Un louis d'or ne tient pas beaucoup de place ! interrompit l'enfant, toujours derrière la charrette.

— Ne touche jamais à l'or ! répondit le professeur de morale. Prends si tu peux les petites pièces de monnaie blanche, les gros sous, tout ce qu'on donne en aumône, on n'aura rien à te faire, qu'à te payer en grandes claques, si on t'attrape, et laisse le cheval tranquille, ou je te conduirai moi-même aux gendarmes.

Saloméa écoutait avec épouvante. Elle s'effrayait à bon droit des limites que son père donnait à la probité. Mais lui, convaincu qu'il avait fait sévèrement son devoir, appela son monde à souper.

Le repas fut gai, malgré la pluie. Equinoxe retirait triomphalement les plus grosses parts sur son assiette. Moab continuait ses couplets entre chaque bouchée. Sa-

loméa pensait que le bonheur se compose de peu de chose, puisque sa famille était joyeuse de cette halte, et Juliuz se disait que la journée du lendemain serait fructueuse pour eux tous à Noisy-le-Châtel.

La rue qui commençait le village, non loin de là, restait silencieuse. La pluie avait fait fermer les cafés plus tôt que les ordonnances de police ne le prescrivaient. Les voitures arrivées pour la solennité éteignaient leurs lumières, et se réservaient pour l'activité des heures suivantes. Le pitre dormait sur la poitrine de l'Hercule, et l'arracheur de dents était songeur auprès d'une femme qui pesait trois cents livres. Les rouliers dételaient sans rien dire leurs chevaux fumants, qui s'acheminaient vers les écuries et dans les cours. Les prêtresses en tablier blanc tuaient paisiblement les poules pour le sacrifice du jour qui allait venir.

Cependant un pas se faisait entendre sur la route. Il s'avançait du côté de la charrette de Juliuz, et s'accompagnait d'un bruit de vieux fer battant sur une botte. Juliuz prêta l'oreille, parut inquiet, et dit à Saloméa d'éteindre au plus vite la lanterne. Mais avant que l'ordre ne fût exécuté, le personnage avait joint les bohémiens. Aucune hésitation ne fut permise sur sa qualité, que trahissait son costume. C'était le garde champêtre.

Il est cause de bien des pâleurs, ce premier représentant de la loi ! Il se passe des drames inconnus dans un champ écarté entre lui et le délinquant. Tout se mesurant aux ressources offertes, un procès-verbal est quelquefois aussi terrible qu'une condamnation à mort. Juliuz n'avait rien encore à se reprocher dans la commune,

néanmoins il trembla quand il fut certain que le fonctionnaire allait s'adresser à lui.

— Vos papiers ? demanda le garde.

— Je n'en ai pas. Ils sont supprimés en France. On ne m'a rien dit à la frontière.

— Je ne me soucie pas des gens de la douane. Je ne connais que M. le maire, qui est mon empereur. M. le maire aime les papiers, à ce qu'il paraît, et il vous les demande par mon organe.

Juliuz essaya d'en imposer. Il assura fièrement son chapeau sur sa tête et se campa dans son manteau.

— Ma profession est indiquée par ma voiture, répondit-il. Je suis négociant ambulant. Je fabrique et je vends des corbeilles d'osier, et je gagne honnêtement mon pain.

— Où avez-vous acheté ces légumes ?

— Au marché de Saint-Veyran, ce matin.

— Je ne suis plus assez jeune pour vous croire, reprit le garde champêtre. L'ordre de M. le maire est formel. Puisque vous n'avez pas de papiers à montrer, vous allez filer de nouveau sur l'ornière de la grande route, et débarrasser Noisy-le-Châtel d'autant de vagabonds que vous êtes d'individus mâles et femelles.

— Si vous n'étiez pas dans la police, vous ne me diriez pas cela deux fois ! reprit Juliuz d'un ton menaçant.

— Ma foi non ! je ne me mouillerais pas à faire la chasse à la vermine. Je prendrais tranquillement ma demi-tasse. Mais on a prêté serment, et on sait se faire respecter. Je ne vous refuserai pas un coup de main pour atteler le cheval, à cette fin de vous voir partir plus vite.

— Mais enfin, monsieur, nous n'avons fait de mal à

personne, dit Saloméa, et on nous avait répété que la France était un bon pays pour les malheureux.

— Quoiqu'il ne m'appartienne pas de critiquer mon gouvernement, ce n'est pas moi qui renverrais, en pleine nuit, une voyageuse pareille à vous. Mais je n'agis pas de mon chef. L'autre semaine, on a dérangé les gerbes des Bolivier et on a récolté les pêches des Martineau avant qu'elles ne fussent mûres, et il y avait une voiture à la place où vous êtes. M. le maire est le gardien de la sécurité publique. Vous répondez tous les uns pour les autres. On a décidé qu'on ferait partir les étrangers qui n'offriraient pas de cautions. Ce n'est pas que vous en manqueriez, si vous donniez votre faveur ! Mais vous êtes farouche, je le vois dans le fond de vos yeux. Allons, en route, les autres !

— Ah bien ! vous n'avez pas de cœur pour les pauvres gens et pour les bêtes ! fit Saloméa.

— Où voulez-vous que nous allions ce soir ? dit Juliuz, qui essayait d'attendrir le garde.

— Autant de recoins sur la route, et autant d'auberges pour vous ! reprit celui-ci. Les tas de pierres sont vos oreillers.

— Mon cheval est rendu, et vous serez cause qu'il crèvera avant son heure, dit Juliuz d'un ton menaçant.

— Vous vendrez la peau aussi cher que l'animal vivant. Pas tant de phrases. Il ne fait pas bon causer. Dépêchez-vous de déguerpir, ou je mets le monde après vous.

— Je pars ! répondit Juliuz, en montrant le poing ; mais s'il arrive malheur à Valentin, prenez garde à vous !

Equinoxe, prévoyant une nuit blanche, et n'ayant pas

fini de manger sa soupe, jugea convenable de pousser de grands cris.

Pendant cette altercation, une fenêtre s'était ouverte dans la maison voisine. Quelqu'un s'était penché et avait tenté de voir le groupe.

La maison servait de presbytère provisoire, tandis qu'on en construisait un plus près de l'église.

Celui qui regardait ainsi se nommait Joachim Simon, jeune séminariste, qui passait une partie de ses vacances chez M. l'abbé Morétain, curé de Noisy-le-Châtel. Il n'avait encore reçu que les ordres mineurs et ne devait être élevé à la prêtrise que deux ans plus tard.

Il sortit de la maison et traversa la chaussée.

— Me reconnaissez-vous ? demanda-t-il au garde champêtre.

— Oui, monsieur l'abbé.

— Si je me porte caution pour cette famille, lui permettrez-vous de passer ici la nuit et la journée de demain ?

Par hasard, la mairie se trouvait en bons rapports avec le curé, et le fonctionnaire municipal répondit aussitôt :

— M. le maire ne demande qu'une garantie, et la mère Simon a des vignes au soleil. Je me fais fort de tout arranger aux conditions que vous proposez.

— Demeurez donc, mes amis, dit Joachim aux bohémiens, et ne me faites pas repentir de m'être mêlé de vos affaires.

Juliuz salua l'abbé, et Saloméa s'émerveilla de la douceur de la voix qui venait de parler.

Le garde s'éloigna.

Joachim rentra au presbytère.

Equinoxe acheva sa soupe.

Saloméa se fit une provision de branches d'osier pour le travail de la nuit, et posa la lanterne au-dessus de sa tête, dans le fond de la voiture.

Juliuz s'étendit sur le pré et s'endormit. Moab, au bord de la route, n'avait pas interrompu sa chanson.

La pluie tombait toujours.

II

Le lendemain, M. le curé Morétain, qui se levait de bonne heure, aperçut la voiture des Juliuz stationnant en face de sa maison.

Il avait cru devoir se constituer l'ennemi personnel de ces mécréants qui ne font jamais baptiser leurs enfants. C'était lui qui avait obtenu du maire la mesure qui les concernait. Il tenait à passer pour un homme sévère, et ne donnait que des conseils implacables qu'il démentait quotidiennement dans l'application.

Il regarda devant ses fenêtres, très-disposé à être mécontent.

La famille se préparait pour la foire. Saloméa arrangeait en tas les corbeilles de toutes dimensions qu'elle devait aller proposer aux portes des maisons ; Juliuz brossait son manteau avec un chardon et redressait les bosses de son feutre pour faire moins peur à l'autorité; Moab était

descendue à la rivière, trempait légèrement dans l'eau ses mains et son visage, et mouillait ses bandeaux blonds pour qu'ils parussent plus brillants ; Equinoxe étrillait Valentin et lui vantait les grâces du pays en discours superbes. Ce tableau paisible, sous les beaux rayons du soleil levant, — car la pluie avait cessé et tous les nuages s'étaient fondus dans un azur d'automne — ne désarma point le courroux que M. Morétain croyait avoir. Il se regardait comme personnellement offensé par la tolérance du maire, et se reprochait d'avoir eu un sommeil trop rapide le soir précédent, puisqu'il n'avait pas entendu arriver la voiture damnée. Il se disposait à aller frotter les oreilles de M. le maire, lorsqu'il rencontra sur l'escalier sa servante Alacoque.

C'était un personnage assez apoplectique, ce M. Morétain, avec ses soixante-six ans. Il avait commencé par être soldat, puis sergent-major, et aurait pu joindre ainsi l'intolérance du commandement militaire à celle du dogme, si une bienveillance naturelle n'avait pas tempéré sa raideur d'apparence. Le premier mouvement était la colère et l'injure, le second le repentir et le bienfait : jamais il n'était plus généreux qu'après avoir été dur.

— Avez-vous ouï quelque chose hier au soir, et le gouvernement a-t-il fait son devoir ? demanda-t-il à Alacoque.

— Certes, monsieur le curé, j'ai bien assez de rhumatismes pour ne pas reposer quand il fait un temps comme celui de l'autre veillée. Monsieur le maire a envoyé son garde pour chasser ces gens, mais il y a des personnes toujours disposées à trouver à redire à ce qu'ordonne l'autorité.

— Dans quel quartier logent ces conscrits-là ? Je les enverrais volontiers à la salle de police ; mais monseigneur ne veut rien entendre à mon idée d'enrégimenter mes paroissiens, et cependant l'Église se meurt faute d'être commandée. Donnez-moi le nom des émeutiers.

— Je ne veux trahir personne ; mais vous n'avez pas besoin de sortir de la cure pour trouver celui qui a tout fait.

— L'abbé Simon ?

— Hélas ! il se perdra par les mauvaises connaissances, ce cher enfant.

— Laissez-moi.

M. Morétain s'assit sur une des marches de l'escalier, car il sentait venir un étourdissement, et lorsqu'il fut à peu près remis, il monta à la chambre de Joachim.

Le jeune homme, déjà habillé, faisait à genoux sur le carreau sa longue prière matinale. Le soleil arrivant par la fenêtre éclatait sur la teinte rosée de ses joues que les macérations ne réussissaient pas encore à amortir ; ses cheveux plats et très-bruns se collaient abondamment sur ses tempes. Il n'avait presque pas besoin de se raser, et sous ce rapport ressemblait peu à ses confrères du séminaire, qui avaient des velléités de barbes de zouaves, réprimées deux fois par semaine. Ainsi replié sur lui-même, on voyait qu'il était grand et fort. Ses yeux, qui voulaient se lever dans l'extase de la contemplation, laissaient deviner des pensées étrangères à la dévotion et renvoyaient une clarté douce. Il aurait été assez beau garçon sans son triste costume ; et malgré l'éducation, il trahissait dans ses gestes et dans son accent une nature

supérieure au milieu où on l'avait placé. Ce qui émanait le plus de lui était une sensation d'esclavage mais non de révolte.

Le curé entra brusquement.

— Monsieur Simon, dit-il, votre mère vous a envoyé à la cure pour y apprendre l'humilité, et si vous continuez vos pratiques de tous les jours, en me démontrant ainsi que je n'ai aucune action sur vous, je serai forcé, à mon extrême regret, de vous prier de retourner très-prochainement à Castagne.

M. Morétain ne s'était pas aperçu que Joachim était en prières. Celui-ci ne répondant rien et ne se relevant pas, le curé n'osa pas l'arracher à sa méditation, et dut se promener dans la chambre, impatient de ne pouvoir pas punir une impertinence irréprochable.

Au bout de cinq minutes, Joachim se mit debout, et après s'être incliné :

— Pardon, monsieur le curé, dit-il, je n'ai pas complétement entendu vos reproches ; soyez assez généreux pour les préciser.

M. Morétain ouvrit la fenêtre, afin de se rafraîchir le sang.

— Je ne reprendrai pas vos actes un à un, monsieur, continua-t-il ; ce serait douloureux à raconter et peut-être à entendre. Je veux seulement vous parler de votre conduite d'hier soir. Vous n'ignorez pas que le passage des bohémiens dans ma paroisse est toujours une occasion de scandale, et que j'ai dû prier la mairie de sévir contre eux. Pourquoi êtes-vous intervenu pour protéger ceux qui sont dans cette voiture ?

— Parce que le temps était horrible, monsieur le curé, et que je ne pouvais pas me résigner à voir chasser de pauvres gens sous cette pluie. Vous vous êtes retiré de bonne heure, autrement vous auriez été de mon avis. L'Evangile ordonne d'être particulièrement humain pour les voyageurs. Si j'avais été ici chez moi, je leur aurais ouvert la porte et je les eusse abrités.

— Heureusement que vous n'êtes pas encore installé, monsieur l'abbé ! Votre cure menace d'être un assez joli réceptacle. Mais enfin quelle a été votre raison ? Connaissez-vous ces vagabonds ?

— Non, monsieur.

— Qui vous les a recommandés ?

— Leur misère.

— La misère est souvent le désordre.

— Qui le guérira, sinon nous, monsieur le curé ?

— Gardez votre morale pour vous, monsieur Simon, et ne prétendez pas me donner indirectement une leçon. Vous vous êtes peut-être aussi porté caution pour les dilapidations de ces gens-là ?

— Oui, monsieur.

— Ah ! vous avez donc vos poches toujours pleines ?

— J'écrirai à Castagne.

— Vous n'écrirez à personne, reprit M. Morétain, qui commençait à se repentir, et j'espère bien que vous ne vous adresserez qu'à moi quand vous aurez besoin de quelque chose.

— Merci, monsieur le curé. Mais j'aurai fait de la générosité à bon compte. Ils se conduiront honnêtement, j'en suis sûr.

— Il n'y a pas d'honnêteté en dehors du catholicisme,

et votre libéralité vous ruinerait vite. Il est vrai que tout le monde n'a pas la fortune de votre mère. Mais elle ne s'en est pas encore dessaisie, que je sache. Ne vous endettez point, durant votre séjour à Noisy-le-Châtel.

— Ma mère est loin de la richesse, monsieur ; mais elle ne laissera jamais en péril un engagement que j'aurai pris.

— Trouvez bon que je vous en débarrasse. Je vais chercher M. le maire, et il viendra des gendarmes à la foire pour prêter main-forte à la loi. J'exige que vous m'accompagniez à la mairie.

Joachim allait résister respectueusement, car il n'était pas d'un tempérament à céder, ayant le droit pour lui ; mais on frappa à la porte lorsqu'il ouvrait les lèvres.

Les deux soutanes parurent en même temps à la fenêtre.

Les visiteurs étaient Juliuz et Saloméa, qui apportaient une belle provision de corbeilles.

— Ils viennent nous relancer ! s'écria M. Morétain.

Puis, se penchant sur l'escalier qu'il avait regagné :

— Alacoque, dit-il, je vous défends d'ouvrir. Je n'y suis pas. Ne donnez rien.

Les coups sur la porte continuaient discrètement.

Alacoque, au bout de quelques instants, se montra au bas de l'escalier.

— Monsieur le curé, cria-t-elle, je crois qu'ils demandent après M. Joachim. Que faut-il faire ?

— Il faut les recevoir ! dit Joachim en descendant.

— Il ne me convient pas que ces drôles-là mettent le nez dans mon presbytère! s'écria le curé.

— C'est bien, monsieur, je les verrai en pleine rue, répondit Joachim.

M. Morétain haussa les épaules et rentra dans son appartement, dont il ferma violemment la porte. Il revenait à sa première manière.

L'abbé s'avança sur le chemin. Alacoque le suivit, non moins mécontente que son maître.

— Que me voulez-vous, mes amis? demanda Joachim.

Juliuz porta la main à son chapeau.

— Vous nous avez rendu un grand service, hier au soir, dit-il. Nous ne pouvons pas grand'chose pour vous témoigner que nous ne sommes pas ingrats, mais vous nous ferez honneur et plaisir à tous en acceptant cette corbeille, qui est l'ouvrage de ma fille aînée.

Ceci fut dit avec une dignité très-simple, relevant le prix du cadeau. Joachim ne pensa pas un instant à refuser. Il souffrait de n'être point en situation de les mieux remercier.

— Je me servirai de cette corbeille quand je serai prêtre, et j'y ferai passer le pain bénit le dimanche, en me rappelant la famille à qui je la dois, dit-il. Si je puis jamais vous être bon à quelque chose, ici ou ailleurs, n'oubliez pas mon nom : Joachim Simon. Maintenant, allez à vos affaires. Je me reprocherais de vous retenir.

Alacoque regardait avec envie la belle corbeille :

Saloméa fit un pas vers elle. Elle avait jugé la situation en fille de tact.

— Si mademoiselle avait besoin d'un panier pour son ménage ? en voici un, fit-elle. On peut y mettre son marché.

Alacoque était défiante.

— Pour combien me le laisserez-vous ? dit-elle.

— Pour rien, mademoiselle. Il m'est agréable que ce panier reste dans votre maison.

Alacoque était reconnaissante. Peu habituée à des prévenances, depuis que l'arrière-saison était descendue sur elle, son cœur s'émut, et elle ne consentit pas à rester en retard de générosité.

— Il y a beau temps que le soleil brille, et vous n'avez rien pris, dit-elle aux étrangers. Vous me permettrez de vous offrir un verre de vin dans la salle de M. le curé. Justement j'ai de la galette de la foire.

— Quoi ! vous osez !... murmura Joachim. M. Morétain ne vous le pardonnera pas.

— M. le curé est mon confesseur. Je lui avouerai la chose, et il faudra bien qu'il me donne l'absolution.

Juliuz était très-fier de l'invitation. Il se sentait posé dans le pays. D'ailleurs, il ne buvait pas de vin deux fois par an, et il n'avait pas le courage de repousser la tentation. Et puis la liqueur de la vigne devait être exquise sur ces coteaux modérés, comme les nomme Sainte-Beuve. Saloméa déposa sa provision de corbeilles dans l'antichambre.

— A l'ordinaire, ceux de votre pays ont une famille nombreuse, dit Alacoque à Juliuz. N'avez-vous pas d'autres enfants ?

— Celle qui me les donnait est au cimetière, répondit-il. Mais j'ai encore une petite et un petit.

— Allez les quérir pour qu'ils goûtent du gâteau.

— Le petit est en course, répondit Juliuz en rougissant; voici Moab de l'autre côté de la route. Je vais lui faire signe de venir, quoiqu'elle ne soit guère propre.

— Mais elle est très-avenante, au contraire, répondit Alacoque, qui était en veine d'affabilité. Vous faites de beaux produits, vous autres, et c'est grand dommage que vous ne fassiez pas des chrétiens.

— Qu'en savez-vous? dit Juliuz. Nous n'avons pas de prêtres à nous, voilà le malheur; mais quand nous sommes riches, nous nous payons le baptême.

— On baptise pour rien! dit Joachim.

— Oui, mais il y a les faux frais.

Moab traversa la route à l'appel de son père.

Elle s'était trempée dans la fraîcheur de l'aurore et de la rivière. Ses cheveux étaient plus blonds et ses yeux plus noirs que la veille. Elle avait mis une casaque rouge qui faisait valoir, en la serrant, sa taille adolescente. Elle était si jolie que Joachim rougit quand elle s'approcha de la maison, comme si ç'avait été un péché de se trouver près d'une créature si favorisée.

Saloméa semblait rayonner de la gentillesse de sa petite sœur.

— Viens ici, lui dit-elle, et remercie M. l'abbé qui nous a fait l'honneur de nous inviter à sa table.

— Ce n'est pas moi! commença Joachim; mais il s'arrêta, car Moab levait sur lui ses yeux éblouissants.

— Tiens ! dit-elle tout haut, c'est si jeune que ça, un abbé ?

Alacoque avait été en avant pour mettre quelque chose sur la nappe. La salle qui était la pièce de réception chez M. Morétain, se trouvait au rez-de-chaussée, à droite du vestibule. Elle servait à plusieurs usages, et c'était là que se tenaient en été les conférences avant le repas qui les complète et les grise. C'était la seule chambre à feu de la maison, car M. le curé conservait des habitudes militaires. Un vieux sabre d'ordonnance, entre deux épaulettes, faisait vis-à-vis sur le mur à un Christ en ivoire. Il n'y avait qu'une table à manger, quelques chaises en osier et un prie-Dieu pour les pénitents qui ne pouvaient pas se rendre à l'église. On sentait partout une saine odeur de fruits qui venait de la petite armoire où Alacoque conservait les récoltes du verger.

Elle mit dehors une bouteille de vin blanc, quelques pêches et la galette promise.

On entendait se promener en haut M. Morétain, qui se doutait de la collation, mais qui n'osait pas descendre, car il aurait renvoyé Alacoque du coup, et cela tirait à conséquence.

— Asseyez-vous, dit-elle aux bohémiens.

Joachim se plaça entre Saloméa et Juliuz. Moab ne prit pas de chaise et tourna par la salle pour regarder partout, quoique l'ameublement ne fût pas très-curieux. Mais elle n'était pas blasée sur les intérieurs. Elle dépliait un peu les serviettes arrangées en pile sur une chaise, et entr'ouvrait presque l'armoire, tout cela distraitement et comme une somnambule.

Ses allures hardies et mystérieuses faisaient contraste avec la sévérité de la pièce. Elle apportait sa grâce furtive aux angles des murs. Elle donnait un reflet jeune à toutes ces vieilles choses. Sa tête fine incrustait le souvenir d'une médaille sur ces boiseries vermoulues. Joachim remarqua involontairement tout cela. Il lui semblait qu'il verrait toujours la bohémienne passer dans cette triste pièce, et qu'il resterait toujours une odeur de femme dans le presbytère. Il faisait très-mal en la regardant, et malgré lui ses yeux la suivaient, comme le vent suit la colombe qui vole dans le ciel. Il n'avait jamais eu si chaud, ni si froid. Il se plongeait dans tous les mouvements de cette grâce sauvage. Juliuz souriait ; il se réjouissait de tous les triomphes de sa race. Quant à Moab, elle n'avait aucunement conscience qu'elle pût être coquette dans ses évolutions.

— Vous ne mangez rien, ma fille ? lui demanda Alacoque.

Moab cassa un petit morceau de la galette et le porta, comme par obéissance, à ses lèvres. Sa pensée allait à autre chose qu'à la gourmandise.

— L'enfant n'est pas forte mangeuse, dit Juliuz pour l'excuser.

— La jeunesse, ça se nourrit quasiment de chansons, répondit Alacoque en riant.

Moab s'était avancée vers la fenêtre, et regardait le va-et-vient de la foire qui commençait. Son haleine marqua sur la vitre. Elle y porta le doigt et traça un caractère d'un dessin bizarre qui n'appartenait à aucun alphabet. Joachim le vit et désira qu'il ne s'effaçât jamais.

— Si M. le curé était ici, fit Alacoque en s'adressant à Moab, il dirait que vous écrivez au diable.

— Le diable n'est pour rien dans ce qu'elle écrit, et d'ailleurs, elle n'a pas été à l'école, plus que nous, dit Juliuz.

— C'est peut-être un signe de la cabale, reprit Joachim, qui ne pensa que trop tard que personne ne pouvait comprendre sa réflexion.

— Nous ne connaissons rien de rien, dit Juliuz. Si nous prédisons l'avenir, c'est parce que Dieu le met dans les lignes des mains.

— Vous annoncez la bonne aventure ? s'écria Alacoque.

— Bonne ou mauvaise.

— Il ne convient pas de s'amuser de cela, reprit Saloméa. Ce serait un malheur de savoir ce que le sort réserve. Et d'ailleurs, c'est menterie et simagrée.

— Tais-toi ! reprit sévèrement Juliuz, tu offenses l'âme de nos anciens.

— Simagrée ou non, dit Alacoque, j'aimerais à savoir mon compte. Je donnerais la moitié de mes économies à qui m'assurerait que j'irai en paradis.

— Nous ne voyons rien après la terre, dit Juliuz, mais Moab est plus adroite que moi. Quelquefois on se repent de l'avoir interrogée. Ne lui demandez rien.

— Et si ça me plaît d'avoir peur ? reprit la vieille servante. Et puis M. l'abbé ne me laissera pas en affront. Je parierais qu'il voudra apprendre toutes choses quand il sera évêque.

— Je n'ai pas tant d'ambition, dit Joachim. Au reste,

les sciences occultes sont condamnées par l'Église, et mon confesseur est moins débonnaire que celui de mademoiselle Alacoque.

Alacoque tira Moab par sa jupe, et l'amena vers la table.

— Dites ce que vous voyez, reprit-elle en mettant sa main maigre sous les yeux de Moab.

Celle-ci eût aussitôt une physionomie sévère. On eût dit qu'elle s'approchait d'un Dieu. Sa voix changea de ton. Son œil eut un éclat sibyllin. Ce n'était plus l'enfant indolente de la minute qui précédait. Elle regarda les lignes de la vieille fille, lesquelles s'écartelaient de rides, puis elle dit rapidement :

— Vous avez aimé un militaire dans votre jeunesse, puis ce militaire s'est habillé de noir...

— On ne vous demande point le passé, interrompit vigoureusement Alacoque.

— Vous ne deviendrez jamais riche, continua Moab ; vous resterez très-bonne, tout en vous donnant l'air d'être grondeuse. Vous survivrez au militaire... Vous mourrez sans vous en apercevoir.

— Et je ne me plaindrai de rien ! j'aurai bravement fait mon temps ! s'écria Alacoque. Merci, la belle fille ! Il n'est pas donné à toutes de rencontrer un militaire dans leur jeunesse et de le garder presque toute leur vie. Je vous en souhaite un pour vous récompenser de votre honnêteté.

— Nous avons horreur de ceux qui répandent le sang, interrompit Juliuz. Ma fille n'aimera jamais un soldat.

— Non, mon père.

Elle dit cela avec l'accent d'une conviction parfaite.

Ensuite elle fit le tour de la table, et, s'arrêtant devant Joachim, elle lui prit hardiment la main, en disant :

— Etes-vous curieux, vous ?

Il s'était juré qu'il ne consulterait pas la bohémienne; mais il n'avait jamais eu dans la sienne une autre main de femme que celle de sa mère. Ces petits doigts nerveux et souples firent tressaillir ses nerfs : il lui semblait qu'un être s'ajoutait au sien. Il voulut se lever ; mais la force lui manqua, et la bohémienne de quinze ans le retint facilement.

Saloméa comprit que Moab exerçait une violence capricieuse.

— Tu ne dois rien faire contre la volonté des gens, dit-elle.

— Tant pis ! Il a des lignes superbes. Si ce n'est pas pour lui, ce sera pour moi que j'y regarderai.

Et elle continua ainsi d'un ton sérieux :

— Votre sort est combattu. Je vois une incertitude dans le commencement. Vous avez une drôle de passion. Vous êtes repoussé, et il vous naît un enfant...

— Tu lis mal, interrompit Juliuz : les prêtres de France ne se marient jamais...

Joachim était devenu très-pâle et paraissait indigné. Il fit encore un effort pour ravoir sa main, mais Moab était toujours la plus forte.

— Je lis mal ! continua-t-elle en jetant un regard de défi à son père. Mais venez donc voir vous-même. Sur

cette main, il y a le sang d'un cœur. Il y a la lutte, le devoir, et par-dessus tout, il y a la bonne volonté. On le flétrira, on jettera des pierres quand il passera sur le chemin. Mais il marchera droit.

La ligne de vie est belle. Elle avance sans se détourner et emporte, quasiment comme un ruisseau débordé, les courants qui se jettent à travers elle.

L'amour flotte au-dessus. Le malheureux pleure, mais il arrive ! Ah ! je lis mal ! mais vous voyez tous cependant que la science m'entraîne et que je tremble la fièvre ! C'est-y vrai que les somnambules disent des mots qu'elles ne comprennent pas ? Eh bien ! je suis somnambule, et quand je vois luire les lettres de la vérité, je les nomme.

Alacoque regardait Joachim avec saisissement :

— C'est du gentil ! s'écria-t-elle.

Quand Moab laissa retomber la main de Joachim, l'accès passa, et elle retourna vers la fenêtre, où elle s'amusa avec les mouches.

Joachim se leva à son tour. Ses lèvres tremblaient, sa voix était vibrante.

— Elle a raison ! dit-il. Elle a distingué ma route dans les ténèbres ; j'ai toujours eu cette ambition cachée de devenir missionnaire. J'aime les destinées militantes. J'irai chez les infidèles, et je serai bafoué. Cette voie de larmes et de sang, ce sera mon martyre ! Cet enfant annoncé, ce sera un royaume que je donnerai au Christ, en échange de celui où il daignera me recevoir ! Cet amour restera le sien ! Bon accueil aux sanglots et aux blessures ! Vive les aventures où on souffre pour Dieu ! Qui n'a pas souf-

fert, n'a pas vécu ! Soyez remerciée, mademoiselle, et buvons à la destinée que vous m'annoncez.

Alacoque écoutait Joachim avec une inquiétude en même temps attendrie et dédaigneuse.

— Peut-on se monter la tête comme ça ! dit-elle, parce qu'on a lu hier soir l'histoire des missions. Ce n'est plus de notre temps, ces bêtises-là.

Joachim ne répondit rien, prit la bouteille et remplit les verres. Il en porta un à Moab, qui ne fit qu'y tremper ses lèvres, et qui le lui rendit, comme pour l'inviter à boire après elle.

Saloméa avait été émue par cet enthousiasme qui avait saisi Joachim. Elle n'avait jamais entendu personne parler avec cette autorité, et porter ainsi un toast à la douleur sainte.

Elle trouva beau ce délire de la foi et celui qui l'exprimait, et ne soupçonna pas que le jeune homme s'y était peut-être jeté pour échapper à autre chose.

La famille traversa la route.

Saloméa devait aller vendre ses corbeilles avec Moab, Juliuz garder la voiture et le cheval, et Equinoxe marauder par la foire. Elle avait trouvé que Moab s'exaltait beaucoup trop quand elle était sur son trépied.

— Prends garde ! lui dit-elle. Ne laisse pas la fée de l'avenir te maîtriser ainsi. Tu useras tes forces dans ces paroles. Ta mère est morte jeune et elle avait la fièvre comme toi, quand elle regardait dans les mains.

Moab se mit à rire.

— Ne t'inquiète pas ! répondit-elle. Les mots me sont

soufflés par je ne sais qui. Je ne suis pas plus fatiguée ensuite que si j'avais dansé avec mon tambour.

— Tu as annoncé à ce jeune homme un sort étrange. Est-ce que tu as dit tout ce que tu lisais ?

— Ah bien ! je ne me rappelle pas ; pour sûr, tu as bien du temps à perdre, si tu penses à ce qui l'attend. Nous ne le reverrons jamais.

— C'est vrai, reprit Saloméa. Il a l'air très-bon, ce garcon, ce sera dommage de ne plus le rencontrer.

— Qu'est-ce que ça nous fait? Nous sommes les habitants des grandes routes. Personne ne s'y arrête. Il ne faut pas nous attacher aux passants.

— Oui, les amitiés nous sont défendues, continua tristement la sœur aînée. Cependant, tâchons de ne pas laisser de mal derrière nous. Le père ne peut nous entendre. Ce qu'il a dit pour cette roue m'inquiète. Comment se procurer tout l'argent qu'il faut ? La vente des corbeilles n'y suffira pas.

— Je danserai.

— Tu es trop grande à cette heure, et c'est justement ça que je voulais te défendre. Occupe-toi à surveiller le petit et empêche qu'il ne prenne.

— J'essayerai, mais si le père me voyait !

— Il n'est pas encore arrivé grand monde à la foire. Tu as les doigts très-habiles, et si tu voulais t'occuper pendant deux heures, à finir ces paniers, nous aurions ce soir l'argent qu'il faut, et il serait gagné honnêtement.

— Travailler de mes mains ! M'asseoir au bord du

fossé ! Ce n'est pas mon affaire, Saloméa. Mais sois tranquille ! Je rapporterai des pièces de monnaie après lesquelles personne ne pleurera.

Elle prit un miroir dans la voiture, tordit ses cheveux avec ardeur, comme si elle avait tenu une gerbe, mit dans sa poche, sans que Saloméa le vît, une paire de castagnettes, revint sur la route et disparut du côté où la foule arrivait et faisait des taches dans le lointain de la rue.

Saloméa la suivit du regard en soupirant. Pendant les mêmes minutes, d'autres paroles s'échangeaient au presbytère.

L'ex-lieutenant Morétain avait, comme on l'a vu, la maladie de la colère contractée au bataillon, où elle donnait une note sonore au commandement. Mais, confiné dans un presbytère, il se la reprochait comme un péché mortel. Ne pouvant la vaincre entièrement, il lui cherchait un dérivatif. Tantôt, quand l'accès arrivait, il fumait sournoisement sa longue pipe, et l'ébullition se vaporisait; tantôt il lisait un ouvrage quelconque de M. Veuillot, et c'était de l'homœopathie et de la prudence, car la colère poissarde de ces pages dépassait toujours la sienne qui était saine; il redevenait relativement calme après avoir lu. Il lui fallait chercher des remèdes jusqu'à ce qu'il arrivât à la bonté qui le guérissait toujours. Cette fois-là, mis hors des gonds par la maladresse d'Alacoque et la désobéissance de Joachim, il trouva un remède dans la dissimulation et se satisfit, tout en devenant pacifique.

Il descendit dans la salle, aussitôt que les bohémiens en furent sortis, et il y trouva l'abbé.

— Mon ami, lui dit-il, j'ai entendu le discours très-édi-

fiant que vous venez de tenir à ces malheureux, et je vous avoue que, tout en l'admirant, j'en suis effrayé.

— Vous m'avez écouté, monsieur le curé? répondit Joachim avec un accent de reproche.

— Vous savez que, dès le séminaire, il incombe aux supérieurs d'écouter les élèves, pour maintenir la sûreté de la direction. Ce n'est pas que j'approuve cet espionnage; mais c'est la consigne. Le plancher est mince, et j'ai reçu vos paroles sans les chercher. Elles m'ont épouvanté, je vous le répète.

Joachim parut contrarié de cette apparence de mystère.

— Je ne vous comprends pas, monsieur le curé, dit-il. Je ne crois pas avoir rien proféré contre l'orthodoxie.

— A Dieu ne plaise, mon enfant. Vous avez plutôt été au delà qu'en deçà. Votre aspiration au martyre dans une mission émane d'une grande âme. Toutefois, elle m'a étonné. C'est la première fois qu'elle se révèle. Il n'appartient pas à tous les jeunes hommes de se faire soldats, soit au service du pays, soit à celui de Dieu. Madame Simon ne vous a pas confié à moi pour que j'autorise cet apostolat. Elle a désiré que je vous initiasse tranquillement, durant quelques jours, à la vie modeste d'un curé de campagne. Votre imagination est partie en guerre. Vous m'édifiez, mais je ne peux pas assumer la responsabilité de votre héroïsme. Vous ne trouverez donc pas mauvais que je vous demande de retourner à Castagne.

Joachim fut fort ébahi de la conclusion. Mais le séjour de Noisy-le-Châtel lui ayant été imposé par sa mère, et M. Morétain lui étant respectueusement antipathique, il prit son parti d'une disgrâce qu'il ne se dissimula pas et se garda de protester.

— Quand devrai-je partir, monsieur? répondit-il.

— Vous trouverez des occasions ce soir même, à cause du retour de la foire. Je vous conseille d'en profiter. Je vous verrais avec grands regrets exposé aux dangers d'une aventure si glorieuse, et il est grand temps pour vous d'aller calmer votre cœur auprès de votre mère.

— Je vais faire mes préparatifs, monsieur le curé, et comme je n'aurai sans doute pas l'honneur de vous revoir, je me permets de vous adresser d'avance mes remercîments.

— Adieu donc, monsieur l'abbé, et bonne chance!

L'accès de M. Morétain allait beaucoup mieux; mais il n'était pas sans inquiétude sur la manière dont Alacoque prendrait le départ de Joachim.

Celui-ci remonta dans sa chambre pour faire sa malle. Jusqu'alors il lui avait été indifférent de se mettre en route; il ne laissait son cœur nulle part.

III

Les foires sont une des institutions de la vieille France, qui, toutes dégénérées qu'elles soient, mettent le plus de résistance à disparaître. Elles sont encore au nombre des forteresses éparses sur le sol où campe le paysan, ce maître du pays. Quand les chemins de fer départementaux rayonneront partout; quand le laboureur saura prendre dans les livres quelques sucs pour l'intelligence, quand les échanges, transportés par les ballons de l'avenir avec la rapidité de l'éclair, se feront en haut, la production ira directement au consommateur, et beaucoup de temps, gaspillé sur les routes et dans les cabarets, sera rendu au sillon, à la vigne ou à la culture morale. Maintenant elles sont (sauf pour les ventes du bétail, qui trouveront aussi un autre mode) des prétextes à l'oisiveté et à la dépense stérile. L'uniformité plate des costumes leur a ôté le côté

pittoresque. C'est partout le même arracheur de dents, le même parquet pour la danse, le même vis-à-vis en blouse à une crinoline grossière, la même bière sur les mêmes tables de café. Ne les prenez nulle part pour un des aspects de la démocratie. Elles sont sorties du moyen âge ; elles montrent le serf échappé temporairement à la glèbe, se vengeant du seigneur en s'habillant comme lui, et n'attestant sa force que par le tumulte et la grosse joie.

Noisy-le-Châtel acceptait la tradition sans la modifier. C'est un bourg qui voit courir une rue unique et rectiligne, à peine coupée par quelques ruelles transversales, dans une des contrées les plus riches et les plus plates de l'ancienne monarchie.

Cinq fois par an, le capital s'engouffre dans ce canal sans issue. Le quadrupède effaré et enlevé à ses pâturages, bœuf, génisse ou porc ; les oies amenées du bord des chemins, les canards transportés de leur mare dans la voie publique, y crient certainement moins que l'homme, pendant douze heures. Les pauvres vendus y ont une contenance plus fière que les vendeurs. L'atmosphère s'y épaissit, sous tant de respirations et de sueurs, mêlées aux cuisines des cabarets, et il faut des semaines pour que le vent l'épure dans la grand'rue. Dans tous ces mouvements des jeunes populations, il n'y en a pas un seul fait avec grâce ; dans ce brouhaha de paroles, il n'y en a pas une dite pour la liberté. Ce sont, certes, les heures où le peuple pense le moins, et c'est pour cela qu'on les lui compte avec libéralité (1).

(1) Ces lignes étaient vraies sous l'Empire, au moment où elles

C'était l'ouverture de la classe ; dans la matinée, l'instituteur avait donné congé à ses élèves pour ne pas les priver de l'enseignement de la foire. Tout commençait à grouiller dans le bourg quand Moab, échappée aux conseils de sa sœur, y arriva.

Le spectacle n'était pas nouveau pour elle, et ces bruits avaient entouré son berceau voyageur. Elle jugea la situation comme un impressario, et alla de suite vers les groupes d'où elle pouvait espérer faire tomber la pluie des petites pièces blanches ou rouges.

Elle allait toute seule, dans la confiance de sa vertu ou de sa hardiesse. Elle se faisait déjà remarquer par sa tête nue et sa jupe rapiécée et flamboyante. Elle choisissait son terrain, et sans autre préface que deux coups frappés sur son tambour, elle se mettait à chanter, puis à danser. Ce jour-là son auditoire fut particulièrement rébarbatif, et le cercle se forma lentement. On ne comprenait point les paroles de cette langue étrangère, on n'appréciait guère cette danse funambulesque. Les hommes trouvaient bien la bohémienne jolie, quoique un peu chétive, mais, malgré ses poses hardies, il y avait en elle une apparence sauvage qui arrêtait ceux qui auraient voulu aller loin avec cette petite personne protégée par son âge. Un père ou un frère pouvait intervenir subitement, au plus bel endroit du dialogue. Les gendarmes se pro-

étaient écrites. Depuis, ces rassemblements populaires sont devenus plus dignes et plus profitables. Le grand peuple des campagnes a, par la force des événements qui se pressent, transformé le champ de foire en Forum. Il y cause de ses affaires, mais aussi de la République, sa principale et sa plus urgente affaire. — H. de L.

(*Note de l'auteur.*)

menaient par la rue, gardiens des innocences. L'argent se dépensait plus agréablement en consommations au café qu'en admiration dans la rue. Ni à Noisy-le-Châtel ni ailleurs on n'aurait pu citer encore une mésaventure sérieuse arrivée aux quinze ans de Moab. Pourtant, ce jour-là, dans le cercle, il y avait l'usurier Blanchecotte.

Blanchecotte comprenait son époque. Il savait que de toutes les marchandises, l'argent est celle qui rapporte le plus. Il avait vendu les terres qu'il tenait de sa famille, à Castagne, et n'avait conservé qu'un lambeau de pré, qui nourrissait ses vaches. Ces deux vaches étaient sa garantie d'honorabilité. Il les conduisait sur les marchés de toutes les foires de l'arrondissement ; mais à aucun prix il ne les aurait vendues, habituées qu'elles étaient à ce manége.

Elles faisaient bonne figure sur le champ de foire. Blanchecotte les ramenait à l'auberge avec des malédictions sur la stagnation des affaires. Là, il se faisait donner une chambre retirée, et sa journée commençait. Les campagnards besoigneux et aventureux connaissaient l'escalier montant à cette pièce, bénie d'abord, maudite ensuite. Blanchecotte avait toujours sur lui cinq ou six mille francs en or ou en billets. Par pure obligeance, il prêtait ce qu'on lui demandait, sous la réserve que l'effet souscrit porterait le quart en sus de la somme fournie, et deux signatures. Les avances et les rentrées se faisaient le même jour, par les uns et par les autres. La banque clandestine devient ainsi une des lèpres des foires.

Pendant celle de Noisy-le-Châtel, la récolte de Blanchecotte avait été très-fructueuse, et à midi il se permit

de descendre dans la rue, pour prendre sa part des distractions publiques.

Il avait soixante ans et ne s'était jamais marié, afin de conserver plus de liberté à ses mouvements, et, quoique sa fortune se fût arrondie plus que sa personne, il avait toujours été trop sérieux pour s'amuser; mais il ne se refusait pas quelques aventures économiques avec les filles d'auberge et les vachères. Cependant il se reprochait parfois de n'avoir jamais eu une maîtresse qui lui aurait fait honneur lorsqu'on raconterait son histoire dans le pays. Il rêvait donc, dans l'intervalle de ses protêts, aux jeunes filles inaccessibles, mais sans penser au mariage.

Il se mit dans le groupe qui écoutait Moab. Il y fut attiré par le bruit des castagnettes, rappelant celui des pièces d'or frappées les unes sur les autres. Cette fille qui avait des cheveux et des yeux comme personne, cette danse capricieuse et spontanée, ces regards qui noyaient ou brûlaient dans leur infini ou leur flamme, ce mélange d'effronterie et de pudeur, ces gestes indéterminés et ces phrases incomprises qui pouvaient contenir des appels à l'amour, agirent avec violence sur l'imagination de ce paysan, peu habitué aux ruses de la femme. Il se dit avec terreur et orgueil que cette demi-courtisane devait être vierge. Il vit cette beauté diabolique, installée pendant quelque temps dans sa maison de Castagne, et se montrant à la fenêtre pour faire enrager les jeunes gens. Il pensa que, sortie de la pauvreté, elle ne lui coûterait pas cher, et toutes ces raisons, avarice, luxure et surprise, donnèrent de l'intensité à ses convoitises. Moab remarqua le vieillard, et, certaine d'une admiration qui se déguisait peu, ce fut vers lui qu'elle se dirigea

d'abord, avec son tambour de basque retourné, quand elle eut fini sa danse. Mais il était tellement absorbé qu'il ne comprit point la requête et ne mit rien dans la bourse improvisée. Cette déception fit faire un petit mouvement de dédain à la tête de l'Egyptienne, et Blanchecotte avait l'esprit perdu quand elle sortit du cercle pour aller chercher fortune plus loin.

Il aurait donné ses deux vaches pour pouvoir lui parler.

Il la suivit à distance. Mais comment l'aborder?

Il était trop connu pour se permettre une démonstration dont son commerce aurait souffert. Avoir une maîtresse chez lui ne lui ferait pas beaucoup de tort; mais courir le guilledou ostensiblement pendant l'heure des affaires, entraînerait quelques-uns de ses clients vers des concurrents qu'il avait jusqu'lors réduits souvent au suicide. Cependant au degré de curiosité inconnue où il en était, il lui devenait impossible de ne pas essayer de parler à Moab.

La cohue se mettait vainement entre elle et lui. Il traversait les rangées de moutons, effleurait le grouin des porcs, renversait à moitié les boutiques des étalagistes, pour gagner quelque chose sur la distance. On le croyait occupé à la poursuite de quelque affaire de conséquence, et comme chacun pouvait avoir besoin de lui un jour ou l'autre, on lui ouvrait le passage. Quelques-uns lui tapaient sur l'épaule, et lui disaient tout bas: « Je vous rapporte vos dix pistoles, » ou bien : « Prêtez-moi dix écus jusqu'à la Noël, je vous en rendrai quinze ! » Il n'écoutait rien. Elle allait recommencer ses exercices à un autre bout de la rue, où elle ne serait pas plus abordable

qu'auparavant. Il obéissait à une force de magnétisme, sans que celle qui la lui envoyait en eût conscience. Cet accès ne pouvait point durer longtemps chez un homme aussi intéressé que le vieux paysan, mais il se maîtrisait.

S'il ne lui parlait pas, à cette heure, l'occasion serait perdue. C'était une fille de passage. Dans quelques instants, elle aurait rejoint sa voiture et sa famille, et le lendemain elle s'en irait sur toutes les routes de l'Europe. Plus l'impossibilité talonnait Blanchecotte, plus elle le jetait hors de sa voie. Il se maudissait de pouvoir si peu de chose, en se souvenant qu'il était si riche.

Déjà Moab s'arrêtait sur un monticule de boue séchée. Elle allait frapper sur son tambour, et le cercle se refermerait autour d'elle. Il n'y avait qu'une inspiration qui pût aider Blanchecotte.

Elle lui arriva.

Il coudoya une figure de vaurien. Cette figure appartenait à Equinoxe.

— Tu vois bien cette bande d'oies qui est renfermée dans ce panier auprès de ce marchand de tabac?

— Oui, monsieur.

— Casse les barres d'osier, et mets les oies en liberté. Voilà quarante sous pour toi.

Equinoxe se gratta la tête.

— Si on me voit faire, on me battra, dit-il.

— Je sais bien, mais tu auras quarante sous, et, si on te fait trop de mal, je te donnerai le double.

Equinoxe n'était pas encore convaincu.

Il voyait Moab qui se préparait à chanter, et à faire en-

suite sa collecte. S'il lâchait les volatiles par les airs, ils se dirigeraient infailliblement du côté de l'attroupement formé autour de sa sœur, et le disperseraient avant qu'elle eût le temps d'opérer ses recouvrements.

Mais la recette vaudrait-elle quarante sous?

Certainement, non.

Il y a un peu de négociant dans le bohémien, même enfant. Il tendit sa main vers Blanchecotte et courut près du marchand de tabac.

L'opération ne fut pas difficile pour un drôle aussi adroit. Il brisa prestement la cage en osier, et eut l'air d'y avoir donné un coup de pied dans l'inadvertance de sa course. Cela fait, il se sauva. Mais, si prompte qu'eût été la retraite, le propriétaire de la cage avait vu la manœuvre, et signala le fils du bohémien par les cris qu'il poussa.

Les paysans indignés se mirent à courir après Equinoxe. Les oies n'hésitèrent pas à prendre parti dans la querelle, et, revendiquant la liberté qui leur était donnée, se traînèrent d'abord sur les pattes, et ensuite, s'enlevant sur leurs longues ailes, s'envolèrent avec des cris menaçants. La course des campagnards dispersa le groupe qui se formait autour de Moab. Elle n'était pas pusillanime en nature : mais les grandes ailes effleurèrent sa tête; d'ailleurs, elle fut entraînée par le courant et prit la fuite avec les autres.

Quelques voix dans la foule dirent que le délinquant était le frère de la gitana, et on parla de lui faire, à elle-même, un mauvais parti. Troublée par ces clameurs, elle choisit le premier refuge qu'elle trouva et entra dans une allée ténébreuse qui s'enfonçait dans une maison.

C'est là que Blanchecotte l'attendait.

Il avait calculé sa frayeur et la direction qu'elle prendrait.

Elle arriva haletante et pâle.

Il se montra, autant que l'obscurité le lui permit.

— Ne craignez rien, lui dit-il, je serai là pour vous défendre.

Moab reconnut le spectateur qui l'avait tant regardée et si peu payée.

— Vous pouvez bien parler de faire quelque chose pour moi ! répondit-elle. Vous n'avez seulement pas su tirer un sou pour me dédommager de vous avoir montré mes jambes.

Blanchecotte sentit qu'il avait été dans son tort.

— Je suis prêt à tous les sacrifices, dit-il en s'approchant d'elle, et à cette fin de vous manifester le plaisir que vous avez fait à mes yeux et à mon cœur.

Elle avait déjà oublié sa terreur. Elle se mit à rire en le voyant de plus près.

— Votre peau est vieille comme celle qui est après mon tambour, dit-elle, et votre cœur ne doit plus savoir de chansons.

Les paysans des deux sexes se déclarent souvent leur amour avec des taloches. Blanchecotte interpréta les injures comme les chiquenaudes provocantes, et il répondit gaiement à Moab :

— Mes chansons chantent l'amour et les écus, et j'en ai tout plein à votre service.

Elle continua son rôle de coquette.

— Je me défie des vieux écus usés, reprit-elle. Ne me bouchez pas le chemin, je m'en irai quand tous ces imbéciles seront partis.

— Ils ne vous laisseront pas la place libre de longtemps, et vous serez forcée de quitter le pays. Vous passez par Castagne ?

— Qu'est-ce que Castagne ?

— Un brave pays ! Et je veux qu'il ait souvenir pour vous, mignonne ! Vous demanderez Nicolas Blanchecotte, près de la mare, et à quelque heure que vous vous présentiez, il aura toujours un billet de cent francs à votre service.

Blanchecotte trembla en proférant cette énormité. Cent francs prenaient pour son avarice la rotondité d'un million, et devaient donner la mesure de son amour. Moab fut éblouie par cette somme, et devinant qu'elle avait fait une vraie conquête, sans savoir au juste ce qu'elle lui coûterait, elle répondit :

— Il n'est pas besoin d'aller jusqu'en Castagne pour donner les cent francs, et si vous êtes assez généreux pour payer ainsi la place que vous aviez tout à l'heure, je suis prête à les recevoir. Chaque fois qu'on trempera la soupe, je penserai à vous.

Cette image ne fit aucun plaisir à Blanchecotte. Il ne tenait point à passer pour charitable et à entretenir la gamelle de ces affamés. Il se replaça sur son vrai terrain.

— Nous sommes loin de compte, mignonne, reprit-il. Si je prétends vous attirer dans ma maison, c'est pour vous y préparer une belle soirée. Je ferai cuire un morceau de veau, on débouchera la meilleure bouteille de la

cave, et il y aura bon feu. Mais il sera inutile de parler à monsieur votre père de cette rencontre. Voyez si elle vous convient, et sachez que vous ne trouverez nulle part une amitié pareille à celle que je porte à vos grands yeux noirs et à vos jolies petites mains brunes.

— J'y penserai! reprit-elle. Castagne, le père Blanchecotte, près de la mare.

La foule n'avait pas vu Moab entrer dans l'allée et s'écoulait dans une autre direction. Moab se retourna vers la rue. Blanchecotte, que l'obscurité enhardissait, essaya de prendre des arrhes et d'enlacer un instant la gitana. Mais elle lui glissa des mains, et reporta au grand soleil sa belle pâleur qu'aucune émotion n'avait rougie.

Blanchecotte estima qu'il avait suffisamment sacrifié aux grâces pour ce jour-là, et se souvint qu'il devait donner des ordres à son huissier pour faire une saisie chez un malade insolvable.

Equinoxe avait réussi à perdre sa petite personne. Ce vol flamboyant des oies lui donna des idées. Il en avait vu reluire quelquefois dans les boutiques des rôtisseurs, sous leurs robes d'ocre. Une de ces bêtes répandrait un parfum savoureux pendant la halte du soir, en tournant sur une broche improvisée au coin d'un buisson. Il entendait encore les cris de la bande effarouchée, qui avait traversé la rue et venait de reprendre pied dans un beau champ de luzerne, du côté du presbytère. Equinoxe courait plus vite que le gros propriétaire du troupeau volant. Il enjamba une haie, et tomba sur les oies, au moment où elles se remettaient de leur frayeur et songeaient à réglementer leur liberté nouvelle, à cette fin qu'elle ne fût ex-

posée à aucun risque. Equinoxe se coucha sur celui des volatiles qu'on venait de proclamer président, en raison de l'importance de sa taille, lui serra le cou en un tour de main, repassa par un verger, regagna la route, jeta son magnifique gibier dans le fond de la voiture et reparut sur le champ de foire en affectant des airs d'innocence.

Pourtant le marchand avait retrouvé ses oies. Le compte n'y était plus. Il remplit les vergers de ses appels. Une vieille femme paralysée avait aperçu le ravisseur du haut de sa fenêtre et s'empressa de donner son signalement. De la sorte, des bruits fâcheux recommençaient à circuler sur Equinoxe au nord du village, pendant qu'il faisait si dignement sa rentrée au sud.

Son père lui avait recommandé de ne tenter que des affaires de peu d'importance. Il résolut de se maintenir dans la modestie de ce programme.

Une boutique de barbier attirait spécialement son attention. Il y avait foule de clients, prétendant se faire raser avant le bal, qui allait s'installer sur le parquet. Les hommes mariés, parmi les paysans, sont à peu près les seuls à laisser pousser toute leur barbe. Les beaux et les jeunes affluaient à l'officine. Ils s'asseyaient à tour de rôle sur le fauteuil, où ils étaient expédiés, et, avant l'opération, déposaient sur le bord de la fenêtre, qui une montre, qui une veste, qui une cravate. Les montres étaient sacrées pour la probité d'Equinoxe et n'attiraient pas même sa convoitise. Mais les cravates rentraient dans l'idéal de son ambition.

Elles avaient trop peu de valeur pour que leur disparition constituât une ruine, et ramassées en assez grand

nombre, elles pouvaient être vendues ailleurs, et réaliser cette pluie de pièces blanches qui rafraîchissait le sommeil de Juliuz.

Les atteindre sur l'appui de la croisée ouverte était chose aisée, mais il fallait les atteindre sans être aperçu.

C'est là que se déploya le génie précoce du jeune bandit.

Les garçons attendaient leur tour de barbe, en surveillant de l'œil les hardes qu'ils avaient déposées. Il importait d'attirer leur attention pendant quelques secondes dans le fond de la pièce. Equinoxe avait toujours une toupie ronflante dans sa poche. Il en fit le sacrifice aux nécessités du ménage, se blottit derrière le volet et la lança habilement par-dessus la tête de l'homme qu'on rasait. L'effet espéré se produisit. La toupie ronfla bruyamment sur le carreau. Les têtes se retournèrent, et Equinoxe fit la rafle des cravates.

Par malheur, le mouvement devait être complexe.

Quelques montres se trouvant à côté des mouchoirs de soie furent accrochées et tombèrent. La fortune trahit l'audacieux, malgré le proverbe. Le bruit fit retourner les têtes. On eut le spectacle de la seconde fuite du bohémien.

Ce vol se compliquait d'un attentat présumé sur les montres. L'exaspération n'eut plus de bornes.

— Arrêtez-le ! s'écria-t-on de la boutique.

— Il est quasiment de la couleur des négrillons. Il y a une voiture de maraudeurs arrivée proche de l'abreuvoir.

— C'est un fils d'Egyptien !

— Nous allons le jeter à l'eau!

— Ma pauvre montre est cassée : elle m'a été donnée par Philiberte pour la promesse de mariage que je lui ai faite de mon plein gré.

— Ou par force, à cause du petit.

— Tout ça, c'est la faute du maire.

— Je vous dis qu'il faut le noyer, pour l'exemple.

— Le maire?

— Non! le gamin!

Telles étaient les exclamations.

Des centaines de mains se jetèrent sur Equinoxe.

Il se vit perdu, mais il ne trébucha pas.

— Eh bien oui, c'est moi! Je cherche ma vie, le bon Dieu ne nous met pas la nappe tous les jours! dit-il stoïquement.

Il avait une figure charmante. Quelques femmes intercédèrent pour lui. Mais la foule l'entraînait du côté de la mairie.

Saloméa revenait de sa tournée par le village. Elle revenait les mains pleines et le cœur content. Elle avait bien vu un paysan parler de près à sa sœur; mais on lui dit que c'était un Blanchecotte, habitant Castagne, et elle ne s'inquiéta pas de cette familiarité pour le moment.

Alacoque, tout à fait gagnée, l'avait accompagnée auprès des portes, en la patronnant de ses recommandations. Les corbeilles étaient vendues et à bon prix. Saloméa rapportait dix-huit francs. C'était plus qu'il ne fallait pour raccommoder la roue. Un mouvement de coquetterie inaccoutumée lui arriva sans qu'elle en sût la cause. Elle pensait à se faire belle et à acheter une robe de cinq francs entrevue à un étalage. Elle remerciait Dieu

de lui faire une journée si heureuse et devisait avec Alacoque de son emplette, quand elle entendit un grand tumulte autour de son jeune frère.

Elle fut foudroyée par la vérité. Elle se mit au-devant de la procession furieuse, et embrassa Equinoxe avec passion.

— Pardonnez-lui, disait-elle à tous ; c'est un enfant ! A nous autres, personne n'apprend ce qui est bien et ce qui est mal. Il n'y a point d'école pour nous ! Il a dérobé pour avoir du pain. Il croyait bien faire. Que ceux auxquels il a causé préjudice se présentent : voici l'argent de mon travail ; je leur rendrai tout, en leur faisant les excuses de la famille.

La beauté de Saloméa agissait sur les cœurs les plus durs. Les gens s'écartèrent de cette sœur qui avait jeté ses bras à travers leurs menaces.

Alacoque comprit ce retour à la pitié. Elle était connue pour distribuer largement l'aumône, et souvent de sa propre bourse, à la porte de M. le curé.

— Je vous assure que ceux-là sont de braves gens, dit-elle. Ils se sont présentés courtoisement chez nous. Le petit n'a pas la connaissance de ses actions. Relâchez-le.

— S'il va en prison, il est perdu ! ajouta la sœur. En prison, il y en a toujours qui enseignent le crime. J'ai été sa mère, peu s'en faut. Il ne sera pas dit que j'ai tenu sur mes genoux un voleur. Rendez-le moi, je lui parlerai du bon Dieu.

— Ma foi, je ne porterai pas plainte ! dit un des garçons, et si cette fille veut garder mon mouchoir de cou pour le mettre au sien, j'ai de quoi en acheter un neuf.

— Moi aussi, dit un autre.

Les mains qui tenaient Equinoxe se détendirent.

Saloméa cherchait dans sa poche.

— Nous n'accepterons rien ! s'écrièrent les dépouillés. Vous êtes les vrais pauvres. Emportez notre butin que nous vous abandonnons de franc cœur.

— Pour cela, ce n'est plus juste, reprit Saloméa avec autorité. Il a dérobé. Il faut que nous soyons punis. Je ne reprendrai pas un sou sur cet argent. Partagez-le entre vous si vous voulez bien agir.

Elle déposa dix-huit francs sur la pierre d'un puits public, au bord duquel elle marchait.

Puis elle s'éloigna avec son frère et Alacoque qui pleurait.

On fut tenté de l'applaudir dans le peuple.

Equinoxe, auprès d'elle, se haussait sur la pointe des pieds. Elle crut qu'il voulait l'embrasser, et le souleva.

Mais lui, montrant du doigt l'argent abandonné :

— Tu es bête ! dit-il à sa sœur.

Joachim passait par là. Il s'était arrêté dans les groupes et entendit toute la scène. Quand Saloméa fut seule, il l'aborda et lui dit :

— Vous savez que j'ai été la caution de votre famille, et vous allez me permettre de vous rendre cet argent.

Il lui mit un louis dans la main.

Elle tressaillit. Etait-ce humiliation? était-ce émotion de joie? Elle ne voulait ni accepter ni le blesser.

— Qui pourrait dire, répondit-elle, que cette générosité ne vous gênera pas?

— C'est parce que je ne suis pas bien riche, fit-il, que je me sens plus heureux de vous offrir cette petite somme. D'ailleurs, elle vous est due.

Il s'éloigna.

Elle ne le retint pas. Il lui sembla que Joachim venait de lui donner un gage : elle eut dans son cœur un frémissement doux, et elle fut bien plus heureuse en quittant la rue qu'en y arrivant.

Alacoque aurait volontiers embrassé le séminariste; mais il n'y tenait pas.

La journée s'était avancée, couvant un orage qui ne devait éclater que le soir sur la pauvre famille.

L'histoire des oies était arrivée aux oreilles de M. le maire. D'autres plaintes avaient circulé. Juliuz, qui avait été touché par les bonnes paroles dites au presbytère, ne fit aucun mal durant la journée, et pour économiser l'avoir de la famille, s'ingénia tout le temps à réparer sa roue lui-même. Il était habile et parvint à remplacer le charron. La tâche terminée, il alla voir Valentin dans le pré. Il était attaché à ce vieux compagnon de ses routes par autre chose que par l'intérêt. Valentin était immobile auprès d'un saule, et quoique l'herbe fût savoureuse à ses pieds, il n'avait rien mangé.

Juliuz eut un frisson, comme quand un malheur passe dans l'air. Mais ne voulant pas se décourager il se dit :

— S'il y a quelqu'un là-haut, il ne permettra pas cela! Il retourna vers sa voiture, chassant cette menace de sa pensée. Il alluma la lanterne et chercha des brindilles de bois pour faire cuire le repas du soir. Il était inquiet malgré lui et ne fuma pas sa pipe.

Les autres revinrent peu à peu.

Moab la première. Elle mit trois francs dans la main de son père. Mais elle se tut sur la promesse du billet.

Ensuite Saloméa et Equinoxe.

L'aînée ne rapportait rien et n'avait pas non plus ses corbeilles.

Il ne demanda aucune explication. Le monde de la foire s'écoulait par la route, et plus d'un montrait le poing dans l'ombre. Juliuz, qui aurait terrassé trois hommes d'une seule main, ne prêta aucune attention à ces gestes.

— Avec quoi souperons-nous ce soir? demanda-t-il à Saloméa.

Ce fut le triomphe d'Equinoxe. Il monta dans la voiture, et, tirant la grande oie par les ailes, il la fit voir de loin à son père.

Il y eut une minute de joie chez lui et de tristesse chez Saloméa.

Elle ne protesta pas, néanmoins, et réserva ses vingt francs pour une circonstance plus grave.

Juliuz voulut présider lui-même à ce festin inusité. Les passants étaient devenus rares, et ceux qui traînaient sur la route auraient été incapables, en raison de leur ivresse, de contrôler le repas. L'oie tournait majestueusement entre les mains de Juliuz, et faisait tomber dans l'assiette sa graisse odorante. La flamme claire égayait la nuit. Equinoxe regardait avec admiration.

Moab avait faim, à cause des exercices de danse faits dans la journée.

Le magnifique rôti était déjà dépecé. Les Egyptiens s'assirent sur le gazon. Ils coupaient leur pain.

Le garde champêtre parut de nouveau.

— Cette fois il ne servira de rien d'attendrir les voisins. M. le maire vous donne cinq minutes pour vider Noisy-le-Châtel, et vous êtes bien heureux qu'il ne vous fourre pas en prison.

— Partir ! s'écria Saloméa, en regardant douloureusement le presbytère.

— Laissez-nous au moins souper! dit Equinoxe.

Juliuz était le plus atteint. Il avait une terreur telle, qu'il ne put que balbutier ces mots inintelligibles :

— Valentin est malade. Ayez pitié de nous, monsieur le garde.

— J'ai l'ordre de m'assurer de vos personnes, si vous faites résistance, dit le fonctionnaire.

Juliuz ne tenta pas une lutte dont le résultat n'aurait été que momentanément favorable ; Moab jeta dans un panier les débris du repas si mal commencé ; Equinoxe alla chercher le cheval.

Et la petite voiture partit.

IV

Ils suivaient la route de Castagne, distant de Noisy-le-Châtel de douze kilomètres. Ils allaient dans l'ordre accoutumé, le père à pied et les enfants dans la voiture.

Arrivé à un coude, avant une petite montée, Juliuz dit :

— Le chemin est à tout le monde, et on ne viendra pas nous chercher ici. Nous nous arrêterons au haut de la côte, et nous ne partirons pour Castagne que demain, quand la bête aura mangé.

Moab était la seule qui n'eût pas gémi lorsque le garde champêtre avait ordonné le départ ; une rencontre faite par elle dans la soirée lui donnait une raison sérieuse, dont je parlerai plus tard, pour désirer arriver vite à Castagne. La résolution prise par son père dérangeait toutes

ses combinaisons. La ruse pouvait amener un résultat que des contradictions n'auraient pas obtenu.

Elle sauta sur la chaussée, sans qu'on s'en aperçût dans la voiture, courut vers la haie, se baissa pour ramasser quelque chose, et ensuite se rapprocha de Valentin. Son père, de l'autre côté de la carriole, ne vit rien de ce manége. Tout d'un coup le cheval, assez languissant depuis sa sortie de Noisy-le-Châtel, et qui ne pouvait plus se rappeler les années où il avait trotté, se mit à marcher d'un pas plus alerte, quoique la côte fût roide. Juliuz, s'étonnant de cette allure active, et craignant que le harnais ne le blessât quelque part, prit la lanterne, regarda soigneusement, et ne découvrant rien de suspect, dit à haute voix :

— Valentin est mieux en train que je ne croyais, et nous irons tout droit à Castagne. Dormez si vous voulez. Tout va bien.

Moab, remontée à sa place, se mit à sourire dans l'ombre. Evidemment, elle ne pensait pas à Blanchecotte.

On voyageait rarement la nuit. Quand la nécessité imposait cet embarras, l'installation dans la voiture ne préparait guère au sommeil. Il y avait deux chaises et un escabeau sur le devant, et au fond, étendu au travers, le matelas. Saloméa le laissait presque toujours aux plus petits, et veillait sur sa chaise, en remuant ses branches d'osier. Quelquefois, lorsque la fatigue était trop grande, ils se couchaient tous sur le matelas, c'est-à-dire qu'ils y appuyaient leur tête, laissant le reste du corps sur le plancher.

Saloméa avait passé bien des nuits assise auprès

de la fenêtre, regardant les étoiles sur le paysage sombre. Juliuz et les petits étaient si habitués à ses sacrifices, qu'ils ne les remarquaient guère plus qu'elle. Ce soir-là, comme on ne savait plus au juste quand on arriverait, Moab et Equinoxe, lassés de la journée, s'emparèrent du matelas, sans en offrir une part à la sœur aînée.

La part eût été offerte qu'elle eût été refusée. Saloméa voulait penser. Elle avait mis la lanterne au dehors de la voiture, car elle ne travaillait pas. Elle mettait de temps en temps sa main dans sa poche et sentait avec joie sa pièce d'or, comme si elle eût été une avare. Avare des rêves et des perspectives perdues pour jamais, mais restées dans son souvenir.

Il était certain qu'elle ne reverrait plus Joachim, mais elle était satisfaite d'avoir quelqu'un dans l'âme. Elle n'avait rencontré nulle part une figure plus douce que celle du jeune homme. Il ne lui avait pas dit trois paroles, mais elles avaient été bonnes, et la musique de sa voix restait toujours dans son oreille. Elle en savait assez sur la religion pour comprendre que c'était mal d'aimer un homme qui se destinait à Dieu. Mais elle l'aimerait de si loin : à toute la distance de ses voyages et des impossibilités qui les séparaient ! Le ciel ne lui en voudrait pas, lorsque après les labeurs et les dévouements de ses jours, elle laisserait revenir sa mémoire vers la façade de cette humble maison, à l'ombre de laquelle elle avait vécu quelques heures, vers cet intérieur austère, vers ce repas pris, vers cette pièce d'or donnée. Elle enroulerait ses souvenirs comme un chapelet. Elle étendrait ce bon sourire et cette bienveillance sur les tristesses de sa vie;

cela suffirait à créer un paradis à sa pensée, et elle se contenterait de cette joie jusqu'à la fin.

Elle commença cette nuit même, et, de sa chaise vacillante, elle regarda dans ce passé qui n'était pas même de la veille. Qu'importaient les tours de roue qui l'éloignaient? Elle emportait un Joachim dont l'image ne s'effacerait pas.

Et elle ignorait jusqu'à son nom!

Qu'importait encore, pour un amour si sacrifié et si humble?

Certainement, il lui était venu vite. Les conditions de sa vie passée expliquaient cet envahissement soudain.

Elle n'était pas assez résignée, malgré sa modestie, pour n'avoir pas le sentiment de cette fierté qui est propre à sa race. Mais il résultait plutôt pour elle de la tradition que du sang lui-même. Chez ses parents, cette fierté n'excluait pas la provocation passagère. Chez elle, la noblesse défendait toute avance. Ne donnant rien que sa bonté, elle s'attendait à ne rien recevoir. Elle allait par les routes, répandant le bien, mais courbée souvent sous cet ostracisme qui poursuivait les siens. Elle ne voulait vivre que pour sa famille, puisqu'elle avait reçu si jeune une tâche de mère, et n'espérait aucun bonheur. Les simples paroles affectueuses de Joachim furent des notes inconnues à l'exilée, et lui semblèrent une déclaration d'amitié. Elle eut de l'amour sur-le-champ pour celui qui n'avait pas eu de haine pour elle.

Joachim lui avait semblé bien beau, lorsqu'il s'était éclairé de l'enthousiasme du martyre. Elle était de celles qui comprennent les dévouements; mais elle s'alarmait

de la résolution du séminariste, et si elle avait osé espérer le rencontrer un jour, c'eût été pour essayer de le détourner de cette voie.

Mais le rencontrer ? Chimère !

La journée avait été chaude. L'orage de la veille s'était reformé sous cette vapeur. Le ciel s'allumait des deux côtés de la route. Le toit de la petite voiture se pencha sous le vent qui sortit de tous les points de l'horizon, et la pluie tomba, violente et dure, à minuit.

Saloméa ne se doutait pas de la tempête.

Moab et Equinoxe dormaient.

— Descends, dit Juliuz à sa fille aînée ; tu porteras la lanterne devant nous, pendant que je soutiendrai Valentin.

Saloméa obéit.

La route était bordée de quelques vieux chênes.

Sous un de ces arbres, le rayon de la lanterne frappa sur une forme noire.

Saloméa porta les yeux dans cette direction et poussa un cri.

Cette forme noire était Joachim .

L'accès de lyrisme clérical qu'il avait eu la veille lui était venu un peu de sa lecture, comme Alacoque le lui avait dit, mais aussi de Moab.

Effrayé de ce qui s'emparait de lui, il avait voulu s'engager moralement à tenter une aventure lointaine. Ni l'exaltation, ni l'impression ne subsistèrent dans sa nature pacifique et modérée. Il exorcisa en riant l'image de cette étrange Moab quand elle se présenta à lui. Elle

n'avait rien à faire dans son existence placide. Tous les jours de son avenir étaient réguliers et droits, comme des sillons dans un champ, et ce champ était à Dieu. Quant à se charger plus longuement des âmes de ces bohémiens, ce serait une tentative insensée. Il avait fait au delà de son devoir en donnant une pièce d'or à Saloméa. Le mieux était de ne plus songer à ces gens-là.

La soirée était douce, il résolut d'aller à pied à Castagne et de voyager toute la nuit. Il confia sa malle à une charrette qui y retournait, et se mit en route, avant que l'ordre du départ eût été signifié à Juliuz. En marchant, il s'interrogea sur l'accueil que sa mère allait lui faire.

Madame veuve Simon n'était pas une femme facile à manier. Elle avait des biens qui pouvaient rapporter dix-huit cents francs, — une fortune pour un paysan, — mais qu'elle devait partager, à l'heure de sa majorité, avec son fils unique. Cette condition de la loi avait décidé de tout l'avenir de Joachim. Elle pensa qu'un homme d'église aurait moins de besoins qu'un autre, et dès que l'enfant atteignit douze ans, elle sentit naître en elle une vocation dont il ferait tous les frais. Elle avait à peine une piété ordinaire, et le choix de la prêtrise pour son fils n'était absolument que le résultat d'un calcul. Bien que les appointements d'un curé de campagne ne soient pas magnifiques, on ne trouve point, à chaque pas, une carrière qui rapporte de douze à quinze cents francs et qui permette à une mère de ne point rendre des comptes. La veuve Simon n'aimait pas sa maison de famille. Dès qu'elle se sentit prise de cette vocation *in partibus*, elle se vit installée dans une bonne cure, y faisant avec complai-

sance l'office de servante et économisant ses revenus tous les ans. Elle n'eut pas de peine à présenter le sacerdoce à Joachim comme l'idéal de la fortune. Elle eût été hors d'état de le montrer sous des aspects plus hauts. Joachim recevait toutes les impressions. Il se fût aussi bien prêté à être douanier, si sa mère le lui avait ordonné. Son esprit honnête ne découvrait que les bons côtés de cette route indiquée. Il n'avait eu jusqu'alors aucun enthousiasme déterminé : il ne se connaissait pas encore.

Il aimait sa mère, mais surtout il la craignait. Très-dure à elle-même, levée avant le jour, ne mangeant que du pain, courbée sur le sarcloir ou sur la pioche, il aurait été difficile de se plaindre devant elle. Elle n'évitait ni la faim, ni le froid, ni la chaleur, et ne souffrait pas plus dans les autres que dans sa personne. Elle avait envoyé Joachim pour toutes les vacances chez M. Morétain, qui lui continuait ses leçons du séminaire. Joachim n'était donc pas sans préoccupation sur l'accueil qui l'attendait et, malgré sa volonté de chasser Moab de son souvenir, il trouvait quelque chose de fatal à ce qu'elle fût la cause indirecte du changement de sa situation. Est-ce que le sort avait décidé que leurs deux destinées se retrouveraient ? Qu'avait-elle voulu dire en annonçant qu'il naîtrait un héritier de lui ? Ce pronostic était monstrueux et attentatoire, et à l'heure où il fut plus calme, il s'indigna davantage.

Mais il chassait le plus loin possible ce vol de pensées, et respirait l'innocente volupté des fraîches odeurs des terres mouillées par la pluie de la veille. Il écoutait les cloches répandues à distance, et dont une peut-être se-

rait celle de sa paroisse future. Le pauvre enfant se prenait aux seules joies qui lui fussent permises. La tempête subite interrompit ces géorgiques. Il se réfugia sous un chêne et fut trempé malgré cet abri. Le vent souffla si fort qu'il n'entendit pas venir la voiture de Juliuz, et il regrettait, pour sa soutane neuve, d'avoir entrepris la route à pied.

Le cri de Saloméa le fit sortir de sa retraite. Il se jeta sur la route, supposant qu'on avait besoin de lui, très-surpris en reconnaissant ses amis.

— Vous ! s'écria-t-il, et où allez-vous?

— A Castagne, dit Juliuz.

— Moi de même; mais je ne sais pas si nous arriverons par un temps pareil.

— Vous êtes mouillé, fit Saloméa. Montez dans la carriole, prenez ma place. Valentin tirera bien tout de même.

— Oui, reprit Juliuz. Valentin connaît ceux qui aiment ses maîtres.

— Vous ne pouvez pas rester davantage sous cette pluie, dit Joachim à Saloméa. Donnez-moi votre lanterne et tenez-vous à couvert.

Elle fut heureuse parce qu'il s'intéressait à elle.

— La pluie et moi, nous sommes de vieilles connaissances, dit-elle. Mais vous êtes un monsieur, vous! elle vous fera mal. Prenez ma chaise là-haut, vous dis-je !

Elle avait un ton impératif qui ne lui était pas habituel. Elle ne réfléchissait pas que ses craintes exagérées pour Joachim indiquaient qu'il l'occupait trop.

— Je ne suis pas un monsieur, mais un soldat du Christ, répondit-il en souriant. Je ne permettrai pas que vous demeuriez sur la route.

Il lui arracha sa lanterne.

Elle ne résista pas et remonta dans la voiture, toute contente de céder.

Il marcha près de Juliuz. Le vent les courbait tous deux.

— Il n'y a guère de bourgeois qui nous rendraient un pareil service! dit Juliuz.

— Nous sommes tous frères, reprit Joachim.

Cette réponse bouleversa les idées du bohémien.

— Et qu'allez-vous faire à Castagne, sans vous commander? continua-t-il.

— J'y vais attendre la rentrée au seminaire. C'est à Castagne que sont nos propriétés, à ma mère et à moi.

— Est-ce que vous êtes riches?

— Un peu, par rapport aux pauvres.

— On ne dirait pas que vous êtes riche.

— Pourquoi?

— Parce que vous êtes très-bon.

Joachim ne voulut pas entreprendre une discussion sur l'indépendance du caractère vis-à-vis de la fortune.

— Est-ce qu'on vous a encore fait de l'ennui à Noisy-le-Châtel? demanda-t-il.

— On nous en fait partout. On nous hait.

— Ne dérobez plus!

— Nous sommes les enfants de la terre comme les

autres. Elle nous doit la nourriture, et quand elle ne nous la donne pas, nous nous baissons pour la prendre.

Ils causaient ainsi, presque philosophiquement, et comme s'il n'avait pas plu à fendre le sol. Valentin marchait toujours vaillamment, et plus il se donnait de mouvement, plus il hâtait le pas.

Juliuz s'inquiétait de cet état, qui devait être la fièvre.

Quelles que fussent ses idées sociales, il n'était pas fâché de connaître un homme riche.

Il voulut se faire tout à fait bien venir et il lui dit, quand ils furent au bas de la côte :

— Le vent est tombé : le cheval n'est plus battu par l'orage. Vous m'humilierez beaucoup si vous ne vouliez pas vous garer de la pluie chez moi.

— Et vous?

— Je n'y suis pas monté une seule fois depuis le temps où je faisais la cour à ma pauvre défunte.

Joachim aurait eu mauvaise grâce à refuser. Comme il avait quelque peine à trouver le marchepied dans l'obscurité, Saloméa lui tendit la main, et il arriva légèrement à elle.

Elle lui donna la seconde chaise. Ils étaient tout près l'un de l'autre. Elle passa familièrement les doigts sur les manches de Joachim.

— Vous êtes entièrement trempé, dit-elle. Vous avez dit sur la route que nous étions tous frères. Acceptez les hardes des pauvres gens. Otez votre soutane et, pendant qu'elle séchera à l'air, mettez ce manteau qui a servi à mon grand'père.

Il resta ébahi de la franchise de cette proposition.

— Je ne puis pas changer de vêtement devant vous, répondit-il en rougissant.

— Ah bien ! si vous croyez !... D'ailleurs, on n'y voit rien. Faites vite !

Il aurait pensé commettre une profanation en se couvrant du manteau d'un païen, qui était aussi une façon de comédien. Il voulut éviter l'invitation faite en tournant sa réponse à la plaisanterie.

— On m'a fait jurer que je ne quitterais jamais les habits de l'Eglise, dit-il, et monseigneur me vouerait à l'enfer s'il apprenait que je me suis travesti. Du reste, je serais obligé de m'en accuser en confession, et la pénitence serait plus sérieuse que le danger que je cours.

— Vous vous accusez de ces niaiseries-là? dit-elle étonnée.

— Nous nous accusons de tout !

— Si encore nous pouvions allumer le poêle, reprit-elle. Mais nous n'avons pas de bois, et celui du dehors est trop mouillé.

« Au moins, prenez cela pour vous réchauffer, ajouta-t-elle en tendant une gourde d'assez mauvaise eau-de-vie qui était toujours suspendue à la voiture.

— De grand cœur.

Il but une gorgée.

Juliuz se pencha vers la bâche :

— Vous qui êtes du pays, dit-il, à combien sommes-nous encore de Castagne ?

— La montée de Sainte-Sabine est finie. Nous n'avons plus que six kilomètres.

— Trois grandes heures! Nous arriverons au jour. Vous avez le temps de faire un beau somme! dit Juliuz. Ah çà! monsieur l'abbé, ajouta-t-il en goguenardant, soyez sage avec ces demoiselles.

Joachim devient écarlate. Il venait de penser qu'il était enfermé, pour ainsi dire, dans la même couche que Moab. Mais il ne la voyait pas.

— Votre sœur n'est pas là ? demanda-t-il à Saloméa.

— Elle dort auprès d'Equinoxe.

— Qu'est-ce qu'Equinoxe ?

— Un drôle de nom, n'est-ce pas ? Equinoxe est mon petit frère.

— Je n'ai pas sommeil du tout, reprit-il après un silence. Est-ce que votre père m'en voudra, si nous continuons à causer ?

— Certainement non. Ce qu'il disait c'est par rapport à la fatigue que vous causerait une nuit blanche. Au surplus, nous parlerons bas, pour ne pas l'empêcher de dormir.

— Il dort sur la route ?

— Il dort en marchant. Nous sommes forcés de faire toutes sortes de métiers.

— Vous avez une vie bien à part. Seriez-vous assez confiante pour me raconter quelque chose de votre histoire ?

Elle tressaillit.

— Cela vous intéresserait ? dit-elle.

— Beaucoup. Commencez...

— Je commence...

Puis elle se tut pendant deux minutes.

— J'ai beau chercher, reprit-elle.

— Il ne vous est arrivé aucune aventure ?

— Jamais. Des morts, des maladies, la misère ! Mais ce ne sont pas des aventures ! c'est la vie !

— Racontez-moi la misère ! Si je pouvais y remédier !

— N'y touchez pas ! la misère a ses contentements.

— Je ne les comprends pas.

— Tenez, par exemple ! ce morceau de galette, ce verre de vieux vin, cette courtoisie de presbytère, si vous les aviez offerts à des riches, ils n'en auraient pas été bien heureux. Mais pour nous, qui ne nous asseyons jamais à une table et qui sommes chassés de partout, ces petits bienfaits nous restent dans le cœur. Si j'avais beaucoup d'histoires comme celle d'aujourd'hui, je vous intéresserais ; mais je ne trouve rien.

— Cela ne se peut pas ! cherchez dans les moindres choses.

— Il y a la maladie de Moab. Mais ce n'est guère curieux.

Elle retourna sa chaise pour n'être pas forcée de parler à haute voix.

Il en fit autant. Ils furent ainsi en face l'un de l'autre.

Saloméa aurait voulu que cette nuit fût éternelle. Elle n'en retrouverait jamais une pareille sous aucun ciel. Il respirait le même souffle qu'elle.

— Nous étions à Bruges, reprit-elle. Connaissez-vous la Belgique ?

— Non.

— Moi, je connais presque toute l'Europe. C'est notre

destinée de voir beaucoup ! Moab avait huit ans. Le petit Equinoxe en avait quatre. C'étaient mes deux enfants.

— Vous étiez bien jeune !

— Dans notre état, on n'a pas d'âge, et il faut être raisonnable dès qu'on voit souffrir les autres. Nous avions le même cheval et la même voiture, et ils étaient déjà aussi vieux qu'aujourd'hui. Nous étions arrêtés sur la place de la cathédrale, au milieu de toutes ces maisons aux toits aigus et en face de l'hôtel de ville. Moab descendit pour aller vendre des corbeilles au béguinage. Elle est encore jolie fille à présent, mais à cet âge-là c'était comme un rayon qui aurait été fait d'une rose et d'un lis. Je la trouvais ce matin-là plus colorée qu'à l'accoutumée, et je ne me doutais pas que cela provenait de la fièvre.

« Bien trop courageuse pour rien dire, — car elle n'est devenue un peu indolente que depuis que les forces lui sont arrivées et je ne comprends pas pourquoi, — elle alla vers le quartier de la ville où les carillons sonnaient comme des verres de cristal sur lesquels seraient tombés de petits cailloux. C'était une musique engageante et qui soulevait l'âme. La petite entra dans le béguinage. Il faut que vous sachiez que c'est une espèce de ville composée de plus de cinq cents maisons. Chaque maison n'a qu'une chambre, où des religieuses libres, qui sont des bourgeoises le reste du temps, passent une partie de la journée. Chacune des portes a donc une religieuse quand il fait du soleil, et Moab se présenta à toutes les portes. »

A cet instant du récit de Saloméa, Joachim sentit quelque chose frôler sa main qui était sur ses genoux.

Il n'avait jamais éprouvé une sensation plus caressante. C'était une boucle de cheveux, et il comprit bientôt qu'ils appartenaient à Moab, qui avait dû se retourner dans son sommeil. Il sentit un trouble, mais il ne voulut pas la réveiller.

Saloméa s'était recueillie dans le silence pour rassembler ses souvenirs.

Joachim était très-distrait par ce rapprochement de Moab. Néanmoins il dit à Saloméa :

— Continuez ! je crois voir les béguines.

— La recette fut très-abondante, reprit-elle. Non-seulement les sœurs achetèrent toutes les corbeilles, mais elles firent entrer Moab dans leurs maisons, pour donner des confitures à cette jolie enfant qui ne savait rien refuser. Quand elle fut au milieu de ces femmes, beaucoup l'embrassèrent, et il y en eut qui lui proposèrent de rester à Bruges, rien que pour sa figure.

« Mais elle tenait déjà à la famille, et elle revint comblée de caresses et de présents, et aussi toute grelottante, malgré le soleil qu'il faisait. Je m'aperçus qu'elle était très-mal, et il fallut dresser le matelas dans la voiture, et la couvrir de toutes nos hardes, et lui faire boire une tisane composée avec une herbe que mon père alla ramasser, car il se connaît en médecine ; il me déclara que l'enfant avait la petite vérole.

« Alors, monsieur, je passai deux journées couvrant de mes bras ce pauvre corps que je défendais contre la mort. Pour le moins, je la voyais dévisagée à jamais, et alors adieu à cette tête qui faisait la joie de nos yeux. J'avais presque toujours la petite sur mes genoux, et je la regar-

dais se tournant et criant dans le délire, et je baisais sa sueur, et j'inventais des prières, car on ne m'avait point appris comment on parle au bon Dieu.

« Au médecin il ne fallait pas songer ; nous avions dépensé en remèdes inventés par le père tout l'argent, et il fallait la voir mourir là, pendant que la foule indifférente passait sur la place, et que les carillons s'égosillaient dans les airs.

« De temps en temps, Valentin, qui était attaché à la roue, et auquel on oubliait de donner à manger, levait les yeux vers la voiture, devinant qu'on y était bien malheureux.

« Vous dire les heures d'agonie que je comptai dans cette belle ville, serait bien impossible, et je ne sens jamais mieux que là, ce que peut être la détresse, dans laquelle Dieu laisse tomber tant de pauvres gens.

« Et tout mon désespoir n'était rien auprès de ce qui m'attendait. Le soir du second jour, le père m'ayant laissée seule pour chercher par la ville, et le soleil couchant rougissant la place et découpant les toits aigus, j'entendis venir de notre côté une grande rumeur qui augmentait à mesure qu'elle approchait.

« Je regardai à la fenêtre et je vis une troupe de femmes, que je reconnus bientôt pour des béguines, quoiqu'elles n'eussent pas le costume religieux. Elles s'avançaient en levant les mains, et au bout de leurs mains il y avait des menaces. Elles entourèrent la voiture en poussant des cris divers.

« — Les voilà, disaient-elles. Ce sont eux qui portent la peste : la bohémienne est venue empoisonner le béguinage, et cinq de nos sœurs sont mortes depuis hier. Nous l'avons

toutes embrassée, cette enfant de l'enfer. — Brûlons leur charrette! —Sauvons le reste de la ville. Qu'ils ne sortent pas vivants, ces donneurs de la mort! Vengeance!

« Et d'autres cris plus cruels encore, monsieur l'abbé, et des actes qui succédèrent aux cris. Quelques-unes entrèrent. Une me prit l'enfant, en disant qu'elle allait broyer sur le pavé la tête du serpent. Une autre osa se jeter jusque sur la malade. Je me dressai: je ressaisis la créature. Je fis un bouclier de moi-même, contre les coups qui pleuvaient et les pierres qui arrivaient. J'éteignais le feu de mes mains à mesure qu'on le mettait avec une torche à la bâche.

« Je défendis tout, à la grande meurtrissure de ma personne, et on m'arracha les cheveux et on fit couler mon sang. Mais Moab vivait encore, et j'avais repris l'enfant. »

— Sainte courageuse fille! interrompit Joachim d'une voix attendrie. Est-ce que vous ne savez pas que vous êtes plus que chrétienne, si cela se peut dire?

Saloméa sentit son âme sourire.

Mais l'attention de Joachim ne demeura pas longtemps sur elle. Moab, les yeux fermés toujours, pencha peu à peu sa tête, et bientôt ce ne fut plus la boucle de cheveux qui glissa sur la main de Joachim, mais le front, qui s'appuya sur ses genoux.

Il lui sembla qu'il était touché par une forme d'un monde inconnu. Il avait au-dessous de ses mains une gerbe de parfums dans ces cheveux dénoués. Un être enivrant s'ajoutait au sien. Ce premier contact de la femme le fit entrer dans la région où il rencontra l'Eve éternelle qui attend les voyageurs sous les grands arbres. Il se serait

bien gardé de se dégager de ce front dormant qui l'effrayait et le charmait.

Il pensait avec terreur que le jour allait venir et le découvrir, et il dit à Saloméa, par une politesse distraite et avec la certitude qu'il n'en ferait rien :

— Je vous écoute !

Elle continua ainsi, mais très-vite ; car, elle aussi, elle avait ses sensations à savourer, ayant entendu un timbre du ciel dans la voix de Joachim :

« Le reste de la lutte ne fut pas long. La Belgique est un pays de liberté, à ce qu'on dit. Des magistrats arrivèrent, chassèrent le rassemblement et firent respecter notre pauvre propriété. La peur que Moab avait eue amena une réaction heureuse, et le lendemain nous nous en allâmes. La beauté de Moab était respectée. Car c'est une vraie beauté ! Vous ne l'avez pas regardée encore. Vous la verrez ! »

Joachim ne reconnut que l'histoire était finie qu'en n'entendant plus la voix de Saloméa. Ses pensées nageaient dans une ivresse terrible. Il devait dire quelque chose, pourtant, et répondit, donnant, sans le vouloir, le change à Saloméa :

— Dieu se plaît à faire naître des anges dans toutes les conditions, et il y en a dans votre famille. Se dévouer, souffrir pour les autres, c'est lui ressembler, et vous avez souffert. Aussi vous serez bénie.

La nuit s'éclairait peu à peu. Des profils de maisons se coloraient dans le lointain. Joachim ne voulait pas, en arrivant à Castagne, être surpris en cette compagnie. Avant de descendre, il s'attarda cependant à regarder la char-

meuse qui s'appuyait sur lui, et que le sommeil semblait toujours tenir. La vraie aurore n'était pas au ciel, mais dans la couleur de ses cheveux d'or. Il pensa qu'il y aurait un homme qui verrait tous les matins s'ouvrir, à côté des siens, ces yeux noirs et, pour la première fois, il trouva que la loi de l'Eglise était bien sévère qui interdisait cette joie et en faisait une mauvaise action ; il se souleva doucement, et le front de la jeune fille retomba sur le matelas.

Juliuz s'approcha du marchepied.

— Est-ce Castagne ? demanda-t-il.

Joachim vit se dessiner à cent pas la maison de sa mère, précédée par une cour, sur le fumier de laquelle un coq et son entourage s'évertuaient à chanter le jour. Il eut très-peur, et répondit précipitamment :

— Oui, c'est le village !

Il se leva.

— Merci, dit-il à Saloméa. Je me souviendrai toujours de votre hospitalité.

Son cœur battait tant qu'elle ne trouva pas une parole à répondre.

— Resterez-vous longtemps à Castagne ? reprit-il.

C'était peut-être une façon de lui dire qu'il la reverrait si elle faisait quelque séjour.

— Nous ne restons jamais, répondit-elle. Mais c'est mon père qui décide.

Joachim porta encore les yeux sur la dormeuse ; puis il étouffa un soupir en s'indignant, et sauta sur la route ; il n'avait pas conscience de ses mouvements.

— Adieu, monsieur Juliuz, dit-il ; je vous répète que si vous avez besoin de quelque chose, vous devrez venir chez moi. Voici où je demeure.

Il montra la maison. Les fenêtres étaient encore fermées ; mais la porte était ouverte. Madame Simon devait se tenir déjà dans son étable. La voiture alla à l'autre bout de Castagne, et se remisa le long d'un étang solitaire au bord des bois, et sur l'autre rive duquel se groupaient encore quelques maisons.

Les deux dormeurs étirèrent leurs bras, quand le cheval ne marcha plus.

— Pourquoi que tu as mis ta tête sur les jambes du monsieur ? dit Equinoxe à Moab.

— Pour lui donner des idées. Tu sais bien qu'il est riche, répondit-elle.

V

Joachim ne s'était pas trompé. Sa mère se trouvait dans l'étable. Elle en sortit à moitié, en entendant se fermer la petite barrière de la cour. Quand elle reconnut son fils, elle poussa un premier cri de colère. C'était une femme hardiment musclée et à qui l'habitude des travaux de la terre avait donné la force et presque la figure d'un homme. Toute hâlée par le soleil, un sang continuellement en ébullition par la soif du lucre, mettait une teinte de bistre rouge à son visage. La pioche la recourbait à l'ordinaire, mais à chaque instant l'excitation redressait sa haute et maigre taille. On pouvait juger, du premier regard, qu'il n'était pas facile de lui résister. Des cheveux gris et sales sortaient de sa coiffe, et une demi-moustache impérieuse commentait des lèvres sèches. Elle avait la main calleuse,

et, quoique riche depuis sa naissance, il ne lui était jamais arrivé de se soigner.

Feu Simon s'était contenté de ses charmes, et elle avait été avec lui d'une vertu féroce et tranquillisante. Aucune parole de douceur n'était sortie de sa bouche, même quand elle fut mère. A l'église, pendant la messe, elle donnait une intonation si rude à sa prière, qu'elle paraissait murmurer une imprécation. Elle s'irritait contre les robes tapageuses qui encombraient le sanctuaire. Elle s'enorgueillissait de sa malpropreté. Elle avait laissé l'image d'un geste violent à tous les paysages et à tous les souvenirs de l'enfance de Joachim. Malgré cela, il l'aimait, par la pente de la nature, et quoiqu'il fût très-effrayé, il s'approcha pour l'embrasser.

Elle courut à lui menaçante, et avant qu'il eût eu le temps de parler :

— Que viens-tu faire céans ? s'écria-t-elle, et qui t'a permis de quitter Noisy-le-Châtel ?

— Je croyais que ma malle était arrivée ici hier soir, et que vous auriez été avertie de mon retour.

Elle frappa la terre de ses sabots.

— Ta malle ! reprit-elle. Tu ne vas donc plus rester chez M. le curé ?

— M. Morétain m'a prévenu hier qu'il ne lui convenait pas de me garder.

Elle sortit tout à fait de l'étable et s'avança davantage, comme pour lire dans les yeux de Joachim.

— M. le curé de Noisy est un homme juste et qui ne rompt pas ses engagements comme des fétus de paille, dit-elle avec une passion presque haineuse. Tu auras fait

quelque] mauvais coup, et il t'aura chassé. Prends garde que je ne te fasse repentir de ton libertinage.

Joachim respectait sa mère, mais il avait le sentiment de l'habit qu'il portait. Sa timidité s'évanouit devant la susceptibilité de sa conscience, et il répondit d'un ton ferme :

— Ma mère, songez que vous parlez à un homme qui sera ministre de Dieu dans deux ans. Nous ne nous entendions point, paraît-il, sur certaines choses, M. le curé et moi. Je n'ai jamais manqué à ce que je devais à mon maître, et il a toujours été convenable avec un jeune homme que lui envoyait une sainte maison. Nous nous sommes séparés en des termes affectueux, et il vous dira lui-même qu'il n'a aucun reproche à m'adresser.

Madame Simon ne se démentait pas.

— Alors tu es un niais, reprit-elle. Tu as quitté une paroisse où on te logeait et on te nourrissait pour vingt francs par mois, et où on te faisait repasser pendant les vacances les cours du séminaire. Tu reviens ici et tu me coûteras gros. Tu agis comme si les impôts n'avaient pas encore augmenté cette année, à cause du pré que j'ai acheté, et tu as décidé de me faire manger les économies que j'ai amassées depuis vingt ans en me privant de tout.

— La privation n'est pas grande, car malheureusement vous n'aimez rien, ma mère, et on ne sait de quel côté vous faire plaisir.

— On me fait plaisir en gagnant de l'argent. Dépêche-toi de finir tes classes et tâche d'attraper une bonne cure, avec un beau casuel, si tu veux que je meure tranquille.

— Je ne vous serai pas à charge longtemps. Je rentre

au séminaire dans quelques semaines. Vous savez que monseigneur fait sa tournée et qu'il doit s'arrêter à Castagne. M. le curé est bien vieux. Peut-être serait-il convenable de demander à Sa Grandeur de descendre à la maison.

Madame Simon devint entièrement pourpre.

— As-tu la berlue ? reprit-elle. Inviter monseigneur chez nous, dans notre bicoque ! Et avec quoi le recevrais-je? Est-ce que j'ai de l'argenterie, et des draps fins, et du vin vieux ? On sait ce qu'ils mangent, ces évêques, avec tout leur monde. Nous ne nous en tirerions pas à moins de cinquante écus, et ce serait une ruine ! Ote cette ambition de ton esprit. Tu te contenteras d'aller faire ta cour à cet homme quand il sera au presbytère, et tu me mèneras avec toi. Je lui ferai comprendre que nous sommes besoigneux et qu'il serait à propos de nous pourvoir.

Joachim n'osait pas rougir de sa mère, quoique les sentiments exprimés par elle lui donnassent une sorte de nausée morale. Il connaissait le nombre d'hectares qu'elle possédait, et avait vu que la vente du blé remplissait tous les ans un grand sac d'écus.

Il ne releva pas ses objections.

— Vous êtes sûre qu'on n'a pas déposé ma malle chez un voisin ? reprit-il afin de changer la conversation.

— On me l'aurait dit. Après ça, ces gens-là se lèvent si tard ! Mais quel besoin as-tu de te faire faraud ?

— Ce n'est pas ça ! c'est que je suis un peu mouillé.

Elle tâta sa manche, et elle pâlit.

— Un peu mouillé ! trempé comme jamais le pain ne l'a été dans la soupe. Pauvre garçon !

Il espéra que cette pitié indiquait quelque tendresse. Elle ne le maintint pas longtemps sur cette illusion.

— Il faut te réchauffer, lui dit-elle. Songe donc à ce que ce serait si tu allais tomber malade ! Ce n'est pas que j'appellerais les médecins ; nous n'avons pas de quoi nous retenir contre la mort, nous autres, et on t'enterrerait avant que tu ne fusses prêtre, et, en mettant les choses au mieux, tu ne rentrerais pas au séminaire cet automne, et ce serait une année de perdue. Va te changer, mon fieu.

— Je n'ai rien que ce qui est dans ma malle ! reprit-il en souriant. Je ne puis pas mettre mes habits de douze ans. J'ai trop grandi.

— La belle affaire ! Fourre-toi dans tes draps pendant le jour, et attends que ton pantalon et ta soutane sèchent à la fenêtre. Tu ne sais guère te retourner pour ton âge. Va-t'en vite.

Il ne voulut point contredire madame Simon, mais sa rentrée dans la maison paternelle était amère. Celle qui l'avait enfanté ne le considérait que comme un instrument de production. Pour la première fois de sa vie, il pensa qu'elle ne le poussait dans l'Eglise que pour y ramasser de l'argent, et il frémit en se demandant si sa vocation n'était vraiment faite que de l'avarice de sa mère. Ne désirait-il pas servir Dieu ? O infamie ! N'allait-il à lui que pour toucher des appointements ?

Ce doute tint Joachim frissonnant et muet pendant une minute. Mais il fallait se remettre. La perspective de passer sa journée au lit ne lui allait guère. Il avait besoin de rafraîchir au grand air ses genoux toujours brûlants à la place où Moab s'était appuyée. Mais aussi, à certains

moments, il se sentait trembler dans ses vêtements humides.

— Je reste à traire mes vaches; après, je battrai le beurre, et j'irai le vendre. Tu ne me reverras point avant le coup de midi. Si tu as faim, il y a de vieilles pommes dans le tiroir.

— Merci, ma mère.

Il traversa la cour, et monta par un escalier extérieur à la galerie sur laquelle donnait le grenier où il couchait. Il y avait fort peu de temps qu'il possédait un domicile à lui. Jusqu'à sa réception au séminaire, il avait dormi en bas, dans la grande salle, où tout se faisait, et où on voyait quatre lits, séparés par les cabinets à serrer le linge.

Il n'avait pas sommeil, malgré sa nuit blanche. Moab le poussait à l'action; la glace qui couvrait son corps le poussait à se réchauffer.

Madame Simon n'était pas de ces mères qui attendent toujours leurs enfants, et le lit de Joachim n'était pas fait. Il alla machinalement chercher des draps au fond d'une vieille caisse reléguée dans le grenier. Il se coucherait pendant quelques heures, et lirait un livre de prières pour chasser les souvenirs. Mais il allait innocemment sur la route du piége que lui gardait sa destinée.

Cette caisse contenait des objets ayant appartenu à son père. Celui-ci avait été soldat, et fait les guerres de l'Empire avant d'épouser l'impérieuse paysanne qui devait devenir la veuve Simon. Un lambeau d'uniforme, quelques habits plus modernes et un vieux portefeuille avaient été jetés dans la caisse. Joachim ne connaissait pas son père, qui était mort un peu après sa naissance. Il savait

seulement qu'il lui avait donné son nom de Joachim en l'honneur de son ancien général, le roi Murat.

Ce portefeuille de soldat, noirci sous la fumée des combats, ne contenait que quelques états de service, et des lettres, rarement reçues et oubliées dans cette poussière. Joachim tressaillit en l'ouvrant par un droit qui lui appartenait. Il lui sembla qu'avec ces débris, il allait reconstruire une partie de la vie de son père, qui n'avait été vraiment actif que pendant ces années de célibat.

Il s'était reposé ensuite, comme beaucoup de ses camarades, à l'ombre des arbres et des jupes d'une femme riche, qui lui mesurait sévèrement le pain, et lui reprochait ses loisirs, si tant est que labourer du matin au soir, ou faire dix lieues par jour sur les routes à la suite d'une paire de bœufs, constitue la fainéantise.

Joachim avait souvent gémi de son ignorance de la vie de son père.

On avait dit devant lui qu'il avait été un joli soldat quand la réquisition le prit, qu'il n'allait jamais à la messe, qu'il se cachait de sa femme une fois ou deux par an, quand il voulait rire avec des amis, et qu'il regrettait de s'être marié, malgré ses vignes et ses héritages, et de n'avoir pas suivi, jusqu'à la retraite, le drapeau de son régiment.

Quand il eut le portefeuille dans ses mains, Joachim ne pensa plus à se coucher. Le grenier ne contenait qu'une petite table, une chaise et un lit. La chaise avait été redescendue au rez-de-chaussée. Il s'assit sur le lit.

Le soleil laissait passer une grande bande jaune par la fenêtre basse. Elle venait mourir sur une feuille de papier grisâtre qui tremblait entre les doigts de Joachim.

Cette feuille était une vieille lettre portant la date de 1827 et le timbre de Luxembourg. Elle avait dû être lue souvent, et dépliée, car elle était déchirée aux angles. L'encre était effacée et blanchie. Était-ce sous le temps ou sous les larmes ? Simon était un rude garçon qui ne devait guère pleurer. Quoi qu'il en fût, Joachim ne put résister au désir de savoir quelque chose sur son père, et il lut.

La lettre était d'une écriture de femme et assez irréprochable comme orthographe :

« Tu es donc marié, mon beau Simon. Cela devait finir ainsi, puisque les balles n'ont pas voulu de toi. Tes moustaches, qui m'avaient tant fait rêver, étaient destinées à séduire une bourgeoise de la campagne.

« Mais ne t'y trompe pas ; je ne connais pas ta femme, et je parierais qu'elle aime mieux la force que la bonne grâce, et qu'elle ne t'a épousé que parce que tu portes deux cents.

« Ce n'est pas comme moi qui t'ai distingué par désintéressement, et qui me suis ruinée en te distinguant. Tu te souviens que j'étais seconde amoureuse dans la troupe française qui jouait à Mayence, et que des colonels et des généraux tournaient autour de moi comme des paons autour d'une dinde. Au lieu d'aller à eux, mon bête de cœur est descendu vers un petit soldat qui se tenait au parterre, et il ne l'a plus quitté, le suivant partout en Europe. Cette fidélité m'a fait beaucoup de tort, et tu ne la méritais pas, et c'est pour cela que je t'écris.

« J'en ai appris de sévères sur toi, tout le long du chemin que tu me faisais parcourir, et si je ne t'en parlais pas, c'était afin de ne pas m'humilier moi-même de mes

récriminations. Je suis encore jolie, puisqu'il y a un clerc de notaire qui est prêt à devenir mon homme, et dont je ne veux pas; mais dans le temps où tu me trompais, j'étais bien la plus avenante créature à la suite de l'armée.

« Cela n'a pas empêché, Simon, que tu n'aies rôdé par toutes sortes de carrefours : Gretchen, de Wissembourg, celle qui accommodait si bien la choucroûte, au coin de la place; Dolorès, qui faisait des cigares à Burgos et qui mangeait tant d'oranges; et Dorothée, de Paris, qui piquait mes bottines et ton cœur, et tant d'autres, j'ai tout su et j'ai tout pardonné.

« Que veux-tu? J'étais irréfléchie! je t'aimais! Maintenant que tu spécules sur le fumier, et que tu ne te bats plus que contre les taupes, tu ne comprendrais peut-être plus notre langue d'autrefois, quand tu me faisais réciter mes rôles dans les pièces de M. Désaugiers.

« Mais tu te rappellerais toujours ma gaieté et mon indulgence, et mes cheveux que tu as tant embrassés, et mes bras qui t'ont tant bercé, et toutes ces nuits où nous ignorions si profondément s'il y avait de la lune ou de la pluie. Je ne te parle pas de tout cela pour me vanter, mais pour te dire que tu dois quelque chose à la fidélité que je t'ai gardée. A l'heure présente, je n'ai plus d'engagements nulle part; je tousse beaucoup pour avoir trop couru après toi, et je n'ai plus que la perspective d'un lit à l'hôpital. Toi, tu possèdes des terres et des prés. Vends deux de tes bœufs pour envoyer un peu de pain et de pâte de guimauve à la pauvre maîtresse qui a trop chanté avec toi de cette musique où il y a toujours les mêmes paroles. »

Au dos de cette lettre, il y avait de l'écriture de Simon :

« J'ai voulu vendre le champ Philibert; mais ma femme m'a battu, et j'ai su deux mois après que l'autre était morte. »

Cette lettre fit une grande impression sur Joachim.

En apprenant que son père avait été un Don Juan dans les garnisons et les villes conquises, il ne s'étonna plus des bouillonnements qu'il sentait.

Certaines expressions chaudes qu'il y trouva le firent trembler comme un souffle d'été, et il pensa, plus que jamais, à Moab. Il se dit que les caprices de son père pourraient bien se réveiller en lui, et qu'il jouait gros jeu en s'enfermant dans une vie austère. Il se créa les images de toutes les femmes séduites, et pensa que la race n'en devait pas être perdue, et qu'il serait poursuivi par ces fantômes jusque dans l'ombre du sanctuaire.

En se disant cela, il s'aperçut que son linge se séchait sur lui, et il eut tout à fait peur de gagner du mal.

Il y avait dans la caisse des habits à peu près modernes.

Pourquoi ne porterait-il pas, pendant quelques heures, et dans son grenier, les vêtements de son père ? Pourquoi ne se donnerait-il pas encore la joie de se voir une fois dans un costume non ecclésiastique ?

Madame Simon avait annoncé qu'elle ne rentrerait pas avant midi.

Il n'était pas surveillé, et ne risquait rien.

Il déplia ces hardes.

Les paysans — je ne parle que des hommes — ne changent que très-lentement la mode. La blouse a, depuis un demi-siècle, remplacé les costumes des provinces, et se

coupait, il y a vingt ans, sur le même patron qu'aujourd'hui. Joachim avait la taille de son père, et le tout lui alla. Il laissa tomber, avec un plaisir hardi, la soutane qui l'emprisonnait, et ne s'occupa même pas de l'étendre pour la faire sécher. Il dépouillait le vêtement de l'obéissance, et se trouva comme affranchi dès qu'il en fut dehors. Il eut une sensation de force étrange en revêtant ce costume de l'ancien soldat, et n'aurait pas été plus intrépide s'il avait porté une armure. La jeunesse courait dans ses veines; il redevenait homme en reprenant les apparences de tous, et sa rénovation le poussa à l'énergie. Il n'était plus cloîtré; il n'entendait plus sonner ces heures sourdes de l'horloge du séminaire, qui le harcelaient encore en pleine campagne, et le renfermaient dans un cercle d'occupations fastidieuses. Il ouvrit la petite fenêtre du grenier et respira, d'un poumon qui n'était plus oppressé, le grand air de la liberté; il retrouvait la santé et l'individualité.

Il fut tourmenté par le désir de voir sa nouvelle figure. Il ne se souvenait plus de ce qu'il avait pu être. Tout enfant, et dès son entrée dans les classes, on lui avait imposé le noir uniforme de l'Église. Mais où pouvait-il se voir? Pas le plus petit miroir au grenier. Il se souvint que sa mère en tenait un dans son placard, mais elle ne s'en servait jamais, et il n'avait pas reflété le soleil depuis la saison des noces. Madame Simon n'était pas à la maison; il osa descendre. Sa transformation était si complète, que le chien de la maison ne le reconnut pas, et aboya. Il ne se calma que lorsque Joachim lui parla, et alors il le regarda avec pitié, de même que s'il lui avait reproché de se travestir.

Joachim entra dans la grande salle qui occupait le rez-de-chaussée. Elle avait un caractère particulier de tristesse dans cet abandon, avec ses quatre lits non occupés, et sa table sur laquelle on ne voyait presque jamais un couvert. Elle avait été faite pour les grandes réunions de laboureurs et de valets de ferme, quand la soupe monumentale fume dans la marmite, que la miche s'ébrèche sous les couteaux et que la veillée causeuse s'installe avec les vieilles femmes et les jeunes servantes autour de la bûche croulante. Elle n'avait plus pour hôte qu'un chat jaune qui regardait l'assiette vide où la veuve avait mangé sa bouillie de maïs, et qui se sauva en voyant entrer le jeune homme. Il fut encore déçu dans son espérance. Madame Simon était trop prudente pour laisser la clef au placard, et il n'y eut aucun moyen de se procurer le petit miroir.

Il se souvint que l'humanité s'était regardée dans l'eau avant l'invention des glaces, et il rentra dans la cour, tira un seau d'eau et se contempla. Il eut la sagesse de ne pas s'admirer, mais il lui arriva encore une sensation non prévue. La maison de madame Simon était une des premières du village. Les champs l'entouraient. Joachim respira toutes les odeurs de son enfance; elles l'enivrèrent et l'attirèrent vers le grand espace. Quelques heures s'étaient écoulées dans ces différentes occupations. Castagne s'était peuplé sous les portes des maisons ouvertes, puis peu à peu vidé, les habitants étant appelés aux travaux extérieurs. Joachim pensa que s'il sortait, il ne ferait pas de scandale et ne rencontrerait personne. Et comment ne pas sortir? Il était affolé d'indépendance. Il brava la colère de sa mère et quitta la cour.

Castagne est au commencement d'une de ces chaînes de montagnes qui ne reçoivent un nom que dans la géographie élémentaire, et qui accentuent la France en courbes vaporeuses. Le sol s'élève déjà : les sources sont plus froides, les collines grandissent et les châtaigniers poussent. C'est une suite de petits vallons formant des paysages arcadiens et ignorés de tous, excepté des troupeaux qui y pâturent.

Joachim ne savait où porter sa séve. Il tourna la rue derrière l'église et allait s'engager dans un sentier descendant à l'étang, dont le trop plein fait tourner un moulin.

Il entendit qu'on parlait de lui sous une fenêtre ouverte, et écouta en marchant plus lentement.

C'étaient deux ouvrières qui travaillaient à la couture dans la salle d'une maison riche.

— Quel est celui qui vient de passer? dit l'une d'elles.

— Je ne sais pas. Il ne doit pas être du pays. Je ne l'ai jamais vu aux parquets.

— Il a l'air un peu ahuri en traversant le chemin devant les filles, répondit l'autre, qui regarda du côté de Joachim en enfilant son aiguille.

— C'est un joli garçon.

— Oui, mais mal mis.

Joachim s'éloigna en rougissant.

Elles attaquaient les habits de son père, mais elles rendaient hommage à sa figure. Elles avaient raison de le trouver gauche. Il fut troublé jusqu'au fond de l'âme, en étant remarqué par des femmes. Allait-il donc être arrêté, comme le soldat Simon, par des conquêtes faites sans y penser? Elles avaient posé le militaire, mais elles ruineraient moralement le séminariste. Il fallait fuir tous les

regards, pendant qu'il portait ces vêtements, et il hâta le pas vers les solitudes, où il allait cacher sa confusion.

Mais comme il s'éloignait des dernières maisons, il rencontra Blanchecotte nez à nez. Celui-ci fut fort ébahi en le voyant avec une blouse. Il jugea de suite qu'une transformation s'opérait dans le caractère de Joachim, et qu'elle pourrait tourner à son profit propre. Il s'arrêta.

Il avait tutoyé Joachim jusqu'au moment où le bruit se répandit qu'il allait être d'Église. Le voyant ainsi habillé, il fut embarrassé, et sa phrase s'en ressentit.

— C'est vous, monsieur Joachim, s'écria-t-il. Pourquoi te montres-tu ainsi sous des habits qui ne sont plus les tiens?

Joachim n'aimait pas à donner d'explications.

— Je ne crois pas faire de mal en me présentant vêtu comme mon prochain, répondit-il, et d'ailleurs, je n'ai pas encore prononcé mes vœux.

Cette revendication de sa liberté frappa Blanchecotte, et il reprit après avoir réfléchi un moment :

— C'est-à-dire que tu n'es plus décidé à t'engager, et je t'en félicite, mon garçon. On a encore moins de soucis comme brebis que comme berger.

— Mais je n'ai aucunement modifié mes intentions, dit vivement Joachim, et vous pouvez toujours me considérer comme un abbé.

— Tant que tu voudras, mais j'attendrai d'avoir entendu ta première messe pour être sûr qu'un garçon comme toi se soit réduit à la servitude. Veux-tu un conseil en passant?

Blanchecotte avait auprès des paysans la considération

qu'acquiert toujours un homme qui a réussi dans ses affaires. Joachim avait été élevé dans l'estime du capitaliste.

— Parlez, monsieur Blanchecotte, dit-il.

— Tu as dépassé ta majorité. Je connais l'état civil de tous les enfants du canton. A ta place, je demanderais mes comptes à la mère Simon, et quand je me serais promené sur les belles terres qui sont ton héritage, et que je me serais senti un des plus cossus du pays, je verrais ce que j'aurais à faire, et il y a gros à parier que je prendrais femme au lieu de prendre la soutane.

Joachim se serait indigné de ce langage la veille. Mais il n'avait déjà plus autant l'ardeur de la controverse.

Il crut cependant devoir répondre :

— Ma mère administre sagement nos biens, et au surplus nous ne sommes pas riches.

— C'est elle qui te l'a dit, et elle a ses raisons pour te déguiser le vrai. Sais-tu qu'on gémit dans la commune de te voir mené par une personne qui ne te vaut pas ?

— Monsieur Blanchecotte !

— Je maintiens mon dire. Elle spécule sur ta docilité pour attraper quinze cents livres de rentes et le logement; et quand tu auras gémi de ton sort pendant des années, tu finiras par te réveiller un jour dans ton presbytère, après sa mort, plus riche que ton évêque et plus misérable que ton marguillier. Et qu'est-ce qui fait ta couardise vis-à-vis de la veuve Simon ? C'est que tu n'as jamais un écu dans ta poche pour lui tenir tête. Les écus donnent des arguments. Fais-toi rendre ton dû, et tu apprendras du même coup que tu n'as pas plus de vocation pour tomber dans la prêtrise que cette alouette n'en a pour être ramassée dans le filet.

— Vous êtes un non-croyant, monsieur Blanchecotte, et je ne veux pas discuter avec vous, dit Joachim en riant. Sachez seulement que je respecte beaucoup trop ma mère pour la dépouiller. Je n'aurai jamais que l'argent gagné par moi.

— Et celui qui t'appartient?

— Je ne vois aucun moyen de le revendiquer.

Blanchecotte était sûr de son affaire; à ce point de la discussion il haussa les épaules et répondit :

— Tu me fais de la peine, mon ami. Avec cet argent que tu repousses, tu entrerais dans la vie aussi crânement que le taureau entre dans la bataille avec ses cornes. Tu serais roi dans plus d'une paroisse, et toutes les joies viendraient te chercher. Et si tu voulais simplement faire le bien et préparer ton salut, tu en aurais la possibilité à chaque pas. Mais tu es timide, ce n'est que la faute de ton tempérament. Comme tu es un brave cœur, après tout, je me rappelle que je pourrais te rendre un grand service et te donner le temps de réfléchir.

— Il est trop tard ! Je suis lié par l'honneur.

— L'honneur n'est qu'un mot que tes supérieurs ont forgé pour dorer la chaîne qu'ils te préparent. Veux-tu m'écouter ?

— Avec reconnaissance, monsieur Blanchecotte.

— Je t'ai toujours aimé, Joachim, et c'est moi qui t'embrassais, comme membre du conseil, quand je te remettais un prix chez les frères. Je pourrais, en me gênant beaucoup, te trouver huit cents francs que tu me rendrais quand tu aurais ta fortune.

— Huit cents francs ! dit-il ébloui, mais qu'en ferais-je?

— Tu en ferais de la liberté, comme je te l'ai dit.

— C'est vrai! répondit-il. Mais ne vous gênez pas, monsieur.

— Je me gênerais avec plaisir pour toi. Ce que c'est que de nous! J'avais bien oublié que je les portais sur moi, et en bel or, pour les donner au percepteur, ces malheureux huit cents francs. Ma foi, le percepteur attendra, car tu penses bien que ce n'est pas pour moi que j'allais chez lui, et que je ne paye pas pour tant que ça d'impôts. Tu les auras. Les voici.

Il les montra pour fasciner Joachim, au rayon de soleil qui s'allongeait dans la rue. Joachim n'avait jamais contemplé tant d'or à la fois.

— Je ne sais pas quand je pourrai vous les rendre! dit-il avec l'accent de quelqu'un qui est prêt à accepter.

— Quand tu voudras! seulement tu comprends que je perdrai l'intérêt et qu'on peut se brouiller.

— Jamais! dit Joachim avec effusion.

— Ça se voit tous les jours. Tu vas me faire un papier pour mille francs, payables à ma volonté.

— C'est trop juste! répondit Joachim qui n'écoutait pas. Je passerai chez vous ce soir.

— On ne sait pas qui sera vivant dans une heure, mon fils. J'ai justement sur moi un billet timbré et une écritoire. Tu m'écriras cela de ta plus belle main.

Joachim appuya son pied sur un tas de pierres et écrivit sous la dictée.

Blanchecotte s'en fut comme un voleur.

Joachim remua un instant le rouleau, l'étala dans la paume de sa main et le fit sauter au grand jour. Il lui sembla qu'il remuait du bonheur.

La joie de la possession s'emparant trop de lui, il se défia de ce qu'il pouvait faire, et eut encore plus le besoin d'aller dans quelque vallon retiré, où il pourrait penser aux choses saintes.

Le souvenir de la belle enfant qui avait dormi sur ses genoux, le changement de costume, les discours des couturières, la vue de quelques pièces d'or achetées cher, ne pouvaient pas suffire à des préoccupations dignes de lui. Il allait bizarrement, entre ces sensations extérieures qui l'avaient charmé et qui lui restaient, et l'ambition de se remettre à des combinaisons plus nobles.

Mais l'or, qui lui donnait la possibilité de réaliser beaucoup des rêves qui le harcelaient, sonnait toujours à ses oreilles.

Il en emportait l'ivresse en lui, comme un buveur emporte celle du vin.

Le temps s'était encore une fois remis au beau. Des bouffées de chaleur humide sortaient du bois de châtaigniers. Des clartés se répercutaient sur l'étang.

Joachim suivait la rive opposée aux maisons. Pendant longtemps il ne vit personne ; mais arrivé au point où la nappe s'amincit presque en ruisseau, et s'éloigne dans un coude, il se trouva devant un tableau fait pour le déconcerter encore.

Un vieux cheval était immobile dans l'eau. Tout près de lui une jeune fille, le tenant négligemment en laisse, avait relevé sa jupe et lavait ses pieds dans le courant.

C'étaient Valentin et Moab :

Valentin mélancolique, Moab tournant le dos.

De temps en temps, de son autre main libre, elle prenait de l'eau et la jetait sur le naseau du cheval, qui semblait insensible à cette prévenance.

Joachim marchait sans bruit sur le sable. Il pouvait s'enfuir sans être découvert.

Il le pouvait matériellement, mais non plus déjà moralement.

Cette petite main était sur lui. Il y en a une toujours sur ceux qui se croient le plus libres. Il allait en avant, quoique convaincu de la nécessité de partir.

Moab ne l'aurait pas entendu, car il amortissait ses pas; mais tout d'un coup un éclat de rire moqueur sortit du fond des branches d'un des châtaigniers voisins. Joachim tourna la tête et ne put point parvenir à voir celui qui l'avait poussé. Moab se retourna aussi et vit Joachim. Elle n'hésita pas à le reconnaître, et débuta également par un rire argentin.

— Tiens ! c'est vous ! s'écria-t-elle. Pourquoi n'êtes-vous plus curé ?

— Je ne l'ai jamais été ! répondit-il, prenant au sérieux sa phrase.

Elle le regarda encore.

— Ne le soyez jamais, dit-elle. Un garçon qui ne peut pas embrasser une fille a toujours l'air drôle.

Joachim fut épouvanté de ces paroles. Moab conservait en les disant les contours calmes d'une tête de Raphaël. Il s'agissait d'une rencontre entre deux innocences: celle de Joachim ne demandait pas mieux que d'être effleurée, mais elle avait peur et ne savait pas comment on escarmouche ; celle de Moab était ternie par la corruption des mots.

Moab reprit ainsi, après avoir donné à la rougeur de Joachim le temps de se fondre au grand air :

— Vous êtes bien plus gentil comme ça. Approchez-vous un peu qu'on vous voie.

Pour s'approcher, il fallait entrer dans l'eau à mi-jambes. C'était gênant et ridicule. Il resta au bord de l'étang, regardant beaucoup Moab, si jolie sous ces doubles faisceaux de lumière que jetaient l'étang et le ciel.

— C'est grâce à votre famille que j'ai pu arriver cette nuit à Castagne, reprit-il.

— Oui, je sais.

Elle ne s'expliqua pas davantage, voulant le laisser dans l'incertitude sur l'authenticité de son sommeil.

— Valentin en crèvera, continua-t-elle, vous l'avez trop chargé. Regardez, il est devenu petit comme un âne. Mon père m'a ordonné de le conduire dans l'eau, pour tâcher de lui redonner des forces.

— Si le cheval meurt, je le payerai.

— Bien vrai ! Vous êtes donc à même de faire de la dépense ?

Joachim ne résista pas au plaisir de faire tinter l'or qu'il avait dans sa poche.

Les oreilles mignonnes de Moab s'ouvrirent à cette musique.

— Et vous allez rester ici toute la matinée, sous ce grand soleil ? dit Joachim.

— Le soleil est mon ami. C'est lui qui m'a donné ce teint noir qui fait horreur aux messieurs des villes.

Et elle prit ses cheveux dans une de ses mains et découvrit par coquetterie son front et son cou d'Egyptienne.

Joachim crut voir une des sœurs des Rebecca et des Madeleine.

— Je ne trouve pas que le brun soit laid ! dit-il précipitamment.

C'était son premier madrigal.

Il avait déjà bonne envie de rester quelques instants avec Moab, mais cet éclat de rire entendu le gênait.

— Est-ce que vous avez vu quelqu'un grimper sur un châtaignier ? reprit-il.

— Non ! dit-elle. Et qu'est-ce que cela vous fait, qu'il y ait quelqu'un ?

Joachim crut la comprendre.

Il s'avoisina encore plus du bord de l'étang. Une curiosité inquiète parlait par ses lèvres, malgré lui.

— Cela me fait que je voudrais vous consulter sur ce que vous m'avez prédit hier, et qu'il est bien inutile qu'on nous observe, répondit-il.

— Pour connaître le sort, il faut que je lise dans vos mains. Moi, je ne peux pas quitter le cheval, qui risquerait de se noyer en avançant. Venez ! vous mettrez votre main dans la mienne et nous causerons. Mais vous n'oserez pas venir. Je serais obligée de vous regarder dans le blanc des yeux et ça vous ferait peur.

Joachim avait déjà donné une trop grande part de son âme au mal en s'arrêtant auprès de cette fille, et s'il s'avançait davantage, il ne savait plus ce qu'il adviendrait de lui.

— Ah ! dit-il en faisant un pas dans une autre direction avec un soupir, on m'avait toujours annoncé que les anges qui sont au service de l'enfer avaient des regards de perdition. Je risquerais ma vie éternelle en vous écoutant.

Cette fois-ci, elle partit d'un rire très-franc et très-gai.

— Qui ne risque rien n'a rien ! reprit-elle.

Il s'éloignait, quand une chanson d'un rhythme et d'un accent inconnus sortit des branches de l'arbre. C'était une petite voix fraîche, et fêlée dans certaines notes, qui la prononçait. Elle semblait venir en même temps d'un oiseau et d'un instrument tremblotant dans un orchestre forain. Joachim s'arrêta de surprise.

La jeune fille eut l'air alors d'obéir à un signal convenu et comme à une nécessité de son métier, et sur le mouvement, tantôt lent et tantôt vif, de la mélodie, elle se mit à figurer dans l'étang une danse qui n'était qu'à elle. Enveloppée d'eau jusqu'au-dessus des genoux, elle ne montrait que le reste de sa personne, qui se cambrait, se soulevait ou penchait, suivant les inclinaisons de ses pas invisibles. Elle remuait quelquefois des gerbes d'eau, irradiées par le soleil et l'éclairant d'une nuée de petites perles. Quelquefois aussi, d'accord avec les caprices du chant, elle amenait à fleur d'eau son pied nu. Puis elle tournait sur elle-même, tendant les bras vers un désir mystérieux, et laissant sortir de sa robe le haut de sa poitrine. Le bruit du flot retombant se mêlait à la musique lointaine. Tout cela ressemblait à la danse d'un monde inconnu. Par le fait, la danseuse n'avait rien d'idéal, et ne mêlait que la poésie de sa jeunesse et de sa beauté à la bizarrerie de ses mouvements. Mais pour un spectateur inexpérimenté, il se dégageait un charme tentateur de cette pantomime aquatique. Joachim pensa que les yeux de la sirène ne s'étaient jamais trempés d'une limpidité plus claire et plus ondoyante, et que ses gestes n'avaient sur aucun

fleuve dessiné des appels plus amoureux et plus silencieusement séducteurs. Moab était pour lui une sœur renouvelée des ondines ou des willis.

Il avait voulu d'abord se révolter contre ce vertige. Mais la folle créature savait bien qu'elle l'attirerait sur sa couche bleue. Il ne vit plus rien dans son avenir et fut gagné par le délire de cette heure qui sonnait sur ces flots d'argent. Il se jeta vers la volupté d'une minute et, ne se souvenant plus qu'il y avait un témoin de sa faiblesse et qu'il violait des serments, il se jeta dans l'eau avec un tel élan que Valentin recula de peur, et, enlaçant Moab qui continuait sa danse comme si elle ne s'était pas aperçue qu'il venait à elle, il pencha ses lèvres sur son cou nu et y mit deux baisers qui firent rougir sa peau cuivrée, car c'était la première fois qu'elle en recevait de pareils.

Cela fait, il eut subitement horreur de son crime, et, ne pouvant pas en contempler plus longtemps le théâtre, il regagna le rivage en courant, et grimpa sur la montagne comme un chamois qui est venu boire aux sources d'en bas.

En le voyant partir, Equinoxe, sur son châtaignier, interrompit sa chanson et le suivit d'un regard de pitié.

Moab avait une attitude indéfinissable. Elle était déçue par la fuite de Joachim et aussi elle était rassurée, car, dans tout ce manége, elle avait obéi plutôt à une tradition qu'à une initiative, et elle avait frémi de peur en voyant arriver l'inconnu. Elle le suivit d'un regard mêlé de reconnaissance et de mépris, et puisant de l'eau dans sa main pour laver sur son cou la trace du baiser, elle tira Valentin par la corde et le ramena tout grelottant vers .uliuz.

VI

Juliuz n'était pas près de sa voiture, quand Moab attacha Valentin à un rayon de la roue. Elle essuya avec la couverture l'eau qui pendait aux flancs de la bête, et sachant que le cheval n'avait rien voulu manger la veille, elle alla chercher ce qui restait de pain dans la provision. Valentin l'accepta avec une politesse bienveillante. Moab s'attendrit un instant sur la maigreur et l'indifférence du vieux compagnon de leurs routes. Mais son attention fut bientôt appelée ailleurs.

Toute la famille était absente. Moab se trouvait seule, quand une autre voiture assez semblable à la leur s'arrêta au haut de la butte qui servait de camp aux bohémiens. Cette manœuvre trahissait l'audace de son conducteur, car il n'y avait pas de chemin tracé sur la col-

line, et la charrette avait dû passer par des fondrières énormes.

Cette colline était une de celles qui, s'élevant peu à peu, forment la chaîne dont j'ai parlé. Elle était située au bout de l'étang et à gauche, le long des massifs de châtaigniers. A droite, on voyait les dernières maisons de Castagne ; de l'autre côté, Juliuz, qui avait été mal noté à Noisy-le-Châtel, avait eu ses raisons pour se tenir à l'écart du bourg. Il comptait faire un assez long séjour près de l'étang, qui fournissait des joncs et des osiers, pour renouveler les corbeilles et faire travailler les filles.

Moab sentit quelque chose remuer dans son cœur en voyant cette voiture se découper sur l'horizon. C'était celle de Zaré. Elle savait qu'il devait venir. C'était pour lui qu'elle s'était réjouie de quitter Noisy-le-Châtel, et qu'elle avait été arracher les chardons qu'elle mit sous le collier de Valentin, afin d'accélérer sa marche par la douleur et de ne pas demeurer en route. Elle aimait Zaré.

Ils s'étaient rencontrés au milieu des hasards des haltes sur les chemins. Un jour, à un carrefour de hameau, Moab, qui n'avait que douze ans, s'amusait à regarder dans l'eau d'un puits très-large son ami le soleil, ainsi qu'elle avait nommé l'astre devant Joachim. L'éblouissement fit pencher la tête ; la tête entraîna la petite personne. Il était midi ; tous travaillaient aux champs ; il n'y avait personne qu'une vieille femme, qui poussa des cris en voyant la catastrophe.

Zaré passait par là et entendit. La femme raconta qu'une enfant venait de s'engloutir dans le gouffre.

Zaré ne réfléchit pas au danger. Ce n'était point son

habitude ni de réfléchir ni de craindre. Attacher solidement la corde à la margelle, s'y suspendre, car heureusement il y avait un seau dans le puits, se laisser glisser, plonger dans l'onde très-profonde et glacée, prendre la créature dans ses bras et attendre là que la femme eût attiré des voisins, mettre ensuite ses deux pieds dans le seau, tandis qu'on le tirait du dehors, reparaître ruisselant et déposer sur l'herbe la petite évanouie, fut la besogne de cinq minutes d'héroïsme.

Saloméa accourut, ainsi que Juliuz.

Quand Moab eut été rappelée à la vie, la sœur aînée se jeta au cou de Zaré, et Juliuz l'invita à prendre une tasse de café dans la première auberge. Avant de se séparer de lui il lui amena Moab, qui s'était vite ranimée au grand air, et il s'aperçut alors qu'il avait sauvé une merveille de beauté. Pour elle, elle n'eut d'abord que le sentiment de la honte de sa maladresse et ne donna son cœur à Zaré que plus tard, non par reconnaissance, mais parce que c'était un garçon fier.

Il avait vingt-cinq ans. Il était né en Grèce, d'un père russe, mais il ne reconnaissait comme ses pareils d'autre nationalité que celle de l'ancienne famille égyptienne. Admirablement découplé, portant haut une tête assyrienne et une moustache de mameluck, respirant et communiquant la bravoure, il était aussi disposé à un acte de bandit qu'à un élan de pitié, pourvu qu'il y eût un danger à courir.

Il n'avait aucune notion du bien et du mal, et la conscience n'apprend pas le code. Il aurait aussi bien mis le feu à un village pour le piller, qu'il l'aurait éteint pour une créature souffrante. Il ne s'inquiétait guère de Dieu,

dont on lui avait peu parlé. Il voyageait avec sa mère qui faisait les paniers et qui fabriquait de beaux chapelets avec des cailloux. Il chassait au filet, la nuit, et faisait ses moissons dans les champs déserts. Sa mère n'avait eu d'enfant que lui, et c'était une raison de pauvreté, les enfants étant les pourvoyeurs et les ouvriers de ces voyageurs. L'insouciance fut le caractère de Zaré jusqu'à l'heure où l'amour naquit.

Il avait retrouvé Moab plusieurs fois, et avant qu'ils se fussent entendus pour se rejoindre, il se donnait en idée pour femme une matrone, capable de porter des fardeaux et de traîner la voiture pour soulager le cheval ; et quand il se sentit tressaillir dans ses rencontres avec Moab, il s'en voulut de faire attention à une personne si mignonne et si frêle. Quoique ne pensant qu'à elle pendant les voyages qui les séparaient, il attendait toujours, pour parler à Juliuz, qu'elle eût grandi. Pour Juliuz, il n'avait qu'un moyen de témoigner sa gratitude, mais il était trop digne pour offrir sa fille. Aussi les deux hommes, gênés vis-à-vis l'un de l'autre, s'évitaient-ils. Mais, depuis des mois, Moab, au moyen d'une télégraphie secrète, connaissait les itinéraires de Zaré, et elle était bien certaine qu'il passerait ce jour-là par Castagne.

La distance entre les deux voitures était assez grande pour qu'on ne pût pas se parler ; mais il était impossible qu'on ne se vît pas, du haut en bas de la colline. Zaré devait donc savoir que Moab était seule, et elle s'étonnait qu'il ne descendît pas.

Il avait dételé son mulet. Il n'avait fait aucun signe. Il paraissait courbé sur un travail, lui qui ne s'occupait

jamais à rien, et elle entendait de loin en loin un bruit, comme s'il avait frappé sur des planches.

Plus d'une demi-heure s'était déjà écoulée et, quoique dévorée d'impatience, Moab ne montait pas, non que la pudeur la retînt, mais elle craignait que la mère de Zaré ne fût auprès de lui, et elle n'aimait pas à avoir l'air de courir après un garçon. La mère, d'ailleurs, trouvait que Moab n'apportait pas grand'chose, et elle estimait que son fils était assez beau pour épouser une fille de quelques-uns des leurs qui, ayant dégénéré, s'étaient établis dans les villes et y avaient fait fortune. Elle n'accueillait donc la vagabonde qu'avec froideur.

Aussi bien, pour diverses raisons, ils n'avaient guère causé de mariage. Ils s'aimaient, et les noces auraient été une superfluité, s'ils avaient eu des occasions de se voir souvent. Mais ils étaient presque toujours séparés par des centaines de lieues, et il devenait nécessaire d'habiter la même voiture pour être ensemble.

Moab déplorait le temps perdu. Elle se promena devant Valentin, allant et venant de droite à gauche, pour prouver à Zaré qu'elle était libre et qu'il devait venir. Elle se dirigea aussi vers l'étang, comme une personne qui n'a rien à faire. Elle dessina même un signe, qui était un appel. Zaré ne descendait point.

Elle éprouvait des tiraillements au cœur et des inquiétudes partout. L'amour l'envahissait par la colère. Elle aurait tué Zaré pour le punir de n'être pas auprès d'elle. Donc, s'il s'était campé là-haut pour se faire désirer, la braver et lui faire entendre qu'il avait une autre belle, et que son souci se portait ailleurs, il aurait à prendre garde à lui. Au bout d'un quart d'heure, elle n'y tint plus.

Elle consentit à humilier sa fierté et elle fit quelques pas sur la pente de la colline. Elle s'arrêta à une portée de voix. Zaré n'eut pas l'air de la voir et continua son travail. Il clouait de larges planches les unes sur les autres et arrangeait une longue caisse.

Cette façon de venir à un rendez-vous exaspéra Moab. Elle s'avança très-vite et quand elle fut tout près :

— Qu'est-ce que je t'ai fait, et qu'est-ce que tu fais ? lui dit-elle.

Il était très-pâle.

— Tu le vois bien, répondit-il. Je fais une bière.

Elle recula.

— Tu es devenu menuisier ? dit-elle. Tu vas gagner gros ; mais ce n'est pas une raison pour ne pas me reconnaître.

Il la prit par la main et la mena vers la voiture qui reposait sur ses deux brancards. Ensuite, il souleva un rideau étendu en avant.

— Regarde ! fit-il.

Dans le fond de la voiture, la mère de Zaré était couchée dans une immobilité profonde. Moab n'était pas habituée à ce spectacle.

— Eh bien ? elle dort, reprit-elle. Pourquoi faire tant d'embarras ?

Il laissa retomber le rideau.

— Oui, elle dort ! répondit-il, et du sommeil dont on ne revient pas.

La figure de Moab n'exprima aucune émotion ; elle n'aimait point la mère de Zaré.

— Ah bien ! tant mieux qu'elle soit morte ! fit-elle. Elle n'était pas pour nous, et il y a beaux jours qu'elle avait fait son temps !

Zaré n'était pas un garçon très-sensible, et il ne disait pas une seule fois par année une bonne parole à sa mère. Pourtant la nature cria en lui, et il apostropha Moab sévèrement.

— Si tu ne te repens pas de ce que tu viens de dire, cria-t-il, je ne te parlerai plus jamais. La vieille était la seule personne qui m'était chère avec toi.

Moab comprit que certaines paroles peuvent être pleines de sang. Elle baissa la tête.

— Je ne savais pas ! reprit-elle. Moi, quand j'aurai tous mes jours, et quand ma peau sera brûlée par les saisons, je serai contente de mourir.

— Non ! tu ne serais pas contente, si tu avais un fils.

Il revint près du cercueil et reprit son marteau et ses clous.

— Je te gêne, reprit-elle, je m'en vais.

— Tu ne me gênes pas. Sais-tu prier, toi ?

— Guère ! mais j'irai chercher Saloméa, qui est savante.

— C'est inutile d'avertir le monde. Pourtant il y en a qui disent qu'il faut des prières pour les morts.

— Alors, pourquoi n'as-tu pas prévenu un prêtre ?

— Parce qu'ils font la mine pour nous mettre en terre, et ensuite parce qu'au bout de tout ça, ils demandent toujours de l'argent.

— C'est vrai. Et où la porteras-tu?

— J'ai creusé un grand trou, en bas. Il ne passe que des lièvres dans cet endroit-là. On ne me verra pas.

— Et où as-tu volé ces planches? reprit-elle candidement.

— Dans la cour d'une ferme, cette nuit. L'accident est arrivé à deux heures. Depuis des semaines, elle souffrait d'une grande douleur au côté. Son matelas était mouillé, le matin, comme si toutes les rosées du ciel y avaient passé! et elle se levait tout de même, et me faisait ma soupe; elle ne voulait pas entendre à s'arrêter, et elle disait toujours: « Allons plus loin... faisons voyager la maladie... peut-être que je la laisserai en route! » Une fois, j'avais économisé trois francs, pour qu'elle allât voir un médecin; elle descendit dans un village et, avec l'argent, elle m'acheta un paquet de tabac, la pauvre femme, et revint en me disant: « Ça te fera plus de bien que les remèdes à moi! » Et tu ne veux pas que je la pleure, Moab? Elle ne se plaignait pas, et elle avait une manière de crier tout bas qui me fendait la poitrine. Tout d'un coup elle n'a plus crié. J'ai fermé ses yeux sous les étoiles. Il y avait une maison tout près; j'ai pris des planches, puisque c'est le vêtement de la mort; ensuite j'ai traîné le corps dans la voiture, et j'ai marché jusqu'au matin. Je t'avais promis d'être à Castagne; l'endroit est très-bon, on ne se doutera pas qu'il y aura une tombe là!

— Comment feras-tu pour porter la bière si loin?

— Bah! je suis fort. Ma mère morte ne me fatiguera pas plus que je ne la fatiguais quand j'étais enfant et qu'elle me portait le long de la route. A chacun son tour!

Il essaya de sourire. Une larme étouffa cette fanfaronnade sur ses lèvres.

— Je t'aiderai, dit Moab, et tu reprendras ton souffle.

— Non, fit-il vivement, je ne veux pas que tu touches à la mort.

Le cercueil étant à peu près arrangé, il alla chercher le cadavre dans la voiture.

C'était une vie de misères qui avait fini. Le dénoûment avait mis une expression de soulagement sur la figure.

— Je ne lui ai jamais vu l'air si content, dit Moab.

Zaré réfléchit un instant.

— Peut-être bien qu'il y a un autre monde, répondit-il. Les pauvres d'ici y seront riches. La vieille voit qu'elle va être bien pourvue, et c'est à cause de ça que ses traits s'adoucissent.

Moab n'osa rien répondre ; mais elle n'était pas convaincue.

Il fit entrer le corps sous les planches et clouait celles de dessus. Mais avant de terminer sa besogne il se pencha et mit un baiser sur les cheveux gris. Ensuite il chargea le cercueil sur ses épaules. Au moment de se mettre en marche, il dit à Moab :

— Va voir là-bas si nous serons seuls. On me fourrerait en prison, si on savait que j'ai fraudé le cimetière.

Elle fit des pas à droite et à gauche sous les châtaigniers et revint.

— Tu peux être tranquille, reprit-elle. Mais c'est donc un crime d'enterrer sa mère ?

— Il paraît ! Nous ne pouvons pas mourir sans payer la goutte au fossoyeur.

Il alla devant, descendant l'autre pente de la colline. En face, les montagnes se détachaient sous le ciel ; mais il y avait des intervalles entre les cimes, et de grandes bandes de lumière arrivaient de l'horizon sur le convoi. La journée était chaude et le fardeau lourd. Le front de l'Egyptien ruisselait et sa sueur tombait sur l'herbe.

L'ombre que jetait ce grand garçon sous le soleil, avec cette longue caisse sur ses épaules, dessinait un dessin fantastique sur le sol, et Moab, l'insouciante, frissonnait en y portant les yeux. Il ne s'arrêtait pas. Dans la chaume communale, des vaches sans bergers s'interrompaient de manger pour regarder ces passants. Quelques-unes s'enfuyaient, flairant la mort. Les hirondelles montaient plus haut dans l'air pour ne pas effleurer les planches funèbres. Moab suivait Zaré par derrière, et trouvait qu'il allait trop loin ; mais elle le voyait triste, et elle avait quelque chose dans le cœur.

Il arriva dans le fond du ravin où il avait creusé la tombe. Il se mit à genoux et y déposa doucement le cercueil. Puis il repoussa du pied la terre écartée le matin et enfouit la misérable dépouille comme un trésor. Quand elle eut entièrement disparu :

— C'est dommage que nous ne sachions pas prier ! dit-il.

Ils allaient partir, mais quelqu'un intervint.

Cette scène avait eu un témoin invisible, l'abbé Morétain.

Il était parti de Noisy-le-Châtel, craignant que Joachim n'indisposât contre lui, par le récit de son expulsion, le

curé du canton, et se reprochant aussi d'avoir été trop dur avec Joachim. Il avait été raconter les choses à son chef, et lisait son bréviaire dans la campagne, afin d'utiliser le temps avant le retour de la voiture publique à Noisy-le-Châtel.

Il lisait machinalement, et ses yeux allaient plutôt devant lui que sur le texte. Sur le haut de la côte, il vit la petite bohémienne qui était venue frapper à sa porte, la veille. Elle échappait à sa juridiction, et il allait continuer sa promenade, en maugréant contre ces étrangers qui lui gâtaient le paysage, quand il aperçut Zaré faisant son funèbre office. Il bondit d'indignation. Il assistait à un attentat contre les lois de l'Eglise et de la police. Il était en situation d'intéresser la municipalité de Castagne à cette affaire, et sa robe lui commandait d'intervenir partout pour empêcher un sacrilége. Il réclamerait le cadavre et ferait arrêter l'audacieux.

Mais il réfléchit, autant que la colère pouvait le lui permettre, qu'il ne serait peut-être pas le plus fort dans une lutte; que l'acte s'accomplirait tandis qu'il irait chercher du secours, et que le plus sage était de constater la place de cette sépulture païenne pour faire procéder ensuite à l'exhumation. Il prit donc à contre-cœur la résolution de suivre le convoi de loin et de se masquer derrière les châtaigniers.

Le saint homme était néanmoins fort perplexe. Le sentiment de la profanation qui se préparait le poussait à agir; mais la réflexion le retenait. Cette morte n'était sans doute pas chrétienne, de quel droit la ferait-il réclamer? N'agirait-il pas ainsi presque exclusivement en faveur de

l'état civil qui exige la déclaration des décès, et était-il de bonne politique de préparer un triomphe à l'antagoniste du clergé ? Quelle figure aurait-il quand M. le maire le remercierait et l'exclurait d'une cérémonie purement administrative ?

Et puis son pouls battait cent cinquante fois à la minute. Il se défiait de la colère qui lui inspirait des extravagances et qui pouvait le conduire à l'apoplexie. Comme toujours, il se mit à chercher un dérivatif. Mais lequel ? La circonstance l'improviserait pour lui. L'impossible et le honteux, c'était de ne pas se montrer. Il se découvrit donc. Il savait bien qu'il était furieux, mais il ignorait qu'il était très-bon.

A mesure que la fosse se remplissait, sa fureur augmentait d'une révolte nouvelle. Il murmurait tout bas des imprécations à chacun des mouvements de Zaré. Il sentait qu'il allait se livrer à quelque voie de fait. Son tempérament de vieux soldat se soulevait. C'est pour cela, sans doute, que lorsque la terre eut recouvert le pauvre cercueil, il sortit de sa cachette avec une figure qu'il sut rendre calme.

Moab le reconnut. Elle avait entendu raconter qu'il avait été la cause de leur expulsion à Noisy-le-Châtel.

— Sauvons-nous ! dit-elle tout bas à Zaré, c'est un méchant prêtre.

— Je n'abandonnerai pas ma mère, répondit Zaré, en se mettant debout sur la fosse.

M. Morétain s'avança.

— Mes enfants, dit-il doucement, pourquoi n'avez-

vous pas appelé un de nous pour attirer les bénédictions de Dieu sur ce cercueil ?

Zaré recula de surprise.

— Je ne suis pas riche, monsieur le curé, dit-il.

L'exaspération intérieure du prêtre redoubla.

— Il n'est pas question de salaire, reprit-il. Je sais que je m'expose à une réprimande de mes supérieurs en permettant que ce corps soit déposé ailleurs que dans un cimetière.

« Je crois aussi que le défunt ne connaissait pas beaucoup les enseignements de l'Eglise. Mais je ne souffrirai pas qu'une âme parte devant moi sans une bénédiction. Comment se nommait le trépassé ?

— C'était une femme, monsieur. Elle se nommait Eliasib. C'était ma mère.

— Mettez-vous à genoux tous deux.

Il étendit le bras par un geste paternel. Zaré et Moab s'agenouillèrent sans protestation. Le curé prononça des paroles en latin et fit à plusieurs reprises le signe de la croix sur la tombe. Quand la dernière litanie fut récitée :

— Ne me trahissez pas, dit-il. On me gronderait. J'ai outrepassé mes pouvoirs.

Zaré se trouva sur-le-champ une grande vénération pour celui qui avait béni sa mère. Il prit sa main et la baïsa.

Elle fut retirée vivement.

— Dites-moi votre nom, reprit Zaré. Je n'ai pas de saint dans le ciel. Vous serez le mien.

— Je m'appelle Morétain, curé de Noisy-le-Châtel, répondit le prêtre, que cette gratitude exaspérait.

Puis ensuite :

— C'est votre sœur? demanda-t-il à Zaré en montrant Moab.

— Non, monsieur.

— Ah! tant pis! Vous êtes pauvres, n'est-ce pas?

Zaré rougit. Il croyait qu'on allait lui demander des honoraires.

— Voici dix francs, continua le prêtre. Vous mettrez une croix de bois sur cette tombe, afin que je retrouve l'endroit. J'y viendrai dire un *de profundis* tous les ans.

Décidément il était bien en colère, M. Morétain. Il s'éloigna.

Cette scène inattendue avait frappé l'imagination placide de Moab. A cette heure, elle aurait voulu faire aussi quelque chose de bien. Le bien ne pouvait être fait qu'à Zaré. Mais elle n'avait rien à lui donner que sa personne. Il n'avait jamais posé nettement la question de leur mariage. Malgré son éducation, elle savait que ce n'était pas à elle de tenter les premiers pas.

Ils avaient très-peu discouru d'amour autrefois. Ils ne s'étaient donné la preuve de leur penchant que par quelques regards fiévreux, quand ils se trouvaient près l'un de l'autre, et par quelques rencontres furtives de leurs mains. Cela suffisait pour la certitude, mais non pour le bonheur.

Moab se demandait pourquoi M. Morétain avait dit : Tant pis! en apprenant qu'elle n'était pas la sœur de Zaré.

Était-ce une manière de lui reprocher de n'être pas encore sa femme ? Elle avait en ce moment-là le cœur plein de bons vouloirs.

Quand le curé fut parti, ils quittèrent aussi le ravin. Zaré ne disait rien. Il remonta la colline et s'assit près de sa voiture. Le mulet broutait dans les herbes environnantes. Moab se tenait debout devant le jeune homme.

— Et où vas-tu aller, à présent ? lui dit-elle.

— Je ne sais pas. Ce qu'il y a encore de triste, c'est que je n'aurai plus personne pour faire les paniers, et que j'ignore avec quoi je vais vivre.

Elle eut une rougeur subite, comme une personne honnête, et dit en détournant la tête :

— Zaré, le destin nous enseigne par cette mort que nous devons nous aider l'un l'autre. Je n'ai pas grand goût au travail de mes mains, mais j'aurai de la patience lorsque je travaillerai pour toi. Je ne t'avais rien dit jusqu'à présent ; à cette heure, je te jure que, quand tu voudras, je serai ta femme.

Il la regarda, et sut se modérer assez pour éteindre l'amour dans ses yeux.

— Est-ce de la pitié seulement pour ma misère ? demanda-t-il.

— Tu sais bien que non !

Il se leva, la serra dans ses bras, et ne la baisa qu'au front, car l'attitude de la jeune fille était devenue chaste, par la vérité de l'amour.

— Merci ! pour ce qui est sorti de ton cœur, reprit-il. Oui, tu entreras dans ma voiture ; mais je veux auparavant

avoir gagné de quoi la garnir : une jolie fille ne peut pas coucher sur des haillons.

— Et si c'est mon idée d'y entrer tout de suite? interrompit-elle; si je t'aime? et si le temps me dure de faire toutes les routes sans toi? Zaré, je serai ta femme, je viens de le jurer.

Il regarda du côté du ravin, et il ajouta :

— C'est cependant un mauvais jour de fiançailles!

— Pourquoi? Un cœur te quitte, l'autre vient.

— Mais ton père sera-t-il d'accord avec nous?

— Mon père m'aurait tuée si je t'avais repoussé.

— Eh bien! allons lui parler!

Il prenait le sentier qui descendait vers l'étang, quand il sentit une main s'appuyer sur son épaule.

Il se retourna et vit Saloméa.

Elle avait la figure attristée et grave. On aurait pu trouver encore une larme sur sa joue. Elle se mit devant eux.

— Mes enfants, dit-elle, je vous ai vus et je vous ai entendus depuis une demi-heure. Ecoutez-moi à votre tour. Je n'ignore pas que Dieu ne peut rien nous donner de meilleur que l'amour, et qu'il n'y a pas de richesse au monde qui vaille une main dans la main. Je ne sais pas ça par moi, car je ne suis pas faite pour le mariage, et je resterai fille, afin de ne pas quitter le père, qui s'en va vers la vieillesse; mais je le sais parce que c'est écrit et chanté, par tout ce qu'on découvre, et par tout ce qu'on entend! Je sais aussi que Zaré, qui a voulu donner sa vie un jour pour tirer Moab de l'abîme, mérite d'être aimé d'elle, et qu'elle serait une mauvaise créature si elle le

fuyait. Je reconnais qu'elle choisit bien son temps, pour venir au moment où la mère s'en va. Je sens que vous avez été créés pareillement pour la misère et pour les voyages, et qu'il n'y a pas une paire d'oiseaux dans l'air mieux assortie que vous; et malgré cela, je viens à vous pour séparer vos cœurs et pour vous dire : Eloignez-vous! Mettez des montagnes et des plaines entre vous ; ne pensez l'un à l'autre que quand il y aura la grande mer pour vous désunir. Vous ne pouvez pas être mari et femme, je n'y consens pas.

Moab se redressa d'indignation, mais son courroux ne put pas tenir devant la bonté vivante de la figure de Saloméa ; cependant elle dit :

— Nous n'avons pas affaire à ton consentement; de quel droit te mets-tu à travers nous?

— Je m'y mets parce que je t'ai servi de mère, et que chaque goutte de lait que tu as bue, c'est moi qui ai été la chercher ! Je m'y mets parce que je t'ai bercée pendant les nuits de neige, et que je tirais la chaleur de mon âme pour te la donner ! Je m'y mets parce que je suis responsable de mon enfant !

Zaré était un révolté de tous les instants. Mais il subit aussi la sérénité de Saloméa, et assez pour se calmer. Il reprit donc :

— Il faut que vous ayez appris quelque chose contre moi, Saloméa. Redites les accusations qu'on porte, et si j'ai des torts, je les laverai avec mon sang.

— Vous êtes un loyal garçon, répondit-elle, et, entre mille, si j'avais eu à commander, c'est vous que j'aurais choisi pour ma sœur.

— Et vous m'éloignez ?

— Oui !

— Pour toujours ?

— Pour toujours !

Il frappa la colline du pied.

— Dites-moi au moins par quelle raison vous vous êtes décidée ? reprit-il.

— Il serait plus juste de vous le dire, fit-elle. Mais cela m'est défendu.

— Par qui ? interrompit vivement Moab.

— Oh ! ne m'accablez pas ! reprit Saloméa. Je pensais bien que j'allais récolter votre haine à tous les deux, en vous barrant le passage ; mais épargnez-la-moi ! Croyez-vous que ce soit de gaieté de cœur que je suis venue ainsi vous désespérer ?

De tout temps, prévoyant que je n'aurais pas l'amour pour ma part, je le rêvais pour Moab. Je me disais : Elle a de grands cheveux d'or qui se déroulent sur son front comme des nuages frappés du soleil ; elle a des yeux dont on ne voit pas le fond ; c'est à elle que le bonheur ira.

Je serai enivrée dans son âme et je tressaillerai de sa joie. Et, au contraire, je suis forcée d'aller contre elle et de vous déchirer le cœur. Plaignez-moi, je ne suis pas libre.

— Parlez, ou je deviendrai fou ! dit Zaré.

— Je ne puis pas. Plus tard, peut-être.

Il entraîna Saloméa à quelques pas, et il lui dit à voix basse :

— Nos filles font un vilain métier. Moab serait-elle tombée?

— Votre folie n'est pas à venir, elle est toute venue! répondit Saloméa avec compassion.

Moab ne cherchait pas à écouter.

Depuis cinq minutes, elle rêvait.

Elle s'avança:

— Je ne prétends pas me révolter contre toi, dit-elle à Saloméa, mais si tu m'as donné le lait de la vie, c'est pour me mettre à même, étant grande, de disposer de ma personne. Ma volonté va vers Zaré, et j'ai été informée souvent que tu me veux du bien. Qu'est-ce que tu vois dans l'avenir qui nous empêche d'être heureux comme mari et femme?

— Je t'ai déjà dit que je ne pouvais pas être interrogée.

— Et moi je veux savoir... Zaré, donne-moi ta main.

Saloméa eut peur. Quoiqu'elle ne crût pas à la chiromancie, elle s'affligeait de penser que l'esprit de sa sœur pût être troublé.

— Ces prédictions portent toujours malheur! dit-elle.

— Pourquoi m'as-tu laissé les faire à Joachim? J'ai bien connu que tu t'intéressais à lui!

Saloméa rougit.

La jalousie de Zaré s'éveillait vite.

— Qu'est-ce que Joachim? demanda-t-il en tremblant.

— C'est un jeune abbé qui nous a rendu service, fit Saloméa.

— Du moment que c'est un abbé, je ne dis plus rien, reprit Zaré. J'aime ces gens-là, maintenant.

— Donne-moi ta main, dit encore Moab.

Zaré hésitait devant le regard de Saloméa.

— Si je te la demande à cette heure, reprit Moab, c'est pour te donner la mienne un jour, en face de tous.

Il ne balança plus. Il ouvrit sa main large et forte, comme une promesse loyale.

Moab s'écarta un instant du groupe.

Elle sembla se recueillir.

Invoquait-elle les anciens dispensateurs de la science en Orient, les seuls prêtres auxquels elle crût ! Sa pensée allait-elle jusqu'à rechercher ce qu'on avait pu lui apprendre des vieux mystères d'Isis ?

Quand elle revint vers Zaré, son front était baigné de clarté. Sa petite tête, ordinairement frivole ou mutine, rayonnait d'inspiration.

Elle regarda longtemps dans le bassin hiéroglyphique, et, du doigt, elle en suivit les lignes. Elle ne disait rien, et semblait se raconter à elle-même les péripéties d'un drame. Parfois, elle souriait et regardait Zaré avec confiance.

Tout d'un coup, elle laissa choir en frémissant la main sibyllique, poussa un grand cri et tomba évanouie.

VII

Zaré se précipita sur Moab, en répondant à son cri. Saloméa ne s'abandonna pas, courut à la voiture et en rapporta une fiasque pleine d'eau, dont elle mouilla les tempes de sa jeune sœur. Pendant quelques minutes la mort apparente tint la victime. Il ne sortait aucun souffle d'elle. Son nom répété ne la réveillait pas. Zaré se tordait les mains. Saloméa penchait sur elle toute sa personne, comme pour donner toute sa vie. Peu à peu, cette immobilité tressaillit. Le sein monta sous une lente respiration. Les yeux s'ouvrirent, les lèvres remuèrent. Moab semblait ne rien reconnaître autour d'elle et chercher des souvenirs très-loin. Zaré éperdu l'interrogeait.

Saloméa lui ferma la bouche d'un geste.

— Ecoutez-la, lui dit-elle. Il faut que nous sachions...

Moab se parlait à elle-même.

— Zaré, disait-elle, Zaré ! Est-il possible? Mais je ne t'en veux pas. Quoi ! dans quelques jours... Ce n'est pas ta faute. Ce qui est écrit se fera. Rien ne m'empêchera de t'aimer !

Saloméa l'embrassa.

— Renvoie tes pensées, ma chérie ! s'écria-t-elle. Nous sommes là. Reconnais-nous !

Zaré ne se contenait plus.

— Moab, dit-il, tu as vu le sort. Qu'est-ce qui m'attend? Que dois-je faire ? Pourquoi as-tu eu si peur?

Elle se souleva sur son coude appuyé sur le gazon, et d'une voix résignée :

— Je t'aime toujours, répondit-elle. Ne me demande rien ! et jamais, plus jamais, ne me montre ta main !

Il ne pouvait pas admettre ces réticences.

— Saloméa aurait-elle raison ? continua-t-il ; ferais-je ton malheur en t'épousant ?

Elle ramena ses yeux sur lui avec des lueurs confuses de crainte et d'amour.

— Le malheur, oui ! reprit-elle, mais le bonheur aussi. Maintenant, éloigne-toi. Va-t'en très-loin. Sois tranquille, nous nous retrouverons, c'est écrit !

— Je t'en supplie, instruis-moi, répéta-t-il. Veux-tu que j'aille par les chemins vers un malheur que je puis voir, si tu parles ? Dois-je être dupe ? dois-je être lâche ? Sang de Dieu ! ne me laisse pas dans l'ignorance ! Ce qui est impossible, c'est que je ne t'aime plus.

— On ne se défend pas contre ce qui doit être ! répondit-elle. Mais d'avance, et je le dis devant Saloméa, je te pardonne, mon Zaré !

Elle passa ses doigts dans les cheveux du jeune homme.

— Cette belle tête ne sait pas les pensées qui lui viendront, continua-t-elle. Il y a une force qui fait tout. Ne vous inquiétez plus de moi. Je vais très-bien, vous voyez! Retournons tous à nos occupations. Pars pour la montagne. Ma sœur et moi, nous allons rejoindre le père.

Elle se leva et fit quelques pas.

— Ah! reprit-elle, je ne pourrais pas danser à cette heure. Et c'est mon métier de danser! Et je danserai encore! et on m'applaudira!

— Ton métier m'est odieux, interrompit-il. Je te veux pour moi; puisque nos cœurs sont d'accord, laisse-moi t'emmener.

— Zaré, aie du courage! dit Saloméa. Elle-même désire que tu partes!

— Oui, j'ai des choses à faire! reprit Moab.

Elle passa son bras sous celui de sa sœur, et elle ne regarda plus Zaré dans la crainte de s'attendrir et de s'attarder. Elles redescendirent lentement le sentier vague.

Zaré ne se permit pas de la retenir. Il se sentait vaincu par cette faiblesse et cette science. Il retomba épuisé sur l'herbe.

— Quelle journée! s'écria-t-il.

Il regarda les deux sœurs qui s'effaçaient dans la distance, puis sa voiture vide. Il ne se pardonnait pas de n'avoir point retenu de force Moab, et de ne pas avoir arraché un mot à son silence. Il se dit que, si dur qu'eût été son chemin jusqu'alors, il n'en avait point parcouru encore tous les précipices, et qu'il y a quelque chose quelque part qui tourmente les pauvres hommes. Il n'avait pas même la consolation du travail. Il n'était bon à rien.

Il allait sans but, et il fallait aller et obéir à Moab. Il attela le mulet et redescendit l'autre côté de la colline, n'ayant plus la force de s'arrêter au ravin.

Moab était encore sous la faiblesse de son évanouissement et marchait à petits pas. Saloméa repassait toutes les tristesses venues depuis quelques instants ; mais elle voyait involontairement un point bleu dans son horizon. Ce coin éclairé était le sourire que Joachim lui avait donné en partant le matin. Elle n'y cherchait aucun encouragement pour l'impossible. Cependant, il lui était doux d'y penser. Les deux sœurs ne se parlèrent guère pendant le retour vers le sable où s'était arrêtée la voiture.

Au coude que faisait un sentier, et avant de s'y engager, elles rencontrèrent Joachim.

Il errait dans une agitation extrême. Il ne pouvait pas ôter à ses lèvres la saveur du baiser qu'il avait pris à Moab, et elle le poursuivait comme un remords. Il avait péché. Il avait goûté au fruit de l'arbre de la science.

Il se voyait déjà chassé de la maison de Dieu, et, quoique ne découvrant rien devant lui en dehors du séminaire, il éprouvait une volupté amère à en être banni à cause de Moab. Il avait voulu prier et se recueillir dans ses lamentations. Le fantôme se montrait partout. La page du livre qu'il essayait de lire, la clarté glissant entre les silhouettes sylvestres de la clairière où il marchait, l'odeur des bois dont il cherchait le silence, c'était elle, l'image emportée partout ! Il l'évitait, il fermait les yeux de sa mémoire ; il se réfugiait dans les brumes du mysticisme. Tout cela en vain.

Il tenta de fuir par défiance de ses forces; mais Saloméa

qui l'avait reconnu, malgré le changement du costume, lui adressa la parole et lui ôta la faculté de la retraite.

— Eh bien ! monsieur, dit-elle presque gaiement, vous n'êtes déjà plus prêtre ! est-ce que vous changez comme ça pour toutes les choses ?

Il ne répondit pas. Il avait été frappé de la pâleur de Moab, et il dit très-vite à Saloméa en la montrant :

— Qu'a-t-elle ?

Sa voix tremblait. Mais Saloméa était trop loin de la vérité pour comprendre.

— Ma sœur est tombée en faiblesse, à cause d'une grande émotion qu'elle vient d'avoir.

Joachim crut que l'émotion résultait de l'attaque qu'il avait faite.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, j'en suis cause ! Pardonnez à une minute de folie. Si vous saviez !...

Saloméa devint pâle à son tour. L'accent ne laissait pas d'équivoque. Moab et Joachim s'étaient rencontrés. Joachim aimait Moab. Les fibres du cœur de Saloméa se déchirèrent. Elle se trouva tout d'un coup comme si elle avait bu une boisson mortelle.

Il s'approcha de Moab.

— Ne m'en veuillez plus ! lui dit-il. Je n'étais pas en possession de moi-même !

Moab était revenue à sa nature insouciante et à son langage vulgaire.

— Ah bien ! par exemple ! dit-elle, si vous croyez que je me suis trouvée mal parce que vous m'avez embrassée ! D'autres l'ont fait, d'autres le feront ! Nous, on nous em-

brasse comme on prend de l'eau à une rivière. Personne ne s'en souvient. Mais, adieu, monsieur, nous avons besoin de nous reposer.

Saloméa s'était penchée vers eux.

— Retourne seule! dit-elle à Moab. Je vais chercher des fagots d'osier. Je vous rejoindrai pour souper.

Moab eut l'air étonné; puis elle continua son chemin, en saluant malicieusement Joachim.

Saloméa partit très-vite, du côté où les bois commençaient.

Joachim s'éloigna aussi, sentant un dégoût dans son amour.

Quand Moab arriva vers la voiture, elle se trouva en face d'un spectacle tragique.

Juliuz, les yeux hagards, était agenouillé auprès de son cheval, étendu sur le gravier dans une immobilité cadavérique. De temps en temps, il appuyait sa tête sur le flanc de Valentin, et il écoutait. On aurait pu voir sur sa bouche le dessin des blasphèmes qu'il n'osait pas encore articuler. Il essuyait la sueur glacée qui marbrait le cou de l'animal. Il ouvrait du doigt son œil qui se fermait, comme pour s'assurer qu'un reste d'intelligence brillait encore. Il le regardait avec passion, terreur et haine.

Equinoxe, debout, remuait dans sa poche des noisettes qu'il n'osait pas manger.

Cependant le flot débordait quand Moab arriva. Elle s'arrêta pour écouter Juliuz, qui parlait au cheval et à lui-même. Il ne s'apercevait pas que les enfants pouvaient l'entendre. Des paroles incohérentes et brisées sortaient de son émotion.

Il disait :

— Non, ce n'est pas vrai ! Tu ne seras pas assez cruel pour mourir ! Tu vas te relever et tu nous conduiras encore ! Qu'est-ce que cela te fait de travailler pendant quelques saisons de plus ? Il y a vingt-cinq ans que tu vis. Des mois ne sont pas une affaire. J'aurai du temps pour amasser les sous qu'il faudra pour te remplacer. Mais mourir ainsi subitement, et sans me prévenir, songe donc à ce que ce serait ! Il n'y a pas à dire, nous serions ruinés et les enfants n'auraient plus de pain. Nous ne pouvons pas rester au même endroit, et la charrette est trop lourde pour que je la traîne.

«Je sais bien que tu me comprends, et que tu as du cœur. Quand il fallait arriver avant les autres à une foire, je te le disais entre les oreilles, et tu hâtais ton petit pas, et nous arrivions, et le lendemain nous vendions les corbeilles jusqu'à la dernière, et nous avions de quoi entrer chez le boulanger. Valentin ! Valentin ! c'est par toi que nous avons vécu et que nous avons pu voir grandir les petits. Entends-moi !

«Rappelle-toi, disait Juliuz, comment je t'ai acheté. C'était à un marché à Tarbes, il y a vingt ans. L'âne était mort, mais nous ne lui étions pas attachés comme à toi. Et puis nous étions jeunes, ma femme et moi ! Elle avait une grande envie d'une montre pour régler l'heure du repas quand nous étions loin des maisons, parce qu'on se porte mieux en mangeant régulièrement.

«A force de privations, depuis des années, j'avais pu économiser soixante francs. Quarante pour remplacer l'âne, et vingt pour la montre. La chère âme me faisait faire tout ce qu'elle voulait, en me montrant dans la charrette un bon sourire comme on n'en a jamais vu un pareil. Tout est

convenu. Nous allons au marché pour les deux emplettes. Il fallait voir quelle belle traversée nous faisions dans la foule, elle et moi.

« On se reculait pour mieux la regarder, et je n'ignorais pas que beaucoup de riches auraient donné une pièce d'or pour chacune de ses boucles noires. Quand son œil s'était posé sur quelqu'un, il y laissait une chaleur, ainsi que le soleil sur une fleur. Elle était gaie comme une chanson, et elle sentait bon comme un lis. Mais ce sont là les choses éteintes et que je ne dois pas remuer, car il en tombe des larmes.

«Nous allions donc pimpants, alertes, riches, ce jour-là. Nous voyions déjà reluire à l'étalage d'un orfévre la montre d'argent qui devait glisser sous la ceinture. Et toi, Valentin, tu étais sur notre route, attaché à un poteau, au coin d'une rue. Quand tu nous vis passer, tu te mis à hennir. Pourquoi? Parce que tu sentais une amitié venir. Ma femme te regarda, et elle mit ses doigts bruns dans ta crinière. Ça te fit plaisir, car tu la regardas aussi. Alors elle s'aperçut que tu n'avais qu'un œil de vivant, mais si clair et si doux! La petite demanda ton prix, et on répondit : soixante francs!

«Ce n'est pas pour te faire injure, mais tu ne valais pas ça, à cause de ton infirmité. Nous nous en allions, mais tu hennis encore. On aurait juré que tu mettais des paroles dans ton cri. Il atteignit au cœur la mère de Saloméa, et elle me dit : Vois donc, il est petit, mais il doit être fort, et il paraît si doux! — C'est vrai, dis-je, si ce n'était pas soixante francs! — Je me passerai de ma montre, répondit-elle.

«Et voilà comment je fis la folie de t'acheter! Mais non,

pauvre Valentin! ce fut sagesse! Tu as été vaillant et fidèle, et tu devinais tout! Les jours où il n'y avait rien dans notre écuelle, tu n'aurais pas non plus mangé une bouchée, quand tu te serais trouvé sur une luzerne fraîche.

« Lorsque la bise courait trop sur les petits, tu tendais ton naseau vers eux et tu réchauffais leurs doigts. Les voilà grands à cette heure, et ils te rendent les soins que tu leur as donnés. Ne nous quitte pas! nous t'aimons tous dans la famille. Ne veux-tu point porter sur ton dos les enfants de Saloméa?

« Ah! s'il y a un Dieu, il ne nous reprendra pas cette brave bête, cet ami, ce frère! Et d'ailleurs, ton instinct vaut mieux que la science des docteurs. Essaye de te lever, et va chercher dans le pré les herbes qui doivent te guérir. Elles y sont pour sûr. Le remède pousse partout à côté de la maladie.

«Et dire que moi je n'y connais rien, et que je n'ai peut-être que deux pas à faire pour te sauver, et que je vais te laisser mourir! Malheur! malheur! tu ne me réponds plus avec tes oreilles. Tu retournes dans la terre. Nous sommes maudits. »

Juliuz, qui à l'ordinaire ne pleurait guère plus qu'une statue, mouillait de ses larmes la tête de Valentin.

Moab l'avait écouté avec stupeur. Elle comprenait l'étendue du malheur qui se préparait. Elle avait déjà oublié, dans sa frivolité, l'horoscope qui la menaçait. Elle s'en éloigna encore davantage par le désespoir de son père. Elle voulut tâcher de le consoler.

Dès qu'il la vit, son humeur prit une autre direction, et il devint injuste dans sa douleur.

— C'est toi qui l'as mené à l'étang? s'écria-t-il violemment.

— Oui, mon père, d'après vos ordres.

— Et t'avais-je dit de le laisser à l'eau si longtemps que la fièvre le prît? Tu es cause de sa mort.

Quoiqu'elle craignît beaucoup son père, elle se révolta contre l'exagération de ce reproche.

— Et suis-je cause aussi qu'il a cent ans, et que la peau ne lui tient plus sur le dos? Vous avez dû prévoir qu'il n'était pas éternel.

— Non! dit-il, il pouvait vivre encore des saisons; tu te seras oubliée à chanter dans l'eau!

— Eh bien! il y a assez de jours pour pleurer; il faut bien qu'on en trouve un pour chanter! dit-elle. Après tout, les paroles ne serviront de rien pour sa guérison.

— Sa guérison! vit-il encore seulement?

Juliuz se radoucit subitement.

— Moab, reprit-il, il connaît ta voix, et il t'aime. Appelle-le!

Elle s'assit sur le sable, passa ses bras autour du cou du cheval et dit deux fois : Valentin!

Il leva un peu la tête, ouvrit faiblement son œil unique, et donna un regard très-court à Moab.

Juliuz bondit.

— Rien n'est perdu! s'écria-t-il. Ce n'est pas une crampe, ce n'est pas la morve; c'est la vieillesse. Il faut lui réchauffer le sang. Tu sais bien cette bouteille de vin du Rhin qui est au fond de la malle?

— Oui, mon père. Vous l'avez prise à Heidelberg, sur la fenêtre d'un étudiant.

— Je la gardais pour boire un coup du bon Dieu, le jour de ton mariage. Veux-tu la donner à Valentin ?

— Je veux bien.

— Brave fille !

Moab entra dans la voiture.

— Au surplus, si tu ne l'avais pas voulu, je l'aurais prise tout de même, dit-il quand elle revint avec la bouteille. C'est notre vie à chacun que je défends ! Tu vas m'aider !

Il déboucha le vieux flacon allongé, ne se donna même pas le temps de respirer le parfum qui en sortait, mit un bâton dans la bouche de Valentin, la lui ouvrit de force et tint sa tête en l'air.

Il passa ensuite la bouteille à Moab, qui la versa lentement par l'ouverture faite.

Valentin fit de vains efforts pour rejeter le liquide. Deux ou trois gorgées passèrent.

Juliuz devint plus tranquille.

— Laissons le temps au remède, reprit-il. Tu trouves peut-être que je me désole trop, Moab ! Mais tu n'apprécies pas encore les choses à ton âge. Écoute-moi : il y a bien des maisons dans ce pays, et beaucoup de malheurs peuvent y entrer. Le vent peut prendre le toit de la cabane ; le feu peut se mettre à la métairie ; le choléra a le droit de dépeupler la demeure du riche. Et aucun de ces malheurs ne serait comparable au nôtre si nous perdions Valentin. Valentin, c'est le voyage ; le voyage, c'est le gagne-pain. On se fatigue vite de te voir danser, quoique tu sois une jolie fille, et que tu saches faire les yeux doux au monde.

On n'a pas besoin tous les jours de nos paniers, et on nous hait partout parce que nous sommes d'une ancienne race qui humilie les nouvelles. Nous devons changer de place tous les jours, et si notre conducteur mourait, je ferais quelque chose de prudent en vous jetant tous dans l'étang, et en m'y précipitant à la suite !

— Mais alors, père, le nombre de nos jours est bien petit, car le cheval nous laissera en route, c'est sûr.

— Et le hasard ! le hasard qui a fait trouver une source à Agar. Il remplira peut-être aussi ma poche, et alors nous pourrons remplacer Valentin, quoiqu'un ami pareil ne se remplace guère ! Mais regarde donc ! voilà qu'il se remue. Il y a un sauveur ! Valentin se remet sur ses jambes !

C'était vrai. Le petit cheval se souleva d'abord sur ses pieds de devant et, trouvant un point d'appui solide, il redressa aussi ceux de derrière. Il tressaillait de tous ses membres, mais le sang circulait. La malheureuse bête avait une attitude de tristesse presque humaine. Elle regarda partout, comme si elle était revenue d'un long voyage. Equinoxe vint en frappant ses mains de joie, et un peu plus il aurait grimpé sur son dos. Juliuz accourut et le jeta sur les pierres. En ce moment-là, il aurait tué son enfant pour préserver son cheval.

Valentin fit quelques pas lentement. Il se dirigea vers un peu de gazon qui, après la grève, poussait en haut sous le bois qui commençait. Il ne venait certainement pas là pour manger, et ne daigna pas même s'incliner sur l'herbe. Il contempla le paysage, comme un philosophe, et tendit son cou vers le ciel. Il regarda le village, les clochers dans le lointain, mais surtout la route parcourue

la nuit précédente. Pourtant, ne reconnaissant presque rien dans ce pays nouveau, il retourna vers sa charrette. Il avança sa tête sous la bâche, de même que s'il avait voulu y chercher la famille. Juliuz tressaillait à chacun de ses mouvements. Moab se hâta, trouva un reste de miche sur le coffre et l'offrit. Les cœurs battaient. Si Valentin acceptait, c'était une preuve qu'il reprenait à la vie. Il flaira longtemps.

— Mange! lui dit Moab en suppliant.

Il ouvrit sa bouche, fit preuve de bonne volonté, mais ne parvint pas à tirer le morceau à lui. Il baigna Moab de la lueur douce du globe humide de son œil, de même que s'il eût cherché à se faire pardonner son impuissance.

Juliuz pâlit encore.

— Mange! reprit-il à moitié fou. Tu aimes Equinoxe qui te faisait presque rire avec ses gambades, et Saloméa qui t'embrasse si souvent, la bonne fille, et Moab qui te mène à la fontaine en chantant, et moi qui ne t'ai jamais battu! Si tu ne manges pas, nous mourrons tous!

Valentin flaira encore le pain, puis, reprenant ses dernières forces, il alla se mettre contre le brancard renversé et toucha du pied son harnais, qui gisait par terre. Il était mélancolique et pour ainsi dire respectueux dans sa pose. Incontestablement il songeait et il revoyait le passé. On aurait dit qu'il se rendait compte de sa vie. Il eut ensuite l'ambition de prêter une dernière assistance à ses maîtres. Son œil allait du harnais à eux, et leur demandait de l'atteler pour un suprême voyage. Quand il vit qu'on l'épargnait, il comprit qu'il n'était plus bon à rien. Il trembla encore plus sur ses jambes. Il savait dès lors qu'il était

condamné. Il frappa faiblement de son sabot la terre sous laquelle il allait dormir. Il se revêtait de cette solennité que la mort donne aux plus infimes créatures. Il tenta encore un effort et voulut revoir celui qu'il aimait depuis le plus de temps. Il se traîna du côté de Juliuz, assis sur un fossé. Il ne le distinguait déjà plus, mais il sut le trouver. Il appuya sa tête sur ses genoux, poussa un cri qu'on entendit à peine et tomba foudroyé.

Le serviteur avait accompli sa journée.

Equinoxe se tourna vers l'étang pour ne pas voir le cadavre. Moab, qui devinait l'immensité du désespoir, alla vers son père et essaya de passer ses bras autour de son cou. Mais il n'était pas de ceux qui se laissent caresser, et il la repoussa avec un sanglot.

Il était plongé dans un abattement sans nom. Il parcourait sa douleur.

— Laisse-moi, dit-il à sa fille. Il n'y a plus rien pour nous. Il faut dire adieu à la charrette, nous disperser et aller chacun de notre côté, mendiant notre pain jusqu'à ce qu'on nous le refuse. La voiture ne fera plus un seul tour de roue. La famille est morte. Allez tous au hasard! Moi, je me tuerai!

Moab avait un esprit pratique, et d'ailleurs, elle était épouvantée au dernier point. Elle dit donc très-innocemment :

— Vous pouvez vendre la peau et les crins du cheval; ça vous fera toujours quelque argent.

Juliuz se dressa contre Moab.

— Va-t-en! s'écria-t-il. Faire de l'argent avec la dépouille d'un ami, j'aime mieux que vous creviez tous! Va-t-en! ou je te frapperais.

Elle courut, la tête basse, rejoindre Equinoxe, qui lui dit à demi-voix :

— Il a ses idées, ne le contrarie pas!

Il y avait un fossé près du bois. Juliuz crut qu'en retardant plus longtemps l'inhumation, il trahirait la piété envers le mort. Il s'arma de courage, tira l'animal par les jambes et l'étendit doucement dans le fossé. Puis il prit une pioche dans la charrette, et pendant un quart d'heure il jeta de la terre sur le cadavre. Cela fait, il se coucha sur le terrain remué et l'embrassa.

Moab s'était éloignée de quelques pas.

Equinoxe rassembla toute sa résolution et, fier de l'importance qu'il allait se donner, il descendit près de Juliuz.

— Père, lui dit-il, je vais vous ôter de l'ennui.

— Rien ne peut me désennuyer, répondit Juliuz. Laisse-moi aussi, et ne dis jamais que tu m'as vu pleurer.

— Vous ne pleurerez pas longtemps. Tout à l'heure, sur l'étang, l'abbé Joachim causait avec Moab.

— Qu'elle arrange ses affaires comme elle l'entend. Je ne m'en mêle pas.

— Il disait comme ça que, si un malheur arrivait à Valentin, il donnerait des écus pour acheter un autre cheval.

— Tu es bien sûr d'avoir entendu ? s'écria Juliuz, qui respira pour la première fois depuis une heure.

— J'ai de bonnes oreilles : même que le curé s'est approché d'elle dans l'eau pour lui répéter son compliment.

La vie revint au pauvre homme. Cette générosité ne lui semblait pas impossible. Joachim payait le prix de la place qu'on lui avait donnée dans la voiture. Juliuz était trop impatient de savoir ce qui l'attendait, pour retarder

sa visite. Il y avait encore une heure de jour dans le ciel. Joachim lui avait montré sa maison. Juliuz côtoya l'étang et le village ensuite, d'un pas que l'espérance rendait léger. Il tenait un peu d'avenir dans sa main. La Providence n'était pas une chimère. Il aurait fait une bonne action en ce moment-là.

Il entra dans la cour des Simon, d'un pied tranquille, comme on entre chez des amis. Il trouva une vieille femme au bas de l'escalier, montant à la galerie.

— Vous êtes la mère de M. Joachim? demanda-t-il.

— De quelle part venez-vous? répondit la veuve, d'une voix où la bienveillance n'avait point de cordes.

— Je viens sur son invitation. Y aurait-il moyen de lui parler?

— Ma foi, vous pouvez le chercher ailleurs qu'ici. C'est un coureur, et il n'est pas rentré depuis ce matin. Votre servante, monsieur.

La veuve Simon remontait l'escalier.

Elle était pleine de ressentiment. On lui avait raconté dans les champs que Joachim s'était promené en bourgeois. Elle ne voulut pas croire d'abord à une telle audace. Que signifiait ce commencement de révolte? Joachim renoncerait-il aux appointements qui devaient lui revenir deux ans plus tard? Dérangerait-il les rêves d'arithmétique qu'elle avait faits? Elle était revenue précipitamment au logis pour ne pas demeurer sur cette crainte.

La malle avait été renvoyée et attendait dans un coin de la cour. Elle n'avait pas été ouverte évidemment. La veuve monta au grenier. La soutane pendait sur une chaise. Donc, le récit était vrai. Joachim avait revêtu de vieilles défroques et osé se montrer au soleil. Elle le guettait dans

la cour pour l'accabler de ses malédictions, quand Juliuz parut. Celui-ci ne s'était pas trouvé fort encouragé par les premières paroles dites ; mais l'intérêt qui l'amenait était trop sérieux pour qu'il se formalisât d'une réception brutale.

— Je reviendrai dans une heure, répondit-il.

Elle s'arrêta sur les marches :

— Et au fait, que lui voulez-vous ? reprit-elle. Mon fils n'a pas d'accointance avec les étrangers. Vous n'êtes pas de cette paroisse, et vous avez même l'air de n'être d'aucune.

Juliuz se modéra sous cette apostrophe. Il ne doutait pas que, dans une maison qui paraissait régulièrement tenue, le fils ne fût d'accord avec la mère pour toutes les dépenses. Il entama la question.

— Madame, dit-il doucement, j'ai obligé l'abbé Simon, et je comptais bien ne jamais l'en faire souvenir. Mais il m'avait fait promettre de venir ici le jour où le malheur viendrait sur nous. Le malheur est arrivé et me voici.

Madame Simon continuait un regard singulièrement défiant.

— C'est une menterie ! répondit-elle. Un homme de passage comme vous n'a pas pu obliger l'abbé Joachim, qui reste au séminaire, d'où on ne sort point, excepté aujourd'hui, par exemple.

— Faites excuse, madame, je l'ai abrité cette nuit dans ma voiture, et je l'ai préservé d'un chaud et froid.

— Vous avez une voiture, vous ? et aussi des rentes, n'est-ce pas ?

Elle ricanait.

La patience de Juliuz diminuait. Il allait répondre quelque sottise, quand elle reprit :

— Une politesse en vaut une autre. Voilà deux sous pour payer la place de l'abbé.

Juliuz prit les deux sous, mais il empocha aussi l'insulte.

— C'est un à-compte, dit-il. Votre fils ne me doit plus que cinquante-neuf francs quatre-vingt-dix centimes. Le cheval est mort pour la surcharge de cette nuit. Il valait soixante francs.

— Et comme ça vous prétendez que parce qu'il est monté sur votre machine, l'abbé vous doit compte du cheval ? C'est de même que si je disais que, parce que vous êtes céans dans ma cour, vous serez cause qu'il gèlera sur mes vignes cette nuit! interrompit-elle d'un air vainqueur.

— L'abbé Joachim s'est engagé à me rembourser le prix de la bête.

Madame Simon éclata de rire.

— Mon bonhomme, reprit-elle, vous êtes très-drôle, et je veux bien m'amuser de vos paroles, malgré que vous auriez pu les porter ailleurs que dans une maison honnête. L'abbé vous doit vingt écus à ce que vous prétendez. Vous a-t-il fait un papier?

— Les braves gens n'ont pas besoin d'en faire. Votre fils m'a donné une promesse, je m'en contente.

— Vous n'avez pas de billet ! faites-moi donc le plaisir de tourner les talons, ou je lâche mon chien après vous.

Juliuz porta la main à son front, de même que s'il avait voulu mettre de l'ordre dans ses pensées, et il reprit encore :

— Je n'ai point de droits, c'est vrai. Mais écoutez-moi. Vous devez être compatissante, étant la mère d'un homme qui se destine au bon Dieu. Le temps presse, voyez-vous. Il y en a qui ont de grandes maisons comme vous, avec des prairies tout autour. Il y en a qui n'ont qu'une pauvre charrette et qui ne possèdent pas même le morceau de terre qui est sous leurs roues. Nous sommes de ceux-là.

« Le voyage, c'est notre affaire de chaque jour. Les enfants sont là-bas au pied de la montagne, et il ne leur reste pas une miette à se partager. Prêtez-moi de quoi acheter un cheval, et nous partirons, et nous vivrons. Nous ne pourrons jamais vous rendre cette somme, et c'est là ce qui fera votre bienfait. Elle n'est rien pour vous, et pour nous elle est la vie ! Votre fils ne vous démentira pas. Excusez-moi si je vous presse, mais c'est la faim ! »

La veuve Simon avait eu peine à se contenir depuis qu'il parlait. Tout ceci lui paraissait excessif et monstrueux ; on l'attaquait dans son bien ; on lui annonçait qu'on allait la voler. Elle ne recula pas d'une marche, et, trépignant sur son escalier :

— Vous êtes hardi ! s'écria-t-elle, et il y en a sur les routes qui attaquent moins audacieusement que vous. Soixante francs ! Plus que je ne dépense en six mois de temps pour faire aller la marmite ! Est-ce de mon argent à moi que vous demandez ? car, sachez-le, tout le bien vient de moi ! L'abbé n'a rien à lui !

Juliuz se domina encore.

— Eh bien! oui, c'est de l'argent à vous! Sauvez-moi; je ne sais point où j'irai, si vous ne me secourez pas!

Madame Simon s'avança, l'écume de la colère sur la bouche.

— Sortez! s'écria-t-elle. Je ne suis pas femme à ne pas défendre mon domicile. J'ai encore un vieux fusil de feu Simon. Foi de Dieu! si vous ne sortez pas, j'irai le quérir.

— Allez-y!

— Et je vous tuerai!

— Vous me rendrez service.

Il s'éloigna cependant, quoi qu'il en dît.

Mais quand il eut fait quelques pas, et qu'il vit clairement où il fallait aller désormais, et quel acte sinistre l'attendait dans la nuit, il s'arrêta, et menaçant la veuve du poing, et à distance :

— Misérable! dit-il, tu seras responsable de tout! et c'est toi que Dieu châtiera!

Il sortit.

La nuit tombait.

Presque point de passants dans les rues. Juliuz regarda partout. A sa droite, il vit la cour d'une grande auberge. Un roulier venait d'arriver. Le garçon dégarnissait les chevaux et les conduisit bientôt à la litière, laissant les harnais à la porte de l'écurie. Personne dans la cour. Juliuz s'y glissa. Il ramassa à la hâte, dans le tas des harnais, un bridon qui valait bien dix sous, puis il s'enfuit.

Il savait maintenant ce qu'il allait faire.

VIII

Juliuz était d'une tribu errante et pillarde, qui n'avait jamais reçu l'éducation par un livre, ou une morale, et qui ignorait les limites exactes de la propriété. Quelque chose murmurait en lui que la nécessité de vivre constitue un droit supérieur, et aucune théorie divine n'avait régularisé cet instinct. Quand il avait grondé Equinoxe, pour avoir eu l'ambition d'accomplir de grands méfaits, c'était surtout parce qu'il redoutait la grandeur de la punition.

Mais à cette heure extrême de sa destinée, cette punition lui semblait ennoblir le combat qu'il allait livrer, et où il avait des chances terribles contre lui. La société se vengerait, si elle le découvrait. L'action de se venger contient-elle plus de noblesse que celle de voler? Il se faisait cette question déplorable, pendant que la veuve Simon lui refusait toute pitié et le mettait hors de chez elle. Il ne

donna pas à sa conscience le temps d'y répondre, car l'horreur de la détresse le pressait et le poussait.

Il ne chercha pas Joachim, n'essaya pas une tentative sur sa reconnaissance. Il appréciait vite les natures. La veuve lui avait paru exécrable, mais énergique. Joachim n'était pas taillé pour résister à sa mère. Il se rappela la jument rouge abandonnée dans le pré, et dont Equinoxe lui avait parlé. Le petit était dans le vrai.

Cette bête était forte, mais n'avait pas des formes assez élégantes pour appeler l'attention sur une voiture de bohémiens. La nuit était entièrement tombée; nul ne surveillait le pré. On ne comptait que douze kilomètres entre Castagne et Noisy-le-Châtel.

C'était un coup à tenter et à réussir. Il se mit aussitôt en campagne. Il n'avait rien mangé depuis le matin; il n'écouta pas la faim. L'épouvante d'un premier crime sérieux soulevait une révolte vague au fond de lui; il n'écouta pas cet effroi honnête. Il y eut pourtant une minute d'hésitation dans son esprit, et elle résulta d'un scrupule de situation. Les bohémiens grapillent, mais ne commettent guère d'attentats sérieux.

En allant jusqu'au vol nocturne, Juliuz n'éveillerait-il pas les représailles contre sa tribu et ne la ferait-il pas harceler sur tous les chemins? Pour sauver sa famille, n'exposait-il pas sa nation? Il s'arrêta un instant devant cette ruine immense. Il vit les tentes dispersées et les foyers de hasard éteints partout; mais il vit aussi, et plus près de son cœur, Saloméa, Moab et Equinoxe mourant sur une grève. Dès lors, sa résolution ne chancela plus.

Il marcha sans s'arrêter, et comme dans l'ivresse. Neuf

heures sonnaient dans les maisons de Noisy-le-Châtel quand il arriva vers le lieu où il avait campé la veille.

Le village conservait sa même physionomie. La lampe d'Alacoque brillait à la fenêtre de la cure. Il entendait les marteaux retomber sur les forges avec la même cadence. Il traversa le champ de pommes de terre. Il monta vers le pré : la jument y était toujours.

Le plan de Juliuz était fort simple. Mettre la bride à la jument, s'élancer sur son dos et regagner Castagne avant le jour et par un chemin de traverse. Au moment où il s'avançait près de la bête, il vit une lanterne s'arrêter sur la route. C'était une petite charrette, presque pareille à la sienne et appartenant à des gitanos. La circonstance était déplorable. Il trouverait peut-être chez eux une assistance de camaraderie; mais il pouvait aussi rencontrer des témoins gênants. Il ne connaissait pas les idées des voyageurs de cette voiture. Il y a maintenant sur les routes des contrefacteurs des nomades égyptiens qui ne maraudent pas, qui respectent la propriété, et qui se contentent de vendre honorablement leurs corbeilles. Il y en a aussi qui espionnent. Les arrivants pouvaient être de ceux-là. C'était une raison pour Juliuz de se hâter.

Il s'approcha de la jument, prit les crins du front et essaya de lui passer la bride dans la bouche.

Mais elle était jeune et inhabituée au service. Elle se dégagea, laissa ses crins aux doigts de Juliuz et se mit à galoper dans le pré, en hennissant.

Juliuz la suivit pour la bloquer dans un angle, et il allait la ressaisir, quand un rayon glissa sur l'herbe. C'était le bohémien qui, ne se souciant pas d'être pris

pour un complice, était monté au bruit du galop et venait surveiller le maraudeur. Il avait soupçonné qu'il n'aurait pas affaire au propriétaire du cheval.

Juliuz, affolé par ce contre-temps, tâta dans sa poche pour s'assurer qu'il avait toujours son couteau, et se jeta sous la haie afin de ne pas être vu.

Mais l'étranger paraissait ne pas aimer qu'on chassât sur ses terres, ou voulait pousser jusqu'au bout ce rôle de défenseur de la propriété. Il se dirigea vers la haie, jeta sa lanterne sur le pré et s'élança sur Juliuz en criant :

— Rends-toi ou je t'assomme!

Juliuz laissa retomber son couteau et ne put se retenir de crier :

— Zaré !

— Juliuz! répondit Zaré aussi étonné.

Juliuz se sentit rassuré, mais il ne s'expliquait pas le zèle déployé par Zaré.

— Pourquoi fais-tu ainsi le gendarme? demanda-t-il.

— Parce que j'ai entendu raconter, en venant, que cette bête appartenait à M. Morétain, qui est un de mes amis, et que je prétends empêcher qu'on la lui prenne.

Juliuz répondit :

— M. Morétain, c'est le curé d'ici?

— Oui.

— C'est un prêtre dur au pauvre monde.

— Ça dépend.

— Eh bien, tu m'as vu faire, livre-moi. Je ne me défendrai pas contre le sauveur de ma fille.

— Vous êtes mon ancien, répondit Zaré. Vous savez

mieux que moi ce qui vous est permis. Allez à vos affaires.

Il redescendit.

Cette rencontre eut une influence absolue sur sa vie, on le verra plus tard.

— Plaise à Dieu que ce jeune homme ne se trouve jamais dans l'extrémité où je suis et qu'il ne m'imite pas ! pensa Juliuz.

Il revint dans le coin du pré. La pouliche était toute frissonnante sous l'émotion de la peur et de la course. Elle ne tenta plus de s'enfuir. La bride fut passée. Juliuz s'élança. Elle bondit sous ce poids nouveau et lança des ruades, comme un peuple qui veut renverser un tyran.

Mais Juliuz avait passé son enfance dans les plaines de la Hongrie, et il était habitué à monter les cavales. Il se maintint fièrement, mit la tête de la jument dans la direction de la montagne, lui fit éventrer la haie, et tous deux en sortirent ensanglantés. La course continua à travers les champs et les fondrières, et ce ne fut que deux lieues plus loin que Juliuz retrouva la route de Castagne. Dès lors il se croyait sûr de l'impunité. Avec une bête pareille, sa famille serait le lendemain dans un autre pays, et il savait un secret pour changer la couleur de la robe des chevaux.

Tout s'arrangeait pourtant contre lui.

M. Morétain n'était point revenu de Castagne. Alacoque l'attendait dans la salle basse en raccommodant une soutane. Cette salle était à l'extrémité de la maison, et avait une fenêtre sur le pré et le champ, à gauche de la route. Alacoque mit ses pelotons et ses ciseaux dans la corbeille qui lui avait été donnée par Saloméa, et se sentait le

cœur gros de reconnaissance pour ce premier cadeau reçu.

Elle repensait aussi à l'horoscope, et aurait voulu que les bohémiens fussent encore là, pour pouvoir tirer quelque chose de leur science. Puis, afin de passer le temps, elle se répétait le discours qu'elle tiendrait à M. Morétain, car elle avait été fort mécontente du départ de Joachim, et elle ne se gênait pas pour dire son fait à M. le curé. Elle était ainsi partagée entre plusieurs occupations d'esprit, et ses yeux allaient plus dans le vague qu'ils ne restaient sur son ouvrage.

Elle aperçut la lanterne de Zaré dans le pré.

— Bon! pensa-t-elle, il aura été voir sa jument au lieu de venir manger sa soupe. Il n'a jamais rien su faire en son temps. S'il m'avait épousée autrefois, nous n'en serions pas maintenant à gémir sur le passé.

Elle s'étonna bientôt de la visite de M. Morétain à sa jument. D'abord, il n'avait pas le cœur très-tendre, et c'était elle à l'ordinaire qui allait lui porter les écorces de melon et les morceaux de sucre. Ensuite, M. Morétain n'était pas rentré à la cure. Il n'aimait pas à emprunter aux voisins.

Où avait-il pris sa lanterne? Ceci lui paraissait louche. Mais elle fut tout à fait intriguée quand elle vit que la lanterne roulait sur l'herbe, et qu'elle entendit un galop lointain et sourd. Elle s'inquiéta. La pouliche rouge était venue toute petite chez M. Morétain, par suite d'un héritage. Alacoque avait reporté sur elle ce trop plein dans la viduité, pour ainsi dire, qui fait que les vieilles filles aiment tant les chats et les chiens.

Elle avait obtenu qu'elle ne fût pas vendue et avait bercé son maître de l'espoir qu'on l'attellerait plus tard à

une carriole pour faciliter ses courses au chef-lieu de canton; mais Alacoque se proposait sérieusement de lui laisser passer sa vie dans son pré, et d'aller s'asseoir tous les dimanches après vêpres sous la haie, pour admirer ses grâces et ses gambades.

Elle ouvrit la porte précipitamment, et fut fort perplexe en voyant une voiture de l'autre côté de la route. Tous les bohémiens n'avaient pas les procédés et la politesse de la famille de Juliuz. Est-ce qu'on aurait osé un mauvais coup?

Elle sortit à la hâte.

Zaré était déjà redescendu. Alacoque put se convaincre, à la lueur de sa lanterne, que c'était un beau garçon, qui n'avait pas l'apparence d'un coupeur de bourses.

Elle passa devant lui, traversa le champ de pommes de terre et entra dans le pré.

Elle appela. Un murmure répondait ordinairement à cet appel. Alacoque alla dans tous les coins et sous tous les arbres.

Elle redescendit au village, hâtant ses pas entre les difficultés de terrain et les ténèbres, et portant la mort dans son âme, non pour la perte matérielle, mais pour la disparition de ce souci heureux enlevé à ses journées. Sa pouliche ne s'était pas échappée d'un pré bien fermé; un vol avait été commis. Alacoque ne pensa pas à accuser Zaré, qu'elle avait vu sur la route, à l'instant probable du crime. Elle alla porter son désespoir chez ses voisins.

Un homme qui revenait de Beaulieu avait entendu le galop d'un cheval près de la carrière; un autre avait cru démêler un bruit de paroles dans le pré. L'alarme se répandit : des fusils sortirent des placards; les portes se

verrouillèrent. On proposa d'envoyer un messager au commissaire de police de Castagne.

Mais Alacoque se défiait de ce qu'elle ne faisait pas elle-même. M. Morétain était sans doute resté au chef-lieu et il coucherait chez M. Galland. Il importait de lui faire connaître le vol, pour activer les recherches. Elle trouva un char-à-bancs à Noisy-le-Châtel et y monta avec un petit conducteur.

Juliuz gagnait du terrain. Quand il parvint à l'étang, à minuit, il trouva sa famille endormie dans la voiture, à l'exception de Saloméa.

Elle ne faisait que d'arriver. Moab et Equinoxe étaient couchés. Elle ignorait donc la mort de Valentin.

Elle avait promené sa désolation et son courage dans les bois, après avoir surpris l'amour de Joachim pour sa sœur. Elle fut d'abord accablée sous le poids de son illusion écroulée. Mais comme elle était tournée à l'abnégation, et qu'elle avait des projets et des idées à elle sur l'avenir de Moab, elle se dit bientôt que Dieu avait mieux arrangé les choses ainsi; qu'il était indifférent qu'elle souffrît, elle, et que ce qui devait être irréalisable pour l'aînée serait possible pour la cadette.

La douce créature arrangeait des chimères, et elle s'oublia dans toutes ses combinaisons. Elle oublia aussi sa direction, et elle se perdit dans les bois, pendant une partie de la nuit. Pour Juliuz, la seule nécessité était la fuite. Les explications viendraient plus tard. Il fut contrarié en trouvant Saloméa debout.

Elle battait le briquet pour allumer la lampe.

— Ce n'est pas l'heure de dormir, dit-il, ni de faire de la lumière. C'est celle de partir.

Saloméa avait besoin de rester à Castagne, dans l'intérêt de sa sœur.

— Vous aviez dit que nous demeurerions, pour ramasser des joncs dans l'étang, répondit-elle.

— Si je l'ai dit, j'ai changé d'idée.

— Nous serions bien ici. La vie n'est pas chère.

— Suis-je le maître ? dit-il d'une voix irritée.

— Oui, mon père.

Saloméa ne bougeait pas de place.

Juliuz ne voulait point qu'elle pût lui faire d'observations, ni qu'elle assistât à ses manœuvres.

— J'entends que tu remontes dans la charrette et que tu dormes ! reprit-il. Qu'est-ce que cela veut dire de passer toutes les nuits au travail ?

— J'ai assez à faire de courir le jour, et si je ne prépare pas les osiers la nuit, nous n'aurons plus rien à vendre.

— L'important est que tu te portes bien, répliqua-t-il. Et tu n'as pas déjà si bonne mine. Je suis sûr que tu t'es fatiguée à rôder dans les bois et que tu n'es revenue que depuis une demi-heure.

— C'est vrai ! dit-elle.

Il respira. Il craignait sa fille aînée pour sa conscience. Il reprit brusquement :

— Oui ou non, veux-tu monter et fermer l'œil ?

— Oui, mon père. Mais où est donc Valentin ?

Juliuz tressaillit.

Il fallait répondre.

— Il est là-bas au bord du sentier, fit-il d'une voix faible.

— C'est pour lui aussi qu'une halte serait bien salu-

taire. Ce matin déjà, il ne pouvait plus se traîner. Restons encore deux jours, père, vous ne vous en repentirez pas.

Juliuz mit la main sur l'épaule de Saloméa.

— Malheureuse ! dit-il, obéiras-tu ?

Il n'était pas violent d'habitude. Elle pressentit un malheur. Elle ne pouvait pas résister. Elle grimpa dans la voiture. Elle tira le rideau sur elle.

— Si tu ne dors pas dans cinq minutes, je... dit-il encore.

— Je dormirai !

Il fut forcé d'attendre.

Il était brisé.

Il s'assit sur le bord du fossé et pleura.

— C'est pour eux ! dit-il en regardant du côté de la voiture.

Mais il n'avait pas le loisir de s'attendrir. Il se releva et porta le harnais vers la pouliche. Elle se laissa atteler sans résistance. Nul ne bougeait dans la charrette. Il prit la jument par la tête et ils partirent.

Le sentier allait se perdre dans les coupes des bois. La route qui sortait de Castagne longeait l'autre côté de l'étang. Il importait d'aller lentement, pour que le bruit n'éveillât personne. Juliuz avait désormais un compagnon inséparable auprès de lui : son crime.

Quand il eut dépassé les sables et tourné l'étang, et quand il se trouva sur la route, il eut un nouveau moment de terreur.

Il y avait une femme sous les fenêtres d'une maison, et voici ce qu'il entendit. Pour ne rien perdre de ces paroles, il arrêta la jument sous l'ombre d'un noyer.

La femme criait :

— Monsieur Morétain! monsieur Morétain!

Une fenêtre s'ouvrit et une forme blanche parut.

— Que me voulez-vous? répondit-on. Mais Dieu me pardonne! c'est vous, Alacoque?

— C'est moi, et avec de mauvaises nouvelles. On a volé la pouliche, ce soir, dans votre pré.

— Volé la pouliche? répéta M. Morétain, qui accentua presque une imprécation. Mes gueux de paroissiens auraient osé?

— Ce n'est point parmi eux qu'il est raisonnable de chercher le voleur, reprit Alacoque. Quelque étranger aura fait le coup. Si nous pouvons l'envoyer aux galères, nous n'y manquerons pas.

M. Morétain se repentait déjà. Sa colère avait été si forte qu'il avait brisé l'appui de la fenêtre.

— Je défends qu'on fasse des poursuites, et je ne porterai pas plainte. Le malheureux est déjà bien assez puni par sa faute!

— Que vous le vouliez ou non, les choses iront leur train, reprit Alacoque. Avant de venir vous réveiller, j'ai été parler à M. le commissaire, et la brigade va monter à cheval.

Juliuz eut une sueur froide.

Il commettait une grande imprudence en s'arrêtant. Si, au contraire, on le voyait marcher au petit pas, on ne le soupçonnerait point. D'ailleurs, la pouliche s'était recroquevillée par l'épouvante, et elle avait presque l'allure et la taille de Valentin. Juliuz se fia à l'audace, et la fit passer sous les yeux de ses maîtres.

— Il ne convient pas à un prêtre de faire courir la gen-

darmerie. Je vais empêcher tout cela. Après tout, la pouliche mangeait notre herbe et ne nous servait à rien. Tant mieux pour celui qui s'en sera accommodé !

M. Morétain avait pour système, en ces moments-là, de dire exactement le contraire de ce qu'il sentait. Si on avait pu écarteler le voleur devant lui, il s'en serait réjoui.

— Voulez-vous bien vous taire, monsieur le curé ! reprit la gouvernante. Songez donc ! si par hasard le coquin vous entendait !

Juliuz traversait la façade de la maison de M. Galland. Ses tempes se serrèrent.

Mais les deux interlocuteurs étaient trop à l'intérêt de leur conversation pour s'apercevoir qu'une voiture suivait la route.

— Eh ! s'il m'entendait, il apprendrait que je suis un serviteur du Christ, et que je pardonne les injures, répondit M. Morétain, qui bouillait de fureur.

— En attendant, la justice est en route du côté de Noisy-le-Châtel.

— Dites toujours au commissaire de police que la jument a une balsane au pied de devant hors montoir, ne put s'empêcher d'ajouter l'ancien sergent en refermant la fenêtre.

— Adieu, monsieur le curé, dormez bien.

— Ce n'est pas cela qui m'ôtera le sommeil, répondit le curé du fond de sa chambre.

Alacoque s'éloigna en haussant les épaules.

Saloméa avait entendu ; mais ce dialogue ne lui apprenait rien qui les concernât.

Dès que la charrette eut dépassé les dernières maisons, Juliuz, rassuré sur la direction prise par la force publique,

s'assit sur le brancard et donna un coup de fouet à la pouliche. C'était le premier qu'elle eût reçu, et elle s'emporta dans un galop insensé. Juliuz, estimant qu'elle n'irait jamais assez vite, redoubla ses provocations. La course prit le vertige.

Saloméa eut une révélation.

Il était impossible que Valentin essayât cette allure; ce n'était pas lui qui tenait le brancard. On l'avait remplacé. Juliuz ne possédait pas un sou. Donc il avait volé un cheval; donc cette histoire racontée était la sienne!

Elle eut un tremblement désespéré par tout le corps. Son père s'était précipité dans le crime, et d'un seul bond il atteignait la dernière couche de l'avilissement!

Et que lui dire? comment le ramener? comment discuter avec un homme qui répondrait par les droits de sa race? Et comment lui reprocher son action sans manquer au respect filial? Elle passa une heure dans une épouvantable torture d'esprit. Où était son devoir? Ne commettrait-elle pas une trahison en abandonnant Juliuz? Mais ne commettrait-elle pas un vol en se faisant sa complice par une participation indirecte, et en vivant de ce qu'il avait dérobé?

L'impossibilité première, pour une âme délicate comme la sienne, était de rester près de son père, et de lui laisser les enfants. Elle verrait ensuite!

Le bruit des roues empêcha Juliuz de l'entendre.

Elle se pencha vers Moab et la tira par la manche. Moab s'éveilla.

— Prends un châle et prépare-toi à me suivre.

— Te suivre? et où te suivre? et pourquoi? répondit Moab étonnée.

— Je te le dirai lorsque nous serons sur la route.

— Je ne descendrai pas avant de savoir ce que tu veux faire.

— Écoute !... Ce n'est point Valentin qui court de la sorte.

— Je crois bien que ce n'est pas lui, puisqu'il est mort! répondit Moab en riant.

Saloméa frissonna, et, s'approchant encore davantage de Moab et parlant plus bas :

— Notre père a pris un cheval! continua-t-elle en tremblant.

— Il a bien fait !

Saloméa eut encore plus froid.

— Pauvre enfant! reprit-elle. Tu ne sais donc rien des lois de Dieu ?

— Je sais qu'il y a des pauvres et des riches, et que nous devons tâcher de sortir de parmi les pauvres.

— Au nom de ta mère, Moab, je te conjure de venir avec moi !

— Le plus souvent que je te suivrai. J'irai où le père me mènera. D'ailleurs, j'ai sommeil. Bonsoir !

Elle remit sa tête sur le matelas.

Equinoxe dormait toujours.

Saloméa l'attira à elle sans le réveiller.

Il ne fallait pas essayer avec l'enfant l'enseignement qui avait échoué avec la jeune fille.

Elle risquait de le tuer et de se tuer. Mais elle l'arrachait à l'école du crime.

Elle pria une minute.

Ensuite, tenant Equinoxe dans ses bras, elle se précipita sur la route.

Juliuz avait le dos tourné et ne vit rien.

Une destinée veillait sur Saloméa.

La rapidité de la course redoubla l'élan qu'elle avait pris. Elle tomba ainsi qu'Equinoxe sur le gazon épais formant le bas-côté de la route.

Juliuz sentit assez vite que la voiture était plus légère. Ceci paraissant inexplicable, il ouvrit le rideau et tâta dans l'ombre. Plus de têtes aimées sous sa main ! Il eut horreur de ce qui s'était accompli. Ses enfants l'abandonnaient. Ils avaient réussi dans un prodige d'audace, et le laissaient seul. A quoi bon poursuivre une fuite désespérée, tenter la fortune, et sauver la maison roulante, puisqu'elle ne renfermait plus les enfants ? Dieu apparut dans ce vide. Il abandonna les rênes. Il était impossible d'espérer retrouver la famille durant la nuit. Et que pourrait-il faire de ces insurgés ou de ces justes ? Quelques-uns étaient morts, sans doute, dans la chute ! Il mourrait aussi. Il ne se défendrait pas quand la justice mettrait la main sur lui. Il se livrerait lui-même au jour levant, ce serait plus court ! Il allait retourner sa charrette vers Castagne, quand il entendit une faible respiration sous la bâche. Un des enfants était resté. Lequel ? S'il lui avait été permis de choisir suivant les vœux de son cœur, celui qui demeurait fidèle, il n'aurait pas pu ! Il pensa pourtant au plus petit.

— Est-ce toi, Equinoxe ? demanda-t-il.

— Non, père ! c'est Moab.

Il aurait voulu la couvrir de ses baisers. Mais une mauvaise honte retenait toujours ses élans.

— Et les deux autres ? ajouta-t-il.

— La grande sœur a pris le frère, et elle a sauté sur la route.

— Ah ! Saloméa ! dit-il tout bas ; la conscience, le juge !

Puis il ajouta à voix haute :

— Et quand ils sont tombés, as-tu entendu un cri ?

— Non ! rien du tout !

Il respira mieux.

— Je n'ai plus que toi ! reprit-il. Les autres renient la famille. Toi, tu es bien de mon sang, et tu t'es dit que j'ai agi au mieux dans ma misère ! Je te protégerai, je t'aimerai pour tous ceux qui sont partis.

Il monta.

— C'est que voyez-vous, répondit-elle, ici au moins j'ai un lit et je ne suis pas obligée de courir à pied sur la route.

Il ne voulut pas comprendre.

— Tu auras encore autre chose qu'un lit.

Tout d'un coup il prit la main de Moab :

— Entends-tu, là-bas ? fit-il.

— Du vent dans les arbres.

— Deux chevaux au galop, sur la route, continua-t-il en penchant la tête au dehors, montés par ceux qui me poursuivent. Mais je lutterai ! Ceux d'Egypte n'ont pas peur des soldats.

— Vous allez tuer quelqu'un ? répondit-elle d'une voix troublée.

— Je n'ai pas encore versé de sang. Mais il est permis de ne pas se faire prendre.

Il s'occupa de sa jument. La bête était au pas depuis un quart d'heure. Surmenée, blessée par le collier, c'eût été une folie que de lui demander de lutter avec un cheval qui n'avait qu'un cavalier. Juliuz scrutait le paysage en-

foui dans les ténèbres que ses yeux savaient sonder. La région montagneuse commençait. La route avait devant eux une pente assez raide. A gauche, une façade de rochers la contournait ; à droite tombait une vallée large.

Quelques-uns de ces rochers se soulevaient et ouvraient une grotte à laquelle on pouvait arriver de la route. Y entrer avec la voiture était un moyen trop usé. Juliuz connaissait sa gendarmerie.

— Ils sont à plus de deux kilomètres d'ici, dit-il. Le lit du ruisseau nous apporte le bruit des sabots. Nous sommes sauvés si tu vas devant. Descends sur la route et, coûte que coûte, allume du feu.

Moab ramassa des feuilles mortes et des racines, s'épuisa à souffler, et en cinq minutes la flamme parut. Pendant ce temps, Juliuz jeta à terre la marmite, les corbeilles et une chaise, comme pour leurs campements ordinaires. Ensuite, il détela la pouliche, lui ôta son harnais, en ne lui laissant que son licou.

— Maintenant viens avec moi, et ne me déments pas quand je parlerai.

Il monta sur la bête et la conduisit à droite sur le bord de la route, après laquelle descendait le ravin presque à pic. Il la força à y poser les deux pieds de devant. Il dut batailler pour la décider à y rentrer davantage. Mais le cavalier montra sa supériorité avec trop d'évidence pour que la victime espérât le vaincre. Elle s'élança dans l'abîme comme elle se serait élancée dans la mort. A six pieds au-dessous de la route, elle prit pied sur une bande de terrain surplombant la vallée ainsi qu'une énorme marche.

Juliuz n'avait pas quitté le dos de la pouliche. Moab, qui avait des ailes, était arrivée à côté d'eux.

— A présent, dit Juliuz, tiens-la par le licou et empêche-la de bouger; tu ne la ramèneras que lorsque je t'appellerai.

— C'est bien! répondit Moab.

Juliuz remonta sur la route et s'assit auprès du feu. Il affecta de pleurer, et tint sa tête dans ses mains.

Les gendarmes, au nombre de trois, arrivèrent peu après.

Ils s'arrêtèrent devant cette voiture dételée, qu'ils regardèrent avec défiance.

Juliuz s'avança vers eux. Sa figure était décomposée.

— Camarades, s'écria-t-il, c'est la Providence qui vous envoie. J'étais installé là, comme vous voyez, avec ma famille. La petite faisait la soupe et les autres dormaient! Pendant ce temps-là, quelqu'un nous a volé notre cheval. Secourez-moi.

Les gendarmes furent manifestement déconcertés.

— Il y a concurrence cette nuit, dit l'un d'eux. Nous cherchions un autre voleur de cheval.

— Donnez-moi la préférence, reprit Juliuz. Les autres sont riches, peut-être, ils ont autre chose que ces quatre jambes bénies du bon Dieu. Notre pauvre cheval est notre fortune.

— Où est votre bande?

— Ils sont tous partis à la recherche, dans la montagne.

— Avez-vous regardé sous ces rochers?

— Il n'y a pas d'apparence que le voleur se tienne si près.

— Je vais toujours voir, dit le brigadier donnant sa monture à tenir.

Les gendarmes ne sont pas forcés d'avoir de l'esprit. Ils tombèrent dans cette histoire qui paraissait vraisemblable.

Quand la grotte eut été fouillée :

— Vous n'avez de soupçon sur personne? demanda-t-on à Juliuz.

— Sur personne. Il faut être si malintentionné et si bête pour dépouiller un pauvre diable comme moi! Mon cheval ne vaut pas dix écus.

— Donnez-moi son signalement.

Juliuz en inventa un.

— C'est bien, reprit l'orateur de la brigade. J'ose croire que nous vous le ramènerons. Mais, service pour service. Nos conjectures, pour la première affaire, se portent sur un de vos compatriotes. Vous ne pourriez pas nous dire si vous l'avez vu rôder dans le pays?

Juliuz triomphait. Les gendarmes allaient partir. La route serait libre. Il retint un sourire d'orgueil.

— Savez-vous son nom? demanda-t-il.

— On a vu ses papiers à Laferrière l'autre jour; c'est un nommé Zaré.

— Zaré! s'écria une voix sous le chemin; ce n'est pas lui!

L'amour avait parlé trop vite. Moab livrait son père.

— Ah! ah! fit un gendarme, voici du nouveau. On se moquait de nous.

Moab se repentit d'avoir, pour la première fois, laissé crier son cœur. Elle s'élançait dans l'ombre, avec la jument qu'elle tirait par le licou. Mais le brigadier

n'avait pas hésité devant son devoir. Il sauta dans le ravin. Il avait pris la lanterne.

— C'est la bête que nous cherchons! s'écria-t-il. Ho! les autres! arrêtez-le! Il a cru être plus fin que nous, l'imbécile!

Juliuz aurait pu encore fuir de sa personne. Mais pourquoi? Ses enfants étaient dispersés, Moab compromise, son nouveau cheval confisqué!

— Quant à vous, la jolie fille, vous coucherez en prison demain soir, dit le doyen de la brigade, et s'il ne tenait qu'à moi, vous coucheriez ailleurs!

Moab avait pâli. Ramenée sur la route et passant près de son père, elle lui dit tout bas :

— Pardonnez-moi; l'amour rend bête.

C'est ainsi que Juliuz apprit qui Moab avait choisi.

— C'est donc lui! répondit-il. Tant mieux!

On poussa la voiture dans le coin du chemin. Juliuz, Moab et la jument furent ramenés à Castagne.

IX

Alacoque avait aidé à l'activité de la gendarmerie. Elle courut toute la nuit, du commissaire au brigadier. Il était deux heures quand elle songea à aller demander un lit à une amie. Elle frappait à la porte. Elle entendit des pas sur la chaussée et une voix qui disait :

— Tu es bien embêtante de m'avoir réveillé !

C'était Equinoxe qui se plaignait.

Alacoque se retourna et, très-surprise :

— C'est vous, Saloméa ? dit-elle, avec votre petit frère, si tard !

Saloméa eut une secousse au cœur. Alacoque appartenait presque à la famille que son père venait de dépouiller !

— Nous sommes restés à Castagne plus que nous ne pensions ! répondit-elle.

— Et votre voiture ? Votre père et votre sœur ? J'irai

vous voir tous demain matin. Je vous aime bien, vous voyez! Vous avez été si polis avec moi!

Saloméa avait hâte de briser la conversation.

— Adieu, mademoiselle Alacoque, dit-elle. Nous sommes fatigués.

— Sœur, reprit Equinoxe, demande donc à cette dame où nous pourrions trouver une paillasse.

— Vous n'avez pas d'auberge? dit Alacoque. Entrez chez madame Gervais; il y aura place dans la chambre qu'elle me donne, la chère femme.

Saloméa détourna la tête.

— Nous! avec vous! fit-elle.

— Je veux aller chez madame Gervais, dit Equinoxe.

— Et pourquoi pas avec moi? reprit la vieille femme. Est-ce que vous croyez que j'ai des préjugés contre vos pareils? Bien au contraire, ils sont tous beaux hommes. D'ailleurs nous sommes tous frères, M. le curé le proclame, et je suis la sœur de ce gamin-là. Allons! venez!

— Je vous remercie, mais nous ne pouvons pas!

Elle prit la main d'Equinoxe et s'éloignait.

— Vous me cachez quelque chose, continua Alacoque. Vous ne marchez pas comme à l'ordinaire. Avez-vous versé? Êtes-vous blessés?

— Ce n'est rien! dit Saloméa, en essayant de sourire.

On entendit un bruit de fers de chevaux sur la chaussée. Alacoque s'avança sur l'angle de la maison de madame Gervais. Elle donnait d'un côté sur une petite rue, de l'autre sur la route. Le groupe était dans la rue.

Juliuz, Moab et les soldats, qui tenaient la pouliche en main, tournèrent à l'angle.

— La voilà donc! s'écria Alacoque, en jetant ses bras autour du cou de la petite bête.

— Et voilà votre voleur! lui dit un gendarme en lui montrant Juliuz.

Le jour pointait. Juliuz affecta de ne pas regarder du côté de Saloméa, qu'il avait bien vue!

Saloméa se laissa tomber sur un banc.

Le cortége se dirigea vers la prison.

Alacoque avait toujours place pour de la pitié.

Elle prit les mains de Saloméa.

— Pauvre fille! dit-elle, je comprends pourquoi vous ne vouliez pas venir! Mais à cette heure, le malheur commande; m'est avis que vous devez loger avec moi chez la Gervaise.

— Ma vue ne peut vous faire que du mal, répondit Saloméa, et je n'aurai plus jamais le droit d'être en votre compagnie.

— Au contraire, reprit Alacoque; d'abord, en vous emmenant, je prouve que vous n'êtes pas de l'affaire, et c'est utile à prouver; ensuite, quoique votre père ne mérite point de grâce par lui-même, je serai cause qu'on diminuera sa peine, car, entre nous deux, la pouliche est autant à moi qu'à M. le curé, et je serai citée devant la justice, pour sûr!

Cette dernière considération décida l'Egyptienne.

Tant de paroles dites sous ces fenêtres avaient éveillé la Gervaise, une commère plus jeune qu'Alacoque et de bonne mine. Elle avait une situation importante à Castagne. Son mari, ferblantier assez riche, était lieutenant des pompiers.

Elle se montra entre ses persiennes.

— Je vous amène du monde, ma mie, dit Alacoque, et vous aurez à nous donner trois lits et à mettre trois couverts ce matin, mais ce n'est pas cela qui vous gêne.

— Non, certainement, mademoiselle, et je suis honorée de vous servir.

Madame Gervais descendit et ouvrit la porte.

— Ce sont des parents à vous? demanda-t-elle tout bas à Alacoque.

— Je vous dirai ce qu'ils sont, quand nous serons seuls, reprit celle-ci. Mais recevez-les bien.

— Et qu'est-ce qui vous conduit si matin à Castagne?

— Un accident, qui n'est plus rien du tout.

— Votre amie a l'air bien triste, reprit la Gervaise.

— Oh! elle! c'est autre chose! elle en a pour longtemps à pleurer, la pauvre chère fille!

Madame Gervais monta l'escalier, sa lampe à la main, et fit entrer ses hôtes dans une chambre à deux lits.

— Ce n'est pas si bien qu'au presbytère, dit-elle ; je ne m'entends pas comme vous à faire reluire une maison! On mettra un matelas par terre pour le petit.

Le petit souffla la lampe, pour rappeler qu'il faisait grand jour.

— Il est gentil! fit madame Gervais. Comment te nommes-tu?

— Equinoxe.

— Equi... ce n'est pas un nom.

— Il le mettra dans l'almanach. Nous en ferons un petit saint, reprit Alacoque.

— Vous avez voyagé toute la nuit, dit la marchande. Je vais vous préparer à déjeuner. Si Equi...

— Noxe! dit-il.

— Si Equinoxe veut venir avec moi, je lui donnerai du vin chaud. J'en prépare tous les matins pour Gervais. A propos, vous qui n'êtes pas d'ici, ne flattez pas notre chien. Il n'aboie pas, mais il mord toujours.

La porte était entr'ouverte, et un grand museau passait. Equinoxe le considérait gravement sans avancer, mais sans avoir trop peur. Somme toute, il trouvait la situation fort acceptable. Pourtant il était à l'affût pour mener à bien une idée qu'il avait.

Saloméa était accablée sous la douleur et sous la honte.

Quand madame Gervais fut hors de la chambre, elle tomba sur une chaise, près du lit, et cacha ses yeux sur le matelas.

— Allons, mon enfant, pas de désespoir ! dit Alacoque. Ce n'est pas ta faute si ton père a fait un acte de folie ; mais, ou je me trompe bien, ou M. Morétain témoignera pour lui.

— Que pourra-t-il dire ? Le vol est là ! Mon pauvre père ! Jusqu'à présent, il n'avait fait que la maraude comme un soldat. Mais, prendre un cheval ! Et je suis sûre qu'il y a encore eu de l'amitié pour nous dans cette mauvaise action.

— Il vaut mieux que tu changes d'existence, ma fille, reprit Alacoque, qui décidément tutoyait Saloméa depuis son infortune. Tu resteras à la cure, et nous chercherons un métier pour toi et pour le gamin.

— Je suis fâchée de refuser ce qui est offert de si grand cœur, répondit Saloméa. Mais je me dois à mon père et j'ai eu tort de le quitter. C'était mon devoir de tout partager avec eux.

— Je te dis que c'est fini de la vie de voyages. Je te trouverai un mari à Noisy-le-Châtel.

— Me marier ! reprit Saloméa épouvantée.

Gervais s'était levé et avait été mis au courant par sa femme. Il fit bon accueil au petit, partagea le vin chaud avec lui, et ouvrit sa boutique. C'était un cœur sur la main, comme on dit.

— Mauvaise affaire pour ta famille ! dit-il à Equinoxe. Ton père sera condamné, et la voiture ne roulera plus. Si tu veux être gentil, je t'apprendrai mon métier, et tu tiendras boutique un jour. Tu deviendras riche et tu pourras habiter la ville.

— J'aime mieux la route, répondit le bohémien de dix ans.

Quelqu'un entra chez Gervais. C'était le gendarme qui avait été l'orateur de la brigade.

— Tiens ! vous avez aussi de cette vermine chez vous, ami Gervais ! dit-il en voyant Equinoxe.

— Vous ne venez pas le réclamer, j'espère. Il a mis les pieds ici, je ne le lâcherai pas.

— Vous avez des principes, Gervais ! Mais il ne s'agit pas encore de ce jeune bandit. Il s'agit de son père, et je viens vous demander un coup de main, mon lieutenant.

— Est-ce une affaire de service ?

— De service et de complaisance. Le brigadier a besoin de tous ses hommes pour la correspondance, et il vous prie de garder les prisonniers, qui ne seront envoyés que demain au chef-lieu.

Gervais se gratta l'oreille.

— Vous me demandez une faction de vingt-quatre heures. Ça me gêne pour des pratiques qui doivent être ser-

vies aujourd'hui. Mais vous me requérez, je ferai mon devoir.

— La serrure de la prison est solide, lieutenant, et il vous sera loisible de venir faire de temps en temps un tour près de madame Gervais.

— La Gervaise n'est pour rien dans mon inquiétude. Je serai responsable, et je sais ce que j'aurai à faire.

— Et où mettrez-vous la clef? Je ne vous conseille pas de la garder sur vous.

Gervais avait remarqué qu'Equinoxe furetait beaucoup auprès d'eux.

Il répondit tout bas.

— Parfait! dit le gendarme. Quand vous voudrez aller relever le camarade qui est là-bas, vous en aurez le droit.

Il sortit.

Castagne aspirait sournoisement à la dénomination de bourg, mais n'avait pas encore une prison, ce premier luxe d'une commune qui se respecte. Les habitants nommaient ainsi, pour se grandir dans leur propre opinion, une cave, à la mairie, sous la salle d'école. Elle était inhumaine dans sa primitivité. Elle n'avait de jour que par un soupirail, et elle ouvrait sur un large corridor souterrain, car elle servait aussi à remiser la pompe de la compagnie. Elle ne contenait que des hôtes de passage. On l'infligeait à ceux mêmes qui n'étaient coupables que de délits de police, et il n'y a pas longtemps que l'absence d'un passeport y conduisait. Il se trouvait une source dans la cave. Si on regardait du dehors par le soupirail, on voyait le rayon se refléter dans un coin d'eau noire. Il y passait les bêtes étranges des sols humides, et les rats énormes, et les crapauds visqueux examinant d'un

mauvais œil les compagnons qui leur étaient amenés. L'innocent architecte qui avait bâti ce cloaque semblait avoir des intentions de *carcere duro*.

Juliuz et Moab venaient d'être descendus là. Ils y étaient seuls. Juliuz n'avait jamais entrevu la prison dans les probabilités de sa vie batailleuse. Il s'attendait à beaucoup mieux : à une balle que lui aurait envoyée un garde. Quand il sentit sur ses épaules ce lourd manteau d'une voûte de pierres, il lui parut que le despotisme de la société l'accablait dans tous ses membres.

Il aurait accepté des années de misère en place d'une heure de captivité, cet enfant des libres espaces et des aventures. Il fut longtemps à se rendre compte de la réalité sinistre. Mais voyant à côté de lui, emprisonnée entre les mêmes murs étroits, cette adolescence, ce caprice et cette chanson qu'il appelait Moab, il eut un cri de malédiction contre la force.

— Les gredins ! dit-il, t'avoir prise aussi, toi !

Moab était féroce dans sa froideur.

— C'est votre faute ! Vous m'aviez dit de cacher cette bête. Mais, après tout, si on ne m'avait pas vue, j'aurais tenté quelque chose pour me faire ramasser. Nous sommes faits pour la misère et les mauvais traitements, jusqu'à ce que nous puissions nous venger. Saloméa est une lâche !

— Elle n'a pas les idées de son sang, mais elle est libre d'agir et je ne lui en veux pas. Tu n'as guère de temps à rester avec moi. Ils ne pourront point te reprocher grand'chose, et ils t'ouvriront les portes. Moi, ils me condamneront pour avoir privé la jument de l'herbe de son pré pendant trois heures ! Plus rien devant moi ! plus de

pays nouveaux, où je me consolais d'être gueux en étant libre! Plus de nuits sous les étoiles, où je me trouvais plus riche que les bourgeois, en regardant vos trois têtes à la flamme des feux que nous allumions! C'est jugé! j'irai à Cayenne comme si j'étais un de leurs paroissiens; ils ôteront de mon cœur tout ce qui le faisait battre! Et cependant, je les aimais bien, ces enfants de toutes mes couvées!

Il étouffa un sanglot qui lui venait à la gorge.

Moab se sentait mal à l'aise devant cette douleur.

— C'est drôle! reprit-elle. Ça me cause du chagrin de vous voir pleurer, mais ça m'indigne aussi! Je voudrais vous voir reprendre votre courage pour le jour où vous vous échapperez!

— Ce jour-là n'est pas près d'arriver. Sur la terre ferme, je les défierais de me garder! mais quand il y aura quinze cents lieues de mer entre moi et vous, bernique pour l'évasion! La revanche ne sera pas mon ouvrage, mais le tien! Ecoute-moi! j'ai vu au fin fond de ton cœur cette nuit; tu aimes Zaré?

— Oui, je l'aime, reprit-elle en levant la tête. Nous nous sommes reconnus!

— Quand on aura tiré les verrous sur moi, cours-lui après, épousez-vous, ayez des enfants; et, souviens-toi de ça, je t'ordonne de les élever dans nos idées, de les entretenir de notre haine, pour qu'ils fassent du mal aux chrétiens, et pour que le chant de guerre des fils de l'Égypte soit encore chanté après moi par des vaillants! Tu leur diras que la dernière fois que tu m'as vu, j'avais les pieds dans l'eau noire, pas de pain à manger, pas d'air à respirer, et que ma recommandation a été

qu'ils se défassent de nos maîtres et qu'ils préparent le règne de l'Egypte!

— Je ferai comme vous le désirez, mon père!

Une ombre passa devant le soupirail.

— Quelqu'un nous écoute, dit Juliuz.

Moab se leva et alla regarder par l'ouverture.

— C'est le petit frère! fit-elle.

— Ah! celui-là sera perdu pour la grande famille, répondit-il. Saloméa en fera un honnête homme, ainsi qu'ils disent! Il ne s'inquiète pas de nous. Il est venu nous voir par curiosité. Il joue au soleil. Pauvre enfant!

Le silence recommença dans la prison.

Equinoxe, en effet, était venu. Madame Gervais l'avait fait déjeuner et lui avait donné deux sous pour acheter des billes. Il était propre et vêtu d'une petite blouse neuve. Il avait joué avec des camarades improvisés. Il semblait content et ne s'occupait pas de sa famille. Devant la prison, il avait trouvé M. Gervais, qui montait la garde en fumant sa pipe.

— Moutard, avait dit le lieutenant, regarde ce qui t'attend un jour si tu fais comme papa.

— Je veux bien travailler et apprendre un métier. Je vais retourner chez vous et voir comment sont faites vos belles casseroles qui reluisent. Avez-vous quelque chose à dire à madame Gervais?

— Tu lui diras que je fais mon devoir, et qu'elle continue à faire le sien, répondit le lieutenant en souriant.

— Elle me demandera bien sûr quand vous reviendrez, rapport aux pratiques.

— Il a raison, l'enfant! Tu lui diras que je serai à la maison sur le coup de deux heures.

Equinoxe revint chez le ferblantier. Madame Gervais causait dans la chambre du haut avec Alacoque. Saloméa était sortie sans dire où elle allait. Il s'assit devant les femmes, les écouta un instant et bâilla.

— Cet enfant s'ennuie, dit Alacoque.

— Qu'il aille jouer ! répondit la Gervaise.

— Je ne m'amuse pas dans la rue, dit Equinoxe. Les autres crient que je suis le fils d'un voleur.

— Reste dans la maison et fais ce que tu voudras.

— Ce qui m'amuserait, ce serait de regarder partout. Je n'ai jamais vu de maison, moi !

— Pauvre agneau ! dit Alacoque, il ne connaît que sa voiture.

— Eh bien ! regarde, reprit madame Gervais, et remets les choses en place à mesure que tu les toucheras.

Equinoxe obéit sans se faire prier.

Il descendit d'abord dans la boutique. Personne ne la gardait, madame Gervais pouvant entendre d'en haut ceux qui entreraient.

Equinoxe avait des vertus instinctives. Il n'aurait rien dérobé chez les gens qui le recevaient. Il semblait, ce jour-là, singulièrement contemplateur pour son âge.

Il examinait les objets qui garnissaient la boutique. Les casseroles et les arrosoirs ne l'attiraient pas, malgré leur splendeur. Il ne prêta que peu d'attention aux lampes de toutes formes posées sur les planches. Il y avait au coin d'une table un pot en faïence dans lequel le lieutenant plaçait son tabac. Il le vida, puis y remit le tabac. Sous le comptoir, un tiroir s'allongeait. La clef y était. Equinoxe l'ouvrit nonchalamment et le fouilla comme par acquit de conscience. Il ne contenait que quelques menues pièces

de monnaie, qu'il replaça aussitôt. La conviction semblait manquer à tous les actes du petit bonhomme.

Pour arriver à la boutique, on traversait la chambre de M. et madame Gervais, donnant d'un côté sur l'escalier et de l'autre sur une étroite cour intérieure. Il y entra, et là il fut encore plus curieux que dans la boutique. Il considéra le lit majestueux et carré, dans lequel il y aurait eu place pour toute une famille de Gervais. Il haussa les épaules, et sentant la double rangée de matelas s'enfoncer sous sa main, il se dit qu'on dormait mieux sur une couche de feuilles, au coin d'un buisson. Il se permit de chercher ce qu'il pouvait y avoir sous le traversin, et ne trouva aucune chose qui dût attirer son attention.

Il ouvrit un placard contenant un monde, et il écarta successivement tous les objets. Il mit sa main entre les draps rangés en pile, dans les poches des robes de madame Gervais et dans les habits du lieutenant. Il scruta la doublure de son magnifique casque. Il parcourut le livre de messe de la ferblantière, remua dans des rubans et des bouquets fanés, tout le reliquaire d'un amour bourgeois. Son ardeur à connaître des usages qui lui étaient étrangers parut dès lors excessive. Il s'imprégna, en déployant tout, de l'odeur de quinze années de ménage, et s'il avait été plus expérimenté, il aurait peut-être découvert des secrets, en faisant cet inventaire.

Il était d'une minutie étrange dans ces expériences. Il défit une à une toutes les paires de bas. Il s'empara de quelques boîtes de dragées, et négligea les bonbons qui y restaient. Il s'assura que les coiffes de la femme et les bottes du mari n'avaient point de mystère. Il éparpilla tout et replaça tout. Il ne faisait aucun bruit avec ce

remue-ménage, et ne risquait pas d'attirer l'attention du premier étage. Cependant, il s'ennuya au bout de quelque temps de ce jeu solitaire, et semblait fort découragé quand, en portant les yeux par hasard sur la porte-fenêtre ouvrant sur la petite cour, il s'écria en frappant les mains :

— Imbécile que je suis ! Il est entré là avant de s'en aller !

Dès lors, sa figure brune s'éclaira, et il eut le regard de ceux qui savent ce qu'ils veulent.

Pour le moment, il voulait simplement entrer dans la cour.

Mais il avait des choses à faire auparavant.

On prenait les repas dans la chambre conjugale, et Equinoxe y avait fort bien déjeuné. La faim le poussait-elle déjà ? Il revint vers la table dressée en permanence, mais dégarnie à cette heure. Il fouilla dans un buffet et fut consterné de ne trouver aucun reste. Les convives avaient trop mangé.

O joie ! il se souvint tout d'un coup avoir vu mademoiselle Alacoque, dont les dents dataient d'un autre siècle, jeter des croûtes sous la table. Il se baissa et en remplit ses poches, et il se sentit le courage du soldat qui a sa giberne pleine de munitions.

Il allait à la guerre, en effet. Il se préparait à entrer dans la cour. Elle avait une garnison formidable, le chien. On le lâchait pendant la nuit, on l'enfermait le jour, car sa sauvagerie aurait désachalandé une maison.

La niche occupait la moitié de la cour. Il était attaché à une chaîne qui lui permettait de s'ébattre sur une lar-

geur de six pieds. Equinoxe entre-bâilla la porte-fenêtre. Le chien dormait.

Equinoxe, si nouveau qu'il fût à Castagne, avait déjà eu le temps d'en apprendre de belles sur lui, en jouant aux billes.

Il était de la grande race des lévriers persans, et conséquemment un peu dépaysé, au point de vue du cadre, dans la maison d'un ferblantier, si lieutenant qu'il fût. Gervais l'avait eu par hasard. Le Persan promenait ses belles façons et sa haute stature aristocratique dans le parc d'un château voisin. Il n'aimait pas les mendiants, et, un jour de mauvaise humeur, il en avait éventré un de telle façon que l'homme en était mort.

Le propriétaire n'eût peut-être pas dit grand'chose à ce gardien de ses domaines; mais il était magistrat, et avait souvent requis la peine du talion, comme avocat général. Ses précédents et l'opinion publique l'obligeaient, et il vint à Castagne avec l'assassin enfermé dans sa voiture. Il acheta de la strychnine chez un pharmacien, et il se disposait à faire justice sur la place, par respect pour la loi, qui veut que les exécutions soient publiques. On s'était rassemblé autour de l'officine pour voir la mort du coupable.

A la même époque, un autre bandit tourmentait Castagne ; un vieux loup qui descendait de la montagne venait commettre ses déprédations en plein village, ce qui agaçait particulièrement M. le maire, moins au point de vue de la sécurité publique qu'à cause des commentaires que faisaient les communes rivales, sur le peu de respectabilité et d'importance d'une bourgade qui se laissait assiéger de la sorte.

L'hiver sévissait rudement et la faim était l'excuse de ces agressions. La veuve Simon y avait déjà perdu deux moutons, et le marguillier pleurait une vache.

La mauvaise chance voulut qu'il se hasardât à Castagne, le jour où le lévrier y fut amené.

La terreur était grande : les femmes coururent aux portes ; les hommes coururent aux fusils ; le lévrier courut au loup. Il passa pour cette expédition à travers la portière. Le combat et la poursuite durèrent longtemps, et on put en admirer les péripéties de tous les coins du village. Le chien eut deux côtes traversées, mais il traîna le loup mort par les rues.

Les impressions changèrent aussitôt. La reconnaissance amnistia le premier délinquant. On demanda sa grâce à l'avocat général.

— Je l'accorde, mais je ne me charge plus d'Haffiz. Qui en veut ? répondit-il.

Gervais se présenta.

Il emmena Haffiz dans sa cour, ce qui le rendit encore plus honorable.

Equinoxe avait entendu raconter cette histoire et bien d'autres. Néanmoins, son idée était d'entrer dans la niche du Persan.

Equinoxe sentait germer en lui l'audace et la ruse, et il ne faisait pas grand'chose sans réflexion. Il avait certainement un motif pour hasarder cet acte insensé.

Le motif n'était pas l'espérance de la gloire ; son premier soin fut de s'assurer que toutes les fenêtres donnant sur la cour étaient fermées, et qu'aucun œil ne le verrait.

Quand il sut qu'il ne serait pas dérangé, il fit un pas du côté d'Haffiz.

Tout brave qu'il était, il s'arrêta avant de commencer le dialogue.

Le lévrier avait une façon de dormir qui n'était pas engageante. Il laissait voir ses dents comme autant de pointes de poignard, et il remuait ses jambes de devant, qui devaient étouffer son adversaire de même que des anneaux de serpent. S'il ne réussissait pas à se faire un ami d'Haffiz, Equinoxe avait cent chances contre une d'être dévoré. Cela lui faisait bien une impression de finir si vite, et ayant vu si peu de choses dans le monde. Il y a des couleurs magiques dans tous les avenirs, surtout pour l'imagination d'un enfant ! Il y a aussi tant de fruits à cueillir dans la forêt de la vie !

Il se demandait s'il devait aller plus loin, quand une heure et demie sonna à l'église.

Il avait bonne mémoire, et il se décida irrévocablement.

Un premier morceau de pain fut jeté sur le museau du chien. Celui-ci ouvrit les yeux sans indignation, avança la patte, apporta le pain à sa gueule, le mangea, mais ne remua pas la queue. Une de ses qualités les plus terribles était de ne jamais aboyer. Equinoxe aurait beaucoup donné pour entendre un petit cri de menace. Haffiz ne le regarda point, et resta dédaigneux et nonchalant.

Il avait usé de toute la longueur de sa chaîne et occupait la moitié de la cour.

Equinoxe tira un nouvel argument de sa poche, c'était une croûte de pâté, qui avait fait reculer mademoiselle Alacoque. Haffiz l'accepta encore, et lança un regard oblique à son bienfaiteur persévérant. Equinoxe espéra-t-il

quelque chose ? entrevit-il au moins la neutralité ? Il fit un second pas, et employant ses derniers projectiles, il lança quelques dragées à gauche, de façon à ce que, pour les atteindre, Haffiz fût obligé de démasquer l'entrée de la niche.

Le lévrier pressentit la ruse. Il savait bien que les dragées resteraient à sa disposition, se dressa sur ses pattes et attendit. Il ne se sentait pas corrompu. Il avait profité de la subvention, en haïssant toujours celui qui la lui fournissait. L'enfant était à bout de ressources, et comprenait que le moment était venu d'offrir sa petite personne en sacrifice.

Il ne ferma pas les yeux devant le danger ; il les ouvrit pour profiter de tous ses avantages. Il se hasarda à parlementer encore, et mit vaillamment sa main sur la tête de l'ennemi, qui ne fut ni attendri, ni indigné, et se contenta de frapper ses deux mâchoires l'une contre l'autre, de même qu'un soldat fait entendre le bruit de la batterie de son fusil.

Equinoxe, estimant avoir déjà perdu beaucoup de temps à des bagatelles infructueuses, se replia sur lui-même, baissa la tête, pour ne pas la heurter contre les planches, prit son élan, sauta par-dessus Haffiz, et entra comme une flèche dans sa redoute. Il écarta la paille qui était au fond, chercha une seconde, et trouva une énorme clef.

Il eut un mouvement de joie et d'orgueil plus vif que les preneurs de villes n'en auront jamais. Il tenait dans sa main une arme pour lui, et la liberté pour les autres. Mais cette joie ne fut qu'un éclair. Haffiz, bafoué et injurié, se précipita sur le ravisseur du dépôt confié. Il referma

ses dents sur le bras gauche et le retint sous une meurtrissure atroce.

L'enfant donna une larme à la douleur, mais ne poussa pas un cri. Frapper de toutes ses forces la tête du chien avec sa clef, lui faire lâcher prise, risquer d'être broyé dans un mouvement de retour, mais être plus leste que lui, se jeter dans la cour, dépasser la chaîne, et tomber ensuite hors de portée, sous l'accablement de la souffrance, ce fut son improvisation énergique.

Il était blessé, mais il avait vaincu.

Haffiz ne tenta pas l'impossible en tirant sur son collier, et réserva sa revanche à une meilleure occasion.

Le petit n'avait pas le temps de souffrir ; il aurait tout compromis en restant étendu dans la cour. Il baisa la clef pour ne plus sentir la plaie ; il essaya, en ramassant des plis, de dissimuler la déchirure de sa manche. On ne verrait pas celle de sa peau.

Il sentait du feu incrusté dans sa chair. Il chassa la pâleur qui montait à ses joues. Il raffermit sa démarche. Il se donna l'air gai et insouciant. D'autres difficultés pouvaient surgir. Il rentra dans la boutique. Il voulut cependant voir sa blessure, et il écarta sa manche. Elle était rouge et le sang coulait. Il partagea en deux son mouchoir, et avec son autre main parvint tant bien que mal à mettre un bandage à son bras.

Ce qui l'inquiétait, ce n'était pas de s'affaiblir par la perte de son sang: c'était d'avoir laissé une trace de la campagne qu'il venait de faire. Il traversa la chambre des Gervais et rentra dans la cour. O douleur ! il y avait partout une mare gluante sur son passage. Il l'essuya avec le reste de son mouchoir, et sur un coin du parquet, où il ne put

pas la faire assez disparaître, il se colla à terre, et comme une bête fauve, le généreux enfant lécha son sang. Cela fait, et rien ne le trahissant plus, il alla vers la prison.

Gervais se promenait devant le soupirail et s'ennuyait beaucoup.

— Que viens-tu faire, jeune homme ? lui demanda-t-il.

— Je viens vous chercher ; dix personnes ont mis le nez dans le magasin depuis que vous êtes parti.

— Tu ne t'es pas pressé ; tu as pris le temps de jouer et de faire maltraiter ta blouse.

— Votre femme m'en donnera une autre.

— Je suis sûr qu'on t'a battu. D'abord, si tu te laisses battre, je ne te garderai pas à la maison.

Gervais serrait fortement et d'un air indigné le bras mordu. Equinoxe dompta le tressaillement de ses membres.

— Dame ! quand on me bat, j'ai peur ! répondit-il. Mais voilà deux heures. J'ai dit que vous reviendriez.

— Au fait, le prisonnier ne peut pas s'échapper, dit Gervais oubliant qu'il parlait devant un fils.

— Non ! il ne le peut pas, malheureusement !

Gervais retint une bourrasque prête à sortir de ses mains.

— Après ça, dit-il, le petit n'est pas forcé de penser comme moi.

Il se dirigea vers la maison, en ordonnant à Equinoxe de marcher devant lui.

— Monsieur Gervais, reprit celui-ci, les enfants disent que vous êtes un brave homme.

— Je m'en flatte, mais qu'est-ce que ça te fait ?

— Demain, on va les emmener, et je ne sais pas quand

je les reverrai. Voulez-vous bien que je regarde encore une fois papa et Moab ?

Il pleurait.

— Mille tonnerres ! répondit Gervais. Mais dépêche-toi !

Il continua sa route.

Equinoxe s'assura que personne ne passait dans la petite rue.

Il se pencha vers le soupirail et jeta la clef en disant :

— Attendez la nuit !

La veuve Simon et Joachim s'étaient évités la veille. La contradiction pousse quelquefois les faibles à l'énergie. En reprochant à son fils de s'intéresser à des vagabonds et d'avoir quitté momentanément sa soutane, elle le déciderait peut-être à ne plus la reprendre. Elle n'eut pas l'air de s'apercevoir de son changement de costume, et quand il revint pour souper le soir, elle retourna à l'étable, après lui avoir servi un repas meilleur que ceux qu'elle lui préparait d'ordinaire.

Il passa la nuit à s'interroger. Sa dernière entrevue avec Moab lui avait démontré qu'il allait se lancer dans une aventure insolite.

Il respirait bien toujours, pour ainsi dire, la fièvre de sa beauté. Mais s'effrayant du scandale, il se reprit à l'enlacement des habitudes et des réflexions habituelles, et le lendemain, sans s'en douter, il mit ses habits d'église ; lorsqu'il s'en rendit compte, il n'eut plus la tentation de les ôter.

Il tira de sa malle les Confessions de saint Augustin, et résolut d'aller se promener dans une direction opposée à l'endroit où s'était arrêtée la voiture de Juliuz.

Sa mère était assise sur les dernières marches de l'escalier et épiait sa sortie. Elle avait une apparence triomphante, et ne résistait pas à une belle occasion d'humilier une tentative avortée.

— Monsieur l'abbé, lui dit-elle, m'est avis que vous choisissez bien vos accointances. Je n'ai pas voulu vous dire hier que j'avais reçu pour vous la visite d'un bohémien ; mais à cette heure c'est trop fort, et il faut que je vous éclaire !

Il rougit d'être découvert, puis il s'inquiéta aussitôt et demanda :

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a que votre ami a volé cette nuit la pouliche à M. le curé Morétain, que la gendarmerie s'est mise à ses trousses, et qu'on l'a fourré en prison avec sa fille.

Joachim s'appuya sur la balustrade de la galerie.

— C'est un mensonge infâme ! s'écria-t-il.

Elle haussa les épaules.

— Demande à tout le village, reprit-elle, et va voir à la prison de la mairie. Et c'est à ces gens-là que tu prétendais donner mon bien ! On dirait que tu as toujours fréquenté des voleurs, et un peu plus tu ferais semblablement à eux.

Il se redressa.

— Ma mère, dit-il, je ne vous demanderai jamais mes comptes ; mais si ce malheureux a succombé, comme je suis, dans le fait, lié à lui par la reconnaissance, j'emprunterai pour désintéresser M. Morétain, et je rendrai cela sur le premier argent que je recevrai comme prêtre.

— Va chercher des prêteurs, répondit-elle ironiquement, et ruine-toi d'avance. Tu ne seras jamais qu'un va-nu-pieds.

Il ne voulut ni répondre ni rester, et il continua à descendre. Il tremblait tellement que son livre glissa de son bras. Il ne le ramassa point. La veuve lui fit passage. Quelques habitants étaient sur leurs portes et s'entretenaient des événements de la nuit. Partout on lapidait de paroles les bohémiens et on les envoyait au bagne.

Il ne pensa qu'au désastre de la pauvre famille. Il vit Moab traînée devant un tribunal, ou réduite à demander son pain. Il s'accusa de n'avoir pas prévenu le désespoir de Juliuz en l'aidant à acheter un cheval. A quoi lui avait servi l'argent donné par l'usurier, puisqu'il n'avait pas su deviner ? Peut-être pouvait-il encore réparer le mal ! Il courut chez le commissaire de police.

— Monsieur, lui dit-il, ce sont de braves gens, je les connais. Il m'ont secouru à leur manière. Le père a eu un accès de folie ; la détresse est cause de bien des désordres, vous savez ! Quant aux enfants, ils ignoraient tout. Obtenez qu'ils soient remis en liberté, je me fais caution.

— Monsieur l'abbé, répondit le commissaire en le regardant d'un air étonné, vous vous mêlez d'une fâcheuse affaire. Rentrez chez vous et ne mettez pas votre nom dans tout cela.

Joachim frémissait d'impatience.

— Je me suis engagé sur l'honneur à les servir, reprit-il. Ma négligence m'a fait leur complice.

— Prenez garde, monsieur, ne m'en dites pas plus !

— Je n'aurai pas une minute de repos jusqu'à ce qu'ils soient libres.

— La justice est saisie. Leur élargissement ne dépend plus de moi.

— Mais que puis-je faire, alors ? reprit Joachim avec une expression désolée.

Le commissaire fut attendri en voyant tant de tristesse.

— M. Morétain doit être encore à Castagne, et vous savez où il descend. Son témoignage pourrait affaiblir l'accusation. C'est l'homme qui vous dit cela, non le magistrat. Pourtant, croyez-moi encore, retirez-vous vite de cette fange, vous y saliriez votre robe.

Joachim n'écoutait plus, et était déjà en route pour chercher M. Morétain. Cette démarche auprès d'un ancien maître lui était odieuse, mais il était soulevé par une force nouvelle.

M. Morétain se promenait sur la place devant le bureau de la voiture publique qu'il attendait. Il n'était que sept heures et demie. Il aurait encore le temps de dire sa messe à Noisy-le-Châtel.

Joachim arriva très-pressé.

— Monsieur le curé, dit-il, j'ai appris votre malheur. Permettez-moi de vous demander le prix que vous attribuez à votre pouliche ?

— Je ne suis guère maquignon, répondit M. Morétain en souriant. Je me figure cependant qu'elle vaut bien six cents francs. Voulez-vous l'acheter ?

— La question n'est pas là. Ma conscience est inquiétée par un scrupule. C'est moi qui ai retenu les voyageurs dans la paroisse plus longtemps que vous ne le désiriez. Le pauvre diable a eu le loisir de tout examiner. Je suis donc l'auteur de sa tentation. Vous ne me rendrez du calme qu'en acceptant les trente louis que voici.

Le prêtre se trouva immédiatement humilié par cette proposition.

— De quoi vous mêlez-vous, monsieur Simon? vous ai-je accusé ? répondit-il vivement.

Puis, comme le repentir lui venait, il continua d'un air aimable :

— Au surplus, je n'ai rien perdu. La jument m'a été rendue, et elle est au pré à l'heure qu'il est.

— Mais on l'a surmenée, monsieur le curé ! Vous avez droit à une indemnité. Fixez-la.

M. Morétain aurait cassé les reins de Joachim avec enthousiasme. C'est pourquoi le *meâ culpâ* murmurait dans sa poitrine, et il reprit tout gracieux :

— Je vous vois venir, monsieur Simon. Vous vous intéressez à ces drôles, je ne sais pourquoi, et vous espérez m'amadouer avec votre or ; mais mon réquisitoire est prêt, je ne le modifierai pas.

— Au nom du pardon des injures, demandez qu'on adoucisse la peine.

— Je demanderai plus. J'obtiendrai un acquittement, et je n'aurai d'honoraires de personne, pas même de vous, monsieur l'abbé!

Ce disant, il monta légèrement sur l'impériale malgré son embonpoint.

Joachim aurait dû être plus content.

Mais cet acquittement restait encore problématique, et, en tout cas, il n'y aurait contribué en rien. Et puis, ce serait long ! Dans quelle dégradation morale Moab ne serait-elle pas plongée en habitant pendant un mois une maison de détention !

Il la voyait mêlée aux autres prévenus, portant peut-être leur costume. O horreur! on ferait tomber ces beaux

cheveux qu'il avait baisés ! Il fut entraîné vers les bâtiments de la mairie, par le désir de la revoir.

En chemin, il rencontra Saloméa.

— J'allais chez vous, monsieur, lui dit-elle, j'ai à vous parler de choses graves et longues.

— Chez moi, reprit-il, ma mère y est, et vous seriez peut-être gênée devant elle. Causons ici.

— Vous ne devez pas être vu avec la fille d'un homme soupçonné. Conduisez-moi à un endroit où nous serons seuls. Allez devant, je vous suivrai.

Ses mots se pressaient comme ceux d'une personne qui se serait hâtée de les répandre. Joachim était un peu troublé.

— Je ne sais où vous conduire, reprit-il.

— Vous avez peur. Mais tout ce que je vous dirai ce sera pour votre bien, monsieur Joachim.

Elle appuyait harmonieusement sur ce nom qui était comme une musique dans son oreille. Il entendit un cœur vibrer, et se reprocha d'avoir paru dur. Il réfléchit un instant. Ensuite :

— Allons, dit-il.

Néanmoins, il passa par la rue de la mairie. Quand il fut devant le soupirail de la prison, il devint très-pâle, et ses yeux s'y attachèrent.

Elle s'approcha de lui.

— Ne vous arrêtez pas, fit-elle. Ce n'est pas ici que vous devez la revoir.

Il était donc deviné. Cette profonde retraite de son cœur était visitée.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit-il.

— Je le sais, moi. Marchons plus vite ! Ne compre-

nez-vous point qu'il s'agit d'eux, et qu'il faut la sortir de là ?

Il ne pouvait rien discuter. Il suivit la rue qui sortait du village. Il s'était rappelé un petit pavillon dans une de leurs vignes, sur la hauteur, à gauche de la maison. La vigne était masquée par un rideau de peupliers et, excepté dans la saison du remontage des terres et des vendanges, il n'y passait jamais personne. Les après-dînées des dimanches de son enfance s'étaient écoulées là. Il y était venu avec des petites cousines en vacances, et quand on disait aux enfants : Allez jouer au pavillon de la vigne, les portes du paradis s'ouvraient. La bicoque avait servi autrefois à des usages plus profanes. Elle avait été un lieu de rendez-vous galants quand elle appartenait à un capitaine à la jambe de bois, qui la vendit au père de Joachim. Elle montrait un papier à tapisserie qui racontait des amours, et s'ornait de deux fauteuils en paille qui s'étaient souvent rapprochés.

Sur les volets, des cœurs enflammés avaient été taillés avec un canif qui faisait certainement des découpures à un contrat. Le pavillon ne formait qu'une seule chambre avec une porte et trois fenêtres regardant les quatre points cardinaux. Celle du nord, le pavillon étant sur la hauteur, donnait sur un petit ravin abrupt s'enfonçant d'une vingtaine de mètres dans une autre vallée. Entre la fenêtre et le ravin passait un sentier étroit. Il s'était débouché plus d'une bouteille de fines liqueurs, et fané plus d'un bouquet entre les murs. Le parfum y restait, malgré les pommes et les coings que la veuve Simon y laissait sécher. On pouvait s'attendre à ce que des refrains lestes se mettraient à chanter dans les angles. Les

choses y avaient les contours gais du dix-huitième siècle. Joachim sentait toutes ces malséances, mais il n'avait pas eu le choix pour dérober son entrevue.

Il monta dans la vigne, trouva la clef cachée sous une pierre d'un vieux mur, et ouvrit. Son cœur sautait comme s'il avait attendu Moab. On allait parler d'elle.

Saloméa marchait à cinq minutes derrière lui. Elle avait tressailli en mettant ses pas dans ceux de Joachim. Elle pensait qu'elle était d'âge et de figure à venir retrouver, dans un lieu semblable, et par une tiède journée, un homme qu'elle aimerait. Et celui-là aurait bien pu être Joachim !

Mais une nécessité pleine d'angoisse la poussait à un sacrifice complet.

Elle était belle comme la Fornarina ; son Raphaël regardait ailleurs.

Il lui avança un fauteuil, et il s'assit sur le rebord d'une fenêtre.

— Pardon de vous avoir fait venir si loin, dit-il, mais que me voulez-vous, mademoiselle Saloméa ?

Elle avait quelque chose de bien terrible à dire, car elle soupira profondément, et comme si elle eût été seule, avant d'ouvrir la bouche.

— Monsieur, répondit-elle après un silence, êtes-vous entièrement décidé à vous faire prêtre ?

Une question si nette était embarrassante.

— Le roseau humain ne peut jamais garantir qu'il ne fléchira pas, reprit-il ; cependant, autant qu'il m'est permis de fixer l'avenir, je crois que je me consacrerai à Dieu.

— Vous aurez tort, dit-elle en levant sur lui ses yeux

dont elle éteignait la flamme. Vous lui apporterez un cœur qui n'est peut-être pas à lui.

Il avait cru n'être que soupçonné.

— J'ai dit peut-être par courtoisie, reprit-elle. J'aurais dû dire, certainement. Vous aimez ma sœur.

Il trembla. Ensuite, le séminariste se trouva insulté, et il répondit avec indignation :

— Mademoiselle, qu'osez-vous penser !

— Oui, reprit-elle, c'est presque toujours triste d'aimer ! et on en veut à ceux qui nous découvrent le cœur ! Moab est une fille de l'Egypte, et vous êtes un enfant riche, et vous croyez avoir fait des vœux déjà éternels, comme si elles devaient durer, nos résolutions d'une heure ! Vous vous accusez, et vous ne voulez pas croire à cette dégradation ! et vous préféreriez la mort à l'amour ! Mais l'amour, c'est le souffle du bon Dieu sur la terre. On n'est pas plus coupable de le respirer que de voir du bleu dans le ciel. Il ne s'inquiète pas des distances. Il va de la très-petite au très-grand. La main qui a jeté les germes dans l'air n'a pas tendu des piéges. La loi qu'on vous impose n'a point été écrite au ciel. Qui n'aime pas, manque à la nature.

Il resta interdit devant cette affirmation. Il ne voulait pas être vaincu sans essayer de défendre l'école ; il trouva un argument personnel, le plus facile de tous, et dont on fait un grand usage dans les discussions théologiques.

— Mais alors, vous-même, vous seriez coupable, reprit-il, car vous n'aimez personne ?

— Qu'en savez-vous ? répondit-elle.

Elle eut bien vite peur de pleurer, si elle restait dans

ce mouvement, et elle voulut aller aux paroles courageuses, irrévocables.

Il n'avait pas les préjugés durs de la bourgeoisie ; mais il n'était pas mauvais fils, et il répondit :

— En admettant que j'aie été assez imprudent pour ne pas fermer les yeux devant la beauté de votre sœur, et que je consente à avoir menti jusqu'à présent, et que je sorte de la maison de Dieu pour m'établir dans la mienne, je reculerais toujours devant la douleur de ma mère, qui ne me comprendrait pas. Votre sœur ne réunit pas toutes les conditions qui me feraient trouver grâce devant madame Simon.

Saloméa reprit d'une voix un peu impérative :

— L'heure que nous passons ici peut engager votre vie et celle d'une autre. Il importe de ne rien dire qui ne soit la vérité. Me suis-je trompée? Aimez-vous Moab ?

Joachim se cacha la tête dans les mains, par une habitude du cloître, et il répondit à voix basse :

— Je crois que je l'aime !

Quoiqu'elle fût bien préparée, elle sentit une larme traverser son cœur.

— Alors, monsieur, ne vous lamentez plus, dit-elle. Moab est aussi riche que vous.

Il n'exprima point la joie qu'elle attendait.

— Je ne veux pas faire de questions indiscrètes, interrompit-il.

— Je vous expliquerai, dit-elle.

Elle alla vers les trois fenêtres et la porte, pour s'assurer qu'aucune oreille n'était ouverte près d'eux.

— Je suis la fille aînée du malheureux qui se nomme Juliuz, continua-t-elle en revenant. Ma mère mourut

très-jeune. Après cinq ans, mon père se remaria. Il épou s une des errantes de notre race, qui était Mahonnaise par hasard. Nous avons ce grand honneur. Que nous naissions à Paris ou à Londres, nous sommes Egyptiens. Ma belle-mère était cuivrée, comme si on avait placé son berceau sous un palmier du Caire.

« Vous la retrouverez dans la finesse des traits de Moab, mais surtout dans ses yeux profonds, incertains, caressants, infinis. Elle était beaucoup plus jolie que ma sœur. J'avais quinze ans quand elle s'endormit de son dernier sommeil, et je me rappelle des choses qui ne me frappaient pas alors. Que ce que je vais vous dire ne vous fasse pas prendre une mauvaise opinion de nous, monsieur Joachim.

« On ne nous apprend rien, et les privations de tous les jours ne nous disent que trop que nous n'avons d'autre fortune que la beauté. Mais je suis certaine que si on entourait notre enfance de sages conseils, notre race donnerait autant d'honnêtes femmes que la vôtre. Moab, quand on lui aura dit qu'il y a mieux à faire que de danser, deviendra une épouse modeste et fidèle.

« C'est pour la voir ainsi que je suis forcée de vous dire une chose douloureuse. Que mon père me pardonne de vouloir sauver ma sœur ! J'avais remarqué, tout enfant que j'étais, un grand jeune homme qui se trouvait souvent dans les villes où nous nous arrêtions. Il arrivait près de ma belle-mère, aux heures où elle était seule. Ils causaient ensemble, et les corbeilles se vendaient toujours plus cher dans le pays où il passait.

« Il venait s'asseoir dans les blés pendant qu'elle travaillait. Moab naquit. La pauvre femme s'en alla au tombeau, sa fille n'avait que sept ans. Je lui en voulus d'abord de

mourir et de nous laisser dans l'embarras, et de faire, en partant ainsi, un tel chagrin à mon père. Plus tard, je lui en voulus d'avoir causé avec ce jeune homme.

« Maintenant, je pardonne à la pauvre femme, car il dut y avoir bien des larmes dans cet amour caché. Je devins la mère des deux petits. Je préparais leurs vêtements, et un jour que je coupais une robe pour Moab dans un manteau qui avait appartenu à sa mère, je trouvai dans la doublure un papier. La mort avait surpris celle qui l'y avait mis avant qu'elle eût pu le retirer.

« Il faut vous dire, monsieur Joachim, que j'avais appris à lire, je ne sais comment; je me tire des livres imprimés, mais les écritures m'échappent souvent. Enfin, je ne crus pas mal faire en m'emparant d'un secret qui intéressait la famille, et je lus à peu près le papier. »

Cette analogie avec ce qu'il avait fait pour la lettre adressée à son père frappa Joachim, et il eut un mouvement de surprise.

— Continuez ! dit-il.

— Le papier portait que quand la fille de Juliuz se marierait, et à la condition qu'elle n'épouserait pas quelqu'un de la race des bohémiens, elle trouverait soixante mille francs déposés en son nom chez un notaire de Bayonne. Vous voyez bien que ma sœur ne vous ruinerait pas.

Joachim était anxieux. Mille affirmations et mille dénégations se pressaient dans son esprit. Il regrettait presque que les choses s'arrangeassent si facilement, car il était faible et ne savait guère prendre un parti.

— Et vous n'avez jamais parlé de cela à Moab? demanda-t-il.

— Cette donation n'accuse pas positivement sa mère, mais elle peut donner lieu à des conjectures. J'ai voulu les lui épargner. Quand elle se mariera, je donnerai le billet à son époux.

— Vous êtes sage et maternelle, Saloméa. Mais peut-être vous êtes-vous trompée. Où avez-vous laissé cette lettre ?

— Dans un coffre, au fond de la voiture. Je vous la montrerai, si vous êtes décidé.

Il ne répondait pas. Il se demandait s'il ne se déshonorerait point en trahissant l'Église, et s'il avait droit au bonheur, et s'il n'était pas déjà tout à fait prêtre.

Elle lut cette hésitation sur sa figure.

Elle s'indignait, elle désirait qu'il fût lié à Moab, pour qu'elle, Saloméa, n'eût plus jamais le droit de penser à lui.

— Et pourquoi ne vous décideriez-vous pas ? reprit-elle. Trouverez-vous, dans votre vie, une occasion de faire autant de bien ?

— Je m'en ferais à moi ; mais à qui encore ?

— Mon père sera condamné, si vous n'agissez pas. Si au contraire on voit sa fille mariée à un homme comme vous, je suis sûre qu'on n'osera pas le flétrir.

La vérité lui entrait dans le cœur. Cependant il éluda encore une réponse directe.

— Donnez-moi du temps pour réfléchir à toutes ces surprises, dit-il.

— On ne réfléchit pas pour savoir qui on aime !

— Si Moab avait été pauvre, j'aurais eu, pour me dégager de mes vœux, l'excuse d'un entraînement désintéressé. C'est la fortune qui m'arrête. Je paraîtrais faire un

calcul en l'épousant. J'aurais tenté une folie généreuse, mais un calcul, jamais!

— Ah! reprit-elle, immolez donc aussi quelque chose, vous! Acceptez d'être soupçonné, si vous faites une bonne action!

Il était ébranlé.

— Si encore elle m'aimait! dit-il.

— Est-ce qu'elle peut le savoir? Est-ce que vous n'êtes pas tout nouveau pour elle, vous qui venez avec vos douces manières, et votre grandeur d'esprit, vers cette enfant de la place publique; vous qui mettez votre main blanche dans sa main brune, et qui lui dites votre amour avec des mots qu'elle ne comprend pas? Permettez-lui de se reconnaître. Résistera-t-elle aux regards de vos yeux? Je ne le crois pas. Vous la verrez chaque jour se transformer. Je lui donnerai mon cœur: elle vous aimera.

— Mais je ne demande qu'à vous croire, répondit-il. Moab m'aimant un peu, et s'habituant à la maison, et devenue tranquille comme vous, et acceptée par ma mère, c'est un rêve.

— Vous me trouvez donc bien tranquille? demanda-t-elle avec un sourire attristé.

— Vous avez le repos d'une sainte, dit-il sans la regarder. Je vais parler à ma mère. J'écrirai à l'évêché.

— Vous n'aurez pas à prendre cette peine. Mademoiselle Alacoque disait tout à l'heure que le supérieur arrivait ce soir chez M. le curé.

— Ce soir?

— Vous lui parlerez.

— J'aurais mieux aimé écrire.

— Ce sera plus sage de dire vos raisons. Que je vou-

drais donc vous entendre ! Vous défendrez la liberté et l'amour. C'est si beau !

Sa voix vibrait.

— D'où vous sont venues vos pensées ? Vous avez lu beaucoup de livres ?

— Les pensées ne viennent pas des livres, dit-elle. Elles arrivent la nuit, le long des buissons, comme le vent.

Ah ! par exemple, j'ai trouvé un volume un jour sur la route : *Raphaël*, par un nommé Lamartine. Je l'ai relu plus de vingt fois. En voilà un qui ouvre le cœur ! Mais ne perdons pas de temps aux discours inutiles. Les heures sont si longues dans la prison ! Vous parlerez donc à votre mère ?

— Oui, je lui parlerai.

— Ce sera difficile, peut-être. Etes-vous sûr de la convaincre ?

— Si je ne la convaincs pas, je revendiquerai mon indépendance. Depuis que vous m'avez montré que j'étais amoureux, je me sens homme !

— Vous épouserez Moab ?

— Oui, avec transport.

A ce moment, la tête dure et menaçante de la veuve Simon parut à la fenêtre du nord, celle qui ouvrait sur le ravin de la carrière.

Elle avait une telle expression de haine désespérée, que Saloméa, tout intrépide qu'elle fût, se recula et se renversa sur son fauteuil.

Joachim se leva, pressentant un danger suprême.

Un quart d'heure avant, madame Simon était dans sa vigne, courbée sous les pampres, touffus à cette époque,

et occupée à arracher les mauvaises herbes. Elle vit arriver son fils.

Les nouvelles se répandent vite dans une bourgade oisive. Elle apprit la visite de Joachim chez le commissaire de police et sa proposition à M. Morétain pour l'indemniser du vol. On avait distingué des pièces d'or dans la main du séminariste. Elle avait été anéantie d'épouvante d'abord. Comment Joachim s'était-il procuré cette somme ? Bientôt elle s'était réjouie. Il est toujours bon que l'argent entre dans une famille. Son fils avait peut-être donné des répétitions au séminaire. Il en économisait, et en rapportait le prix. Ce serait une tendance à encourager. Restait son immixtion dans les affaires de Juliuz. A cela elle aviserait, fût-ce par la violence. Elle ne pouvait rien, tant que les circonstances étaient brûlantes. Elle essaya de calmer sa rage par le travail et monta dans sa vigne.

Joachim ouvrait le pavillon. Il allait lire sans doute, et se recueillir, et se repentir de ses méfaits. Elle ne devait pas se montrer. Mais elle eut un mouvement de stupeur quand elle vit une forme étrangère. Saloméa marchait lentement et laissait apercevoir sa grâce et sa beauté. Quoi ! elle entrait aussi dans le pavillon ! Elle s'enfermait avec Joachim ! C'était un rendez-vous, comme au temps du capitaine !

La robuste vieille femme se sentit faiblir. Non que sa morale fût sévère et qu'il lui répugnât de savoir que son fils sentait sa jeunesse ; ce n'était pas le scandale qui la consternait ; mais en s'arrêtant avec les filles, on dépense de l'argent. La pudeur lui arriva aussitôt qu'elle pensa que l'or pouvait s'en aller.

Elle bondit vers le pavillon. Elle marchait entre les ceps,

sans regarder où elle posait le pied. Elle heurta une vieille souche oubliée entre deux rangées de vigne. Son genou fut luxé. La douleur vint subite et acharnée. La veuve ne poussa pas un cri. Elle voulait surprendre les coupables. Elle alla toujours. Cependant les forces lui manquèrent. Elle dut s'arrêter plusieurs fois, ruisselante de sueur, chancelante, brisée et boiteuse. Elle perdit beaucoup de temps. Elle perdit aussi son bon sens. Elle n'entrevit plus que le désordre dans ses affaires et la ruine dans sa maison. La douleur mit un voile sur son esprit. Elle atteignit le pavillon, après avoir dépensé de l'héroïsme pour la colère.

En route elle avait fait son plan insensé. Elle ne tenait pas à la vie. Elle tenait à son bien.

Elle tourna le pavillon, se courbant devant les fenêtres, malgré sa torture, pour n'être pas vue, et parvint au petit sentier qui surplombait le ravin. Là, se démasquant du mur, tout d'un coup, d'un côté montrant le poing à son fils, de l'autre se penchant sur le précipice, folle d'avarice et de haine, elle s'écria :

— Si tu ne renvoies pas cette fille, et si tu ne me jures point que tu rentreras demain au séminaire, je te jure aussi, foi d'honnête femme, que je vais me jeter dans la carrière.

Son geste disait qu'elle le ferait.

Joachim s'élança par la fenêtre et soutint sa mère.

— Vous êtes blessée! s'écria-t-il.

— Qu'importe!

Elle se dégagea de ses bras et avança son pied malade sur le vide.

— Je ne te dis pas une menterie! reprit-elle. M'obéiras-tu?

Il regarda Saloméa, craintif et suppliant, et il eut l'air de lui dire :

— Voyez!

— Iras-tu voir le supérieur?

— J'irai.

— Et elle? continua madame Simon en montrant la jeune fille.

— C'est une sainte! dit-il.

La veuve Simon ricana sinistrement.

— Pour ces saintes-là, fit-elle, m'est avis qu'on prend un balai et qu'on les chasse d'un logis honnête.

Il rentra dans le pavillon.

— Pardon, dit-il en se voilant le front de la main et en s'agenouillant devant Saloméa.

Mais elle :

— Vous aimez votre mère! C'est le devoir de votre cœur ! dit-elle.

Et elle sortit par la vigne.

X

Juliuz avait les yeux fermés quand Equinoxe lança la clef dans la prison.

Moab regardait au soupirail, en entendant des pas dans la rue, et elle vit son frère.

— Père! dit-elle, l'enfant en a fait une soignée. Voici la clef de la liberté.

Les traits de Juliuz n'exprimèrent aucune joie. Il fixa la porte des yeux :

— Oui, dit-il, la serrure ouvre aussi en dedans. Ce sont des imbéciles qui ont bâti cette prison. Il n'y a pas de gardien dehors. Nous pourrons nous échapper, et ce serait trop bête de rester. Nous filerons.

Il avait l'accent morne.

— Ah! bien, moi je m'ennuie ici et je serai contente de

prendre l'air, dit Moab. Equinoxe a recommandé d'attendre la nuit.

— Equinoxe! pauvre dernier! je voudrais l'embrasser!

— Il se moque bien que vous l'embrassiez! Serrez la clef.

— Mais on ne peut pas venir.

— Il y en a peut-être deux. Vous ne pensez à rien.

— C'est vrai! répondit-il.

Ils ne se parlèrent plus. Les gendarmes avaient déposé dans le cachot, suivant la tradition, une cruche et un pain. Moab mangea. Juliuz ne pensa pas à l'imiter. Jamais un prisonnier n'eut moins d'entrain pour une évasion. Ses idées allaient à des choses découragées.

La nuit était déjà tombée par le soupirail. Il n'avait pas fait un mouvement.

Moab écoutait. On n'entendait aucun pas dans la rue.

— C'est l'heure! dit-elle à son père.

— Puisque tu le veux, allons-nous-en! répondit-il en se levant lentement.

Il se dirigea vers la porte. Juliuz tâta la serrure et il y fit entrer la clef. Elle tourna. La porte donnait sur un corridor noir, à la droite duquel montait l'escalier aboutissant à la rue. Quand Moab sentit l'air frais lui arriver au visage, elle ne put se retenir de frapper ses mains en s'écriant :

— Que c'est bon, la liberté!

Un grognement sourd lui répondit. Elle se rejeta sur son père.

— Regardez, dit-elle toute pâle, en montrant la dernière marche de l'escalier, sur laquelle s'allongeait une grande forme fauve.

— C'est un chien! répondit Juliuz, après s'être approché. Il est de taille, et nous ne passerons pas.

Moab se lamentait.

— Si tu veux, petite, et puisque tu tiens tant à courir, je vais m'avancer. Il se jettera sur moi; tu pourras sortir, dit Juliuz.

— Brave père! dit-elle en lui passant les bras autour du cou par un premier mouvement de tendresse, je te défends de remuer.

. . . .

Un quart d'heure auparavant, il se passait ceci dans la maison de Gervais.

Saloméa n'était pas rentrée. Alacoque avait obtenu de son maître la permission de rester pendant vingt-quatre heures à Castagne. Elle l'avait demandée, parce que son cœur se prenait de plus en plus pour Equinoxe, quoiqu'il n'eût aucune câlinerie. Il la séduisait par la seule grâce de l'enfance.

Elle s'était aperçue qu'il était gêné dans son bras gauche, l'avait attiré à part et, effrayée en voyant sa blessure, elle avait essayé de lui arracher la vérité qu'il ne lui dit pas. Il inventa une histoire de bataille avec un chat. Ils firent un traité. Alacoque promit qu'elle ne raconterait rien et il consentit à se coucher. Il avait fait son devoir. Son père et sa sœur allaient être libres ; il pouvait se laisser soigner en cachette.

Alacoque dit aux Gervais qu'il n'avait qu'un grand mal de tête, le mit sur son propre lit dans sa chambre, après avoir appliqué en secret une compresse sur la morsure. Madame Gervais, gagnée aussi par la jolie figure de l'enfant, ne permit pas qu'on le laissât seul, et il fut convenu

qu'on dînerait auprès de lui. On attendit Saloméa, et le repas n'eut lieu que très-tard.

Saloméa n'y parut pas.

Au dessert, Gervais dit à sa femme :

— Je vais faire un tour à la prison.

— Tu monteras la garde toute la nuit? demanda madame Gervais.

— Pas si naïf que cela! J'emmène un remplaçant qui vaut mieux que moi pour cette besogne.

— Mieux que toi, Gervais. Tu le nommes?

— Haffiz.

Equinoxe frissonna sous ses draps. La nuit allait tomber, ses ruses, son courage, son sang, rien ne servirait. Heureusement, la Gervaise sortit avec le lieutenant.

Il demeura seul dans la compagnie d'Alacoque.

Il avait vu, à sa grande surprise, le lévrier remuer la queue, tandis que la servante de M. Morétain le regardait par la fenêtre.

Il se rappela cette circonstance.

— Haffiz, c'est le chien? demanda-t-il d'un air innocent.

— Oui, un Persan.

— Ça mange les hommes, les Persans?

— Les hommes, je n'en sais rien, mais pas les femmes. Haffiz fait tout ce que je veux, et il ne m'a pourtant vue que deux fois.

— Ça suffit, mademoiselle Alacoque!

— Mauvais flatteur! dit-elle en l'embrassant. Ce bras va-t-il mieux?

Equinoxe avait la fièvre.

— Je suis guéri, répondit-il, et si vous étiez gentille, vous me laisseriez sortir un peu ce soir.

— Es-tu fou? Sortir!

— C'est mon idée que ça me guérirait. Je trouverai des camarades et nous jouerons à la tape.

— Et tu recevras un coup sur ta blessure. D'abord, si je te permets de sortir, j'irai avec toi.

Il avait ce qu'il voulait, mais il dissimula :

— Vous prendrez froid?

— Jamais! Je suis trop contente de te faire plaisir.

Equinoxe entendit tomber la chaîne du chien dans la petite cour. Il s'habilla très-vite.

— Qu'est-ce qui te presse tant? demanda Alacoque.

— Je ne trouverai plus personne et je ne pourrai plus m'amuser.

— Il a raison. Pauvre innocent!

Ils descendirent.

Equinoxe s'arrangea pour mener la promenade du côté de la mairie.

— Où sont donc tes amis?

— Ils sont là, répondit-il en montrant le soupirail.

— Les prisonniers!

— Dame! papa et ma sœur! Je voudrais bien leur dire bonsoir par en haut.

— Vas-y!

— C'est ça! pour me faire attraper par Haffiz?

— S'il n'y a que cela, je me charge de faire la place libre.

Elle s'approcha et appela le chien. Il hésita entre sa consigne et une voix qu'il aimait. Il se décida à venir à la voix.

Equinoxe prit son élan.

Alacoque, qui ne voulait pas voir le brigand, tourna la rue avec le lévrier.

Juliuz et Moab n'avaient pas perdu de temps. En voyant l'espace libre devant eux, ils étaient déjà sur la chaussée.

— Adieu, père, dit Equinoxe ; où vous retrouverai-je?

— Je serai tous les soirs près de l'étang. Mais pourquoi ne viens-tu pas avec nous?

— Je ne peux pas, je suis trop célèbre, dit l'enfant. On nous reprendrait! Et puis Saloméa aura peut-être besoin de moi.

— Adieu donc! dit Juliuz. Tu es chez des gens riches, continua-t-il, comme s'il avait répondu à sa pensée.

Equinoxe le devina et répliqua vivement :

— Je ne chipperai rien. Ils sont bons pour moi.

Il partit et rejoignit Alacoque.

— Allez plus vite, père! dit Moab.

— Il faudrait savoir où l'on va!

— Eh bien! et la voiture?

— Je ne peux pas la traîner, et les gendarmes me pourchasseront comme une bête enragée. Je n'ai rien à faire qu'à me cacher dans les bois, et ça ne me tente guère. Après ça, dans les bois, il y a des arbres, et on peut se pendre.

— Ne vous pressez pas. J'ai idée que je pourrai vous être de bon secours.

— Tu ne viens pas de compagnie avec moi? dit-il étonné.

— Je vous rejoindrai.

— Tu es maîtresse de toi. Mais ne fais pas de bêtises.

— Je connais le monde, répondit la fille de seize ans.

Ils se séparèrent sans plus d'émotion. Juliuz disparut dans la nuit. Moab resta seule, ainsi qu'elle le désirait.

Elle se rappelait Nicolas Blanchecotte, demeurant près de la mare. Ce personnage grossier lui représentait cent francs. Cent francs, c'était un cheval et la fuite, et la vie de son père, et la rencontre probable de Zaré sur les routes. Moab avait de la pitié filiale et des délicatesses!

Le moment était favorable pour une visite. La soirée commençait. Blanchecotte devait être chez lui, et ne dormait pas encore.

Il s'agissait de découvrir sa demeure dans les ténèbres. Moab ne pouvait pas se faire renseigner. Elle n'était en liberté que par fraude. Blanchecotte avait parlé de la mare. Ce ne pouvait être que de la modestie. L'étang devenait mare pour son peu d'ambition locale.

Mais la désignation restait vague. Il y avait une rangée de maisons devant la chaussée. Comment reconnaître celle de Nicolas Blanchecotte?

Moab avait un certain bon sens, malgré la frivolité de ses allures. Elle se demanda ce que pouvait être l'homme qu'elle cherchait. Il avait le costume des paysans, mais non leurs habitudes. Un paysan n'aurait jamais offert une somme pareille pour une visite. Car, après tout, ce ne serait qu'une visite! Blanchecotte devait être un propriétaire riche.

Mais la richesse n'impliquait pas qu'il eût une belle maison. Celui qui en a une se respecte et n'invite pas une étrangère à venir chez lui. Les yeux des voisins sont sur les façades cossues. Moab chercha parmi les habitations de peu d'apparence, et elles étaient en grand nombre à Cas-

tagne. Son poursuivant n'était pas marié. Elle ne fit que passer devant les habitations où elle vit les lampes reluire aux fenêtres pour éclairer un souper de famille.

Il n'aimait pas l'entourage; elle s'éloigna de celles où on parlait haut. Vers le milieu de la chaussée elle découvrit une petite maison, enclavée d'un côté par des écuries, et de l'autre par un verger où les arbres interceptaient les regards. Elle avait l'air de recéler un mystère ou un vice. Les maisons ont de ces physionomies-là. Les volets défoncés, les souillures du temps sur les murailles, les bandes de papier collées aux vitres, jamais de fumée sur les cheminées, la boue dans la cour, disent à l'unisson : Ici on ne pense pas à ce qui sourit dans la vie; on n'est pas pauvre, car il y a une plaque d'assurance sur la porte; on fait des calculs sombres. C'est la demeure du mal ou de l'ignorance du bien.

Moab entra sans hésiter. Elle était aussi sûre d'avoir trouvé la maison de Blanchecotte, que s'il avait laissé son nom sur les murailles. Elle le sentait aussi. Le vice a son odeur.

Elle s'approcha des volets. Elle vit Blanchecotte alignant des piles d'or sur une table, et de temps à autre ouvrant un portefeuille de cuir noir, dont il tirait des billets timbrés. Une chandelle éclairait toutes ces sales splendeurs. La soirée était fraîche et il n'y avait pas de feu dans le poêle. Blanchecotte grelottait sous une couverture de laine jaune, pliée sur ses genoux.

La chambre était sordide. Les pas se déposaient sur une couche de poussière. Cinq cartons s'étageaient dans un coin. Des souricières, devant les placards, attendaient leur proie nocturne. Le lit n'avait pas encore été refait. De

gros souliers boueux traînaient en plusieurs endroits. Et Blanchecotte paraissait content. Il n'avait pas soupé et ne pensait pas à manger. La récolte de l'or avait été bonne toute la journée. Il se nourrissait de la poussière de ses écus.

Avant de pénétrer dans ce cloaque, Moab voulut se rendre compte de la maison.

Elle était basse, elle n'avait qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée, qui ne formait qu'une seule chambre. Le premier avait deux fenêtres. L'appartement du haut était inhabité sans doute, car on n'y voyait aucune lumière.

Derrière la chaise de Blanchecotte, une porte entre-baillée devait donner sur une cuisine froide et sur un escalier. C'était un tombeau, cette maison! Moab frissonna et recula d'un pas. Il pouvait se passer des choses lugubres entre cet homme et elle. Ce n'était pas un logis pour la jeunesse. Cet air renfermé et sortant des poumons de ce vieillard l'asphyxierait. Si la peur la faisait crier, on ne l'entendrait de nulle part.

Mais elle pensa à la petite voiture qui ne remuait plus, et à la gendarmerie qui chercherait et trouverait son père, s'ils ne quittaient point le pays. Elle surmonta le dégoût et elle frappa sur le volet.

Blanchecotte ne recevait jamais le soir. Il regarda un vieux fusil au mur, laissa le marteau retomber trois fois, et cria à la fin d'une voix mécontente :

— Que me veut-on?

— On veut entrer, répondit Moab.

Elle avait un timbre d'enfant, quoique un peu éraillé par les chansons. Il ne reconnut pas le son de ces paroles, mais il comprit que le visiteur n'était pas dangereux.

— Repassez demain, dit-il sans se lever. Je n'ouvre pas à la nuit.

— Mais venez donc voir au moins qui vous refusez! reprit-elle.

Il transporta sa chandelle vers la fenêtre, entr'ouvrit le volet et mit le rayon sur la figure de Moab.

— Mal de fait! s'écria-t-il, c'est vous! je croyais qu'on vous avait mise à l'ombre.

— On a essayé, mais me voilà tout de même. Comme on pourrait me reprendre, je viens savoir si vous voulez me cacher.

Il ne répondit rien d'abord, et parut du même coup contrarié et charmé. Enfin, au bout de quelques réflexions :

— Certainement que je me souviens de vous et que je vous ouvrirai. Attendez un peu.

Elle entendit qu'il fermait des tiroirs. Elle ne pouvait guère se formaliser de ces précautions, à cause de l'endroit dont elle sortait. Elle se promit cependant de mettre sa défiance en compte.

Il vint à la porte après cinq minutes, et accabla Moab d'un sourire.

— Ne faites pas de bruit, dit-il à voix basse, rapport à la servante.

Elle s'étonnait.

— Vous n'êtes donc pas seul? répondit-elle.

— Non, depuis deux heures. C'est une folie que j'ai faite. Cette fille est en haut, et il est inutile qu'elle entende ce que nous allons dire, car nous en avons long à nous raconter!

Il rit de nouveau, ce qui fit que Moab se félicita qu'il y eût une autre personne dans la maison.

Il l'introduisit, avança une chaise et eut la galanterie de proposer à la visiteuse son horrible couverture de laine.

— Je n'ai pas froid ! répondit-elle.

— Dites donc, vous ne m'avez pas prévenu, comme je vous l'avais demandé. Il n'y a ni rôti, ni salade. Mais nous trouverons des œufs.

— Je n'ai pas faim ! dit-elle.

— Mais à propos, reprit-il, je compromets ma tranquillité en vous recevant.

— J'y compte !

— Après tout, vous sortez de prison ! Comment vous a-t-on lâchée si vite?

— Je me suis sauvée.

— Une évasion ! dit-il en pâlissant. Et vous venez chez moi ! Je serai complice !

— Est-ce que je ne vaux pas que vous soyez un brin inquiété ? dit-elle.

Elle fit descendre le capuchon relevé sur sa tête et secoua ses cheveux d'or. Elle dégrafa aussi sa mante et sa taille fine se déroula dans ses contours purs, ainsi que le marbre d'une colonne. Le taudis eut un coin éblouissant, comme un palais en fête.

— Vous valez tout ! et je serai votre complice tant que vous voudrez, et vous ne m'inquiétez déjà que trop ! répondit-il transporté et tout haut, oubliant déjà que la servante pouvait l'entendre.

— Alors donc, sachez l'histoire, reprit-elle en voyant son enthousiasme. Notre cheval a crevé de vieillesse. Vous m'avez dit que vous me donneriez cent francs de bonne amitié, si je venais en votre logis. Me voilà venue.

— Je ne me dédis pas, quoique j'aie été téméraire dans

mes propos. Mais en ce monde, on ne donne rien pour rien, à ce qu'il me semble.

Elle le pénétra de son regard clair, noir et dur.

— C'est juste! que voulez-vous?

Il fut déconcerté devant la latitude que lui laissait cette question.

— Nous verrons cela plus tard, reprit-il. Auparavant, causons.

Il chercha à se donner un air aimable, mit quelque ordre dans la chambre et alluma une seconde chandelle.

Moab l'interrompit :

— Je suis bien fatiguée, pour avoir été accroupie tout le jour dans cette cave, et je ne regarde qu'après le moment où vous me donnerez un coin et une chaise pour dormir. Il convient de régler nos affaires tout de suite.

Cette précipitation l'incommodait. Il chercha une diversion.

— Nous avons tout le temps, reprit-il. Mais pourquoi diable a-t-on mis votre père en prison?

— Les gens ne vous en ont point parlé?

— Non; j'ai couru le pays tout le jour et ne me suis amusé nulle part.

— Mon père a pris une pouliche qui ne faisait rien dans le pré et l'a attelée à la voiture, à cette fin que nous puissions chercher notre vie. Il n'y a pas de mal à cela, n'est-ce pas?

— Il n'y a pas de mal est bientôt dit!... C'est un vol!

— Eh bien! après? Est-ce qu'on vous accuse de vol, parce que vous prenez un peu d'air dans le pays pour respirer? Est-ce que vous croyez que le bon Dieu reconnaît la propriété d'un bourgeois sur les animaux? Il les a

faits pour courir dans les espaces, comme il a fait l'eau pour courir dans la rivière. Tant mieux pour le plus adroit qui s'empare d'un cheval ou d'un poisson.

— Mais cependant les lois...

Elle fit un geste d'impatience.

— Je ne suis pas ici pour que vous me parliez comme Saloméa ! dit-elle.

— Qu'est-ce que Saloméa ?

— Ma sœur, une grande qui a aussi de grands mots dans la bouche, mais qui nous aime du fin fond du cœur. Je ne prétends pas vous voler, soyez tranquille ! Que voulez-vous pour vos cent francs ?

Blanchecotte était fort perplexe. Il y avait une telle assurance naïve dans les paroles de Moab, que le cynisme en était exclu. Il aimait surtout les préparations. Elle les écartait avec une ténacité désespérante.

Cependant il fallait répondre.

— Je veux un baiser d'abord ! dit-il d'un air prussien.

— Prenez !

Elle lui tendit son front, mais d'une façon si dédaigneuse et si hâtive qu'il put à peine l'effleurer, et qu'il ne fut guère plus avancé dans ses bonnes grâces après cette caresse, qu'auparavant.

— Êtes-vous content ? lui dit-elle.

— Eh ! content, enivré, de même que si j'avais mis la tête dans une cuve après les vendanges.

— Alors, donnez-moi la somme.

— Vos paroles vont un peu vite, ma mie. Cent francs pour vous avoir embrassée, comme j'aurais fait à ma grand'tante ?

Elle se mit à rire.

— Votre grand'tante aurait-elle été cause que les gens se retournent sur la place? Les hommes auraient-ils dit mille sottises en la voyant? Si elle s'était regardée dans ce miroir, comme je le fais par bonté pour vous, y aurait-elle laissé une image qui vous poursuivra le restant de vos jours? Allons, ne vous plaignez pas et donnez-moi mon dû.

— Ça ne se terminera pas ainsi, et vous me tenez pour plus bonasse que mon père ne l'a voulu! Je ne baillerai le billet que quand j'aurai mêmement baisé votre pied dont je suis affolé depuis que je l'ai vu danser devant le monde.

— Ça vous suffira?

— Oui! foi d'homme!

Blanchecotte était diplomate et savait que le premier article d'un traité en amène toujours un second. Elle se tourna contre le mur, défit son brodequin et son bas, et ramenant sa chaise, elle montra son petit pied.

— Mettez-vous à genoux, dit-elle, et donnez-vous-en à votre aise!

Puis, tout d'un coup, cachant ce bijou sous sa jupe :

— Je vous connais! ajouta-t-elle. Payez d'abord!

Il ne se le fit pas redire, et glissant dans sa main un des billets qu'il avait toujours dans sa poche:

— Je veux le baiser, dit-il, jusqu'à ce qu'il n'en reste rien.

Elle ne sut pas rester impassible pendant cet acte de commerce. Elle eut le dégoût de sentir ces lèvres sur sa peau brune, et l'ardeur que montrait cet acheteur l'effraya. Elle se leva, et retirant son pied, sur lequel il se penchait tout entier :

— Bonsoir! fit-elle. J'aime mieux la rue que cette maison.

Il demeura ébahi.

— Vous vous ensauvez? dit-il.

Elle allait vers la porte.

— Et avec mon argent encore! reprit-il en courant après elle et en lui barrant le passage. On voit bien que vous êtes la fille de votre père, et que vous vous entendez à prendre le bien d'autrui! Ah! voleuse de l'argent et du cœur! Mais non! pardonnez-moi! avec ces yeux dans lesquels on descend comme dans un puits sans fond! avec ces bras dont on voudrait faire le tour pendant des journées de quarante-huit heures! avec ces cheveux pour qui je troquerais toutes les moissons de la plaine! voleuse de cœurs seulement. Danse pour moi tes pas de chevrette! chante-moi tes chansons de folie! remplis ma chambre de ton rire! Je te donnerai plus d'or que tu ne pourras en emporter! Je suis riche.

« Quoi! j'ai reproché cent francs à ton petit nez rose, à ta bouche brillante qui a des lèvres de cerises! Pardonne-moi ce que j'ai dit, et crois à ce que je ferai pour toi. Je t'aime! je t'aime!

Il la serrait à l'étouffer. Elle se reculait et se dérobait, toujours ressaisie. Cette attaque et cette défense allaient se réduire à de la gymnastique.

Brusquement les bras de Blanchecotte se détendirent.

— Avez-vous entendu? demanda-t-il.

Elle se crut délivrée, et le raillant pour se venger :

— J'ai entendu un hibou! dit-elle.

— On a marché là-haut. C'est la servante!

— Devez-vous l'épouser? répondit-elle.

— J'y avais songé en la prenant. Mais à cette heure je ne rêve plus que de vous, et vous régnerez sans partage.

Le bruit en haut avait cessé.

Blanchecotte ne voulait pas être joué une seconde fois, et comme Moab touchait à la porte, il en retira la clef.

— Maintenant, mademoiselle, s'écria-t-il avec un rire de faune, la petite souris ne sortira plus.

Elle eut une frayeur vraie. Elle se vit déjà terrassée par ce vieillard infect. Elle crut à la mort de ce qui lui restait d'honneur, dans cette maison sans échos, et dans ces ténèbres. Elle comprit presque ce qu'était la vertu par l'épouvante qu'elle eut d'être possédée.

Elle s'avoua qu'une fille qui a consenti à vendre son front et son pied, est mal fondée à défendre le reste de sa personne, et qu'elle s'était assez avilie pour qu'il fût ridicule de la respecter. Elle trembla d'indignation. Cette courtisane inconsciente ne consentait pas à la livraison. Les instincts de la liberté de sa race l'emportèrent sur ceux de sa vénalité. Elle poussa un cri de joie en apercevant le fusil pendu au mur, elle s'en empara, et dit avec un frémissement d'orgueil :

— Si vous faites un pas, je tue vous ou moi, n'importe !

Blanchecotte passa une minute désagréable. La petite avait dû s'exercer à tirer des alouettes, le long des routes, avec le fusil de son père. Le richard tenait à sa peau, et il ne se souciait pas que la jolie fille se détruisît et mît un drame dans sa maison. Quant à essayer de la désarmer, c'était dangereux. Il prit alors un de ces partis imprévus qui réussissent presque toujours. Il pouvait acquérir une maîtresse, et ne plus perdre son temps.

Il ne répondit rien, ne se retourna point, et n'eut pas

l'air de s'apercevoir qu'elle eût parlé. Il alla vers sa table, se rassit sur son vieux fauteuil, dont le siége était devenu luisant, comme un dôme en tuiles, rouvrit son portefeuille, reprit sa plume et se remit à compter. Son sang-froid était tel, que par instants il oublia qu'il y avait derrière lui un fusil braqué, et qu'il fit des additions justes.

Le temps s'écoulait. Blanchecotte trempait stoïquement sa plume dans son encrier, et faisait des petits monologues de chiffres. A un moment donné il se mit à rire, comme s'il avait été content du résultat de ses opérations.

Moab l'avait vu s'asseoir avec une surprise démesurée. On n'avait jamais fait une telle réponse à une menace de mort. L'effervescence de Blanchecotte n'était plus à craindre et la jeune fille n'avait plus de raisons de se défendre. Mais on est toujours un peu ridicule quand on a menacé en vain. Elle était irritée et rassurée. Il se moquait d'elle, et elle ne pouvait plus l'interpeller.

Elle avait été un peu loin en s'emparant du fusil. Elle voulut pourtant essayer encore une démonstration et arma le protecteur de ses charmes aussi bruyamment que possible. Blanchecotte ne fit aucun mouvement et continua à écrire. C'était un héros; mais, par la même occasion, c'était un impertinent qui revenait à ses affaires, comme si elle ne l'avait pas honoré de sa visite.

Le dépit et la colère empêchèrent Moab de flairer une ruse dans cette indifférence. Cependant cette situation ne pouvait pas durer toute la nuit. La jeune fille montait sa faction depuis un quart d'heure, son fusil à la main. Elle changea de place et s'avança vers Blanchecotte, sans trop savoir ce qu'elle allait dire. Elle marchait vite.

— Qui est là? s'écria-t-il.

L'impertinence dépassait toutes les bornes.

— Mais c'est moi! répondit-elle, moi que vous n'avez pas oubliée, je présume.

— Parfaitement oubliée, au contraire.

— Je vous ferai souvenir! répondit-elle en montrant son arme.

Il haussa les épaules.

— Ne jouez pas avec ça : je ne réponds pas qu'il ne vous éclate pas dans les mains.

Elle reprit un peu de sang-froid.

— Le fusil pour la clef, si vous voulez! fit-elle.

— J'accepte, répondit-il.

Et d'un tour de main, il enleva l'arme par le manche, avant que Moab eût songé à la retenir; puis, détachant promptement la capsule et la faisant partir sous son talon :

— Je vous rends votre outil, reprit-il, quoiqu'il soit bien lourd pour vos doigts.

Moab rejeta l'arme avec fureur.

— Vous n'avez ni cœur, ni parole, s'écria-t-elle, et quelqu'un qui vous donnerait un mauvais coup rendrait service aux pauvres gens! car vous avez abusé de ma misère pour m'attirer, et de ma faiblesse pour me perdre!

Elle pleurait des larmes de rage.

— Vous perdre! répondit-il en riant, il y a beau temps que ce doit être fait, à ce qu'il me semble.

La colère monta aux lèvres de cette étrange fille; elle défendit la vérité et son innocence :

— Et c'est ce qui vous trompe! proclama-t-elle vertueusement et effrontément. Jamais on ne s'est approché de moi, et on ne s'en approchera qu'avec mon consente-

ment, et ce n'est pas à votre figure que je le donnerai! Si vous me faites violence, il faudra me tirer le sang des veines, car sitôt hors de chez vous, je crierai votre lâcheté et je vous ferai aller aux galères! Si vous m'aimez, je vous hais.

Elle ne s'apercevait pas que les attestations qu'elle se donnait ne faisaient que l'exciter davantage.

— Je connais la valeur de toutes ces injures-là! répondit-il en ricanant. Il y a des filles qui me les ont dites, et de pires, et qui ensuite se traînaient à genoux pour que je les épouse. Tu seras à moi. C'est ton sort que de m'appartenir.

— Est-il possible que ça finisse ainsi! reprit-elle effarée. Mon Dieu! mon Dieu!

— Il n'y a qu'un Dieu, c'est l'amour!

Elle devint tout d'un coup tremblante :

— Par pitié, épargnez-moi! reprit-elle en croisant ses mains devant elle. Je ne vous en voudrai plus! C'est ma faute! je n'aurais pas dû venir et ne pas me laisser embrasser! Mais que voulez-vous? Si on m'avait donné de l'éducation, je ne serais pas tombée si bas, que d'entrer chez vous, à la nuit, comme une mendiante. C'est que je ne sais pas où il faut aller, moi! Peut-être bien vous ai-je dit des mots qui ont été cause que vous vous êtes trompé! Pardonnez-les-moi! Je corrigerai mon langage, j'irai au catéchisme! Monsieur, n'abusez pas de votre force. Car vous êtes très-fort pour votre âge.

« Et quand je parle de votre âge, j'ai tort. J'en connais des jeunes qui sont moins avenants que vous. Mais ce n'est pas mon affaire, d'être à vous. Nous ne sommes point du même sang! Vous en trouverez de plus mi-

gnonnes dans le pays, qui donneront leur cœur à vos paroles. Épargnez-moi. Ouvrez la porte ! Si on me voit sortir, je dirai que c'est vous qui n'avez pas voulu de moi ! Soyez gentil ! Je reviendrai de bonne amitié. Allons ! c'est dit : ouvrez moi !

Pour la première fois, la nature donnait sa note juste à sa voix. Mais Blanchecotte était trop grossier ou trop exalté pour l'entendre.

— Généreux ! répondit-il, je le serai, je le suis, et bête en même temps. Prends ce que tu voudras sur la table. Tu ne prendras jamais assez.

Il voulut l'enfermer dans ses bras.

Elle s'élança par la chambre. Elle courait de coin en coin, se garant avec les meubles, et se dérobant à mesure qu'il gagnait de l'espace sur elle. Mais le pied lui glissa et elle se heurta à l'encombrement de la pièce. Elle tomba en poussant un cri.

La porte du fond s'ouvrit, et la servante parut.

— Ne crains rien, Moab, dit-elle, tu coucheras avec moi.

Et Moab, folle de surprise et de joie, se releva et se jeta au cou de Saloméa.

XI

Saloméa, après être sortie de la vigne, s'était souvenue de la rencontre que Moab avait faite à Noisy-le-Châtel, et du vieux paysan auquel elle avait parlé.

Elle s'était dit, par un instinct maternel, que si Moab sortait de prison, elle aurait la hardiesse d'aller chercher un asile chez Blanchecotte. Or, il y avait toutes sortes de raisons pour que Moab ne fût pas détenue longtemps, la justice n'ayant rien à lui reprocher que d'être la fille de Juliuz.

Quoique Saloméa n'eût donné qu'un regard à l'usurier, elle avait vu qu'il était un homme de la pire espèce. Elle devait donc être là, si Moab entrait dans sa chambre.

Elle ne pouvait être présente à toute heure que si elle se faisait de la maison.

Elle allait au plus pressé et au plus honnête toujours.

Elle arriva vers Blanchecotte et lui demanda sans préparation s'il la voulait pour servante.

Il n'avait jamais admis qu'il pût en avoir une, ce luxe mettant du désordre dans sa vie. Mais si Blanchecotte était avare, il était connaisseur. Il y avait toujours quelque chose de tentateur dans le sang des Juliuz.

Saloméa était moins belle que sa sœur. Mais Blanchecotte ne savait pas quand il reverrait Moab, et ignorait la parenté. Il fut de nouveau sous le fluide de cette race. Il accepta la servante dans l'espoir d'en faire sa maîtresse. Elle était arrivée à cinq heures du soir. Il n'osa lui demander aucun service, et il l'installa dans la chambre d'en haut.

Le plancher était épais; Saloméa, ne prévoyant pas que la liberté fût rendue si vite à Moab, avait calculé sur un séjour d'une semaine chez Blanchecotte, et ne se tint pas aux aguets le soir même. Elle ne s'était pas déshabillée pourtant, parce qu'elle percevait un bruit vague en bas. Mais le cri de Moab perça les murs. Elle se précipita dans l'escalier et ouvrit la porte.

Blanchecotte s'était senti gêné auparavant devant la figure placide de Saloméa. Cependant sa dignité de maître exigeait qu'il se fâchât.

— De quoi vous mêlez-vous? dit-il d'un ton brusque, et qui vous appelle?

— Ma sœur, répondit-elle simplement.

Il resta stupide.

— Il fallait dire que vous étiez de cette famille de démons, je ne vous aurais jamais prise à mon service.

— C'est pourquoi je m'en retire, monsieur. Je vous demande pardon pour le dérangement que je vous ai

causé, puisque vous ne regrettez pas vous-même, avec une seule parole, la méprise que vous avez faite. Bonsoir, monsieur. Ouvrez-nous.

Il ne pouvait pas prolonger une discussion où il n'aurait pas brillé. Il prit la clef et la fit tourner dans la serrure.

Pour sortir, Saloméa dut passer devant la table. Elle y vit de l'or. Elle pâlit encore plus.

— J'espère qu'il ne t'a rien donné ? dit-elle à sa sœur.

— Il m'a donné cent francs, répondit Moab sans baisser les yeux.

Saloméa eut un geste de honte.

— Rends-les ! dit-elle.

— Non ! répondit Moab d'une voix ferme. Je les ai gagnés.

— Tu mens ! rends-les, je le veux !

— Et moi je ne le veux pas. Comment punir cet homme, si on ne lui tire pas une palette d'or ? D'ailleurs, ils sont à moi ! Et si tu savais ce que j'en veux faire ?

Moab était dans la cour tout en parlant.

Saloméa se retourna vers Nicolas Blanchecotte :

— Monsieur, dit-elle, je ne sais pas si j'aurai cent francs jamais. Si je les ai, ils viendront ici !

Il haussa les épaules et ferma violemment la porte.

Saloméa emmena Moab chez madame Gervais. Elle se fit raconter l'évasion.

Le lendemain, les événements se pressèrent.

Joachim avait traîné à grand'peine sa mère à la maison. Elle était joyeuse, elle, du résultat obtenu et ne regrettait pas sa blessure. Pour lui, il pensait qu'il souffrait plus dans son âme que les martyrs dans leur corps. Il avait

fait un serment à sa mère. Il était attaché irrévocablement à l'Église et ses liens étaient rivés à ses plaies.

Il se dirigea vers le logis du curé de canton, le supérieur du couvent devait y être.

En chemin, il rencontra Alacoque.

Elle aimait beaucoup le séminariste, et avait souvent herché à lui faire la vie douce, dans la maison de M. Morétain. Depuis deux jours, elle entendait raconter sur lui des choses qui la poussaient à intervenir. Elle fut frappée de l'apparence désolée de son protégé.

— Bonjour, monsieur Joachim, lui dit-elle. Vous allez chez M. le curé de canton?

— Oui, répondit-il tristement.

— Quand vous y serez allé, ce sera quasiment comme si vous aviez prononcé vos vœux. Le supérieur y est. Ces messieurs tiennent note des moindres paroles. Prenez garde à vous.

Joachim soupira; cependant il répondit :

— Je n'ai rien à craindre de moi, ni des autres. Je ne répéterai là-bas que ce que j'ai toujours dit, et on ne m'apprendra aucune chose nouvelle.

— Qui réfléchit longtemps, agit mieux. Donnez-vous encore le loisir de penser à ce que vous allez faire.

— Mon parti est pris, et c'est une force souveraine que la vocation.

— Malheureusement, mon enfant, dans ce que vous dites là, la musique ne va pas avec les paroles. Je gagerais que, tout brave garçon que vous êtes, vous ne ferez pas un bon prêtre. Or, il y en a assez de bons dans le diocèse, pour qu'un qui se trompera ne fasse pas grand

tort à l'Église; mais, vous étant trompé, vous souffrirez, et c'est ce qui ne me va point.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, Alacoque, reprit-il un peu confus, et vous ne me connaissez point comme je me connais.

— Pauvre enfant, reprit-elle, les choses n'échappent pas à l'œil qui regarde avec amitié, et ce n'est point parce que je ne suis qu'une domestique qu'il m'est défendu d'affectionner ceux de la maison. Vous remplissez de votre écriture un tas de pages, comme si vous écoutiez tout ce qui vous chante dans la tête. Un prêtre ne doit rien inventer, et se contenter de ce qu'on lui a fait apprendre. L'Église est vieille et méprise les jeunes gens qui lui disent des sornettes. Vous n'avez pas l'esprit tourné à ce qu'on appelle les pratiques. Je vous ai vu aller chercher, par distraction, un morceau de veau dans l'armoire, un jour de quatre temps, quoique vous ne soyez guère porté sur votre bouche. Vous oubliez souvent de faire le signe de la croix, quand l'Angelus sonne, et vous avez l'air ennuyé en disant votre rosaire. Un prêtre qui suit sa voie ne fait que des mouvements réglés. Vous avez des camarades de votre âge, et lorsqu'un ami arrive, vous vous plaisez à l'emmener dans des promenades. On vous apprend au séminaire qu'on doit toujours être trois et que c'est un péché de donner son amitié à un autre qu'à Dieu. Enfin vous n'êtes pas de mauvaise humeur quand une paroissienne vous parle, et vous n'en voulez point à une femme parce qu'elle est jolie. J'ai vu de mes yeux votre main trembler dans celle de la petite bohémienne. Du reste, je ne vous blâme pas, bien au contraire ; mais, ainsi

outillé, vous enfermerez le diable de compagnie avec vous dans votre presbytère.

Joachim frémit et se sentit de l'impatience contre la vérité.

— Ne me dites rien de plus, mademoiselle Alacoque, interrompit-il. La liberté n'est pas de ce monde, sans doute. Je ne m'appartiens pas.

Il s'éloigna à la hâte.

Alacoque souleva le coin de son tablier pour essuyer une larme.

Il désirait n'être pas aperçu dans le village. Il coupa à travers champs, pour gagner la cure. Son chemin exigeait qu'il suivît une haie haute. Il vit bientôt devant lui, sur la pente de gazon qui descendait du buisson, un couple qui lui jeta un frisson au cœur. C'étaient un homme de son âge et une jeune femme, assis l'un près de l'autre, presque enlacés dans une confidence, et se donnant la joie de répandre de fraîches paroles, dans une fraîche matinée. Ces étrangers étaient de la ville.

Ils avaient loué pour quelques semaines une maison sans habitants. On ne savait pas s'ils étaient mariés, mais ils répandaient des aumônes, et payaient tout très-cher. On leur pardonnait leur bonheur.

Joachim avait entendu parler d'eux.

Ils formaient le groupe charmant qui flotte dans les jeunes imaginations. L'amoureux avait passé son bras sous la taille de sa maîtresse, et il pressait de ses lèvres une de ses boucles, couleur de framboise. Elle regardait tantôt lui, tantôt le paysage, de même que si elle avait pu ramener toute la lumière qu'elle prenait au ciel, sur la figure qu'elle aimait.

Leur sourire descendait dans leurs paroles. Le buisson avec tous ses nids du printemps n'avait jamais entendu de musique plus murmurante.

Joachim s'arrêta, à la fois enivré et irrité. Il aurait pu être celui-là ; il savait où se trouverait pour lui celle-là. Il n'avait qu'un mot à dire, la vision deviendrait réalité. Et ce mot était cruellement impossible. Il se serait détourné, s'il n'avait pas redouté que la fuite ne parût une indiscrétion. Il dut donc passer dans cette clarté d'un bel amour.

— Bonjour, monsieur l'abbé, lui dit le jeune homme. Donnez-nous votre bénédiction !

Il ne répondit rien et salua gauchement.

— Peut-on faire des prêtres si jeunes ! dit la dame à demi-voix.

Joachim l'entendit.

Ainsi tous les hasards conspiraient pour rouvrir les lèvres de sa blessure. Et le pauvre garçon se disait :

— Plains-toi, car personne ne te plaindra plus ! On te jugera un ambitieux, quand tu n'auras été qu'un asservi ! On te croira destiné à une mitre d'évêque, quand tu ne porteras jamais qu'un cilice. On dira : ce jeune homme est austère, et tu ne seras qu'un révolté ! Pleure les dernières minutes de la liberté. Monte par ce chemin, dans lequel une loi barbare te condamne à la solitude ! et ne regarde plus les champs où tout est harmonie. Qui dit harmonie, dit union, et tu es voué à un abandon et à une stérilité éternels ! N'écoute plus les oiseaux : ils sont deux ! Ne regarde plus les vagues de l'étang : elles se suivent et elles se caressent. Tu seras seul ! *Væ soli !*

Il répandait ainsi ses lamentations ; mais quoiqu'il se fût attardé dans ses tristesses, il finit par arriver. Devant

la porte, il trouva M. Morétain, qui moins que jamais se soupçonnait du cœur.

— Je suis revenu ici pour vous parler, dit-il. J'ai appris que M. le supérieur était arrivé. Je voulais vous voir avant que vous n'allassiez à lui.

— Vous êtes trop bon de vous être dérangé, monsieur.

— Quel besoin avez-vous de voir M. le supérieur ce matin?

— Je crois que, le sachant à Castagne, mon devoir est de me présenter à lui.

— Je ne comprends pas la nécessité, répondit M. Morétain avec le ton d'un homme qui ne veut pas dire tout ce qu'il sait. M. le supérieur a bien d'autres choses à faire que de recevoir ses séminaristes.

— Je ne le retiendrai pas longtemps.

— A votre place, je ne me présenterais pas.

— Pourquoi?

— Parce que vous n'y êtes pas forcé. Tenez, Joachim, j'ai une proposition à vous faire. J'ai agi trop vite l'autre jour, en vous renvoyant de Noisy-le-Châtel, car je vous ai renvoyé et c'est un remords. Si vous voulez, nous y reviendrons ensemble et sur-le-champ.

Joachim était touché par cette proposition affectueuse.

— J'irai passer deux jours auprès de vous, monsieur le curé, après ma visite faite.

— Non! avant! Nous nous en irons le long des peupliers, en lisant notre bréviaire, et le temps nous durera moins. Une fois à la maison, je ferai de vous une inspection sévère, car ceux qui entrent dans notre régiment n'en sortent plus, et il ne faut pas faire de bêtises. Et après tout, si la vocation n'y est pas, je dirai deux mots à madame Gervais, et nous vous chercherons une femme.

Joachim rougit.

Un secours inespéré lui arrivait. Mais il avait donné sa parole à sa mère.

— Vous êtes bon, monsieur le curé, reprit-il en lui serrant la main.

— Non, je ne suis pas bon. J'ai eu une colère contre vous, une de ces vraies colères de sergent, qui donnaient la colique à toute la compagnie, et dont j'aurais dû me défaire en même temps que de mes galons.

— N'en parlons plus. Ma résolution est prise. Laissez-moi passer.

M. Morétain eut un geste violent.

— N'y allez pas! tonnerre!...

Il s'arrêta épouvanté.

— A la bonne heure! se dit-il. Ça va bien. Je vais blasphémer, et à la porte de mon chef.

Puis il reprit tout haut :

— Monsieur Joachim!

Mais Joachim était déjà sur les premières marches de l'escalier.

— Pauvre jeune homme! se dit-il. J'aurais tant voulu... Allons retrouver Alacoque! Pourtant elle me grondera puisque je reviens chou-blanc. Mais j'ai fait ce que j'ai pu!

Il se rendit chez madame Gervais.

Le prêtre habitait la plus vieille maison de Castagne, une tour carrée du douzième siècle, où des rois de France avaient pris gîte, disait-on. Cette résidence avait un air sinistre et impitoyable. On devinait que des scènes très-dures s'y étaient passées. Il n'était pas question de désobéir quand on se trouvait sous ces voûtes.

Le maître du logis occupait le premier étage.

L'escalier à vis tournait longtemps. Ceux qui le grimpaient ne pouvaient pas voir ceux qui étaient en haut. Sur la dernière marche, Joachim trouva sa mère assise. Il comprit une nouvelle douleur. Il avait le cœur si blessé, qu'il ne la sentit pas.

— Quoi, c'est vous! dit-il, vous êtes venue!

— On ne souffre plus de son corps, quand la pensée est malade, répondit-elle. J'ai voulu voir si vous tiendriez parole.

Elle ne le tutoyait plus, peut-être par ressentiment, peut-être par respect pour la profession qu'elle lui imposait.

— Soyez tranquille! reprit-il.

— Je ne me fie guère à vous. M'est avis que vous pourriez me faire entrer à votre suite.

Il sourit à cette autre humiliation.

— Ce n'est pas la place d'une femme! fit-il.

— Mais c'est celle d'une mère qui veut soutenir son fils, s'il manque de cœur.

— Venez! On saura au moins pour qui je donne ma vie.

Elle ne parut pas comprendre et se leva sur sa béquille.

Le curé se tenait dans la première pièce. Il avait avec lui le supérieur du séminaire qu'on nommait M. de Harlief, et un professeur signalé pour sa sévérité. Ces messieurs, rangés autour d'une table, paraissaient être en conférence. Avant d'entrer, Joachim entendit son nom plusieurs fois répété.

Le supérieur avait été marquis, dans le monde. Une

déception d'amour l'avait jeté dans les ordres. Il y apportait toutes les rancunes d'un parti trop vite pris, et l'exagération d'une conviction ayant sans cesse besoin de s'affirmer à elle-même.

Il n'avait vu du catholicisme que le côté vengeur. Inflexible à lui-même, il se serait condamné à l'enfer, sans rémission, comme il y condamnait les autres.

Il eût été membre du saint-office au quinzième siècle, et il n'est pas prouvé qu'il n'espéra pas le devenir au dix-neuvième. Jusqu'alors Joachim avait été trop effacé ou trop soumis pour encourir ses rigueurs. Mais deux ou trois mots, dits en passant, avaient laissé une empreinte cuisante dans l'esprit du séminariste.

Le curé de canton, vieillard bénévole, n'aimait pas à recevoir ses visites. M. de Harlief n'avait rien à faire chez lui que de passer la revue de ses séminaristes en vacances. Mais il était en situation d'être cardinal, et on devait le ménager.

Le curé envoya un court regard à Joachim, comme pour lui dire aussi qu'il aurait été plus sage en ne venant pas.

Joachim donnait le bras à la veuve Simon. Après avoir salué autour de la table :

— Ma mère, messieurs, dit-il.

Le supérieur observa la vieille paysanne d'une façon peu bienveillante. Il ne lui plaisait guère que le clergé se recrutât dans le peuple. Il gémissait de se voir coudoyé par des gens qui avaient porté la blouse. Mais il se remit vite.

— Madame a eu raison de venir, fit-il. Il importe qu'elle sache ce qui attend son fils.

Le curé dit :

— On ne vous avait pas encore mandé, mon enfant. Pourquoi arrivez-vous?

— Je voulais prier monsieur le supérieur de me permettre de rentrer au séminaire avant la fin des vacances, répondit Joachim, avec la précipitation d'un homme qui se jette en pleine mer.

La veuve Simon donna presque un sourire au noyé.

M. de Harlief n'était pas beau parleur. Il tenait tous ses discours dans une concision extrême.

— Deux mots avant de vous répondre, monsieur Simon, dit-il. Est-il vrai que vous soyez en commerce de société avec des bohémiens?

Joachim releva sa tête ; madame Simon baissa la sienne.

— J'ai rencontré une famille qui a mis sa pauvreté à mon service, et j'ai tenté de lui prouver ma reconnaissance, dit-il.

— Est-il vrai que vous ayez recommandé à la police une bande de voleurs ?

— J'ai pensé, monsieur le supérieur, qu'il pouvait être juste que la peine fût proportionnée à l'ignorance.

— Ceci est du socialisme et nous ne lui ferons pas l'honneur d'une discussion. Est-il vrai, enfin, que vous ayez poussé l'oubli de votre robe jusqu'à recevoir hier, dans un pavillon très-compromis, une des filles de ce misérable ?

— Monsieur, je ne me reconnaîtrais le devoir de répondre à des questions sur ma vie intime, que si j'étais devant le tribunal de la pénitence, ou toute autre juridiction constituée.

Depuis quelques minutes, madame Simon se remuait

sur sa chaise. Elle ne put rester plus longtemps silencieuse.

— Ne l'écoutez pas, mes bons messieurs, s'écria-t-elle. C'est encore un enfant par rapport aux filles. Il a bien des défauts, mais pas de malice. J'ai vu toute la manigance dans cette chambre, et ils ont causé comme frère et sœur. C'est déjà trop et je l'aurais battu, si je n'avais pas été retenue parce qu'il avait une soutane neuve que j'aurais déchirée. Je vous atteste qu'il n'a jamais fait de mal, et que tout cela n'est venu que de sa simplicité. Il a eu des prix dans sa classe : il écrit mieux que le notaire ; j'ai dépensé gros pour son éducation, je lui dis tous les jours le prix de l'argent, et je vous donne mon billet qu'il fera un prêtre soigné et que vous pourrez lui confier l'an prochain une cure avec un bon casuel. Tout ira droit. D'ailleurs, je suis là !

M. de Harlief n'aurait pas daigné répondre à cette harangue sincère, mais le curé prit la parole :

— Je crois, monsieur le supérieur, dit-il, que votre indulgence ne s'égarera pas en allant à M. Joachim Simon. Il n'apprendra que trop, par la pratique de notre vie, qu'il convient d'assujettir son cœur à la règle.

— Je vous remercie de vos conseils, monsieur le curé, dit M. de Harlief. J'en tiendrai un grand compte, bien qu'ils aient un côté d'analyse assez lamentable. Mais la responsabilité de la maison que je dirige pèse lourdement sur mes accès de générosité. M. Simon y apporterait des exemples de scandale impuni. Il n'y rentrera plus.

La veuve cassa un carreau du plancher avec sa béquille.

— Qu'est-ce que vous dites? interrompit-elle. Répétez voir! Il n'y rentrera plus?

— Non, madame.

— Et mes débours! et le trousseau préparé de mes mains! Rendez-moi mon argent, alors! Ça ne se passera pas ainsi!

— Ce n'est pas une décision irrévocable? demanda le curé.

— Entièrement irrévocable.

— Et nous l'attendions de la justice de M. le supérieur, fit le professeur sévère.

Joachim n'avait senti que la joie de cette décision, non l'injure reçue. Il respira, ses chaînes étant déliées. Il se disposait à sortir, et commençait déjà à saluer, quand ses yeux tombèrent sur sa mère. Il lui était survenu une si brusque expression de désespoir, qu'elle semblait comme envahie par la mort. Le fils, sur le seuil de la liberté, essaya de se lancer de nouveau dans son pieux esclavage.

— Monsieur le supérieur, dit-il, regardez ma mère, et pardonnez-moi si vous me croyez coupable. Ce n'est pas sur moi que tombera votre rigueur! Le remords a fait encore plus de cénobites que la vertu. Je reconnais que je n'ai pas été assez humble dans mes propos et assez réfléchi dans mes actes. Je confesse que j'ai retourné quelquefois la tête en suivant le sentier qui mène à vous. Mais soyez comme le Christ, et en me recevant de nouveau, dites sa sainte parole: Il y a une meilleure place dans la maison pour le pécheur qui se repent que pour le juste qui persévère. Imposez-moi vos plus dures épreuves; mais faites que ma mère vive!

— Vous auriez été un prédicateur passable, répondit le supérieur en se levant. Il est fâcheux que je n'aie pas pour habitude de me déjuger !

Il eut un signe, indiquant aux Simon qu'ils devaient sortir.

— Voulez-vous savoir ce que vous êtes ? cria la veuve. Un tas de voleurs !

Le professeur se leva avec un geste de menace. M. de Harlief le retint :

— Vous ne frapperez pas une femme devant moi ! dit-il en donnant satisfaction à son orgueil. Je suis gentilhomme !

Le vieux curé haussa les épaules.

Elle descendit, repoussant son fils qui la soutenait.

Deux groupes arrivaient vers la petite place de Castagne. Le premier formé de Saloméa et de Moab.

Saloméa disait :

— Avant de recommencer nos voyages où tu rencontreras Zaré, sache une chose, Moab. Les événements ont changé. Au lieu de m'attrister de votre mariage, je le désirerais de toute mon âme, sans...

— Eh bien ! tant mieux ! dit Moab froidement.

— Je t'en supplie, Moab, confie à ta sœur ce que tu as vu quand tu as regardé sa main. Je ne crois pas beaucoup à ces sortiléges, mais je veux savoir ce qui t'a effrayée.

Moab s'arrêta.

— Tu ne crois pas à la science de nos pères de l'Egypte ! Tu y croiras quand tu auras été témoin de ce qui m'attend !

— Mais parle-moi ! Que t'arrivera-t-il ?

Cette sorte de défi par l'incrédulité arracha son secret à Moab. Elle répondit d'une voix tranquille :

— Il m'arrivera qu'il fera un mauvais coup !

Saloméa frissonna.

— Ne tente pas le sort ! dit-elle. Reste avec nous. Ma Moab, tu es comme mon enfant. Ne t'expose pas.

— Tu as donc confiance dans mon savoir, à cette heure ? répondit Moab triomphante.

— Non ! mais je t'aime !

— Et moi je l'aime ! reprit Moab, et c'est pourquoi je veux être à lui, malgré tout.

Saloméa pleura en silence. Elle regarda la maison de Joachim, dans le lointain, puis le presbytère, entre les murs duquel devait se consommer une part du drame de leur vie. Elle se demandait à quoi servaient en ce monde le dévouement, l'amour et la vertu, puisqu'elle ne pouvait rien, en donnant jusqu'à la dernière de ses larmes.

— Au moins, reprit-elle, promets-moi d'attendre.

— J'attendrai. Il faut que le père achète un cheval et que nous nous en allions.

— Et si je trouve quelqu'un dont je veuille faire mon frère, renonceras-tu à Zaré ?

— Je ne crois pas, répondit Moab.

L'autre groupe était celui de Joachim et de sa mère. Ils descendaient la rue haute, sur laquelle se dressait la tour du presbytère, et n'étaient pas encore sur la place.

La veuve, que la colère avait soutenue d'abord, se traînait défaillante. Elle avait reçu un coup mortel en pleine avarice.

Joachim n'aurait eu que le sentiment de sa délivrance, s'il n'avait pas assisté à la désolation de sa mère. Il pen-

sait que les Juliuz ne pouvaient pas être loin, qu'il les rejoindrait; qu'ayant Saloméa pour lui, il déciderait Moab; que certainement ce serait une chose bizarre que d'épouser une bohémienne, mais qu'on ne devrait pas se rapprocher d'une femme autrement que par le mariage; qu'il allait être heureux, et qu'il connaîtrait enfin la vie comme Dieu l'avait faite. Et pendant qu'il pensait à ces choses, ses lèvres étaient obligées de dissimuler, et il disait à sa mère :

— Je ne vous quitterai plus. Je travaillerai à la terre. Je sais comment on cultive, et tout en lisant mes livres, j'ai regardé les laboureurs et les vignerons. J'emploierai les méthodes nouvelles, j'augmenterai vos revenus. Je vous ferai retrouver ce que vous avez dépensé pour moi. Consolez-vous !

— Tu ne toucheras à rien ! interrompit-elle violemment. Tu es un âne, comme tous ces gens en robes noires. Tu gâterais mes terres. D'ailleurs, le bien est à moi, et je ferai respecter mon propre.

— Je m'arrangerai pour vivre de mon travail, ma mère, et si vous préférez que je ne sois pas à la maison, je trouverai moyen de vivre ailleurs.

— C'est ça ! et tu feras des dettes, et on me tombera dessus pour les payer ! Ah ! les gueux de prêtres ! Ils ont mis le désordre dans ma maison, mais je me revengerai sur toi, qui as failli l'être !

Comme elle disait cette dernière parole, ils débouchaient sur la place. A deux pas de lui, Joachim vit Moab. Il resta immobile d'abord et comme arrêté par le flot qui arrivait.

Saloméa aussi hésitait à avancer.

Moab restait indifférente, mais on aurait dit que les émotions des heures passées avaient sculpté sa figure. De jolie, elle était devenue belle.

La veuve avait reconnu Saloméa.

— Ah! la maudite! s'écria-t-elle. C'est elle qui est cause de tout!

Alors, Joachim reçut une de ces effluves de l'inspiration qui décident si souvent la vie.

Il s'avança vers Moab et prenant sa main :

— Ma mère, dit-il, je vous présente ma femme!

XII

Les bois qui commençaient à Castagne revenaient à Noisy-le-Châtel, en suivant le réseau des collines. Le lendemain du jour où ces événements s'étaient groupés, M. Morétain sortit de bonne heure. Alacoque n'était pas encore revenue, et il voulait visiter pour elle la pouliche retrouvée. L'amitié de la vieille femme s'était donnée à cette bête, et, par conséquent, elle lui devenait précieuse à lui-même. Il monta au pré : il vit aussitôt une large tache jaune étendue, près du buisson, sur l'herbe.

Il hâta le pas, supposant que la paresseuse se reposait de la fatigue de la veille. Elle se reposait en effet, mais dans l'attente de la mort. La voiture de Juliuz lui avait été fatale, comme à Valentin. Elle avait fourni vaillamment cette course en y laissant sa vie. Ramenée à son pré, elle s'était traînée à la place habituelle de son som-

meil. Des spasmes avaient ouvert ses yeux. Elle étendait les jambes, comme, en mourant, nous étendrons nos bras. Toutes les attitudes de la mort sont religieuses.

Le curé se représenta le désespoir d'Alacoque au retour. Elle lui reprocherait son manque de surveillance. Ne lui avait-elle pas insinué cent fois, dans l'exagération de son amitié pour la jolie bête, qu'il devait exiger que le marguillier se levât toutes les nuits pour savoir si elle ne manquait de rien ? N'avait-elle pas parlé de se faire bâtir une cahutte dans le pré, afin d'être plus à portée de la protéger ? Evidemment, Alacoque n'accuserait que lui.

Il envoya une malédiction aux Juliuz, et se repentit d'avoir promis une déposition bienveillante. Il se jura, à ce moment-là, qu'il demanderait la tête du bohémien. Il égréna l'ancien chapelet d'injures qu'il prononçait comme sergent devant sa compagnie, et il était en fâcheuse disposition pour lire son bréviaire dans le bois, comme il avait eu l'intention de le faire.

Cependant, ne voulant pas affronter la première bourrasque d'Alacoque, il s'enfonça dans une allée forestière ; mais sa pensée était loin encore du texte sacré qu'il avait sous les yeux.

Il vit venir un homme à cheval, dans lequel il reconnut le brigadier de Castagne. Le sous-officier fit un temps de galop vers lui, et M. Morétain eut le regard assez prompt pour décider qu'à l'époque de ses campagnes, la tenue était plus réglementaire, et qu'il n'aurait jamais supporté que ses hommes eussent des buffleteries aussi négligées.

Le brigadier lui fit le salut militaire.

— Enchanté de vous rencontrer, monsieur le curé, dit-

il. J'allais passer par le presbytère pour vous consulter.

— Est-ce une question de conscience ou d'armement?

— Ni l'une, ni l'autre. Je suis à la recherche de votre voleur.

— Il se serait échappé? demanda M. Morétain tout vibrant de colère.

— Hier soir, et pas maladroitement. Le lieutenant Gervais en aura la jaunisse !

— Echappé ! le misérable !

— Je ne vous croyais pas si rancunier, monsieur le curé. Je venais savoir si votre intention est qu'on poursuive l'affaire à fond.

— Sans aucun doute. Le bandit a surmené la bête, et elle en a crevé.

— C'est un détail. Il vous incombe de décider si vous voulez que nous usions nos chevaux après ce vagabond, et ce sera une chasse pénible, car ils ont des cachettes partout, ou s'il vous agrée de détendre vos rigueurs, et de le laisser aller se faire pendre ailleurs, au plus grand profit de la brigade que j'ai l'honneur de commander.

Le gendarme parlait un beau langage, mais M. Morétain était fort monté en colère.

— Je n'admets en aucune façon que la justice se relâche, répondit-il, et je dirigerais moi-même l'expédition, si mon habit était plus commode. Allez de l'avant, fouillez les bois. Les balles que vous enverrez à ce gibier-là iront à bonne adresse.

— Il suffit, sergent, on fera suivant vos instructions, reprit le gendarme en souriant à l'esprit qu'il montrait.

M. Morétain continua sa promenade.

— Je suis content de moi, se dit-il. Je n'ai pas trébuché

dans le piége que me tend d'ordinaire ma faiblesse. Je redeviens un homme, et j'entends qu'on respecte mon inflexibilité.

Et il oubliait sous son bras le bréviaire dont il était fort loin.

— Ce Juliuz sera cause que je n'aurai plus la paix chez moi !

Une allée transversale amena brusquement un passant sous ses yeux.

Ce passant était Juliuz.

Juliuz avait fui de Castagne, désespérant de l'avenir, et la tête perdue.

Il marcha d'arbre en arbre toute la nuit, par les bois, essayant cependant de ne jamais s'éloigner d'un certain rayon. Il allait dans ses rêves plus encore que dans la forêt. Il ne tenait à sauver sa liberté, que par l'espoir d'être utile à ses enfants. Mais comment rejoindre et emmener sa voiture, et sans elle, comment vivre ?

Il n'était propre à aucun autre métier qu'à ce déplacement continuel.

Il ne savait rien faire que suivre infatigablement la route, marauder et aimer ses enfants. Par pitié pour eux, il attendrait l'irréalisable, se cacherait pendant quelques jours et demanderait au hasard de lui amener un autre cheval. Mais il fallait manger jusque-là. Le malheureux n'avait pas songé à emporter le pain de la prison. Le bois ne renfermait que quelques cabanes de bûcherons, auxquels il ne pouvait point se présenter. Il traîna avec lui, toute la nuit, la faim, cette mauvaise conseillère, comme l'appelaient les anciens. Au jour levant, il se jeta sur quel-

ques racines, qui ne servirent qu'à augmenter ses tortures.

Il ne voulait pas mourir avant d'avoir revu les siens, et sans s'en douter, il descendait déjà, dans sa pensée, cette échelle qui d'un premier crime mène à un autre. Du vol, il passait à l'attentat. Le besoin de manger l'éblouissait de ses vertiges. Il résolut de demander l'aumône, au premier passant qu'il rencontrerait, et, si on la lui refusait, de l'exiger. Afin d'être sûr de lui-même, il se lia par un serment et, l'image de ses enfants dans ses yeux, il ramassa une pierre, qu'il roula dans son mouchoir.

Durant des heures, il n'aperçut personne à travers les fourrés. Il allait toujours, épuisant ses forces et plus envahi, à chaque pas, par les affres de la faim. Il ne s'en rapportait déjà plus au hasard, il cherchait une proie.

Ah ! si les sentiers ou les branches lui avaient montré une bête fauve ou un oiseau, il n'aurait eu sur ses mains que le sang qu'il est permis de répandre. Il ne vit et n'entendit rien, ni la silhouette d'un chevreuil, ni le battement d'ailes d'un merle.

Il en était réduit à chasser la bête humaine et elle ne venait pas.

Subitement, M. Morétain parut devant lui. Ils se connaissaient tous deux pour s'être vus à Noisy-le-Châtel sans se parler.

Juliuz sentit ses jambes s'arrêter, quand il se vit en présence de celui qu'il avait déjà dépouillé.

M. Morétain trembla en reconnaissant l'homme contre lequel il venait de lancer la force publique. Mais M. Morétain ne tremblait jamais de peur. Il eut un coup au cœur et un remords dans la conscience, en apercevant cette

pâleur, et il se demanda s'il n'avait pas déjà causé plus de mal à ce pauvre homme, que ce pauvre homme ne lui en avait apporté.

Le serment fait revint à la mémoire de Juliuz. Il avait engagé son honneur à un crime.

— Monsieur le curé, dit-il, je n'ai rien mangé depuis que je vous ai volé. Donnez-moi quelques sous, de quoi acheter un morceau de pain.

M. Morétain prit son porte-monnaie dans sa poche et dit à Juliuz en le lui remettant :

— Tirez de là ce qui vous est nécessaire.

Mais comme il pouvait y avoir une menace dans la requête du bohémien, quoique le ton fût resté suppliant, et comme l'ancien sergent n'aimait pas à rester sous un ordre qui ne venait point de ses chefs, il avisa un soliveau assez fortement planté dans le taillis, et l'arracha d'un seul mouvement.

Il s'improvisait ainsi une arme, car il avait vu la fronde.

Juliuz n'eut pas l'air de remarquer la démonstration, ouvrit le porte-monnaie qui contenait de l'or, prit une pièce de deux sous, et le rendit en disant :

— Merci, monsieur le curé.

— Il n'y a pas de quoi ! reprit celui-ci. Mais qu'allez-vous faire de ces deux sous ? Vous ne les mangerez pas.

— J'achèterai une demi-livre de pain dans la première maison que je verrai.

— Imbécile ! Votre signalement sera partout avant une demi-heure. Vous ne savez donc pas qu'il y a une consigne pour vous prendre mort ou vif ?

— Ma peau n'est pas si engageante. Qui a donné cette consigne ?

— Moi !

— Et vous me faites l'aumône ?

— Il ne s'agit pas de me prouver que je fais affront à la logique. Le repentir est l'apogée du manque de suite dans les idées. Or, je suis sorti du rôle de prêtre en voulant me venger. Voulez-vous que je vous dise la seule chose que vous puissiez tenter ?

— Oui ! je suis à bout d'inventions.

— Venez vous cacher au presbytère. C'est le dernier endroit où l'on vous cherchera.

Juliuz regarda avec incrédulité M. Morétain, non qu'il soupçonnât un piége dans la proposition, la physionomie du curé excluait absolument cette hypothèse; mais Juliuz ne comprenait point qu'on pût être si bon.

— Aller chez vous! c'est défendu par quelque chose de plus fort que ma volonté, reprit-il. Je vous ai volé la pouliche.

— Venez tout de même. Je vous apprendrai pourquoi c'est mal de voler.

— Ne parlons plus d'entrer dans votre maison, reprit Juliuz. On m'y pousserait avec une fourche dans le dos que mes pieds ne m'y porteraient pas.

Le prêtre sentit encore plus d'horreur contre lui-même, en se rappelant qu'il faisait poursuivre un homme capable d'une telle délicatesse instinctive. Mais il comprenait qu'il ne gagnerait rien sur lui en paroles.

— Alors, suivez-moi, dit M. Morétain. J'ai bien passé des étapes de plus de quarante-huit heures, en Allemagne, sans rien me mettre sous la dent. L'important est qu'on

ne vous ramasse pas. Je vais vous indiquer une cachette dans ces bois, que je connais mieux que vous. Je vous fournirai les vivres ensuite.

M. Morétain prit les devants. Juliuz le suivit sans rien dire. Mais il se sentait attiré vers ce cœur comme vers une source de miséricorde. Ils allèrent longtemps, revenant sur eux-mêmes par des sentiers multipliés. M. Morétain avait sa digestion à faire.

La seule vengeance qu'il tira de Juliuz fut de le faire promener à jeun, plus qu'il n'était nécessaire.

Ils arrivèrent enfin devant un village, et sortirent de la forêt.

— Nous y sommes, dit M. Morétain, et voici la maison où l'on vous recevra.

Juliuz se frotta les yeux.

— Mais c'est Noisy-le-Châtel que nous avons pris par derrière! s'écria-t-il, et cette maison, c'est le presbytère!

— Vos scrupules vous ont honoré, mais ils manquent d'à-propos, reprit le curé avec autorité. Il s'agit de sauver votre peau, et de vous conserver à votre famille. Je ne l'ai vue que sur la route. Vous avez une grande fille qui mérite qu'on s'intéresse à elle et deux petits qu'il faut surveiller. Vous ne voudrez pas les laisser tomber dans le mal, dont vous voilà quasiment sorti, je pense, et si vous êtes père, vous ferez ce que je vais vous dire. Je ne puis pas vous recevoir comme un hôte attendu. Je rentrerai par la grande porte et vous par la petite, qui donne sur ce carré de jardin. Vous aurez une chambre où personne ne vous verra. Je chercherai une occupation pour vous tous. Allons! escaladez-moi ce mur, et ne faites pas de bruit. On n'a pas des enfants que pour son plaisir.

Juliuz était vaincu. Les fibres paternelles n'avaient pas été touchées en vain. Et cette simplicité pratique dans le pardon le touchait par sa nouveauté. Il n'avait plus d'ailleurs la force de la résistance. Il obéit à toutes les instructions de M. Morétain, et arriva dans le jardin désert.

Le curé avait fait le grand tour et vint au-devant de lui. Il avait pris un panier de provisions à l'office. Il conduisit Juliuz dans la chambre de Joachim, arrangea le lit et ferma les fenêtres.

— Vous ne savez pas lire ?

— Non !

— Je voudrais causer avec vous, je vous raconterais mes campagnes, et nous tâcherions de nous amuser. Remuez le moins possible, car j'ai une gouvernante qui est fort mauvaise, et si elle vous soupçonnait là, elle ferait du train. Mangez et dormez. Les gendarmes ne vous pourront rien.

Le curé redescendit, ayant entendu du bruit dans la pièce d'en bas. Il se trouva en présence d'Alacoque.

— Jésus Dieu ! s'écria-t-elle en le voyant, vous ne savez pas le malheur qui est tombé sur nous, monsieur le curé ! Je suis passée par le pré en revenant de Castagne. Il y a de la belle ouvrage ! La pouliche est morte ! Si vous m'aviez cru, rien ne serait arrivé. Vous êtes né pour ma misère ! Je n'y survivrai pas, et vous pouvez aviser à chercher une autre servante.

— Allons, Alacoque, remettez-vous. La jument de ma cousine donne des espérances de postérité, et nous mettrons son produit dans notre pré !

— Est-il loisible de remplacer ainsi les amitiés ? Croyez-

vous que si je vous perdais, je ferais pour un autre ce que j'ai fait pour vous ?

Le curé ne put s'empêcher de sourire.

— Vous ne seriez plus guère en situation de recommencer.

— Non, monsieur, je ne vous pardonnerai jamais d'avoir laissé mourir ma petite camarade. D'abord, je ne me sens plus bonne à rien. Ne vous en prenez qu'à vous si je suis absorbée, si le rôti brûle, ou si je néglige votre linge.

— Je ne m'en plaindrai pas.

— C'est bien le moins. Mais qu'est-ce que cela veut dire, continua-t-elle en tressaillant, on a marché là-haut?

M. Morétain ne se trouvait pas à l'aise. Il essaya de l'ironie.

— Vous rêvez en plein midi, maintenant ?

— Je ne rêve pas. On marche encore... dans la chambre de M. Joachim.

— Le maladroit! se dit à lui-même le curé, qui ne put pas se dissimuler qu'un pas ébranlait le plafond.

— Je vais aller voir, reprit bravement Alacoque.

— Pour Dieu! ne vous mettez pas en peine, dit-il, car il ne redoutait rien plus que l'intervention de sa gouvernante dans sa bonne action.

— Vous cachez quelqu'un ? dit-elle en regardant son maître au fond des yeux.

— Je suis chez moi, je suppose.

— Laissez-moi monter.

M. Morétain devint rouge de honte, puis se reprochant

ces tergiversations et reprenant pied sur ses bonnes intentions :

— Ne montez pas! dit-il d'un ton impératif ; j'ai donné asile à un proscrit !

— Monsieur le curé, on vous escroquera jusqu'à la dernière de vos soutanes. Je gagerais que vous êtes encore dupe de quelque intrigant.

M. Morétain se promenait sans répondre.

— A qui cette casquette? reprit-il, après avoir soulevé, sans penser à mal, le couvercle du coffre à bois.

Alacoque se pinça l'oreille.

— Ah! je vous y prends à mon tour, continua le curé. Vous amenez quelqu'un ici et vous ne vous en vantez pas. C'est à un amoureux, ce couvre-chef?

— Au surplus, reprit-elle, j'aurais bien été obligée de l'avouer un peu plus tard, puisque la bourse est à vous. C'est vrai, j'ai ramené un pauvre bonhomme ; mais je compte payer pension pour lui.

— Je ne vous reproche pas la dépense. Toutefois, j'aimerais à savoir qui je loge.

— C'est un gamin qui s'est fait tirer les oreilles pour venir, et qui a la fierté d'un homme.

— Vous le nommez ?

— Vous allez me gronder ?

— J'y ai renoncé, ne faisant pas mes frais. Enfin il est fils de quelqu'un ce garçon-là ?

— Oui, monsieur le curé, j'ai fait une sottise.

— Parlerez-vous?

— C'est l'enfant du malheureux qui a enlevé votre pouliche.

— Juliuz?

— Dame ! oui ! je ne savais pas que notre bête était morte, et je l'aurais su que ç'aurait été tout de même ! L'enfant n'est pas responsable. Ce sera un gaillard, j'en réponds, et il ne s'agit que de le tourner au bien.

M. Morétain se mit à rire, et sans le passé il aurait embrassé sa gouvernante !

— Alacoque, dit-il, je ne m'oppose plus à ce que vous alliez voir qui est en haut.

Les deux braves cœurs se devinèrent et les mains se serrèrent.

— C'est pourtant mal ce que nous faisons là, dit Alacoque, très-mal, pour la mémoire de la pouliche.

— Dieu est plein de miséricorde, ma chère, et dans le paradis des animaux, il ne lui laissera pas voir nos faiblesses.

Equinoxe, qui s'était blotti dans la cuisine, fut conduit à son père. Cette réunion était douce à tous deux, mais ils ne le firent pas voir.

Juliuz s'aperçut de la blessure de l'enfant et le força à tout lui raconter. Il ne manifesta aucune admiration.

— C'est bien ! lui dit-il. Tu as fait comme quelqu'un de la race.

Pendant deux jours ce furent des allées et venues continuelles du bas en haut. Alacoque portait des cataplasmes et de bons repas, M. Morétain, de sages conseils. Il exigea de Juliuz qu'il renoncerait à sa vie errante. Il se faisait fort de lui trouver une place dans les gardes forestiers. Il promit de chercher une direction de poste pour Saloméa et Moab. Il avait le bras long. Quant à Equinoxe, il se chargeait de lui au petit séminaire. Il va sans dire qu'il promit d'obtenir, au préalable, la grâce du bohémien.

Toutes ces perspectives éblouissaient, et l'âme de Juliuz était trop neuve encore pour que la reconnaissance n'y germât pas. Mais il s'ennuyait.

Néanmoins, il était père par-dessus tout, et quoiqu'il eût toujours fait profession de mépriser la société, il ne se permit pas, en raison de la condamnation qui le menaçait, de refuser un si bel avenir pour sa famille. Il se mépriserait pour avoir accepté. Mais les enfants seraient peut-être heureux d'une autre manière que lui.

Une seule chose l'inquiétait.

Il était attiré vers sa voiture par un aimant supérieur à sa volonté. Tant qu'elle serait là-bas, dans un coin, près d'un buisson, il ne pouvait pas répondre de ne pas tout abandonner. Vingt fois il fut tenté de supplier M. Morétain de borner ses libéralités à l'argent nécessaire pour acheter un cheval. Il ne l'osa pas à cause de son vol, et dans la prévision des objections qui viendraient au curé et à Alacoque. Ce qu'il voulait surtout, et même par dignité, c'était de ne pas être ingrat.

Mais la voiture!

Elle représentait tout : la maison natale, le pays, l'amour! Il ne parvenait pas à s'endormir dans le bon lit du presbytère, et suivait dans l'immense sillage traîné par ses roues tout sa vie, heure par heure. Il voyait d'abord son père.

C'était une nuit, dans une forêt d'Allemagne, que le feu brûlait. La route s'écartait de tous les villages, et nul paysan n'était accouru. Le brasier s'avançait, par coudées immenses. Le père Juliuz ne risquait rien. En deux tours d'essieu, il s'éloignait du danger. La contrée avait été inhospitalière pour eux.

Le gitano ne pensait pas à ses rancunes. Il saisit sa grande hache, la fit flamboyer au-dessus de ses enfants, abattit les vieux arbres comme des épis, mit un large intervalle entre le bois brûlé et le bois vert, et préserva cent hectares de forêt. Cela fait, il attela son cheval, transporta sa tente dans une autre vallée et ne raconta à personne sa vigilance et son audace. Elle avait vu cela, la petite voiture.

Elle contenait des souvenirs plus doux.

Juliuz revoyait cette Mahonaise qui avait été sa femme. Une scène surtout se déroulait sans cesse.

Il l'avait rencontrée à Séville. Sa famille y séjournait depuis plusieurs mois, et toutes les filles étaient jalouses de l'Egyptienne. Le matin de leur mariage, avant la cérémonie très-sommaire, elle lui prit le bras et voulut le mener par les rues de la ville.

Elle l'arrêta d'abord devant une grande caserne et lui montra des fenêtres sur un balcon :

— Si j'y avais consenti, j'aurais habité là, lui dit-elle. Le capitaine me prenait pour femme. Une sentinelle à ma porte, de la musique dans la cour, la première loge du théâtre.

Juliuz ne comprenait pas pourquoi elle lui parlait ainsi. Elle l'emmena dans un autre quartier.

Elle le fit monter sur un tas de pierres devant un mur :

— Regarde ! lui dit-elle.

Il vit un beau jardin, où les orangers, les palmiers et les jasmins poussaient sous l'ombre des oliviers immenses. Sous ce dôme de feuillages, et à travers ces nuages de parfums, il vit aussi une blanche maison mauresque.

— C'était à moi, dit-elle. Je n'avais qu'un signe à faire.

Don Basilico me faisait des vers. Ma vie aurait passé dans les enchantements. On m'avait préparé une chambre où les perles roulaient sur les tapis. Tous les jours, on renouvelle les fleurs dans les escaliers. J'aurais donné des fêtes, et une infante serait venue chez l'épouse de don Basilico. C'est très-beau, n'est-ce pas? Mais j'ai encore plus beau à te montrer. Viens!

Juliuz la suivait, irrité de ces étalages et enthousiasmé de sa gentillesse. Elle prit une petite rue qui coupait court dans la haute ville; elle marchait très-vite, comme soulevée par l'espérance. Elle tenait Juliuz par la main. Elle arriva vers un fossé sans eau, sur une route poudreuse, où les muletiers entraînaient leurs convois sous le soleil.

Des mendiants étalaient leurs haillons sur les haies de cactus; des poules maigres sortaient de toutes les maisons. La petite voiture reposait sur ses brancards. L'épousée s'arrêta sous le peu d'ombre que la carriole jetait et dit à Juliuz :

— J'aime mieux cela que l'appartement de la caserne, et que la maison de don Basilico. Pourquoi, Juliuz? Parce que c'est le présent de ton cœur!

Elle monta alerte sous la bâche grise. Elle arrangea toutes les choses comme une bonne ménagère. Elle posa ses jolies mains sur les guenilles, qui reluisaient ainsi que des vêtements de reine. Elle chanta ses airs entre ces décombres. Elle prêta sa jeunesse à ces débris. Elle jeta ses fleurs dans tous les coins, qui embaumèrent, et, avant les noces, elle donna à Juliuz le premier baiser.

Il revint à quinze ans plus tard, et la petite voiture lui rapporta un autre tableau. Ses deux femmes étaient

mortes, et Saloméa, qui n'avait pas quinze ans, remplaçait les mères absentes. Grâce à elle, le linge était toujours propre, et la marmite ne chômait pas. Une fois, pourtant, sa famille manqua de souper. C'était un hiver, dans un village de Flandre. Les corbeilles ne s'étaient pas vendues; la maraude n'avait rien donné, car la neige recouvrait tout.

On n'avait pas trouvé un morceau de bois sec pour allumer le feu, et la bise sifflait par le chemin. Saloméa n'était pas revenue. Juliuz essayait d'endormir Moab et le petit Equinoxe, tout blêmes de froid et de faim. Le père pensait que, si cette misère durait encore vingt-quatre heures, la neige serait leur linceul.

Peut-être endormait-il ses enfants pour la mort. A neuf heures une ombre se détacha sur la blancheur de la route et Saloméa parut. Elle monta joyeusement dans la voiture, et jeta à profusion du pain et des tranches de jambon qu'elle tirait d'un panier. La santé et la gaieté revinrent à la famille avec ce repas inattendu.

— Comment es-tu devenue si riche? demanda Juliuz à sa fille aînée. Tu ne dérobes jamais, toi!

— Père, dit-elle, il y avait dans une ferme un enfant mort ce matin d'une maladie contagieuse. Personne n'osait l'ensevelir. Je me suis présentée, et on m'a donné trois francs.

— Mais si tu as attrapé le mal et si tu nous le rapportes?

— Non, reprit-elle, il y a un bon Dieu.

Toute sa vie passée le harcelait, le charmait ou l'émouvait dans son insomnie, et toute sa vie tenait dans sa voiture. Il se dit bientôt qu'il ne résisterait pas à la tentation

de regagner ce qui était véritablement son toit, et qu'il manquerait à sa parole tant que la chère relique subsisterait. Il montra alors toute la force de son cœur et il réveilla Equinoxe qui dormait dans le même lit que lui.

— Petit, lui dit-il, tu sais que je ne peux pas sortir sans danger d'être reconnu, et il y a quelque chose à faire dehors. Souffres-tu de ton bras en marchant ?

— Je n'en sais rien. Je ne suis pas assez bête pour y penser.

Juliuz frissonna. Cependant le devoir commandait.

— Habille-toi et va où je te dirai, reprit-il.

Equinoxe sauta sur le plancher, tout fier.

Juliuz lui expliqua où se trouvait sa voiture et lui parla bas de peur d'être entendu dans la chambre voisine, où couchait Alacoque.

Equinoxe regarda son père avec effroi.

— Fais ainsi, reprit Juliuz, c'est pour le bien de tous.

— Je serai revenu au chant du coq.

— Tu n'as pas peur ?

— Moi ! dit le petit en montrant son bras.

Il descendit nu-pieds.

Juliuz, cette nuit-là, pleura pendant deux heures.

Equinoxe ouvrit la porte sans bruit. Il revint à Castagne, longea l'étang, remonta les côtes et arriva au petit chemin. Pendant le trajet, qui était long, il pensa à ce que lui avait ordonné son père, et ne parvint pas à le comprendre.

Au lieu d'une voiture, il en trouva deux :

La leur et celle de Zaré, qui fumait des cigarettes près d'un grand feu.

Zaré eut un cri de joie en reconnaissant Equinoxe. Il

avait entendu raconter l'histoire de Juliuz, et était revenu veiller sur sa fortune. La justice avait négligé de s'emparer de cette charrette, qui était sans valeur aucune.

Où est ton père ? demanda Zaré.

Equinoxe savait qu'on pouvait dire une partie des choses à Zaré.

— Il est chez le curé de Noisy-le-Châtel ! répondit-il.

— Il se cache ?

— Oui.

— Et où sont tes sœurs?

— Elles étaient à Castagne avant-hier, chez madame Gervais.

— Je les trouverai. As-tu faim ?

— Non.

— Alors dormons chacun chez nous.

Les voitures étaient à vingt pas de distance.

— Et pourquoi viens-tu ? demanda Zaré.

— Je ne savais pas où coucher.

Zaré s'étendit sur son matelas, Equinoxe sur le sien, mais il ne se laissa pas dompter par la fatigue. Au bou d'un quart d'heure, il se releva et alla, à pas de loup, s'assurer que Zaré était endormi.

Il réfléchissait beaucoup.

— C'est drôle, pensa-t-il en essuyant une larme qui lui venait, et elles ne venaient pas souvent.

Il s'approcha du brasier, prit une grande branche flamboyante, revint près de sa voiture et y mit le feu à quatre endroits.

Quand la flamme s'élança des roues à la bâche, il étouffa un murmure de son cœur, et revint à Noisy-le-Châtel.

XIII

Deux jours auparavant, quand Joachim eut dit à sa mère, en lui montrant Moab : — Je vous présente ma femme! des expressions différentes se dessinèrent sur toutes ces figures. Saloméa, qui forçait son âme à s'oublier, vit son rêve pour Moab prendre une forme, sans qu'elle pût deviner comment ce miracle se faisait.

Son premier cri fut une action de grâce à Dieu. L'admirable fille ne savait plus qu'elle aimait Joachim et qu'elle mourait de cette joie si voisine de la détresse.

Moab resta muette. Elle ne songea pas d'abord à protester. Elle avait vu dans les lignes de la main de Zaré qu'elle l'épouserait. Elle s'en rapportait à cette certitude et ne prétendait pas arranger les événements. Peut-être la maison de Joachim était le détour qui devait la conduire à l'autre? Le fatalisme fait des esclaves.

La veuve Simon fut d'abord renversée par l'insolence de cette déclaration. Elle crut que c'était une bravade de son fils, et la fureur lui souffla ces mots :

— L'heure est malséante pour plaisanter, monsieur l'abbé. Écartez cette mendiante de mon chemin, ou je lui cracherai à la figure.

Moab et Joachim lui-même eurent un geste : la première de représaille, le second de protection, contre cette injure boueuse. Saloméa conserva son sang-froid, et répondit à la veuve :

— Ma sœur aura soixante mille francs le jour de son mariage.

Moab éclata de rire à cette réclame. Ensuite elle s'effraya d'entendre sa sœur mentir pour la première fois, et si largement.

Joachim, anxieux, regarda sa mère, et dit ensuite à Moab en baissant la voix :

— Pardon ! je ne le savais pas.

Elle haussa les épaules et répondit :

— N'allez pas croire cette bêtise ! je ne suis propriétaire que de mon tambour.

Madame Simon montra une maison à Saloméa.

— C'est là que loge le commissaire de police, ma mie, dit-elle. Ne répétez pas ça une seconde fois, je vous ferais arrêter comme ayant voulu me voler par des paroles.

Mais Saloméa avait tant d'honnêteté dans les yeux, que madame Simon se laissa conduire de l'autre côté de la rue, Saloméa lui tenant les mains.

— Madame, dit celle-ci à voix basse, Moab ignore sa fortune, et vous ferez sagement de ne pas lui en parler ;

mais je vous jure devant Dieu que ce que je vous ai dit est vrai.

— Si Dieu était obligé de donner tout ce qu'on promet en son nom, il y a beau temps qu'il aurait fait banqueroute.

— Vous croirez sans doute plus à un homme d'affaires. Je vous donnerai l'adresse du notaire, vous lui ferez écrire, et dans deux jours vous pourrez avoir sa réponse.

— Ça n'est pas possible ! reprit la veuve d'un ton radouci. Soixante mille francs en bon or ?

— Vous irez voir, si vous ne craignez pas de faire le voyage.

— Et la Moab les aurait tout de suite ?

— Le matin de ses noces.

— Mais alors ça vaudrait mieux que n'importe quelle paroisse. Mon garçon me laisserait gouverner la maison, et nous serions les plus considérés du pays. Où demeure-t-il ce notaire ?

— A Bayonne.

— Je ne connais pas, mais c'est égal. Elle est brave votre sœur. Je ne l'avais pas assez regardée. Ce n'est pas poli de la laisser dans un coin de la rue, d'autant plus que mon benêt de fils ne sait seulement pas lui parler.

La veuve traversa légèrement la chaussée, comme si elle n'avait pas été blessée au genou, et revint à Moab.

— Je n'irai point par quatre chemins avec vous, lui dit-elle. Vous me convenez pour bru, et pendant huit jours nous mettrons les petits plats dans les grands, pour mieux vous recevoir, car la cérémonie se fera bientôt, et je n'entends pas que vous logiez autre part qu'à la maison.

— Allons-nous-en ! répondit Moab, en se retournant vers sa sœur. Il y a déjà trop longtemps que la farce dure.

— Moab, fais ce qu'on te demande !

— Je ne suis pas forte pour la menterie, et ça me fait mal au cœur de me jouer du monde !

— Je ne puis te dire comment tu as cette fortune... Enfin, va chez les Simon. Il le faut. Je le veux !

Saloméa n'était pas impérative. Moab eut peur et obéit.

— Qu'est-ce que vous marmottez entre vous ? dit la veuve d'une voix inquiète.

— Je lui disais mes adieux, répondit Saloméa, qui pensait que l'accord se ferait mieux en son absence.

— Et où allez-vous ? reprit Joachim d'un ton affectueux.

— Les Gervais me logeront bien encore pour quelques jours.

Elle remonta la place sans retourner la tête.

— Donne-lui le bras, dit la veuve en désignant Moab à Joachim. Après tout, mon garçon, tu as plus d'esprit que je ne pensais ! Voilà ce que c'est que de donner de l'éducation à ses enfants ! Tu m'as beaucoup coûté, mais tu me rapporteras.

Moab se laissa emmener. Sur les portes, les yeux suivaient cet abbé, protégeant une bohémienne. Madame Simon ne répondait à aucune question, mais elle suivait avec une démarche si fière, qu'on ne s'apercevait plus qu'elle boitait. L'avarice l'avait fait passer brusquement à l'enthousiasme. Elle aurait fait de grands sacrifices pour s'attacher à Moab. Elle ne craignait rien autant que de l'indisposer.

Elle découvrit que sa maison était sordide et qu'il y avait trop de fumier dans la cour.

— Voilà le bâtiment, dit-elle à Moab en arrivant, mais nous allons faire passer tous ces murs à la chaux. J'achèterai des meubles et je m'enquerrai du prix d'un parquet. Il n'y a rien de trop beau pour vous.

Moab relevait sa jupe courte en traversant l'eau du fumier. Elle ne regardait presque pas les choses, et Joachim moins que les choses.

Madame Simon supposa que ce silence était sa manière d'être heureuse, car il ne tombait pas sous le sens que Moab ne fût point contente.

— Si vous aviez entendu comme il vient de tenir tête à M. le supérieur ! continua la veuve, complétement retournée. Il a joliment bien fait de tirer sa révérence à toute cette prêtraille, car on a beau dire, il n'y a pas de casuel qui vaille une dot, et vos yeux sont plus braves que tous les cierges d'un enterrement. Où avais-je l'esprit en destinant un si beau garçon à l'Eglise ? Les gourmandes du confessionnal auraient péché exprès pour venir lui faire leurs racontances. Je les connais, j'en ai été. Maintenant, il n'y a plus de crainte qu'on le dérange.

— Est-ce qu'il va garder cet habit longtemps ? répondit Moab pour faire acte de conversation.

Joachim devint écarlate.

— Dieu me pardonne, il a encore sa soutane ! reprit la veuve. Je ne le remarquais pas, tant mes yeux y sont façonnés. Et c'est un galant équipage pour faire la cour à une jeunesse comme vous ! Cours chez la tailleuse, mon fieu ! Commande-toi ce qu'il y a de mieux, et s'il faut

dépenser douze francs, je les dépenserai, et je les payera après la Noël.

— J'ai la blouse de mon père, et mademoiselle m'a vu avec un autre vêtement, dit Joachim en défaisant sa soutane, et en la jetant littéralement aux orties de la cour.

— Va mettre ta blouse et reviens bientôt. Nous aurons à causer d'affaires.

Les deux femmes entrèrent dans la grande salle du rez-de-chaussée.

— Voici votre lit, dit la veuve à Moab en lui montrant un des baldaquins. Vous serez près de moi,

Moab ne savait pas retenir sa langue dans les occasions.

— Et quand votre fils sera marié, dit-elle, est-ce qu'il couchera encore là avec sa femme ?

Madame Simon parut étonnée.

— J'étais bien là avec Simon la nuit de mes noces, et il y avait un grand'père dans le lit à droite, et deux cousins dans celui vers la porte. Est-ce qu'on fait attention ? Ensuite de ça, si vous avez des idées, je nettoierai une autre chambre.

— Ça m'est bien égal, pour ce que j'en ferai ! dit Moab.

Madame Simon préparait le couvert, tout en causant.

— J'ai l'habitude de faire le ménage, et si ça vous agrée, je serai votre servante, et vous économiserez un gage.

— N'êtes-vous donc pas riche ? demanda Moab.

La question était des plus embarrassantes.

L'avare n'aimait pas à avouer sa fortune. D'un autre côté, elle ne voulait pas décourager Moab.

— J'ai quelques morceaux de terre ; mais, vous savez, c'est à force d'économies qu'on amasse des sous pour ses enfants, et c'est mon plaisir de laisser un héritage propre.

— Non, je ne sais pas. Je n'ai ni bien, ni enfants, moi.

Madame Simon trembla au premier moment, puis elle se mit à rire.

— Bien répondu, ma fille, dit-elle, mais je ne suis pas ignorante de votre situation.

Joachim rentra sur ces mots, ce qui empêcha Moab de donner une explication plus complète. Il avait très-bon air sous ses vêtements virils. Mais elle pensait à Zaré.

On se mit à table, et le repas fut expéditif. Madame Simon semblait absorbée dans une idée dont elle ne parlait pas.

— A cette heure, dit-elle à Joachim, il serait séant de montrer à la promise les prés et les vignes qui seront à elle mêmement qu'à moi et à toi, car nous ne ferons qu'un pour toutes les propriétés. Allons, mes enfants, prenez votre volée dans les champs de l'amour.

Le contentement lui donnait la note lyrique.

Moab avait déjà assez de la chambre, et souriait à l'idée de prendre l'air.

Ils n'entrèrent pas dans le village. Joachim dirigea la promenade vers un grand pré qui donnait sur la route de Noisy-le-Châtel et montait la première pente des collines. Il ne parlait pas, et se renfermait dans l'atmosphère radieuse qui sortait de la beauté de Moab. L'étonnement, l'épouvante peut-être, donnaient à sa physionomie une expression de rêverie qui ne lui venait guère à l'habi-

tude. Elle marchait devant Joachim, le long des peupliers. Elle passait sous ce feuillage léger, de l'ombre adoucie à la pleine lumière. Il courait un petit vent qui soulevait ses cheveux d'or. Elle y portait sa main et ramenait les boucles.

Dans ce mouvement, elle retournait sa tête et il voyait un peu de son profil pensif et de son œil noir. Elle versait sur toutes les choses environnantes comme les éclairs de sa jeunesse. Là où elle se penchait, tout devenait harmonie; là où elle parlait, tout était musique. Le gazon avait des inégalités qui donnaient un balancement à sa marche. Elle n'oubliait pas son métier d'oiseau, et il lui arrivait de danser un peu, avec ses pieds capricieux, lorsqu'elle croyait s'avancer gravement. Sa taille se dessinait alors dans des courbes suaves et elle prenait mille poses de willis et de sylphide.

Oh ! la fraîcheur et la beauté, qui imprègnent de poésie les moins idéales de celles qui ont seize ans ! Joachim ne lui demandait pas de causer. Il suffisait qu'elle fût là pour que toutes choses se fissent caresses. Il se souvint que deux heures auparavant il avait envié les amoureux rencontrés sous une haie. En ce moment, c'est lui qui devait faire envie, même aux anges des autres mondes, pensait-il.

Ils avaient tourné le pré et étaient arrivés sur la hauteur:

— Moab, lui dit-il, après avoir mis tout son courage à séparer ce nom du mot de mademoiselle, il faut que j'exécute les ordres de ma mère. Regardez! Voici la terre des Verchères, là-haut les vignes du Morvandeau, ici les prés

d'Embouche. C'est bien grand tout ce domaine! Il est à vous.

Elle donna un regard indifférent à l'horizon. Malgré les actes irréguliers de sa conduite, dont son ignorance était à peine responsable, il y avait des choses malhonnêtes qu'elle ne voulait absolument pas commettre.

— Monsieur Joachim, répondit-elle, vous n'avez pas eu l'air drôle quand Saloméa a dit à la vieille que j'étais riche. Pourquoi? Vous savez pourtant que c'est une menterie.

Cette question chassait Joachim de l'églogue où il se renfermait. Il avait beau séraphiser Moab, dans la contemplation de ses grâces, son langage avait des vulgarités qui le heurtaient.

— Nous avons le temps de parler de votre fortune, reprit-il.

— Mais non! je veux être instruite. Ce n'est pas possible que j'aie du bien! Mon père ne nous aurait pas laissé manquer, et je n'ai point fait d'héritage. D'ailleurs, de qui aurais-je hérité? Jamais ceux de l'Egypte n'ont eu autre chose que leur exil. Pour quelle cause avez-vous participé à cette racontance?

L'interpellé demeura perplexe.

Il ne voulait pas accuser la mère de Moab devant Moab. Il ne pouvait pas non plus laisser soupçonner Saloméa d'une supercherie.

— Je n'ai pas voulu dire que vous ayez une fortune, répondit-il; mais enfin l'égalité sera établie entre nous.

Elle frappa l'herbe du pied.

— Je questionnerai mon père, dit-elle.

— Votre père! Non, jamais lui, surtout!

— Pour lors, je ne consens pas à vous tromper. Toutes

ces inventions sont mauvaises, et je n'excuse ma sœur que rapport à l'idée qu'elle a de me faire épouser un bourgeois. Mais ce mariage ne se fera point. Je n'entrerai pas dans une maison par la porte de la fausseté. Je serai la femme d'un de mes pareils, qui ne m'apportera que sa main brûlée au soleil et son cœur brûlé à l'amour.

— Mais votre pareil, je le suis, moi! répondit Joachim bouleversé. N'étais-je pas aussi d'une caste vouée à la solitude et à la souffrance? Ne vivais-je pas en dehors des autres hommes, apprenant des traditions aussi vieilles que les vôtres? Nous sortons ensemble d'une exception, et nous en sortons pour le bonheur.

— Ah bien! je ne comprends pas! interrompit-elle. Certainement que vous parlez bien! mais vous ne parlez que pour vous, avec ces mots-là! Voulez-vous savoir la vérité vraie? Jamais je n'ai rougi sous votre œil! Mieux vaut vous dire cela avant qu'après!

Il était pâle en l'écoutant.

— Vous me faites une douleur épouvantable, dit-il, mais vous avez raison. On ne m'a pas appris à parler aux simples. Idiot que je suis! Je vous montre des vignes et du blé, pour vous intéresser. Ah! je devrais plutôt vous persuader qu'il n'y a que vous dans mon esprit; que la folie me vient dès que le coin de vos cils se lève; que l'attente de vos paroles me rend tremblant; que je n'ai pas dormi une seconde depuis que je vous ai vue, et que je n'oserais pas vous presser sur ma poitrine, car je vous étoufferais dans ma joie!

Il s'était mis à genoux sur l'herbe; il baisait sa jupe; il pleurait.

— C'est dommage que je ne sente rien, se dit-elle.

Il la devina. Il employa un dernier argument.

— Saloméa ne se trompe pas sur votre bonheur, et elle veut que vous soyez ma femme !

— C'est bon ! reprit-elle à moitié ébranlée, j'essayerai pendant deux jours de m'habituer à vous !

Il fit des gestes de remerciement, comme si elle lui avait tout promis.

— Il est bien impossible, dit-il, que je ne vous cause pas un peu d'amour. J'en ai tant !

— Pour que ça vienne, n'en parlez plus ! fit-elle.

Il marcha à côté d'elle. Il parla naturellement et jeta aux brises de cette journée tout son bagage de séminariste. Il lui apprit beaucoup de choses nouvelles, et aurait intéressé tout autre que l'amoureuse de Zaré. Elle répondait à peine, et en suivant les lignes du paysage elle se disait : Sa roue a passé par tous ces chemins. Où est-il à présent ?

Ils rentrèrent tard. Ils trouvèrent sur la nappe un souper comme la maison n'en avait jamais vu.

Après le repas, madame Simon tira une grande caisse qui était dans un coin de la salle.

— C'est pour vous, ma bru, dit-elle. J'ai dévalisé les couturières de Castagne, car vous ne pouvez plus porter votre costume de diseuse de bonne aventure.

Moab eut une petite contraction sur les lèvres, mais elle la réprima ; elle avait pris la résolution d'être résignée en apparence.

Madame Simon avait magnifiquement fait les choses. Elle savait qu'elle plaçait son argent à intérêts énormes. Elle avait pris des pièces d'or, et couru les fermes toute la journée, se faisant ouvrir tous les placards, et achetant

sans marchander, et à l'ébahissement général, les vieilles dentelles et les bijoux curieux qui traînent séculairement dans les villages.

Ensuite elle était descendue chez les tailleuses et avait acheté les robes qu'on avait préparées pour la foire, et qui lui parurent aller à la taille de Moab. Elle osa même faire emplette d'une jupe de soie. Elle se promettait bien qu'une fois le mariage accompli, ces richesses rentreraient dans son armoire.

Moab se laissa accommoder sans résistance, mais sans éblouissement. Joachim descendait dans la cour pendant les essais de toilette, et trouva Moab plus jolie à chaque métamorphose.

— Tout est à vous, dit madame Simon, quand elle eut déplié les parures, et ça m'a coûté gros !

Neuf heures sonnèrent. Joachim remonta au grenier, et les deux femmes se couchèrent. Moab entra courageusement dans le grand lit, mais elle ne s'endormit pas, ne sentant plus courir sur son front les souffles de la campagne. Dans l'autre lit, madame Simon se retournait aussi.

La nuit était longue dans cette grande pièce où le coucou sonnait de temps en temps, et d'où l'on entendait courir les rats de la maison. Quand la veuve fut convaincue que le sommeil n'était pas venu à la petite, elle lui dit brusquement :

— Savez-vous tuer les poulets? ma mie.

Moab crut que la vieille femme rêvait, et ne répondit rien.

La question fut renouvelée.

— Pourquoi me demandez-vous ça ? dit Moab. Je n'ai

jamais tué une bête, et c'est Equinoxe que ça regarde. Mais pourquoi pensez-vous aux poulets à cette heure ?

— C'est rapport à une idée que j'ai et qui m'empêche de dormir. J'ai résolu de donner un grand repas demain, pour montrer à ceux du bourg la promise de mon fils.

Moab vit revenir ses scrupules honnêtes.

— Ne vous pressez pas de me faire voir aux gens, reprit-elle. Je vous répète que je n'ai que la terre qui est après mes souliers, et que je ne suis pas la gendresse qu'il vous faut.

Madame Simon rit sous sa couverture.

Moab s'irrita :

— Je n'ai prononcé aucune parole dont il y ait à rire, reprit-elle.

— C'est bien ! mon enfant, dormez tranquille. J'aurai, dans deux jours, des lettres de votre notaire.

— De mon notaire! fit Moab stupéfaite. Dès lors, elle crut sérieusement qu'ils étaient tous fous dans la maison, et se persuada que l'honnêteté la forçait de s'enfuir. Mais l'évasion de la ferme était plus difficile que celle de la prison. Madame Simon, très-défiante pour tout, avait retiré la grosse clef de la chambre, et la tenait sous son oreiller. Il était donc nécessaire d'attendre au lendemain.

Moab finit par trouver un petit coin pour le sommeil et elle s'en alla en rêve avec Zaré. Quand elle se réveilla, il faisait grand jour depuis deux heures, et la veuve avait déjà arrangé la chambre. La cour était pleine de bruit et de voisines, qui se dépêchaient après les volailles. Joachim aidait à traîner du hangar de longues planches qui devaient être montées en table. Des piles de nappes avaient été sorties du placard. Un grand feu pétillait dans la cheminée

et les fourneaux flamboyaient. Moab avait vu tout cela par la porte ouverte et à travers ses rideaux. Elle eut grand' peine à trouver un moment de solitude pour se laver dans un seau, et s'habiller à la hâte. Aux premiers pas qu'elle fit dans la cour, elle s'aperçut qu'elle était surveillée. Madame Simon avait donné le mot aux voisines, et soupçonnait ses instincts de liberté.

— Allons, ma fille! venez nous bailler un coup de main, dit-elle.

Semblable à un augure, elle saignait des poulets et des canards.

Moab regardait avec dégoût ces apprêts sanglants et ne s'approchait pas.

Joachim dit à sa mère :

— Mademoiselle Juliuz a d'autres choses à faire.

Il indiquait comment on devait l'appeler.

— Mademoiselle Juliuz ! répéta-t-elle effarouchée, comme la Dubarry la première fois qu'elle arriva dans la galerie de Versailles. J'aime mieux quand on me dit zut !

Les allées et venues se multipliaient. Les buffets dégorgeaient des monceaux de faïence. On montait de la cave une pièce de vin du clos des Morvandeaux.

On apportait des corbeilles pleines de fruits et de galettes. Comme le temps se fixait au beau, la table fut dressée dans la cour. Le fumier avait disparu. Avec l'aide de beaucoup de mains complaisantes, tout prenait un air de fête. Moab, assise sur les marches de l'escalier, restait immobile, les yeux sur la porte encombrée.

Joachim s'avança vers elle en tremblant.

— Vous résignez-vous?

— Je ne suis pas la maîtresse ! répondit-elle.

— Vous regrettez les voyages, reprit-il. Quand nous serons mariés, j'achèterai un beau cheval et une calèche, et nous nous en irons par les routes.

— Ce sera trop beau, et nous n'aurons jamais faim ! dit-elle.

Madame Simon vint dire tout bas à Joachim :

— Si ce n'était des soixante mille francs, je n'accepterais point cette fille. Elle n'est pas ouvrière du tout, et n'a rien fait de ses doigts, depuis ce matin.

— Je l'aime ! répondit-il.

Madame Simon retourna à ses casseroles.

A deux heures, Moab était parée de la robe de soie, qu'elle s'était laissé attacher, avec la bonne grâce qu'elle aurait mise à revêtir une camisole de force. Mais la contrariété ne faisait rien. Elle était plus jolie que jamais avec son air ennuyé. Les arrivants se montraient l'héritière, sur laquelle on racontait des histoires fantastiques. Joachim avait un habit noir, et madame Simon était propre.

Parmi les invités, on n'avait eu garde d'oublier Blanchecotte, si important par la fortune qu'on lui supposait. Il avait été ébahi en apprenant que sa petite visiteuse devenait la femme de Joachim Simon, et il ne laissait pas d'être inquiet sur les précédents. Le séminariste, devenu homme, pourrait prendre mal ses anciennes tentatives, et Blanchecotte serait certainement rossé, si une rencontre avait lieu. Il trouva moyen de s'approcher de Moab, dans un angle de la chambre, et pendant que tous les regards étaient sur les toilettes étalées, il lui dit tout bas :

— Ne racontez rien, mademoiselle, et ce bracelet est à vous.

En même temps, il glissa dans la poche de sa robe un bijou monté en émaux de Bourg, donné autrefois en gage par un des emprunteurs.

Elle n'eut pas l'air de s'apercevoir du mouvement.

— Vous êtes donc à votre aise, continua-t-il, et en me demandant cent francs l'autre soir, vous vous êtes quasiment moquée de moi?

— Pas assez! répondit-elle, et elle lui tourna les talons.

Madame Simon avait revu en secret Saloméa le matin. On recausa d'affaires, et Saloméa promit qu'elle obtiendrait le consentement de son père.

On pouvait publier les bans, et la veuve annnonçait que le mariage aurait lieu sous huit jours, Saloméa ayant dit qu'elle lui montrerait la fameuse lettre, le lendemain. Les avares sont beaucoup moins positifs qu'on ne le pourrait croire, car la soif de l'or entretient les rêves. Tout le temps qu'Harpagon ne passe pas sur son trésor, il le dépense dans son château en Espagne, et il est ainsi disposé au merveilleux. Madame Simon admit très-facilement le récit que Saloméa lui fit à moitié.

La veuve avait insisté pour qu'elle fût du repas, mais ses sollicitations échouèrent.

Moab savait que madame Simon ferait à la fin du dîner une sorte de discours, dans lequel elle annoncerait officiellement le mariage. Plus l'heure s'avançait, plus Moab avait peur et horreur de cet engagement. Elle n'était possédée que par une pensée : se dérober encore, rompre pour toujours.

Elle avait en vain tâté son cœur. Joachim était bon, et beau peut-être. Mais il ne mettait pas une pulsation de plus à son sang, qui s'enflammait si facilement par sa source même. Elle aspirait, comme à une caresse de l'avenir, à la détresse avec Zaré. Parfois elle oubliait que, suivant la prédiction, cette union devait être funeste.

Mais quand elle se rappelait, elle préférait une heure d'ivresse et de larmes auprès de lui, à une éternité de monotonie à côté de Joachim. Le bonheur n'avait pas d'autre cadre pour elle qu'un coin de paysage nocturne, avec une petite charrette arrêtée, un mulet dételé et un feu de broussailles répandant sa cendre noire au bord de la route. Puis elle avait frémi en voyant la vie bourgeoise. Elle avait le dégoût du réglé et du prévu.

Cette fille des libres espaces ne respirait pas dans une maison. Brûler sous le soleil, trembler sous la pluie, chercher son repas qui manquait souvent, à la bonne heure! on se sentait vivre! Mais vendre des récoltes assurées, toucher des fermages, avoir une table abondante et un foyer toujours allumé, et un lit moelleux, et des robes comme tout le monde, c'était l'ennui sous toutes ses formes!

Dans la matinée, elle avait guetté l'occasion.

Il y avait eu une possibilité de fuite, au moment où on l'habillait. Elle était seule dans la salle, avec madame Simon et la tailleuse. Les préparatifs terminés, les voisines avaient été se vêtir aussi, et la cour devait être déserte. Moab, plus agile que les deux femmes, leur aurait échappé. Elle était à demi habillée. Elle regardait déjà sa mante de gitana qu'elle allait prendre, en passant rapide-

ment, sur son lit, quand elle entendit Joachim qui chantait en haut.

Le pauvre garçon n'avait jamais chanté qu'aux vêpres et ne savait que des cantiques. Mais il y en a qui se prêtent à toutes les situations, et il mit à ce doux moment de sa vie une si vraie expression de bonheur dans sa musique, que Moab s'arrêta devant la peine qu'elle allait faire à ce cœur qui criait sa joie.

Quand les invités furent tous dans la cour, sur l'escalier et dans la maison, elle ne pouvait plus songer à s'en aller dans la rue. Elle essaya d'une ruse. La toilette était terminée.

Elle se regarda dans un petit miroir.

— Tout va bien, madame Simon, dit-elle. Mais vous avez oublié de me donner un bouquet. Que pensera le monde ?

— C'est vrai ! j'ai oublié ! dit la veuve contrariée.

— J'ai vu des roses dans le petit jardin, reprit Moab. Je vais en cueillir deux ou trois. Ce sera fait tout de suite. Elle avait vu les roses dans le carré de légumes ; mais elle avait vu aussi un trou dans la haie, par lequel on pouvait gagner la campagne. Un couloir donnait dans la chambre, du côté opposé à la cour. Moab s'y rendait tranquillement et sans apparence de mauvais dessein.

La grande porte s'ouvrit en même temps.

Joachim parut, une gerbe de fleurs à la main.

Le sort ne voulait pas qu'elle fût libre.

Lorsqu'elle se vit renfermée dans ce cercle d'étrangers souriants et envieux, elle crut qu'elle allait étouffer. Cependant, quelqu'un qui aurait su lire sur sa physionomie aurait deviné qu'elle venait de prendre un parti.

Les habitants de Castagne n'étaient pas certains de ne point assister à un rêve. Ce séminariste de la veille qui prenait femme, cette bohémienne arrêtée auparavant avec un voleur qui allait devenir une des plus riches propriétaires du pays, enfin cette vieille femme si ladre qui jetait ce jour-là son argent par-dessus les murs de sa cour, tout avait une apparence d'impossibilité ; mais le festin fumait sur la table, le vin pétillait dans les brocs ; on acceptait au moins ce qu'il y avait de substantiel dans cette fantasmagorie.

On se mit à table. Moab dut s'asseoir entre madame Simon et Joachim. Blanchecotte eut les honneurs en face. Les autres se placèrent à leur guise.

La pratique du repas suivit son train ordinaire. Au bout d'une heure, de tant de gigots, de volailles, de pâtés, de bouteilles et de miches de pain, il ne resta rien que des histoires d'autrefois, racontées par les vieux, des rapprochements opérés par les jeunes, des petites tapes charmantes que les filles distribuèrent à leurs voisins, des fourmillements des pieds sous la table et des mains dessus, des querelles qui finirent vite, des amours qui devaient durer toujours, un bruit étourdissant et une atmosphère brûlante, qui montait comme une vapeur dans les rayons du soleil, d'abord caché par la maison, et qui arrivait à la fin, pour dorer cette orgie bourgeoise. Moab n'avait répondu qu'à peine aux questions lui arrivant de toutes parts, et prenait une triste idée de la civilisation. Mais elle se recueillait, el e si légère ordinairement, et se demandait si ce qu'elle allait faire était juste, et elle se répondait toujours que c'était au moins nécessaire.

Quand les verres se furent suffisamment remplis et vi-

dés, et quand madame Simon jugea que la raison de ses convives était encore en deçà de la folie, elle se leva et dit sans hésiter et en femme qui, n'ayant pas préparé la phrase, est sûre de l'idée :

— Mes voisins, je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait en venant. J'ai voulu vous faire connaître une jeunesse qui va être payse. Je ne l'ai point choisie pour sa fortune, quoiqu'elle ait des écus dans son sac, ni pour sa beauté, quoiqu'on ne perde guère son temps en la regardant. Je l'ai prise, parce que le cœur de mon garçon l'avait approchée avant moi, et aussi parce qu'aux lieu et place de ma vieille figure, j'ai voulu qu'il y eût dans la maison une personne fidèle comme moi à ses devoirs, et plus que moi avenante à ses voisins. Si vous l'acceptez de bon gré, comme nous l'avons reçue nous-mêmes avec amitié, buvez donc à la santé et à la prospérité de madame Joachim Simon.

Tous les bras se tendirent, tous les cris allèrent vers Joachim qui demandait à Dieu de remplir ces coupes de ses bénédictions. Il prit la main de Moab, et il penchait ses lèvres sur son front, pour la faire son épouse devant tous. Mais elle, dégageant sa main, et après l'hésitation d'une seconde, s'armant de son courage, se leva et dit d'une voix qui dominait les autres :

— Je ne mérite par d'être la femme d'un honnête homme : je suis une fille perdue, je me suis vendue à ce monsieur.

Et elle montra Blanchecotte.

Joachim devint plus blanc que la nappe, et se retint de force à la table pour ne pas tomber.

Madame Simon, abasourdie au premier moment, mais

ne voulant pas lâcher sa proie, s'écria tout en menaçant Moab de ses yeux pleins de haine :

— Ne la croyez pas ! L'odeur du vin a troublé sa tête. Il n'y a pas une preuve de ce qu'elle avance.

Cependant la curiosité et les étonnements retombaient sur Blanchecotte, et on l'entourait de questions qu'il renvoyait à tous les diables.

— La preuve, reprit tristement Moab, c'est ce bracelet. Vous devez le connaître.

Elle jeta le bijou sur la table, détacha ses bagues et son collier, déchira ses dentelles et sortit de la cour sans que personne essayât de la retenir.

XIV

Les étrangers disparaissent vite en semblables circonstances. Blanchecotte fut un des plus empressés à se dérober. Joachim resta seul avec sa mère, et le tête-à-tête menaçait d'être terrible.

La veuve demeura paralysée par la rage, dans la première minute; mais les soubresauts la ranimèrent, et, l'écume à la bouche, frappant la table de ses poings fermés, elle s'écria en regardant son fils :

— Voilà de la belle ouvrage! Ah! la gueuse! la sans cœur! la digne fille d'un voleur! Elle s'est ensauvée avec la robe que je lui ai baillée. Si je n'avais pas été abasourdie comme une dinde qu'on va plumer, je la lui aurais arrachée avec la peau!

Joachim ne répondit rien. Retombé sur sa chaise, il enfouissait ses larmes. Il se trompait à l'indignation de

sa mère. Elle ne criait que sous la morsure de son avarice.

— J'en ai pour plus de cent écus de dépense, reprit-elle, et qu'y a-t-il en fait de restes? pas seulement de quoi nous nourrir trois semaines! Sans compter les services rendus par les voisins, qu'ils sauront me faire payer. Mais ça t'avancera bien de pleurer comme un brouillard de la Toussaint! Ce que tu as à faire, grand niais, veux-tu que je te le dise?

— Demander au ciel de l'oublier, et lui pardonner, car la malheureuse a été sincère, dit-il à demi-voix.

— Ah! la belle morale! comme ça te refera la jambe! Ce que tu as à faire, c'est de courir après ton argent, de la ramener par la force de ton bras, et de la contraindre de t'épouser, car je sais, de source certaine, qu'elle a de quoi, et que, sous ce rapport-là, nous n'avons pas été bernés!

Joachim se releva.

— Vous me conseillez d'épouser une femme qui a été à un autre, et que je dois mépriser tout en l'aimant! Vous! ma mère!

— Eh bien! après? Il vaut mieux avoir été jobardé la veille des noces que le lendemain, je pense! et toutes les femmes, excepté moi, se sont amusées ou s'amuseront à l'amour, les grandes niaises! comme si on n'avait pas autre besogne à faire!

— Mais ce n'est pas l'amour! Elle s'est vendue! répondit Joachim, dont les sanglots noyaient les paroles.

— D'abord, ce n'est pas prouvé, et je voudrais avoir vu ce grigou de Blanchecotte vider son porte-monnaie devant la casaque d'une fille, pour le croire. Il y a une

manigance là-dedans, j'en suis sûre. Et puis, quand elle aurait trafiqué de son corps! ça prouverait qu'elle n'est pas bête, qu'elle sait que l'argent vaut mieux que tout, et je ne l'en blâmerais mie!

Joachim leva les yeux au ciel, comme pour lui demander si vraiment il l'avait fait sortir des entrailles de cette femme; mais elle continuait :

— Ne comprendras-tu jamais, toi, que le bon Dieu n'a fait le soleil jaune qu'à cette fin de nous instruire que l'or est la plus belle couleur du monde? Nous aurons le temps d'user de la morale en paradis. Ici-bas, occupons-nous de faire notre fortune. Mais pendant que nous devisons, la belle a pris de l'avance. Si tu ne te décides pas vite, j'y vas moi-même, et je mettrai les gendarmes à ses trousses. Ils la trouveront. Ils l'ont déjà ramassée une fois.

Joachim se leva.

— Je sors! dit-il.

Il monta à son grenier et prit une vieille paire de pistolets chargés depuis quinze ans, qu'il avait trouvés dans la malle de son père. Il remit une blouse pour les cacher, et redescendit. Sa mère lui cria :

— Reviens avec elle ou ne reviens pas!

Il se rendit chez Blanchecotte.

Le pauvre garçon croyait n'obéir qu'à la douleur. Il voulait être tué, et ne trouvait pas de moyen plus digne que de s'adresser à son rival. Il ne considérait point son âge. Peu lui importait que la main qui lui enverrait une balle fût celle d'un vieillard.

Blanchecotte était imprudemment rentré chez lui. Il avait tiré les verrous, car c'était une mauvaise affaire que cette publicité sur ses fredaines, et il ne devait en retirer

que des ennuis. Il n'était flatté, en aucune façon, que cette maigre bonne fortune eût été exagérée.

Quelques créancières lui proposeraient peut-être de le payer avec une monnaie dont le change était ruineux. Il maudissait la chance qui avait mis Moab sur son chemin. Il voyait qu'il aurait bien des discours à tenir pour ramener l'opinion, mais dans ses réflexions les plus tristes il n'avait pas prévu la visite de Joachim.

Il était deux heures à peine quand celui-ci frappa à sa porte.

Blanchecotte le vit par le judas. La crainte des voleurs l'avait toujours empêché d'avoir une seconde sortie. Sa première tactique fut de se tenir coi.

Joachim frappa plus énergiquement et dit :

— Je sens l'odeur de votre pipe. Ouvrez de bonne volonté, ou je remuerai le marteau jusqu'à ce que tout le village vienne.

Blanchecotte comprit que le provocateur ferait comme il le disait, et ce qu'il craignait le plus était une curiosité malveillante autour de sa demeure.

Après tout, un échappé du séminaire ne devait pas être bien dangereux, et on n'assassine pas en plein jour.

— C'est bon ! cria-t-il, je vais quérir la clef.

La clef était un casse-tête qu'il glissa dans sa poche.

La porte s'ouvrit.

— Monsieur Blanchecotte, dit Joachim, vous deviez m'attendre.

— Votre présence me fait toujours honneur, répondit Blanchecotte qui voulait mettre les procédés à son avoir.

— Vous ne vous êtes pas montré un homme de bien quand vous avez séduit une enfant ignorante, ni un homme

délicat, quand, instruit de mes projets, vous n'êtes pas venu m'avertir. Je ne permets pas qu'on jase d'elle, ni qu'on rie de moi. Voici deux armes. Vous allez me suivre dans un coin du bois. Vous choisirez vos témoins, et un de nous deux ne soupera pas ce soir.

Blanchecotte sentit une couche d'air glacé se répandre sur son dos, mais il regarda Joachim avec quelque calme et répondit :

— C'est bien parlé, mon garçon, mais je me figure que tu t'es mis en mesure de ton côté.

— Je préviendrai M. Gervais, qui ne refusera pas de m'assister.

— Certainement, il ne refusera pas, lorsque je lui aurai dit que tu m'as payé les mille livres que tu me dois, d'après ce billet que je vais déchirer. Aboule ton argent.

Blanchecotte alla à son bureau, et y prit un papier. Joachim pâlit lamentablement. Il avait oublié sa dette, et les mille francs avaient passé dans l'acquisition de bijoux, qu'il avait eu l'intention d'offrir le soir même à Moab.

Il dit en cherchant ses mots :

— Vous n'êtes pas inquiet, je suppose. Mon héritage vaut cent fois cette somme.

— Je n'en doute pas, mais je ne tiens pas à avoir affaire à la veuve Simon. Donc, montre-moi tes écus, et nous irons faire après, gentiment, la petite promenade, quoiqu'elle soit fatigante quand on a dépassé la soixantaine.

— J'aviserai, monsieur, vous serez payé demain.

— Alors, à demain.

Et Blanchecotte montra la porte.

— Mais c'est abominable! reprit Joachim. Vous m'avez rendu le jouet de tout le pays. Je ne peux pas vivre jusqu'à

demain sous cette injure. Je vous forcerai à vous battre.

— C'est ce que nous verrons ! dit Blanchecotte, qui s'amusa à faire tourner son casse-tête en l'air. Mais, au surplus, tu as l'avantage. Tire-moi un coup de pistolet de la cour, et tu tueras celui que tu auras volé. Ça doit se faire dans la famille où tu vas chercher ta femme !

— Gredin ! s'écria Joachim en avançant d'un pas pour le désarmer. Mais la logique le retint, Blanchecotte était dans son droit de Shylock.

Joachim regagna la cour en frémissant.

— Tu verras l'huissier ! dit Blanchecotte.

Joachim répondit par une malédiction, et tourna dans la rue, aveuglé par sa honte.

Il ne savait plus dans quel refuge aller porter la misère de son âme, car à mesure qu'il analysait sa douleur, il reconnaissait qu'il aimait toujours cette Moab déshonorée. C'était elle qu'il avait voulu venger plus que lui-même.

L'infamie complète était impossible. Quoi ! elle avait appartenu à ce vieillard grossier ; elle aurait écouté les protestations de cette bouche cynique, et il l'aimait encore, et il la pleurait, et il voulait mourir, puisqu'il ne pouvait plus en faire sa femme ! Quoi ! ce lévite de la veille était à peine sorti du sanctuaire, qu'il tombait aux pieds d'une courtisane ! Il se maudissait, il s'injuriait, mais il ne pensait qu'à elle.

Au détour de sa route, dans les ténèbres, il entrevit Saloméa. C'était vers elle qu'il devait aller. Là seulement il trouverait un écho juste. Il flagellerait Moab de ses paroles, mais il entendrait dire son nom !

Il se souvint que Saloméa habitait chez la Gervaise.

Elle avait appris avec consternation la scène de l'après-

dîner. Tout cet échafaudage de l'avenir de sa sœur, préparé avec des regrets, entrevu avec joie, s'écroulait subitement par sa sœur elle-même. Il y eut pourtant un éclair dans son désespoir. Si Moab s'était volontairement calomniée, si elle avait rompu avec Joachim, cette folie ne pouvait résulter que de son aversion irrémédiable. Alors Moab se refusant, il restait un asile à son amour à elle, qui renaissait à chacun de ses efforts pour l'anéantir. Elle avait su se défendre d'être jalouse, mais il lui arrivait de rêver qu'il lui serait permis de se montrer, la place étant libre. Sans doute Joachim n'oublierait pas : seulement, il ne semblait plus impossible qu'il se laissât consoler mystérieusement, et elle n'en demandait pas plus.

A cette heure, il restait à Saloméa un devoir de dévouement. Son père était fugitif. Elle ignorait qu'il eût été recueilli par M. Morétain. Il devait revenir quelquefois la nuit, auprès de sa pauvre voiture. Il apprendrait trop tôt le scandale causé par Moab. Saloméa irait panser cette nouvelle blessure, rassembler la famille, recommencer les voyages, et lui apprendre peu à peu, et en déguisant la vérité, que Moab était riche, et qu'il fallait songer à l'établir en dehors de leur classe. Elle avait dû se séparer de son père criminel : elle voulait se rapprocher de son père proscrit.

Elle descendit dans la boutique, pour faire ses adieux à madame Gervais.

— Je ne peux plus rester, lui dit-elle. Je voudrais que le cœur eût une voix. Vous entendriez combien il vous remercie. Rendez-moi encore un service. Quand le petit sera rétabli, vous m'écrirez, et quoiqu'il soit bien au presbytère, je viendrai le reprendre.

La Gervaise aurait consenti à garder Saloméa toute sa vie, pour le seul plaisir de son âme, et elle exprima combien elle regrettait de la voir partir.

— Quant au petit, ajouta-t-elle, je ne comprends pas que vous le rameniez sur les routes.

— Je n'ai pas le droit de l'ôter à son père, dit Saloméa.

— C'est pourtant vrai! les petits même de s loups so à eux. D'ailleurs, vous serez là, entre le mal et lui. Adieu, Saloméa. Revenez me voir souvent. Vous m'apporterez du contentement.

— Excepté pour reprendre mon frère, je ne vois pas comment je reviendrais à Castagne.

— J'ai idée que vous y reparaîtrez, dit madame Gervais énigmatiquement, et enveloppant ses mots dans un bon sourire.

— Pourquoi? répondit simplement Saloméa.

— Parce qu'on suit son cœur.

Saloméa ne devinait pas.

— Vous ne m'en voudrez point de ce que je vais vous dire, fit madame Gervais.

— Jamais.

— Je n'ai pas compris pourquoi vous aviez essayé de marier à M. Joachim votre sœur, qui est indigne de lui, et qui ne vous vaut pas.

— Il y avait pour cette union des raisons de famille, que je ne puis point dire! répondit Saloméa embarrassée.

— C'était bien imprudent! Car enfin vous l'aimez, ce Joachim Simon!

— Moi, je l'aime! reprit Saloméa tremblante.

— Les femmes s'entendent à lever ce gibier-là! Je n'étais pas loin de vous quand vous l'avez rencontré sur

la place, comme il sortait de chez M. le curé, et l'amour avait ses paroles dans vos yeux. Il n'y a point de mal, au contraire!

Elle prit les mains de madame Gervais, et s'en cacha le visage. En ce moment Joachim parut sur le seuil de la boutique.

— Regardez! dit madame Gervais à Saloméa, et en retirant ses mains. Il y a une destinée pour sûr!

Elle s'éloigna afin de laisser la conversation libre.

Saloméa n'eut aucun effort à faire pour se recomposer une attitude digne. Néanmoins elle était frappée de la circonstance qui amenait Joachim à la minute où il était ainsi parlé de lui.

Plus il s'était avancé vers une explication, plus la pâleur l'avait envahi.

— Mademoiselle, dit-il, vous savez...

— Oui, répondit-elle. Notre famille est bien coupable envers la vôtre.

— Il n'est pas question de ma mère, dit-il, mais de moi seul. J'ai reçu le coup de la mort.

Saloméa vit le spectre de la douleur. Elle plaignit le malheureux, et fut au soulagement sans réserve. Il y a des libératrices spontanées qui se précipitent à la charité.

— Ne vous pressez pas de juger! dit-elle.

— Je lui ai cherché toutes les excuses possibles, reprit-il. La faim, l'ignorance, la fuite de son père! Subterfuges de la douleur! mensonges de l'amour! Il n'en reste pas moins qu'elle s'est avilie, et c'est mon opprobre que de la pleurer.

— Elle a inventé sa faute, répondit Saloméa. J'étais là, dans la maison de ce vieillard. J'ai tout vu, tout entendu!

Je vous jure devant Dieu qu'elle s'est défendue, qu'elle a fait peur à son agresseur, et qu'aucune infamie n'est sur elle.

Il respira. Cependant une impossibilité se présenta.

— Mais alors, dit-il, pourquoi s'est-elle accusée?

— Parce qu'elle ne croit pas à sa fortune, et qu'elle ne voulait pas surprendre la vôtre.

— Ah! Saloméa, s'il n'y avait pas autre chose! Si vous ne dissimuliez rien dans votre pitié pour nous deux!

— J'ai attesté Dieu! reprit-elle.

— Pardon! oui, c'est moi qui suis coupable de ne l'avoir pas devinée! C'est moi qui dois aller la chercher!

— Allons-y! dit-elle sans hésitation.

— Vous savez où la rejoindre?

— Nous irons lentement, car mon père ne doit être là-bas que durant la nuit. La lettre que je veux vous montrer est dans notre voiture. Je viendrai à bout de trouver une explication pour le père! Il imposera sa volonté à Moab. Ensuite, ce sera votre affaire d'être aimé!

Elle accentua cette dernière phrase avec une mélancolie qui fit tressaillir Joachim.

— Rien ne nous presse, reprit-elle. Je vais embrasser madame Gervais et regarder encore ce beau pays que je ne reverrai pas. Vous n'aurez plus besoin de moi, et vous ramènerez Moab demain! Vous aurez à braver quelques curiosités dans le village. Mais le bonheur paye tout.

— Et pour quelle cause vous éloignez-vous, Saloméa? Vous ne paraissez jamais que quand on souffre.

— Chacun a son plaisir. Ça me fait du bien d'être utile.

Elle remonta dans les chambres.

Pendant les cinq minutes de son absence, Joachim pensa que Moab pourrait bien ne l'aimer jamais.

Saloméa revint. Elle avait la sérénité de ceux qui marchent librement.

— Partons, dit-elle, je ne laisse plus rien derrière moi.

— Vous savez où Juliuz a arrêté sa voiture?

— Non, mais je trouverai l'endroit. Nous ne nous trompons jamais sur les traces.

— Comment, vraiment vous avez couru les routes et dansé sur les places, vous?

— Pourquoi non?

— Vous avez la figure d'une madone du foyer.

— Les madones, reprit-elle en souriant, ça a un enfant. Les grandes sœurs sont faites pour ne pas compter. Quand la mère est morte, le poids des petits retombe sur leurs bras. C'est si doux, le poids d'un enfant! Je suis mère et je veux le bonheur de ma fille Moab. Ah! si je pouvais être sûre de le donner à tous les miens!

Tout cela était dit avec une sincérité qu'on respirait. Joachim n'avait jamais entendu causer une femme. Il remarqua pour la première fois, chez Saloméa, les lignes d'un visage charmant. Il trouva aussi à sa démarche une tranquillité gracieuse. Le soleil était bas dans le ciel, et touchait le faîte de la petite montagne que la route côtoyait. Joachim, n'osant pas regarder beaucoup Saloméa, se retournait et suivait des yeux la grande ombre qui se détachait d'elle, et qui conservait des ondulations souples.

— Heureux, pensait-il sans s'en douter, qui pourra voir tous les soirs une pareille ombre dans son enclos!

Bientôt il se reprocha cette distraction comme une infidélité, et pour s'en punir il dit à la jeune fille :

— Personne ne connaît Moab autant que vous ?

— Personne, sinon vous ! Ceux qui aiment voient tout de suite jusqu'au fond de l'âme.

— Je n'ai presque pas parlé avec elle. Dites-moi comment je dois être pour m'en faire accepter.

Saloméa sourit tristement.

— Restez ce que vous êtes, dit-elle.

— C'est étrange ! reprit-il presque rêveur, il me paraît maintenant que je vous connais mieux que votre sœur !

Elle sentit un souffle très-doux passer en elle ; aussi elle détourna la conversation.

— Je m'inquiète d'une seule chose, dit-elle.

— Parlez-moi vite, alors, je veillerai.

— Votre mère a une passion, Moab la dérangera.

— C'est vrai, dit-il inconscient. Si c'était vous au lieu de Moab, je ne m'effrayerais pas !

— Je hais l'avarice autant que Moab.

— Mais vous êtes prévoyante. Vous aimez le travail. Voulez-vous être tout à fait bonne pour nous, Saloméa ?

— Ça ne dépend pas de moi ; la bonté est une science, et je n'ai rien appris.

— Venez demeurer à la maison. Vous préviendrez tous les chocs entre ma mère et Moab. Vous serez notre conseil, notre sagesse.

L'innocent, en exprimant le désir qu'il avait alors de la voir toujours, ne se doutait pas qu'il lui apportait une tristesse. Elle voulut la cacher et se mit à plaisanter.

— Voilà maintenant qu'il vous faut deux femmes ! répondit-elle. Contentez-vous de Moab, et si vous m'en croyez, n'habitez pas chez votre mère.

— Non, ce que je vous dis est sérieux, reprit-il. Je

suis fâché d'être resté si longtemps avec vous! Je ne saurai plus me passer de votre conversation. Et vous vous préparez à fuir si loin qu'on ne saura pas où aller vous dire qu'on a besoin de vous!

Elle se trouva tout heureuse et toute troublée, mais elle s'en voulut de l'avoir occupé et elle résolut de ne plus rien dire. Son âme était comme la campagne qu'ils parcouraient, partagée entre la chaleur du crépuscule et le mystère de la nuit. Elle traversa la route pour s'éloigner de Joachim. Une vieille femme montait la côte, pliée en deux sous un tas d'herbes fraîches qu'elle portait dans un sac et qui débordaient. Elle s'appesantissait de pas en pas, et cherchait assez de souffle pour arriver en haut. Saloméa ne lui adressa point la parole, mais, haussant ses bras, elle prit le paquet et le posa sur son épaule. Mais elle ne s'affaissa pas, car elle était vaillante et, sans s'en douter, elle eut en marchant l'attitude de ces belles filles juives qui passent, par les pages de la Bible, portant une amphore. Joachim les y avait vues et les retrouva en elle. Il marcha derrière cette taille cambrée par un léger effort, et ces tresses noires qui se balançaient sur le cou.

Pourquoi les regarda-t-il si longtemps, oubliant presque le profil de Moab?

C'est qu'il avait passé sa vie dans une assemblée d'hommes et qu'on lui avait ordonné de détourner ses yeux des femmes, et que le naïf hésitait dans ses admirations.

Quand Saloméa fut parvenue sur la hauteur, elle remit la gerbe à la vieille femme.

— Maintenant, dit-elle, allez porter cela à votre chèvre.

— O ma charitable demoiselle, répondit la mendiante,

que le bon Dieu vous bénisse pour le soulagement que vous m'avez donné.

— Je suis trop pauvre pour l'aumône, mais j'essaye ce que je peux faire!

— Ça vaut mieux que l'aumône! dit la vieille en s'éloignant.

Et Joachim tremblait comme devant une révélation, et Saloméa ne se doutait pas que sa pureté même devenait une séduction, et qu'il lui aurait fallu disparaître pour ne pas charmer.

Un autre incident arriva.

La nuit était presque complète.

Ils entendaient depuis quelques instants devant eux un bruit à la fois gémissant et monotone. En approchant, ils virent une masse noire et blanche. Elle appartenait à cet animal qu'il est malséant de nommer. Cependant il faut bien s'y décider, puisque tous ses synonymes sont également repoussants. C'était un petit cochon.

— Il sera tombé d'une de ces odieuses voitures de boucher, dit Saloméa. N'est-ce pas du sang qui brille là? Il est blessé.

— Pauvre bête! fit assez indifféremment Joachim. Mais, après tout, il était destiné à mourir. Autant vaut qu'il finisse ici que sur un étal.

Elle ne répondit rien, et, surmontant un dégoût, elle rit son mouchoir, étancha la plaie, puis, soulevant le essé, elle l'appuya contre son buste, et se remit à marer. La bête, se croyant menée à une autre mort, retourt la tête et répondait au bienfait par la menace.

oachim était plutôt indigné qu'attendri.

— Qu'allez-vous faire? demanda-t-il avec un accent de reproche.

— Je n'ai point de plan arrêté, répondit-elle en souriant. Je ne pouvais pas laisser ce gémissement sur la route. Voilà tout.

— Vous ne le conduirez pas jusqu'à votre voiture, j'espère.

— Conduire! dit-elle, en riant tout à fait. Je pourrais le porter jusqu'à la première maison, et obtenir, en l'offrant, qu'on l'épargne tant qu'il sera petit. C'est un enfant, voyez-vous!

— Mais il vous salit!

— C'est vrai. Vaut-il mieux qu'il meure?

— Il est très-lourd.

— Je suis forte.

Et elle continuait à marcher.

Cette bonté qui allait aux créatures les plus infimes, cette pitié active qui surmontait tout pour soulager, firent trouver à Joachim Saloméa plus charmante que si elle avait emporté en jouant une tresse de fleurs. Il voyait, pour ainsi dire, une âme en mouvement.

— Laissez-moi essayer de vous suivre dans votre bonté, dit-il en s'approchant et en tendant les bras pour prendre le fardeau. Mais il avait pensé trop tard à intervenir. Une voiture arrivait sur la chaussée avec des grelots.

— C'est le boucher! dit-elle. Il sera plus sage d'abandonner la victime à la garde du hasard.

Elle traversa le fossé, et déposa le pauvre être dans un champ plantureux, où la luzerne fournirait la couche et la nourriture.

Le boucher passa, regardant partout et ne voyant rien.

— Je vous cause de l'horreur! dit-elle à Joachim.

— Savez-vous ce que vous venez de faire? répondit-il. Vous avez pratiqué un chapitre de la vie des saintes.

— Oh! une sainte! répondit-elle mélancoliquement et comme si elle écoutait des reproches en elle-même.

Ils trouvèrent une source au bas du champ de luzerne. Saloméa lava le corsage de sa robe, et essuya ensuite ses mains dans une touffe de menthe.

— Si je ne me trompe pas, dit-elle, voici à droite le chemin où mon père doit s'être arrêté. Comment parlerez-vous à Moab?

— Moab! fit-il.

Il était à cent lieues d'elle.

— Ne la questionnez pas sur sa visite chez cet usurier; vous lui prouverez ainsi que vous ne l'avez pas crue.

Elle s'arrêta et dit précipitamment des phrases qui ne devaient pas traduire sa pensée.

— Soyez bon pour ma sœur. Rendez-la aussi douce par sa vertu que par sa figure. Vous êtes responsable! Personne ne vous a dit de l'aimer! Mais puisque c'est fait, vous serez coupable si votre amour n'est pas un bonheur.

Il tremblait à deux idées :

Revoir Moab et perdre Saloméa.

Ils étaient tout près d'un groupe dont on voyait sur le chemin les ombres projetées par une lanterne.

XV

Equinoxe était reparti pour Noisy-le-Châtel, après l'incendie. Son père se promenait dans sa chambre. L'aurore battait aux carreaux de la fenêtre. Juliuz ne s'aperçut pas que l'enfant succombait sous la fatigue, et il lui dit brusquement :

— Tu n'as pas eu le temps d'aller là-bas? J'y compte bien.

— Si! mais je suis las.

— Mais tu n'as pas trouvé le petit chemin sur la route. Ils se ressemblent tous. C'est impossible de s'y reconnaître.

— De la manière que vous aviez dite, je ne pouvais pas me tromper.

— Et la voiture? demanda-t-il en palpitant.

— Elle a fait une belle flambée.

— Malheureux! s'écria Juliuz.

— Voilà! j'étais bien sûr que vous me gronderiez! Mais le mal a été fait par vous. Ne me battez pas, je n'en peux plus.

Il tomba sur son lit.

Juliuz mit sa main devant ses yeux.

— O mes amours! reprit-il. Je suis un impie, j'ai mis le feu à la maison de mes enfants! J'étais un misérable, quand je te donnais cet ordre. Il ne fallait pas m'écouter. Mais je ne t'en veux pas, pauvre petit! Tu dis que tu souffres... Voyons ton bras.

Il s'assit à côté d'Equinoxe, le prit sur ses genoux et l'embrassa. Puis il souleva la manche. Le coude était gonflé. Juliuz renouvela la compresse qu'Alacoque avait donnée.

Equinoxe était irrité et attendri parce qu'on s'occupait de lui.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il. Un homme doit bien s'attendre à recevoir des atouts dans sa vie. D'ailleurs, je ne sens plus rien depuis que vous m'avez embrassé. Je ne savais pas comment ça embrassait, les pères!

— Et ta mère? Te rappelles-tu quand elle te berçait dans la voiture?

— Non. Mais j'avais ma grande sœur Saloméa. C'était tout comme.

— Dis-moi comment les choses se sont passées.

— Il y avait Zaré qui me gênait.

— Zaré! Et il t'a laissé faire?

— J'ai apporté du feu quand il a été endormi.

— Et comment as-tu eu le courage d'allumer? Sais-tu

qu'elle avait plus de cent ans, cette voiture? Enfin, nous avons cru bien faire. Qu'est-ce qui a brûlé en premier?

— Le couvercle de toile.

— Et après?

— Après? Dame! les roues.

— Ces courageuses roues qui avaient fait le tour de l'Europe! Dieu ne me pardonnera pas cette cruauté; et je n'ai pas pensé à te dire de me rapporter quelque chose, que j'aurais gardé comme une relique! Mais puisque c'est fini, il vaut mieux oublier, si on peut!

Il s'interrompit, entendant un pas dans l'escalier.

M. Morétain ouvrit la porte.

— Bonjour, Juliuz, dit-il d'un ton joyeux. Avez-vous dormi, mon garçon?

— Très-bien, monsieur le curé! Et vous?

— Moi, très-peu. Tel que vous me voyez, j'arrive de Castagne.

— Si tôt?

— J'ai été réveiller le commissaire de police, qui m'aurait envoyé au diable, si ma soutane ne me rendait pas inabordable pour le grand révolté.

— Vous avez des affaires avec le commissaire de police?

— Mais oui. J'ai été lui dire que je me désistais.

Le front de Juliuz s'éclaira d'une lueur pâle.

— Il parlera au juge de paix, et celui-ci au juge d'instruction. Les gendarmes vous laisseront tranquille. Vous pouvez sortir et vous considérer comme rendu à la liberté.

— Ah! monsieur Morétain, quel bon curé vous faites! Savez-vous qu'avec tout ça vous allez me rendre chrétien?

— Je veux vous faire honnête d'abord.

— Foi d'homme ! je crois que c'est commencé, dit Juliuz, qui raconta ensuite l'acte qu'il avait accompli pour rompre avec le passé.

— Maintenant, continua-t-il, je prétends ne plus m'éloigner de trois lieues de Noisy-le-Châtel. Je tâcherai d'apprendre comment on se conduit en civilisation. Je renierai mes aïeux pour mes enfants. Ce n'est pas beau, mais vous croyez que ça vaut mieux. Vous m'avez parlé d'une place de garde forestier. On ne voudrait pas de l'homme qui vient de commettre un vol.

— On a besoin d'un gaillard énergique, car les braconniers et les coupeurs de bois s'insurgent. J'ai déjà questionné le garde général. On vous acceptera.

— Et cela me rapportera ?

— Cinq cents francs.

— Que je donnerai pour payer les apprentissages de mes filles. Elles deviendront des bourgeoises. Il est heureux que leurs mères soient mortes !

— Et que ferons-nous d'Equinoxe ? dit M. Morétain.

— Tâtons-le ! je souhaite qu'il reste plus fidèle que moi.

Le curé alla vers le lit.

Equinoxe dormait.

— Pauvre petit ! s'écria M. Morétain. Alacoque m'a raconté ce qu'il a fait ! Vous êtes d'une fière race ! Si j'avais eu dix des vôtres dans ma compagnie, je ne dirais pas la messe aujourd'hui. Mais elle sonne. Je compte sur vous !

— Pour la messe ?

— Non ! pour la mémoire.

— Comptez sur moi, monsieur le curé, puisque c'est de

votre côté que se trouve le bien, et puisque vous le faites au profit des miens.

— Ne sortez pas avant mon retour. Il vaut mieux qu'on vous voie d'abord avec moi.

— Vous pensez à tout, monsieur Morétain. Vous me retrouverez au poste.

Le curé regagna l'église. Juliuz resta dans la chambre, et pendant des heures il regarda dormir son fils. Il sentait en lui le contentement du courage.

Dans le petit chemin, Zaré s'était réveillé à la crépitation des flammes. Il bondit vers la voiture, mais il arriva trop tard. Les derniers débris se consumaient. Il appela en vain Equinoxe. Ce n'était pas un garçon très-sensible. Il comprit cependant la grandeur de la perte pour la famille Juliuz. Mais en analysant les choses, il se dit bientôt que le feu n'avait point pris par hasard, et qu'Equinoxe s'était joué de lui.

Or, Equinoxe n'aurait pas osé prendre une telle résolution lui-même. Zaré vit la main incendiaire de Juliuz. Sa pensée recula devant l'énormité de ce crime. Anéantir ce asile séculaire, ce théâtre d'une vie traditionnelle, lui parut une sorte de lèse-majesté contre les institutions de l'Egypte. Une circonstance, qu'on saura plus tard, rendait encore ce crime irrémissible. Les Juliuz allaient-ils se disperser, puisqu'ils réduisaient en cendres leurs pénates? Ils rentraient dans le milieu hostile. Et alors que deviendrait Moab ? Où Zaré la retrouverait-il?

Il ferma sa voiture, attacha le mulet à un arbre du buisson et, entraîné par un sentiment d'honneur et d'amour, il abandonna sa voiture à la garde de Dieu, et reprit la route de Noisy-le-Châtel.

M. Morétain ne lui serait pas hostile personnellement. Il y avait eu un pacte entre eux, lors de l'inhumation de sa mère. Mais il se tiendrait en défiance ; il ne le verrait pas venir d'un bon œil, dans le calme de son presbytère. Il fallait donc s'armer de ruse.

Il frappa à la porte de la cure. Alacoque vint lui ouvrir. Il demanda à voir un nommé Juliuz.

Alacoque avait à peine entrevu Zaré dans la nuit du vol, le long de la route et à la lueur d'une lanterne douteuse. Mais la défiance le lui fit reconnaître. Elle pénétra sur-le-champ les projets de Zaré. Elle avait donné toute son amitié à Saloméa et au petit. Le bohémien venait les déranger. Il lui parut un envoyé de Satan, bien qu'elle le trouvât bien beau garçon pour servir un pareil maître. Elle avait lu au hasard, dans les livres des casuistes, qu'un petit mensonge est permis pour arriver à un bon résultat, et elle répondit :

— Je ne sais pas qui vous demandez. Il n'est jamais entré ici que des personnes portant un nom chrétien. Vous dites... Juliuz, je ne connais pas.

A l'empressement de la réponse, Zaré se dit que Juliuz était l'hôte du presbytère. Il ignorait encore la mise en liberté de son compatriote. Il voulait l'attirer au dehors. Il regarda Alacoque, et se convainquit qu'elle avait une figure compatissante.

— Après tout, reprit-il, il n'y a pas grand mal à ce que Juliuz ne soit pas ici. J'avais une mauvaise nouvelle à lui apprendre, et elles arrivent toujours trop vite.

Alacoque ne put pas dissimuler une expression d'intérêt et de curiosité. Elle dit étourdiment :

— Le hasard est grand. S'il me faisait rencontrer votre

ami avant vous, je serais à même de l'instruire, dans le cas où vous m'auriez dit ce qui en est de cette nouvelle.

— C'est que c'est très-grave. Il y va de sa vie.

Alacoque trembla.

— Il me semble me rappeler que M. le curé a prononcé ce nom-là devant moi. Il s'intéresse peut-être à cet homme. Racontez-moi la chose. Je la lui rapporterai, et il saura le trouver.

— Je la confierais à vous qui paraissez une personne discrète. Mais je ne la dirais certainement pas dans la rue.

— Pourquoi ? Il n'y a point de passant.

— Et derrière ces persiennes, qui me garantit qu'on ne tend pas l'oreille ?

— Allons plus loin, à l'écart.

— Allons.

Ils firent deux pas. Zaré s'arrêta.

— Au surplus, reprit-il, je serais une dupe d'avoir en vous la confiance que vous n'avez pas en moi. Il est évident que vous avez peur que je n'entre chez vous. Pas d'hospitalité de votre part, pas de racontance de la mienne. Tant pis pour ce malheureux.

— Si ce n'est que cela qui vous gêne, je vous offrirai un verre de vin dans la salle, dit Alacoque.

— Et je l'accepterai ! j'ai beaucoup couru pour venir.

Elle introduisit Zaré dans la place.

Il avait gagné un point, mais un seul.

Il fallait faire venir Juliuz.

Alacoque ne sortit pas de la salle, et tira de l'armoire une légère collation.

Zaré mangea un peu pour justifier son dire.

— A présent, vous êtes à même de parler, dit Alacoque.

Zaré regarda derrière les portes.

— Ecoutez ! dit-il. Vous ne savez pas qu'on a arrêté Juliuz pour avoir volé une pouliche ?

Alacoque ne se trahit pas.

— Comment voulez-vous que je le sache? fit-elle.

— Il a laissé sa voiture dans le chemin, et le feu y a pris cette nuit.

— Ce n'est pas un si grand malheur, reprit-elle. Ces voitures-là ne valent pas deux sous.

Il réprima un geste d'indignation.

— Tant que vous voudrez ! dit-il. Mais il avait sans doute des souvenirs de famille dans ses malles. Tout absolument n'est pas brûlé, et il serait sage à lui d'envoyer quelqu'un de sûr pour chercher à la hâte dans ces débris.

— Allez-y vous-même, puisque vous êtes son ami.

— Je n'ai pas reçu de commission. C'est à cause de ça que j'aurais voulu le voir.

— Très-bien, dit Alacoque, mais qu'y faire ?

Zaré perdait le second point.

— M. le curé n'est pas ici ? demanda-t-il.

— Il dit sa messe.

— C'est fâcheux.

— Pourquoi ?

— A cause de la pouliche. Je n'ignore pas qu'elle est à lui, et c'est encore un des torts que vous avez avec moi

de ne pas avoir avoué que ce vol vous intéressait. Après ça, ce n'a été qu'une contrariété, puisque la bête a été ramenée le lendemain.

— Ne m'en parlez plus, dit-elle. Je l'ai assez pleurée.

— Pleurée ! Mais elle s'est bien remise de la course.

— La course l'a tuée.

— Elle ! je viens de la voir dans le pré.

Alacoque bondit de surprise et de joie.

— C'est impossible, dit-elle bientôt. M. Morétain l'a déclarée morte.

— On ne l'a pas enterrée ?

— Pas encore ; ils feront un trou aujourd'hui.

— Rien ne presse. Elle est rouge de poil, n'est-ce pas ?

— Avec une marque blanche à droite devant.

Alacoque tressaillait d'impatience.

— Où voulez-vous en venir ? dit-elle.

— A ceci : votre pouliche s'est relevée. Elle commence à manger de l'herbe.

— Jésus-Marie ! serait-ce vrai ?

Alacoque sortit et traversa la route en courant.

Zaré délibéra une seconde.

Il n'y avait en bas que la cuisine. Juliuz était à coup sûr dans les chambres du premier.

Zaré s'élança, et la chance le fit entrer dans l'appartement du bohémien, qui pâlit en le voyant.

— Juliuz ! s'écria Zaré, un mot sur-le-champ.

— Parlez ! répondit Juliuz déjà troublé.

— Je ne puis le faire que hors d'ici.

— J'ai promis de ne pas sortir.

— Déjà ! reprit Zaré avec un sourire ironique. Mais il doit y avoir un jardin. Je n'ai à vous consulter que pendant une minute.

Juliuz réfléchit qu'il ne s'était point engagé à ne point descendre au jardin. Il passa devant Zaré et ils y arrivèrent.

Zaré vit la brèche donnant sur la campagne.

— Au nom de votre honneur, venez avec moi ! dit-il.

Juliuz était irrité, mais contre lui surtout.

— Aller ! où ? répondit-il.

— Sous ce mur : je ne dois pas être vu.

— M'attires-tu dans un piége ? Tu m'as déjà menti.

— Vous avez peur de moi, Juliuz ?

Il allait punir ce doute, mais il se contint.

— J'ai donné ma parole à un honnête homme. Je n'irai pas plus loin.

Zaré embrassa l'espace d'un coup d'œil.

— Soit, dit-il, nous parlerons bas.

Il s'assit sur un banc pour être plus certain de rester calme.

— Vous êtes mon ancien, dit-il, et il ne me sied guère de vous blâmer. Pourtant je ne puis pas me retenir de m'étonner. Vous avez fait détruire votre voiture. Est-ce une marque que vous quittez la route ?

— Ma conduite m'appartient, et je n'en dois pas compte.

— A moi peut-être ! mais vis-à-vis de nos pères d'Egypte, Juliuz ! Le vieux sang des premiers voyageurs s'est conservé dans votre famille, mieux que dans les autres. Vous marchez de père en fils, depuis quatre cents ans. Quand un acte de justice a été fait en Europe, on a toujours

trouvé un Juliuz dans celui qui frappait. Quand on avait un conseil à demander, c'était auprès de vos chariots qu'on s'arrêtait. Vous savez les lois. Vous désignez les maisons dans lesquelles il y a du bien à reprendre. Vous marquez au passage celles qu'il convient de respecter. Vous connaissez les troupeaux sur lesquels il est nécessaire de jeter la maladie, en gâtant les sources. Vous montrez du doigt les malheureux que nous devons aider, sans nous faire connaître. Je ne crois pas que vous ayez le droit de vous retirer.

— Le bienfait reçu oblige le cœur, répondit Juliuz. J'ai été secouru dans ma détresse et pardonné dans mon crime, et j'ai promis que je ne me mêlerais plus à vous. Ensuite, je deviens vieux et je suis las.

— Un fils de l'Egypte meurt en marchant !

— Supposons que j'ai été reconnaissant trop vite, reprit Juliuz en se dirigeant vers le presbytère. J'ai donné ma parole, et tu ne me feras pas mentir.

Zaré se mit devant lui.

— Et vous confierez vos enfants à des habitants des villes? Vos filles épouseront des chrétiens? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Mes filles sont libres. Si Moab veut toujours devenir ta femme, je ne ferai rien pour la retenir.

Zaré leva les yeux au ciel.

— Les étoiles savent que je l'aime! dit-il, et que je l'appelle dans les nuits. Mais par ces flambeaux du ciel qui enseignent l'avenir et qui ont écrit le zodiaque, je jure que je n'épouserais pas celle dont le père aurait renié ma nation! J'arracherais mon cœur de ma poitrine et je mourrais plutôt que de vous absoudre par mon alliance!

Voulez-vous courir au-devant de cette injure de Zaré, refusant Moab? Voulez-vous qu'on dise que la vieille souche s'est pourrie en vous, et que vous vous rangez parmi ceux qui nous pourchassent?

Juliuz frémit sous l'outrage; mais il se maintint encore et répondit :

— Tu auras raison peut-être, mais je ne deviendrai pas plus coupable en me parjurant une seconde fois.

— Juliuz, reprit Zaré en pâlissant, je ne me défends point de m'intéresser encore à un homme que j'ai admiré. Ignorez-vous quel a été le sort de ceux qui ont fait comme vous et qui avaient plus de raisons d'être accusés?

— Je me protégerai moi-même !

— On ne se protége pas contre tout un peuple : laissez-moi vous le dire. Avez-vous connu Otto?

Juliuz le regarda en face.

— Parle! dit-il.

— Otto, malgré sa jeunesse, avait été une des lumières de l'Égypte. Un jour, pour son malheur, à Mayence, il vit derrière un rideau les yeux pâles de la fille d'un ministre. L'amour sortit de cette fenêtre, et s'empara de lui et ne le laissa plus. Il essaya vingt fois d'enlever son Allemande. Le père arrivait toujours, et elle rentrait au logis désespérée. A la fin le père céda et consentit au mariage, sous condition qu'Otto prendrait une maison dans la ville, et se ferait chrétien. Otto alla au baptême, parce que c'était aller à l'amour. Sa boutique prospéra et devint surtout hospitalière à ceux de l'Égypte. Eh bien, pendant deux ans, les représailles l'assaillirent. Il échappa à une balle qui arriva dans sa chambre, on ne sait d'où.

Il esquiva un coup de couteau un jour de foire dans un tumulte.

— Et c'est moi qui le défiai dans un combat loyal, et qui jetai son cadavre dans le Rhin! interrompit Juliuz.

Zaré regarda Juliuz avec admiration.

— Eh bien? reprit-il, vous n'avez pas peur?

— Peur! La mort pour quelques-uns a plus de joie que la vie! Adieu, Zaré, je te sais gré de tes instances. Mais ma parole est un lien que Dieu ne délierait pas!

— Peut-être! reprit Zaré. Écoutez une dernière chose.

Juliuz eut un signe d'impatience. Zaré n'en continua pas moins :

— Les frères ont envoyé leurs délégués avant-hier au lieu convenu.

— Et on ne m'a pas appelé ?

— Vous étiez en prison. Ils ont nommé un chef pour deux ans, suivant la coutume.

— Qui a-t-on élu? demanda Juliuz d'un accent fiévreux.

— Vous! répondit Zaré en souriant, car Juliuz renaissait.

— Moi! s'écria celui-ci, envahi par la pâleur.

— Décidez, maintenant, s'il vous est permis de ne pas revenir.

Juliuz fit quelques pas en silence devant la porte. Sa lutte intérieure était visible, dans le frémissement de ses muscles. Il était accablé et excité par cette grandeur relative qui lui arrivait.

— Oh! le destin! s'écria-t-il.

— De quel côté serez-vous infidèle?

— J'irai avec vous! répondit Juliuz, et que mon honneur me pardonne!

— Notre chef n'est pas plus riche que l'un de nous, vous savez, reprit Zaré. En attendant que vous puissiez acheter une voiture et un cheval, vous partagerez mon pauvre établissement.

— Où t'étais-tu arrêté?

— Dans le petit chemin, près de votre camp.

— Allons-y.

Juliuz se dirigeait vers la brèche du jardin et la pente des bois.

— Vous oubliez votre fils! dit Zaré.

— Il s'est blessé au service de notre cause. Laissez-le se guérir.

— Cela ne se peut pas, il viendra avec nous.

— Il n'ira pas! s'écria la vieille Alacoque, qui du fond de la maison avait entendu les derniers mots prononcés.

Les deux hommes se retournèrent. La pauvre créature s'était redressée sous l'inspiration presque maternelle. L'énergie la faisait grande et belle.

— Quittez-nous, puisque vous le voulez, dit-elle à Juliuz. Faites un affront à une maison qui vous a protégé. Retournez au mal. Mais n'y conduisez pas l'enfant. Nous l'élèverons ici dans le respect de la sainte Vierge et de la justice, ce qui ne l'empêchera pas d'être aussi vaillant que vous. Et puis, voulez-vous que je vous dise une idée qui m'est venue, quand j'ai pensé à ce qui se passera après qu'on m'aura mise en terre? Je veux que mon bien aille à des mains honnêtes. J'ai quelques écus. Il sera mon héritier. Je l'aime, ce petit. Vous ne me le prendrez pas, et s'il faut ameuter le village contre vous, je n'ai qu'un mot à dire, et on ne le laissera pas partir.

Elle regardait Zaré en parlant ainsi.

— Il y a quelque chose de plus fort que l'émeute, dit-il, c'est la volonté d'un père. L'enfant nous suivra.

Juliuz se pencha vers l'oreille de Zaré :

— Il y a quelque chose au-dessus de la volonté d'un père, c'est celle du chef. L'enfant restera.

Alacoque aurait baisé la main de Juliuz, lorsqu'elle eut compris ce qu'il ordonnait.

— Bah ! se dit Zaré en s'éloignant avec Juliuz, le petit est de la race, il nous rejoindra !

Ils traversèrent par les bois et ne se dirent rien pendant la longue route. Quand ils furent à la hauteur de Castagne, Zaré quitta Juliuz pour y aller chercher quelques provisions. Juliuz continua seul et, arrivé au petit chemin, il trouva Moab assise près des débris de la voiture.

Nous assisterons à cette entrevue. Suivons Zaré un instant.

Il vit beaucoup de monde dans les rues. C'était une heure après le départ de Moab de chez les Simon. La foule bourdonnait. Mais ce n'étaient point les affaires de Zaré. Il ne fit pas attention aux discours.

Il entra chez un boulanger. Quelques personnes étaient dans la boutique et parlaient très-vite pendant qu'on le servait.

— On n'a jamais vu un repas de noces finir ainsi, disait l'un des interlocuteurs.

— La fille s'est levée et a déclaré qu'elle s'était vendue à Blanchecotte.

— Ma foi ! il n'a pas pu la payer trop cher pour appuyer son museau sur sa joue brune. C'est la plus brave sauteuse qu'on ait jamais vue !

— C'est égal, elle est bête d'avoir raconté son histoire, dit une femme. L'abbé n'y aurait rien connu.

— Et comment s'appelle cette gueuse? reprit une autre.

— Moab.

— La Moab Juliuz, la petite à ce voleur.

Zaré reçut ainsi ce nom, comme une balle en plein cœur. Dans le vertige de sa terreur et de sa colère, son premier mouvement fut de s'élancer sur les insulteurs. Mais il avait été tellement terrassé par la surprise, que ses jambes manquèrent sous lui. Il aurait pu questionner et se mêler aux groupes, où on l'aurait bien reçu à cause de sa bonne mine. L'orgueil de sa race le retint.

Il emporta son pain sans rien dire.

Il se retrouva dans la fièvre de la rue.

— De quel côté est-elle allée? demanda une femme.

— Elle a monté la route. Elle aura rejoint son amoureux.

— Qui ne se doute de rien.

— Laissez donc! elle lui apporte l'argent!

— Redites-moi encore son nom.

— Moab Juliuz. Je ne plains pas Blanchecotte.

Zaré se soutenait aux maisons et s'effaçait. La peur de l'infamie avait saisi ce brave par les épaules.

De l'autre côté, un geste le montra, et une voix disait :

— En voici un de la bande! Ne parlons plus.

Zaré prit la première ruelle pour regagner le grand chemin.

Certainement, il ne comprenait pas tout. Ce repas de noces, cet abbé, le jetaient dans des abîmes de doute. Mais ce nom répété! C'était elle. Elle habitait Castagne depuis deux jours. Elle était hardie ; elle entrait dans les maisons.

Mais pourtant ce n'était pas elle! Une autre avait pris son nom. Si Moab était hardie, elle était gardée par l'amour. Elle dansait. Elle montrait son sourire, mais elle ne se vendait pas. Et Zaré aurait voulu ramasser les pierres et les jeter à ces calomniateurs, et renverser toutes les maisons.

Puis cette injure, qui avait été jetée en l'air, lui revenait aux oreilles. Et c'est Moab qu'il aurait déchirée de ses mains? Il courait sur la côte, pour arriver plus vite à une certitude. Puis il s'arrêtait devant l'épouvante de ce qu'il allait apprendre.

Ce fut dans le trouble de ces incertitudes et de ces contradictions qu'il se traîna.

Il vit Moab auprès de son père.

Il voulut savoir avant de juger.

Il amortit ses pas et s'abrita pour les entendre.

Il avait marché plus vite que Juliuz, malgré ses hésitations, et il arriva au petit chemin au moment où le père et la fille venaient de se rencontrer.

XVI

Moab jugea inutile de raconter à son père l'épisode de son passage par la maison des Simon.

— Qu'es-tu devenue depuis deux jours? demanda Juliuz.

— J'ai gagné cent francs que je vous apporte. Ça vous servira à acheter un cheval.

— Une si grosse somme! Et c'est bien gagné?

— Comme nous gagnons, nous autres, en risquant un peu; mais vous ne pouviez rien avoir à moins.

— A quoi l'attellerons-nous? répondit-il. Regarde.

Elle s'approcha et dit sans s'étonner :

— La voiture de Zaré! Et la nôtre?

— Le feu y a pris.

Elle fit un mouvement.

— C'était une vieille charrette, dit-elle, et on riait quand nous arrivions.

— Mais c'est là que tu étais née, Moab. Ça ne te fait rien qu'il ne reste plus que des cendres?

— Est-ce qu'on doit donner son amitié aux choses! répondit-elle.

Juliuz se contint.

— A qui la donnes-tu? reprit-il.

— A personne, excepté vous trois et un autre. Mais comment allons-nous faire pour voyager?

— Nous nous entendrons avec Zaré. Nous ne nous séparerons plus.

Zaré fit un mouvement, mais ne se montra pas.

— Alors, puisque c'est aussi votre consentement, reprit Moab, je remettrai cet argent à mon mari.

— Comment l'as-tu gagné? demanda encore Juliuz.

— C'est bien simple, répondit-elle. Je suis jolie. Il y a un vieux à Castagne qui a voulu embrasser mon pied. C'est un imbécile! la preuve, c'est qu'il m'a donné cent francs pour la peine, qui n'était pas grande.

Juliuz rougit dans son âme.

Il commençait à trouver blâmables des choses qu'il avait admises toujours. Ainsi, il ne s'était jamais effarouché que ses filles tirassent, dans une certaine mesure, parti de leur beauté. Cela résultait de la profession même de danseuse. Quand le tambour de basque revenait plein de pièces blanches, il était content, et ne s'enquérait pas des sourires et des agaceries qui l'avaient rempli. Pourtant, à ce moment de sa vie, cette éducation lui fit horreur. La pudeur paternelle l'envahit. Mais les tolérances du passé lui fermaient la bouche.

— Donne-moi cet argent, dit-il, il sera mieux dans mes mains que dans celles de Zaré.

Moab lui remit le billet, sans élever une objection.

Juliuz le déchira et en jeta les bribes au vent.

Moab frémit de surprise.

— Devenez-vous aussi fou? dit-elle.

— Ce n'est pas encore l'heure de t'expliquer pourquoi j'ai fait ainsi! reprit-il.

— Après tout, ça m'est égal, et si ça ne fait pas de peine à Zaré, j'attraperai d'autres billets. Je sais le moyen maintenant!

Les instincts de la bohémienne l'avaient reprise, aussitôt qu'elle avait franchi la porte de Blanchecotte. Son amour aidant, elle s'était refusée à voler Joachim; mais prendre de l'argent dans la poche d'un vieillard était de bonne guerre.

— Tu as nommé Zaré, dit Juliuz. Ne lui raconte jamais que tu as été chez cet homme.

— Et pourquoi pas? Je ne suis pas encore sa femme!

— Ne veux-tu plus l'être?

— Si! répondit-elle précipitamment. Et alors je ne ferai que ce qu'il voudra. Jusqu'à cette heure, je ne dépends que de vous, et vous m'auriez plutôt envoyée dans cette maison, que vous ne m'auriez retenue!

Juliuz frappa la terre du pied.

— Oui! dit-il.

Zaré se présenta.

Il n'avait plus la faculté de douter.

Moab avait avoué à son père qu'elle était entrée dans la chambre de l'usurier. Elle supprimait les détails par in-

stinct. Mais le fait tombait sur lui et l'écrasait. Elle s'était vendue.

Et cependant il ne sentit pas son amour diminuer d'un battement dans son cœur. Il la trouvait misérable, mais non indigne. C'est que, même dans le récit qu'elle venait de faire, elle avait laissé voir que la pente de sa race la poussait à s'unir à lui. Il avait aussi le désir frénétique d'être lié à elle, et de l'emmener. Seulement, il se craignait, et par l'intensité même de son amour, il s'effrayait de ce qu'il pouvait faire.

Il n'osa pas être de bonne foi tout de suite.

Moab sauta de joie en le voyant, et passa ses bras autour de son cou.

— Zaré! s'écria-t-elle, remercie mon père.

— Il n'y a pas à me remercier, dit Juliuz. Vous vous cherchiez, vous vous trouvez. Je n'y suis pour rien.

— D'où viens-tu? demanda-t-elle à Zaré. Tu n'as point passé par Castagne ?

— Si! j'en rapporte ce pain pour notre souper.

— Ah! reprit-elle. C'est un mauvais pays, et on y fait des rapports sur les gens.

— Je n'écoute que ce qui m'intéresse.

— Alors, on ne t'a rien dit?

— Rien.

Il trembla.

Elle respira.

— Nous n'allons plus faire qu'une bande! reprit-elle. Le père demeurera avec nous.

— Le père comprendra qu'il est plus sage de nous laisser seuls pendant les premiers jours. Nous lui abandon-

nerons la voiture, et nous nous en irons dans les auberges, reprit Zaré.

— Je ne monterai jamais dans une autre voiture, reprit Juliuz, et pour l'œuvre que je veux faire, je n'ai pas besoin de ton mulet.

— Ce ne serait pas séant à moi d'interroger le chef, dit Zaré ; mais il est possible qu'on me choisisse un jour, si j'arrive aux cheveux blancs, et je voudrais savoir de quelle façon on commence à gouverner. Nous reviendrons.

— Non ! nous avons chacun notre voie. Tu iras dans la tienne.

Zaré soupira.

— O Juliuz ! Juliuz ! dit-il, vous avez trop respiré dans les villes ! vous ne demandez qu'un prétexte pour sortir de l'Egypte.

Moab ouvrit ses grands yeux et dit à Zaré :

— Mon père était donc roi?

— Il le sera pendant deux années ! qu'il le veuille ou non !

— Eh bien ! tant mieux, je t'apporterai plus d'honneur.

— Plus d'honneur ! reprit-il avec un accent de pitié. Écoute-moi ! C'est dans la nuit qu'on prend les résolutions, et je te dois la vérité devant ton père, et les étoiles qui brillent aussi sur le vieux Nil ! Crois bien que jamais un homme n'a bu plus d'amour dans le souffle d'une femme, que moi, quand je te sens près de moi ! Crois bien que si je répandais mon sang dans les citernes sèches de notre pays, on verrait fumer le désert ! Réunis tous les amours des lions pour leurs lionnes, et tous les baisers qui remplissent les forêts au printemps, et tu ne feras pas l'amour que j'ai pour toi ! Mais il est jaloux. Il bouillonnera, il sera

une épouvante et un malheur. Partout où auront regardé tes yeux, j'irai regarder avec mon couteau! Je retournerai sur toutes tes traces, et si j'y trouve un soupçon, je reviendrai sur toi!

— Je le sais, répondit-elle, les lignes de ta main me l'ont appris.

Il recula d'un pas.

— Ah! c'était cela! reprit-il.

— Oui, et moi je n'ai pas peur!

— C'est que tu ne vois pas tout. Par pitié pour toi et pour moi, repousse Zaré. Dis-lui qu'il est coupable de t'aimer, puisque l'amour doit le mener à une telle fin! Choisis-en un autre devant moi. A ce moment j'aurai encore le courage de le respecter. Mais ne m'appartiens jamais! Je tremblerais du vertige après une nuit passée avec toi! Fais que tes yeux ne soient pas à moi, et que tes lèvres ne me nomment plus! Va-t'en avec ton père! Je t'en supplie, Moab, éloigne-toi! chasse-moi comme un meurtrier.

— Ne me demande pas l'impossible! reprit-elle. Nous sommes l'un à l'autre par le destin. Et puis, je t'aime! Rien ne m'effraye de ce qui viendra de toi! Rien! Comprends-tu? Penses-tu donc que j'aie été heureuse jusqu'à présent? C'est à savoir que j'ai toujours dansé, dit des chansons devant le monde, fait des paniers, pas autre chose. A cause de ça, je te veux, et la mort peut venir si elle me prend dans la joie de l'amour! Est-ce qu'il y a besoin que la vie soit longue comme une grande route? Tu me serreras contre toi; tu me diras les paroles de ton âme. Voilà les contentements! Ainsi, tu ne t'embarrasseras pas de moi! Si tu t'en vas à pied, je te suivrai; si tu

me repousses, je me mettrai à tes genoux. Si tu fais partir ton mulet au galop dans la plaine, je cours très-vite, et je te rattraperai dans la montagne. Une fille qui vous aime, ça tient après vous comme votre ombre, et il faudra que tu me tues pour délier mes bras.

Zaré reçut toutes ces paroles, et elles brûlaient son être. Il eut pourtant le courage de répondre encore :

— Après ce que je sais, je serais un malheureux de t'emmener, car, je te le dis devant ton père, je ferai peut-être un mauvais coup.

Elle se leva, sûre de son innocence réelle.

— Que sais-tu? Dis-le.

Il vit sa beauté resplendir d'indignation dans les ténèbres.

— Je ne sais rien! répondit-il.

— Alors, c'est que tu m'as menti tout à l'heure! C'est que tu ne m'aimes plus et que tu m'en préfères une autre. Ah! si cela était vrai, malheur à elle! Quand ce serait Saloméa, je lui jetterais toutes les pierres du chemin!

Elle prononça cette menace avec une telle énergie, que Zaré se trouva vaincu dans ses scrupules et qu'il n'hésita plus.

— Eh bien! que la destinée s'exécute, dit-il. Viens!

Puis il se retourna vers Juliuz :

— Vous m'avez entendu, s'écria-t-il. Me la donnez-vous encore?

— Je n'ai pas voulu vous interrompre, dit Juliuz. Vous êtes sous la force de l'amour, qui a un souffle plus puissant que la tempête. Je connais ce courant-là pour l'avoir traversé dans ma jeunesse. Partez donc ensemble. Seulement, comme c'est mon devoir de défendre ma fille, j'a-

vertis Zaré que s'il y a un malheur dans le ménage, il y en aura deux dans la tribu, car je vengerai celle qui aurait été frappée, et s'il lui manque un cheveu, je te scalperai comme un sauvage.

— C'est juste ! répondit Zaré ! Vous ne changez rien aux lois de la nation ?

— Rien !

— Vous me permettez de l'emmener comme femme et d'aller chercher avec elle celui qui nous unira ?

— Oui, dit Juliuz avec l'accent d'un homme qui est combattu entre deux nécessités.

— Où vous retrouverons-nous ?

— Je vous ferai connaître ma volonté.

Zaré alla prendre le mulet, qui paissait sur le bord du fossé, le mit dans le brancard, et alluma sa lanterne.

Pendant ce temps-là, Moab, qui n'était ni caressante ni religieuse, sembla se transformer devant la gravité de la circonstance. Elle vint auprès de Juliuz.

— Père, dit-elle, en lui baisant les mains, je voudrais emporter votre bénédiction. On dit que ça porte bonheur !

— Va ! et sois heureuse ! répondit Juliuz, et contrairement à ce que je te disais dans la prison, je t'ordonne de faire suivre à tes enfants une autre vie que celle de leur grand-père.

Moab s'approcha davantage et lui dit tout bas :

— Qui vous a changé ?

— L'homme auquel j'ai fait du mal m'a rendu du bien. Son Dieu vaut mieux que le mien.

Moab ne s'arrêta pas à réfléchir.

— Vous direz à Saloméa et à Equinoxe que je suis bien affligée de ne pas les embrasser avant de partir, fit-elle.

— Affligée, toi ! Tu es joyeuse comme un oiseau qui remonte au grand air.

— C'est pourtant vrai ! répondit-elle. Le grand air, c'est l'amour.

La lanterne brillait à travers le brouillard qui sortait du pré. Le mulet reprenait sa pose mélancolique des longs voyages.

Zaré arrangea toutes les choses dans sa voiture. Il étendit le tapis. Il mit dessus un lit de mousse qu'il avait trouvé dans le buisson. Il alluma deux bougies sur des bouteilles au fond de la carriole. Il donna un air de fête à son pauvre établissement.

Il revint vers Juliuz.

— Vous n'avez pas voulu de mes remercîments, lui dit-il, pour m'avoir donné votre fille. Vous ne m'empêcherez pas de vous les donner pour la confiance que vous me témoignez à cette heure.

— Partez, dit Juliuz.

Moab n'eut pas besoin que Zaré l'aidât à monter en voiture. Elle s'y jeta avec plus d'ardeur qu'une reine ne se place sur un trône. Zaré se mit à côté d'elle et, au lieu de prendre les guides, il passa ses bras autour de sa taille. Le mulet se mit en marche.

Moab eut cependant un remords, et se penchant en dehors de la carriole, elle dit à Juliuz :

— Pardonnez-nous de vous quitter ! Nous nous aimons trop !

A la même minute, Saloméa et Joachim entraient dans le chemin. Les autres venaient au-devant d'eux avec les lumières. Ils virent le groupe enlacé. Saloméa pâlit. Joachim ne témoigna aucune émotion.

Saloméa se précipita à la tête du mulet et l'arrêta.

— Attendez un instant, dit-elle, j'ai à parler à mon père.

Zaré n'osa point passer outre. Saloméa était une fille de bon conseil. Il n'avait jamais rencontré Joachim et ne prévoyait aucun obstacle. Moab avait fait un geste d'ennui en le reconnaissant.

— Père ! s'écria Saloméa, est-il donc vrai que vous donnez votre fille à Zaré ?

— Oui, répondit Juliuz, mécontenté par cet incident.

— Avant que ce ne soit fait, reprit-elle, il faut que vous sachiez à quelle fortune Moab renonce ! Voici M. Joachim Simon.

— Je le connais, dit Juliuz en tendant la main à Joachim.

— Mais vous ignorez qu'il veut encore se rapprocher de la famille. Il est riche. Il aime Moab, et vous réfléchirez avant de la lui refuser.

Zaré bondit. Moab le retint.

Joachim se jugeait trop engagé pour démentir Saloméa. Il avait plongé ses yeux dans la beauté de Moab, et ils étaient revenus très-vite sur la sœur aînée. Il était déchiré entre un amour qui s'éteignait, sans avoir cessé tout à fait de le consumer, et un autre amour qui se montrait, sans qu'il osât le reconnaître. Il sentait en même temps une humiliation amère, en voyant qu'on enlevait sa fiancée, et une joie secrète en se disant qu'elle ne serait plus entre Saloméa et lui.

Enfin, il tressaillait de toutes les angoisses d'un caractère indécis que la vie n'a pas encore trempé, et qui sont une des variétés les plus poignantes des tristesses humai-

nes. Il ne devait pas tarder à sortir de cette première période, mais il fallait qu'il fût sûr de lui.

Juliuz n'était pas de ces gens qui s'étonnent. Cependant il répondit :

— Ceux de la France n'épousent point celles de l'Egypte, et les riches ne donnent guère leurs mains à une fille pauvre. Qu'y a-t-il là-dessous ?

— Il y a l'amour ! dit Saloméa.

— L'amour a fait son œuvre, dit Juliuz en montrant la voiture. Regarde !

— Ma sœur s'est engagée avec M. Joachim Simon pendant son séjour à Castagne, reprit Saloméa.

Zaré ne se contint plus et, sautant sur le chemin, il alla crier sous le nez de Joachim :

— Il faut croire que votre penchant pour elle est moins fort que la peur que vous avez de moi, car vous n'avez pas dit un mot pour me la reprendre !

Joachim sortit de sa torpeur, non qu'il pensât à réclamer Moab, mais il ne voulait pas être accusé devant Saloméa.

— Je vous dirai tous les mots que vous voudrez, fit-il, et de préférence ceux qui vous blesseront le plus.

Juliuz arriva vers eux.

— Je me jetterai sur le premier d'entre vous qui attaquera l'autre, dit-il. Que Moab se prononce !

Moab se leva sur la carriole.

— J'aime Zaré ! s'écria-t-elle.

Les deux hommes se regardèrent, retenus par la présence du père.

— Mon père, mon père ! dit Saloméa, croyez-en mon amitié de sœur. Moab va à sa perte en épousant Zaré. Zaré la maltraitera, et je ne veux pas qu'on la tue !

Moab n'entendit pas, et, emportée par la passion, elle cria à Saloméa d'une voix amère :

— Qui t'a chargée de me défendre ? S'il me plaît à moi de donner ma vie à mon amour !

Saloméa se trompa à la tristesse du visage de Joachim. Elle se débattait vainement entre les impossibilités. Tout d'un coup, elle pensa que la révélation de la richesse de Moab pourrait modifier les impressions de son père, et elle crut avoir trouvé un moyen de l'expliquer sans péril.

Elle regarda autour d'elle.

— Où est notre voiture ? demanda-t-elle après quelques instants.

— J'y ai fait mettre le feu ! répondit Juliuz.

— Vous ! vous ! répéta-t-elle en balbutiant.

Puis elle ajouta :

— Dieu est contre moi !

Et elle se dit avec désespoir que le titre de la fortune de Moab était anéanti, et que son mariage avec Joachim devenait impossible, et que celui-ci ne se consolerait jamais. Et une autre supposition lui arriva. Si son père avait eu connaissance de cette lettre, qui accusait sa seconde femme !... Et s'il avait fait brûler la voiture pour réduire en cendre des souvenirs !... Elle avait été prudente, généreuse et brave. Elle avait cherché le bonheur pour les autres. Elle tentait par tous les moyens de sauver Moab. Tout la trahissait. Le sort la traitait comme la punition traite les criminels.

Elle s'avança, abattue et lente, vers Joachim.

— Je n'y puis plus rien ! lui dit-elle à voix basse.

Il ne répondit pas.

Zaré remonta sur sa voiture et dit à Joachim :

— J'espère que nous nous retrouverons avec d'autres armes que nos paroles.

— Je vous attendrai toute ma vie! répondit Joachim.

Zaré avait pris les guides.

Saloméa dit à Joachim :

— Vous vous abandonnez donc vous-même ! J'ai constaté mon impuissance; mais vous, vous devez agir ! Avancez-vous ; faites-lui comprendre que vous l'aimez... Ah ! vous devez persuader celle à qui vous le direz !

Il palpita. Mais comment ne point paraître pusillanime en n'intervenant pas, et faible en lui disant qu'il s'était tourné vers elle ?

Il ne parla pas.

Il lui fit presque pitié.

— Mais si vous la laissez partir, ce sera fini !

Il ne bougea pas. Ses pieds ne pouvaient point s'éloigner d'elle, ni sa bouche mentir près d'une autre. Il se serait jeté dans les bras de la mort, si elle avait passé. Les roues s'ébranlèrent. La traînée de lumière de la carriole qui s'éloignait s'éteignit peu à peu. En même temps une chanson d'amour et de bravade se fit entendre. Zaré célébrait sa victoire.

Ce fut alors et pour la première fois que Joachim entra pleinement en lui-même. Il ne sentit rien se déchirer dans son cœur, quand Moab disparut. Le chariot ne détacha, en s'éloignant, aucune de ses fibres.

Il tressaillit d'étonnement. Il aimait sans rémission. Moab n'était plus.

Saloméo ne vit, elle, aucun des mouvements de ce drame renfermé en lui.

— Monsieur, dit-elle, oubliez ma sœur, retournez à

Dieu. Nous ne nous reverrons plus. Je vais chercher le petit, et je ne quitterai pas mon père qui se retire de la route.

Juliuz fit deux pas vers sa fille.

— Qui t'a renseignée sur mes intentions? dit-il d'une voix douce et sérieuse. Qui t'a dit que j'abdiquais? Non! puisqu'on m'a remis le pouvoir, j'en userai! Toutes les actions de ma tribu sont dans ma main. Je saurai tout ce qui se fera, j'aurai des messagers mystérieux. Si tu veux en être, reste avec moi! Mais fais attention! où nous volions, nous ferons l'aumône! Où nous portions la haine, nous arriverons avec l'amitié. Pas une maraude ne s'accomplira, pas une représaille n'aura lieu tant que je serai le chef! Non, ce n'est pas l'heure du repos! J'irai partout, punissant les rebelles. Je retiendrai leur bras à tous, même celui de Zaré, s'il se lève! Mais on ne réforme pas des lois sans s'exposer. Je vais au danger. On maudira mon règne et je serai frappé! Tu es vaillante! Viens prendre ta part de ma justice! Le plus bel acte de la vie, c'est de bien mourir! Viens avec moi, ma brave enfant! Je t'offre la moitié de ma mort, et je te connais, tu l'acceptes!

— Oui! répondit-elle avec enthousiasme.

Puis elle reprit d'un accent plus triste et croyant ne se parler qu'à elle-même :

— Moi aussi, je n'ai plus rien à faire!

— Monsieur Juliuz! s'écria Joachim, voulez-vous me donner un rôle?

Juliuz lui tendit la main.

— Non! répondit-il. Vous vous feriez assassiner avant huit jours. Or, avant d'être mort, il faut avoir agi.

— Ah! dit-il amèrement, inutile pour tous et pour tout!

— Vous aurez votre tâche ailleurs, reprit Juliuz, mais vous ne pouvez pas être avec nous. Nous sommes deux mille, rien que dans la France. Une armée! Nous parlons notre langue, nous avons nos signes, nous correspondons avec les traces qui échappent à tous. Nous prenons tous les déguisements. Dans vingt-quatre heures on saura partout ce que je veux! Nous dormons sous les étoiles. Nous aimons la pluie. Nous traversons les grands fleuves dans les précipices où les barques ne passent pas. Nous tenons toutes les routes, nous occupons tous les villages. Nous faisons vingt lieues à pied, en un jour. Il faut être né sur nos chariots pour vivre de notre misère et de notre vaillance.

Joachim baissa la tête sans répondre.

Saloméa ne voulut pas rester plus longtemps dans une équivoque où son cœur l'aurait dévoilée, et elle eut la force de ne pas lui sourire, et de dire à Juliuz :

— Mon père, le jour va venir. Nous devons reprendre le voyage. Allons à Noisy-le-Châtel, d'abord. M. Morétain nous aidera.

Elle ne se retourna pas, mais dit encore d'une voix brisée :

— Adieu, pour la dernière fois, monsieur Joachim!

Elle prit un sentier qui coupait par les bois et laissait Castagne de côté.

Joachim devint si pâle que sa lividité blanchit dans la nuit, et que Juliuz lui dit, en rejoignant sa fille :

— Croyez-moi! n'aimez jamais les filles de l'Egypte.

XVII

Pendant les premières minutes, Zaré et Moab ne se dirent rien. L'ivresse d'être si près l'un de l'autre leur ôtait la pensée. Ils se tenaient les mains, et il y avait des paroles dans les mouvements de leurs doigts pressés. Les roues qui allaient lentement sur l'ornière gazonnée, les berçaient comme dans un hamac. Leurs yeux se fermaient et se rouvraient, ainsi que semblaient faire les étoiles, sous la dégradation de l'aube naissante.

Les oiseaux à demi réveillés sur les arbres, parlaient pour eux avec leurs cris de joie. L'eau qui descendait dans les rigoles, après les pluies des jours précédents, murmurait les phrases qui leur restaient dans le cœur. Si peu recueillie que fût Moab, elle savourait cette poésie des champs parcourus par un voyage d'amour. La paix la dis-

posa à la confiance, et elle interrompit le silence, la première.

— Sais-tu ce que j'ai lu dans ta main, l'autre jour? dit-elle en souriant.

Zaré fronça le sourcil.

— Ne me le dis pas! répondit-il.

— Je ne veux pas garder un secret qui me pèse sur le cœur, j'ai lu qu'aussitôt que nous serions l'un à l'autre tu répandrais du sang.

— Tais-toi! dit Zaré, en lui fermant la bouche de ses lèvres.

— Ce sang peut être le mien; mais, comme je l'ai raconté tout à l'heure à mes parents, ça ne me fait rien du tout que tu me tues, pourvu que tu ne me laisses pas le temps de sentir que je vais perdre mon bonheur. Agis à ta guise. Mais pour le bonheur, je le veux!

— Ne l'as-tu pas? répondit-il en se rapprochant encore plus.

Un quart d'heure après, ils s'aperçurent que le chemin se perdait dans un vallon abandonné, et ne servait qu'à la desserte de quelques récoltes.

L'endroit était fait pour une halte. Un petit pré encadré par des mamelons verts, qui dérobaient les environs à hauteur de l'œil; un bois de bouleaux clairs, inclinant sur l'herbe leurs frissonnements et leurs ombres grêles; un ruisseau où les écrevisses clapotaient sous les pierres moussues; des abris et des chambres de verdure, jetés çà et là sous les entre-croisements de quelques arbustes poussés au hasard; un verger plein des fruits de l'automne; des vaches laitières dans le pré; en haut, un massif de châtaigniers, et en bas deux noyers non dépouillés encore,

et sur tout cela pas un habitant, et des courants de brise échappés des déclivités et des échancrures des collines, tel apparut ce coin de l'Eden, sous les lueurs de l'aurore qui se répandaient en gerbes chaudes, et promettaient l'azur d'une belle journée.

Le mulet s'arrêta au commencement du pré, les naseaux affolés par les senteurs des plantes.

— Veux-tu que nous restions là tant que dureront nos provisions? dit Zaré. J'ai du pain et des pommes de terre, et un jambon. Nous n'allons pas courir les routes avant d'avoir vidé nos cœurs, et la fabrique de corbeilles peut bien attendre. Nous sommes riches; j'ai économisé dix francs.

— Je suivrai toutes tes idées, répondit Moab. Mais à quoi te servira ton argent ici?

— J'entends que nous payerons tout, dit-il. Il viendra une femme pour traire les vaches, et un propriétaire pour regarder le verger. Nous nous arrangerons avec eux. Il ne faut faire pleurer personne de notre joie!

— Ce n'est pas moi qui te contredirai!

Il descendit, la souleva dans ses bras et la balança en jouant, non sans baiser ses cheveux blonds et ses yeux noirs. Il dételа le mulet et lui donna une liberté complète, le connaissant assez pour être sûr qu'il n'en abuserait pas. Il déballa des coussins, des couvertures et une marmite, puis un vieux fusil qu'il déposa autour de ces richesses. Il choisit la retraite de verdure la plus écartée, coupa des branches pour faire un toit, y transporta la mousse et les couvertures, et installa tous les préparatifs d'un séjour.

Moab l'aidait et allait chercher des fleurs sur les pentes du pré pour en orner la chambre. Elle faisait tout cela en

traînant une douce chanson derrière elle. Elle redescendait et ne pouvait s'empêcher de dessiner des petits pas qui tombaient dans le rhythme de la musique fredonnée. Quand elle revint vers la maison de branches, Zaré, qui la regardait de loin, paraissait triste.

— Qu'as-tu? dit-elle en riant. Fais attention que je ne veux pas que tu me tues encore. Ce n'est pas de jeu.

— Ne plaisante pas avec cette horreur, répondit-il.

— Mais tu es fâché, depuis un instant.

— Ce qui me fâche, reprit-il, c'est que je m'aperçois au grand jour que tu es habillée comme une dame.

— Tiens! dit-elle. Je n'ai pas eu le loisir de changer.

— J'ai emmené une fille de ma race, et non une demoiselle.

— Ta mère était du pays, n'est-ce pas?

— Tu n'as qu'à me regarder, répondit-il.

— Tu dois avoir dans une caisse un corsage et une jupe qui lui auront appartenu quand elle était fille? Ça te fera-t-il de la peine si je les porte?

— De la peine! Ça réjouira aussi la vieille!

Elle s'élança dans la voiture, ferma les rideaux, et reparut bientôt avec un costume semblable à celui qu'elle avait quitté chez madame Simon.

Zaré sentit sauter son cœur.

Il n'aurait pas échangé Moab contre la reine de Saba qui vint voir Salomon.

La journée fut donnée aux premières innocences.

Elle alla cueillir des fraises sous les bouleaux, et il eut l'intention d'abattre des châtaignes. Mais il la trouva dans le sentier, il se baissa à côté d'elle, et il eut envie d'embrasser ses doigts, rougis par les fruits.

— Tu aurais de bien jolis ongles, dit-il, si tu ne les cassais pas sur ton tambour de basque. Mais ils repousseront; tu sais que tu ne chanteras plus que pour moi.

— Et danser! dit-elle. Si tu empêches mes jambes de remuer, tu casseras les ailes à ton oiseau.

— Ne me parle plus de te montrer en public! reprit-il avec colère. Je t'aimerais encore mieux en bourgeoise qu'en danseuse. Tu n'es qu'à moi, et je voudrais être Arabe pour cacher ta beauté.

Elle lui pardonna, comprenant d'où venait cette révolte, mais elle dit:

— Avec tes idées, tu devrais épouser une religieuse. Il est encore temps.

— Non, il n'est plus temps, répondit-il en essayant de la presser sur son cœur.

Elle voulait se faire attendre, et elle lui échappa comme une pensionnaire.

— Allons déjeuner! dit-elle.

Sans savoir qu'elle était en pleine pastorale, elle allait à tous les actes champêtres, et elle s'approcha, une écuelle à la main, d'une grande vache qui se baignait dans l'herbe. Moab n'avait jamais tiré de lait, et elle ne se mit à genoux devant les mamelles pleines qu'avec défiance.

Zaré mit son bras de cuivre devant les jambes de la bête inoffensive.

— Je n'ai pas besoin de ton aide, dit Moab en jetant quelques gouttes du flot blanc aux cheveux noirs de son amant.

— Vieillis-moi! répondit-il; quand toute ma tête sera de la couleur de ce lait, mon cœur battra encore autant pour toi!

Ils revinrent sous les bouleaux. Avec quelques fruits du verger voisin, sur lesquels vinrent bourdonner les abeilles qui s'y connaissaient, le jambon, les fraises et le lait, le repas fut exquis. Moab riait et gazouillait, et, la tête nue et les yeux brillants, tendait ses cheveux blonds à la fumée de la cigarette de Zaré. Elle en sortait lentement en vapeurs bleues, et il la reprenait au vol pour la lui rendre. Puis elle s'éloignait un peu pour être rejointe, et se glissait sur l'herbe, sous prétexte de suivre l'ombre voyageuse. Ils dirent toutes leurs chansons ; ils eurent tous les rires de la jeunesse; ils burent, pendant des heures de contemplation l'un de l'autre, l'oubli entier et béni! Personne ne passa qu'un colporteur, qui descendit du bois, au crépuscule du soir.

Le sentier le conduisit tout près d'eux. Zaré se leva, et n'eut pas de peine à reconnaître quelqu'un de sa tribu.

— D'où viens-tu? lui demanda-t-il dans son idiome.

— Des îles anglaises.

— Où vas-tu cette nuit?

— A Noisy-le-Châtel pour saluer notre nouveau roi Juliuz.

Zaré ne se souvenait plus qu'il eût un chef, ni Moab qu'elle eût un père. Ils ne firent aucun mouvement.

— Va en paix! dit Zaré, mais une autre fois ne dérange pas les amoureux.

L'homme s'éloigna.

— Mon père saura où nous sommes! dit Moab.

— Qu'importe!

L'orchestre des bois se taisait. L'humidité montait du ruisseau. La lune rouge émergeait des bords du vallon. Zaré ne dit plus un mot, mais, comme un conquérant qui

est sûr du droit de sa force et qui ne veut pas en abuser, il prit le bras de Moab et l'emmena, à la fois soumise et tremblante, sous leur maison de feuillage.

Juliuz n'avait pas été imprudent en lui confiant sa fille. D'après les coutumes de leur nation, le fiancé dispose de sa fiancée comme de sa femme, et il n'y a point d'exemples, qu'après cette pérégrination volontaire, il ne la conduise pas à la consécration nuptiale.

Le lendemain, Zaré sortit enivré, mais non pas radieux, comme l'époux chanté par Jean-Baptiste Rousseau. Il faisait marcher le bonheur devant lui, mais un bonheur inquiet. La possession l'avait rendu jaloux.

Moab restait frivole et gaie. Elle n'était pas de celles que la joie fait rêver.

Ils s'étaient levés tard.

— J'ai pensé à une chose, dit Zaré. Nous aurions tort de courir les chemins, puisque nous sommes bien ici. Je vendrai le mulet et la charrette, et avec l'argent je bâtirai une maison plus solide. Nous trouverons de l'osier et tu feras des paniers, que j'irai vendre à Castagne. Il est bien inutile de nous montrer aux gens. Nous pouvons demeurer là toute notre vie.

Moab se plaisait au mouvement et au changement. Elle ne se permit pas cependant de combattre directement ces idées.

— Et toi, que feras-tu? dit-elle.

— Moi! mais je t'aimerai!

— Tu t'ennuieras! il faut que les hommes soient occupés!

— Tu cherches des raisons, reprit-il. Tu t'effrayes de

ne voir que moi. Tu penses aux villes, aux galants, à je ne sais qui!

— Non! mais j'ai déjà assez de connaissance pour savoir que ce champ n'est pas à nous. Il est dans l'héritage de quelqu'un! On nous découvrira et on nous chassera, car tu ne seras jamais assez riche pour acheter la place de notre maison. Nous ne sommes pas faits pour être tranquilles!

Il marcha avec colère sous les bouleaux.

— Quoi! dit-il, il n'y aurait pas un coin sur la terre de Dieu où nous pourrions nous reposer et vivre en paix! Qui est-ce qui dit que ces arbres et ces fruits ont un maître? D'ailleurs, nous payerons ce que nous mangerons. Et quel mal ferons-nous en respirant l'air qui souffle ici? Diminuerons-nous la force du soleil en nous réchauffant à sa chaleur dans ce petit bout de pré, et le ruisseau sera-t-il tari parce que nous y boirons tous les jours? Non! il n'est pas possible qu'on nous en veuille de clouer quatre planches entre ces troncs d'arbres, de dormir et de nous aimer! Il ne me convient pas qu'on te regarde. Nous demeurerons ici, et à ceux qui viendront nous y faire la guerre, je prouverai que je sais te défendre.

— Tu ne sais pas ce que tu dis, mon Zaré, et il ne s'agit pas de me défendre, car personne ne me prendra. Je t'aime!

Elle l'embrassa.

— Et je ne te contrarierai plus, reprit-elle. Peut-être bien que je me trompe, et qu'on ne trouvera pas à redire à ce que nous restions, et que nous nous habituerons ici. Mais y a-t-il encore des provisions? demanda-t-elle en riant.

— Il y en aura toujours. J'irai en chercher. Je ne veux pas que tu me quittes. C'est moi qui vais cueillir des poires dans le verger. C'est étonnant! ça ne m'a jamais rien fait de marauder dans les vignes et sur les arbres, et, à présent que les fruits sont pour toi, j'ai besoin de les payer. Il ne viendra donc personne ici, et on ne pourra pas s'acquitter?

Elle fit quelques pas.

Puis s'arrêtant :

— Je crois que voici le propriétaire que tu demandes.

Tout d'un coup elle prit le bras de Zaré.

— C'est l'homme dont je t'ai parlé cette nuit! dit-elle en frémissant.

— Ce Blanchecotte?

— Oui!

Il leva la main.

— Cette canaille! murmura-t-il.

Puis il songea.

Elle lui avait raconté dans les détails la scène chez l'usurier, mais il n'était pas convaincu qu'elle lui eût tout dit. Les propos recueillis à la porte des maisons de Castagne bourdonnaient dans sa mémoire. Un éclair de sang passa devant ses yeux. Quoi! elle avait osé le tromper d'avance, et elle vivait! Tant que Blanchecotte n'avait pas été devant ses yeux, la faute de Moab lui avait paru ne point être. Mais il pouvait la voir, cet insulteur.

La main qui l'avait payée n'avait qu'à s'étendre pour la montrer. Moab s'exposait à ce que Blanchecotte rît en la regardant. Il lui sembla qu'il boirait une dernière volupté en la tuant. Elle savait trop lire dans les lignes, pour ne pas voir dans les yeux.

— C'est bientôt! dit-elle d'un air résigné. Frappe-moi,

mon Zaré, puisque la prophétie doit s'accomplir, et que c'est moi qu'elle désigne. Mais sur notre amour, je te jure encore que je ne suis pas plus fautive que je ne te l'ai dit.

— C'est trop! répondit-il.

— C'est trop! je le sais à présent... Mais l'autre jour... Tu es le maître et le juge. Ah! seulement, je veux bien mourir, mais je ne veux pas souffrir par ta main! Fais ce que tu voudras de mon corps, mais n'aie plus l'air méchant, c'est tout ce que je te demande.

Et elle prit sa main et la baisa, non par supplication, mais par tendresse. Il sentit courir dans son sang la fièvre amoureuse de ses lèvres. Il se rappela qu'il sortait à peine de ses bras et qu'il n'avait rien tant adoré dans ce monde que cette créature. Il la regarda, et il regarda autour d'elle. Il vit le lieu paisible où la journée de la veille s'était écoulée dans une telle sérénité.

Les moindres propos qui avaient été tenus par Moab, les saluts confiants qu'elle avait faits à l'avenir et à l'amour chantèrent une mélodie à son souvenir. Ce paysage lui parut sacré.

— Éloignons-nous, dit-il. Je deviendrais lâche si je restais là. Cache-toi dans la voiture. Si seulement il te voyait encore, je ne sais pas ce que je ferais de toi.

Elle remonta, et tomba à genoux sur le plancher de la carriole.

— Je n'ai pas peur de la mort, répondit-elle. Mais je t'en prie, si tu m'as pardonné, dis-le-moi tout de suite. J'étais si contente il y a cinq minutes, et je le serais encore tant!

— Pauvre ignorante, répondit-il, remué par son accent. Oui, j'ai eu tort, j'ai été en proie à des imaginations hor-

ribles. Ce Zaré n'est pas comme un autre, vois-tu, et il est si éperdu de son amour! Moi! te frapper, quand j'aurais donné ma mère pour toi! Tu t'es gardée! dis-tu?

Il attelait le mulet tout en parlant.

— J'avais pensé bien faire! Mon père avait besoin d'un cheval.

— Malheureuse! s'écria-t-il. Et cet argent infâme, où est-il?

— Mon père a déchiré le billet.

— C'est un brave homme, ce Juliuz! Mais nous ne passerons pas devant Blanchecotte. Nous tournerons dans le pré. Il n'y a pas de chemin. Tout plutôt que de le rencontrer!

— Tu me permets donc de vivre? dit-elle en plongeant ses yeux dans ceux de Zaré.

Il s'assit sur le brancard et prit les guides, mais il ne fit pas le mouvement de la main qui indique le départ.

— Réponds-moi sincèrement, reprit-il. Tu n'as pas le défaut du mensonge? Si tu l'as, dis-le moi. Je te promets que je ne te ferai point de mal!

— Saloméa ne m'a jamais reproché d'en avoir imposé, et elle est bien sévère.

— Je voudrais encore avoir un autre témoignage que ta parole. Aie pitié de moi. Je sens le doute qui me ronge. Je ne me ferai pas une once de sang tant que je n'aurai pas la certitude. Ne m'en veux point de ne pas te croire d'emblée.

— Je ne t'en veux pas et je désirerais avoir un moyen de te persuader.

— Ah! que les enfants sont heureux! dit-il douloureusement. On leur prouve tout!

Zaré demeura une minute le front dans sa main.

— Si tu prétends que le soupçon ne m'arrête pas le souffle dans la gorge, reprit-il ensuite, tu feras ce que je vais te dire.

— Ordonne! répondit-elle inquiète, mais soumise.

— Tu vas retourner vers cet homme...

— Vers lui! dit-elle effrayée, mais tout à l'heure tu disais...

— Je n'avais pas réfléchi. Tu lui parleras.

— Moi! de quoi lui parler? Renonce à cette idée. Il arrivera un malheur.

— Je me cacherai. Il ne se figurera point que je l'écoute. Et d'ailleurs je n'existe pas pour lui. J'entendrai ce qu'il te répondra, et de cette manière je saurai où vous en êtes.

Elle frémit d'indignation.

— Je suis fière! dit-elle, et je ne me soumettrai jamais à cette humiliation.

— A ton aise. Seulement je te préviens que je serai mort de ma tristesse avant deux jours.

— J'y vais, répondit-elle.

Elle avait conscience qu'elle marchait vers un événement terrible.

Le drame saisissait cette petite ballerine, insouciante jusque-là.

— Embrasse-moi! dit-elle. Il n'est pas sûr que nous nous revoyions.

— Tu n'as rien à craindre, toi!

— Zaré, Zaré, ne mets pas de sang dans notre bonheur!

Elle quitta cependant la voiture. Ses jambes trem-

blaient. Le verger commençait après le massif de bouleaux. Il en était séparé par une haie claire. Moab la traversa comme un souffle. Zaré la suivit et se blottit derrière la haie.

Il prit son fusil sur l'herbe, regarda la capsule et s'assura que la batterie jouait librement. La soif de vengeance se détournait de Moab pour se porter sur Blanchecotte. Si celui-ci hasardait un mot malséant, Zaré le foudroierait. Cet assassin était le même homme qui s'était jeté dans un puits six ans plus tôt, pour sauver une enfant inconnue. Sa justice était irréfléchie. Il la débarrassait de tous les accessoires. L'inspiration était droite. L'exécution pouvait être un crime.

Blanchecotte n'avait rien entendu. Il ne se souciait pas qu'on lui connût du bien, et qu'on sût qu'il possédait un verger, à deux lieues de Castagne. Il y venait rarement, et dérobait sous sa blouse les fruits qu'il en rapportait.

Il avait pris la résolution de mettre encore plus de mystère dans ses relations galantes, et il s'était déjà consolé de sa déconvenue en faisant payer un intérêt plus cher à ceux qui avaient frappé à sa porte dans la matinée. L'image de Moab le visitait de temps en temps, mais moins souvent que la vision des groupes harmonieux des sacs d'écus.

Quand il la vit arriver dans son verger, à travers la haie, il pensait aux reports qu'il faisait faire. Il se soulevait sur la pointe des pieds pour atteindre des pêches en plein vent, et faillit tomber de surprise.

— Toi ! s'écria-t-il, toi !

Zaré fit un mouvement en entendant ce tutoiement. Moab reprit la respiration et répondit :

— Je passais par le pré. J'ai vu ces beaux fruits, et j'ai songé que vous me permettriez d'en cueillir un.

— Tu m'avais reconnu ?

— Oui.

Elle ne savait plus ce qu'elle disait.

— Mais on ne traverse jamais ce pré. Il ne va nulle part. Serait-ce que tu m'avais aperçu sortant de Castagne et que tu désirais me parler ?

— Vous chercher ! s'écria-t-elle avec horreur, et sans s'apercevoir qu'elle se contredisait.

— Tu en as bien le droit, et je t'autorise à venir fouiller dans mon verger comme dans ma maison ! Mais ne bavarde pas au bourg. Ne dis pas que j'ai un clos. Nous y viendrons en tapinois.

L'air du matin le mettait en humeur libérale.

— Il y a beau temps, reprit-il, que tu as tout saccagé dans mon cœur !

Moab regarda sous la haie. Rien ne remua. Elle espéra que l'épreuve avait assez duré et fit un pas pour partir.

Mais cette fuite n'était point l'affaire de l'audacieux, enfiévré par l'odeur des bois et la beauté de Moab. Il s'avança et retint un des plis de sa jupe.

— Laissez-moi ! dit-elle, à moitié morte d'effroi ; au nom de votre salut, laissez-moi !

— Mon salut ! il sera grandement compromis si je continue à n'avoir que toi dans la tête. Mais je ne serai pas si sot que l'autre jour, et je veux être volé de toute ma fortune, si je te permets de partir comme tu y es venue !.

Elle regarda encore vers le buisson, et elle reprit frémissante :

— Et savez-vous si un danger de mort pire qu'un danger de ruine ne vous menace pas?

— Il n'y a que les coucous dans le bois, et je n'ai pas crainte d'eux, dit-il en riant. Mais ne crois pas que je veuille profiter de l'écartement pour te prendre de force. J'obtiendrai ta bonne amitié. Tu seras ma maîtresse à Castagne et je te baillerai jusqu'à dix écus par mois.

— O monsieur, cria-t-elle, vous êtes à un âge où on est proche de son tombeau! N'insultez pas une fille qui peut être aimée par un plus jeune! Les jeunes se revengent. Ne me retenez pas, ou quittez-moi honnêtement.

— Tu n'as pas toujours remarqué cette différence de nos actes de naissance, répondit-il. Pourquoi que tu as dit, devant soixante personnes, à l'assemblée des Simon, que tu t'étais livrée à moi? Tu n'ignorais point que ce n'était pas encore vrai, par malheur. Mais ce le sera.

— Parce que je voulais être libre de m'en aller; j'ai un galant.

— Tu en auras deux!

Et il l'attirait à lui, sur le gazon, près d'une ruche bourdonnante.

— Je vous en supplie! répéta-t-elle, avec des larmes de colère et aussi de pitié, laissez-moi.

— Jamais!

A cette minute même, le canon du fusil troua la haie, et Zaré, l'œil sur le point de mire, ajustait Blanchecotte et mettait le doigt à la gâchette.

Mais un coup de poing fit tomber son arme, avant qu'elle ne partît, et une voix basse lui dit à l'oreille :

— Je te défends de verser le sang.

Zaré se retourna.

Il vit Juliuz.

Blanchecotte avait entendu le bruit de la crosse dans les branches. Il flaira un ennemi. Il risquait d'en rencontrer un à chaque angle de chemin. Il demeura paralysé de terreur.

Moab comprit qu'un miracle le sauvait. Elle s'élança vers le buisson.

Zaré était pâle et presque agenouillé devant Juliuz. Il avait vu dans les yeux de son ancien, que sa justice pouvait être un attentat.

— Remercie ton père! dit-il à Moab.

— Votre voiture vous attend! fit Juliuz. Adieu!

Ils allèrent vers le mulet.

Blanchecotte s'était rassuré en entendant le chuchotement de plusieurs voix. Il marcha vers les bouleaux, et il vit le fusil.

— On a tenté de m'assassiner chez moi, sur mon champ. Je déposerai ma plainte.

Juliuz ne lui accorda pas le temps de reprendre son souffle.

— Si vous articulez un mot, aussi vrai que je vous ai préservé aujourd'hui, je vous frapperai demain! Je suis son père!

Et il montra Moab, qui s'éloignait avec Zaré.

Blanchecotte ne se fit pas répéter la menace. Il reprit le sentier de Castagne. Mais en traversant son clos, comme c'était un homme d'ordre, il ne négligea point de ramasser les fruits qui étaient tombés.

XVIII

Huit jours se passèrent.

Joachim, en quittant Saloméa et Juliuz, était rentré chez sa mère. Honteux de s'être trompé une première fois, il revenait à chaque seconde, par la pensée, vers Saloméa, et se brisait contre la difficulté d'une confidence et l'impossibilité d'une union. Il n'entrevoyait plus qu'avec horreur le refuge de l'Eglise, qui le repoussait d'ailleurs, et, ne pouvant vivre de son adoration, il voulait en mourir.

La veuve Simon ne le questionna pas. Elle paraissait comprendre que, si elle commençait à mettre sa fureur dans ses paroles, la lave déborderait et incendierait tout. Elle le regardait sans rien dire aux heures des repas, importunée d'avoir cette bouche à nourrir. Sa sordidité

oubliait que cet hôte s'appelait son fils, et qu'il était chez lui.

Un jour — il avait eu faim par hasard — elle n'y tint plus, et elle lui dit brusquement, avant qu'il sortît de table :

— Tu ne t'es pas mis dans l'idée, à ce que je suppose, que les choses allaient se tenir longtemps sur ce pied-là et que je te garderais sans rien faire. Un homme doit rapporter dans une maison, autrement elle chavire. Je comptais, pour ma vieillesse, sur les écus que tu gagnerais. Tu as été assez niais pour te brouiller avec tes patrons, et ils t'ont fermé la porte de leur boutique. Tu te croises les bras que c'est une honte ! et tu manges ton pain comme si tu avais semé ton froment ! Cette malfaisance ne peut pas durer. Tu vas me faire le plaisir de débarrasser la chambre. Tu m'as causé des dépenses que je ne retrouverai qu'en deux ans de privations. Va-t'-en donc courir, et gagne ta nourriture. Je te préviens que si tu fais des dettes, je vendrai tout à fonds perdu.

— Oui, ma mère.

Elle s'irrita de cette soumission.

— Ça ne te ferait rien de me voir manger ton héritage ?

— Je ne ferai pas de dettes et je ne vous demanderai pas mes comptes.

— Tes comptes ? Ils sont propres, tes comptes ! En alignant tout, j'aurais à reprendre le dernier cep de feu ton père, et il n'y a qu'une époque de ta vie où tu ne m'as pas ruinée, c'est celle où je ne te donnais que mon lait. Mais parlons du présent. Qu'est-ce que tu vas devenir de ton corps ?

— Je ne vous mettrai plus en dépenses.

— Tu n'es bon à aucun état, puisque ces prêtres ne veulent plus de toi. M'est avis que tu ne peux entreprendre qu'une seule chose. Tu ressembles à feu Simon, et il y a des filles qui te reluqueront. Fais-toi bien venir d'une veuve, mais ne la reluque que si elle est riche. Ramène-la, et je serai assez bête pour te pardonner. Mais il faut qu'elle ait de quoi !

— Je m'y emploierai, ma mère, répondit Joachim, qui était résolu à ne plus parler à une femme, mais qui voulait sortir de ce milieu asphyxiant.

— Je ne t'indique personne dans le pays ; mais, crois-moi, avant d'entrer chez une personne du sexe, passe chez son notaire.

— Vous avez cent fois raison.

— Va de l'avant. Laisse pousser tes moustaches, puisqu'elles aiment ça maintenant. Il n'y a pas besoin de parler mariage avant ; le tout est qu'il soit nécessaire après. Tu m'entends ?

Il ne voulut pas répondre.

— Quand te mettras-tu en campagne ?

— Aujourd'hui.

— N'as-tu pas dit l'autre jour que tu avais de l'argent ?

— Oui.

— Si tu n'en avais pas eu, je me serais dépourvue de dix francs. Je ne t'aurais pas laissé t'éloigner sans un sou.

— Je trouverai mille francs, ma mère.

— Comment ça ? répondit-elle avec une sorte d'admiration.

— C'est mon secret.

— Pas d'emprunt ?

— Non, pas d'emprunt.

Elle n'insista pas.

Elle ne s'inquiéta point de savoir si sa malle était prête. Elle n'accordait aux autres rien de ce qu'elle se refusait. Elle aurait dormi sur la dure par la bise. Stoïque par avarice.

— Pour lors, ce que tu as de mieux à faire, c'est de déloger incontinent ! reprit-elle. Adieu, garçon. Rapporte de l'or plus gros que toi.

Il était malgré tout envahi par l'émotion, en pensant qu'il ne reverrait peut-être plus la vieille femme. Mais elle, sans l'embrasser :

— Si j'ai tourné l'œil avant que tu ne reviennes, rappelle-toi qu'il vaut mieux acheter les cochons devant la Saint-Martin que devant la Noël ! dit-elle.

Ce fut son mot du départ.

Il prit la main noire qu'elle ne lui tendait pas, et la baisa. Mais il n'y avait pas moyen de pleurer.

La séparation pourtant était solennelle du côté de Joachim. Il avait la croyance qu'il allait à la mort. Sa résolution était arrêtée depuis le matin.

Il sentait qu'il ne pourrait pas vivre sans l'amour de Saloméa, et mille raisons, plus encore que ses antécédents avec Moab, le tenaient à distance d'elle. Il était sûr d'avoir fait pour jamais le choix de son cœur, et celle qu'il choisissait demeurait inaccessible. Il devait donc diminuer ses chances de prolongation de vie, puisqu'il ne voyait rien au delà de l'ombre de Saloméa.

Mais il était trop près du christianisme pour se tuer.

La politique lui offrit un refuge.

Les journaux imprimaient depuis quelque temps que les gendarmes recevraient les engagements pour je ne sais quelle armée du pape.

Cette cause plaisait au séminariste de la veille. C'était une occupation, un danger, la fin peut-être. Ensuite c'était de l'argent comptant, et un moyen de rembourser Blanchecotte. On donnait une prime de mille francs. Il lui en resterait deux cents pour le voyage.

La gendarmerie était en dehors du bourg, du côté de l'étang. Joachim, redoutant les commentaires, évita les adieux. Il savait que Juliuz, Saloméa et Equinoxe étaient encore chez M. Morétain.

Il eût été convenable de se présenter au presbytère, mais il s'y serait laissé deviner, et il ne voulait plus tenter la lutte avec l'ange, pauvre Jacob désarmé qu'il était. Il sortit de la maison maternelle sans se retourner, comme on sort d'une hôtellerie.

Il longea le bourg par les champs, et arriva à la gendarmerie, sans s'être bien interrogé sur l'équipée qu'il allait faire. Il entrevoyait la mer, une grand'messe solennelle à Saint-Pierre, une fusillade dans les rues de Rome, des dangers, sinon de l'oubli, une blessure, sinon la mort. Cet inconnu le tentait. L'essentiel était de ne plus rencontrer Saloméa.

A vingt pas devant lui, une petite voiture s'avançait.

Il reconnut la jument rouge de M. Morétain et, marchant à côté d'elle, Saloméa.

Sa famille avait attendu au presbytère le rétablissement d'Equinoxe. Juliuz expliqua à M. Morétain ce qu'allait être sa dictature. Celui-ci n'avait plus, depuis quelque temps, aucune occasion de se mettre en colère, et comme

le mouvement moral ou physique lui paraissait nécessaire à la circulation de sa bile, et qu'il avait un côté aventureux dans ses goûts, il demanda sérieusement à Juliuz de l'accompagner.

Alacoque le questionna sur le costume qu'il prendrait pour cette campagne, et lui objecta qu'on n'approuverait peut-être pas beaucoup, à l'évêché, qu'il pendît sa soutane au clou. Il se fâcha contre elle et même contre Juliuz, puis pour se faire pardonner, il voulut être associé à cette œuvre et, à la grande joie d'Alacoque, il força les Egyptiens à accepter cette pouliche, qui s'était relevée, suivant la prédiction de Zaré.

Saloméa, munie de quelques pièces d'or, sorties des tiroirs d'Alacoque et difficilement reçues, était venue acheter, avec les conseils de Gervais, une voiture et des provisions à Castagne et les reconduisait à Noisy-le-Châtel. Ils devaient en repartir tous les trois le jour même.

Saloméa s'était remise dans le sentier du sacrifice. Elle avait été encore plus pénétrée par tous ces hasards ; et, malgré tant d'indices, sa modestie n'avait point voulu comprendre qu'elle était aimée. Elle ne ressentait pas même la triste joie de se reposer sur des débris.

Quand ils se reconnurent, leur premier mouvement fut de s'arrêter.

La pouliche, déjà docile avec sa maîtresse, demeura immobile.

Cependant Saloméa se dit que cette halte même pouvait être une révélation. Elle reprit la bride et marcha.

Joachim aurait donné son sang pour s'enfuir. Mais le charme entrait dans ses yeux et retenait ses pieds. Le chemin, comme presque toujours, était désert ; on n'en-

tendait pas de bruit dans le bâtiment de la gendarmerie.

Ils passèrent tout près l'un de l'autre.

Il était si changé depuis huit jours, qu'elle ne put pas se taire :

— Vous ne vous consolerez donc pas, monsieur Joachim ?... Vous êtes pâle comme la neige ! Remettez-vous ! Dans le courant de la vie, on ne se fait pas sa destinée. Mais il y a tant d'inconnu dans ce monde ! Moab peut vous revenir, dit-elle.

— Je ne pense pas ! répondit-il.

— Et qu'allez-vous faire ?

— Je vais m'engager : c'est encore dans l'armée qu'il y a le plus de chances de ne pas devenir centenaire.

Saloméa sentit son sein trembler. Elle attacha la jument à un anneau qui pendait au mur; puis, s'asseyant sur un banc près de la porte :

— Causons ! dit-elle.

Il fut faible et s'assit.

— Vous êtes un enfant dans le malheur ! reprit-elle. Aller chercher une balle est un triste moyen de trouver la paix. Je vais vous dire une chose que je ferais mieux de vous taire, puisqu'il s'agit de mon beau-frère. Mais vous souffrez tant ! Les cartes assurent que Zaré doit mourir jeune.

Il fit un mouvement d'impatience.

— Vous n'y croyez pas, continua-t-elle, ni moi non plus, pas beaucoup. Mais les anciens de notre nation assurent que la destinée est écrite, et il y a peut-être du vrai dans cette croyance. La mort violente est tracée dans les mains de Zaré. Moab comprendra un jour qu'elle a été

cruelle avec un homme qui ne se guérit pas de son amour. Elle se rapprochera de vous.

— Ne me parlez plus d'elle !

— Pourquoi ? Elle tient votre bonheur dans un mot. Si la prophétie a raison, je vous jure que je lui ferai dire ce mot-là !

— Vous ! s'écria-t-il avec terreur.

— Pourquoi ne voulez-vous pas que ce soit moi ? répondit-elle surprise et sans défiance.

Il reprit convulsivement :

— Parce que ce serait abominable que celle qui est aimée persuadât une autre d'un mensonge ! Parce que, pour n'avoir pas deviné depuis huit jours, vous seriez plus cruelle qu'elle, qui m'a trompé ! Oui ! il m'est amer de confesser mon imprévoyance, et je n'ignore pas que vous ne croirez pas un malheureux qui a eu deux langages avec vous, et qui n'a pas osé voir le chemin que faisait son âme. J'ai été d'elle à vous ! de ses dédains à vos miséricordes ! de ses fautes à votre innocence ! de ses coquetteries à votre pureté ! Trouvez-moi inconstant et sans loyauté dans le passé ! Dites que j'ai été un aveugle en ne vous choisissant pas, et que c'est une pauvre recommandation que d'avoir regardé votre sœur ! Tout cela est vrai ! mais je n'avais aucune expérience de l'amour ! J'ai jeté ma pensée aux premiers grands yeux qui m'ont souri ! J'étais de bonne foi, mais j'étais ignorant ; j'étais ébloui, mais je sortais des ténèbres. Vous, au contraire, je vous ai regardée lentement.

« C'est dans votre bonté que votre beauté m'est apparue. Et je ne me trompe plus ! J'en atteste la résolution que j'ai prise ! Pourtant si vous vouliez ! Ah ! comme je rêve à

une maison que vous rempliriez de votre douceur! Le soleil y entrerait, et les clairs de lune qui font habiter un autre monde, et l'aumône, et les vertus et la joie! On y prierait, on y travaillerait, on y gagnerait le paradis rien qu'en vivant.

« Il y a des femmes pour les fêtes, dit-on? Mais il y en a aussi pour la lumière du foyer. Vous en êtes une! ne me contredites pas. J'ai l'âge de ma raison. Je ne demanderai rien à ma mère que de vous épouser, et, si elle me le refuse, je me servirai des moyens que donne la loi contre une obstination cruelle. Je lui imposerai d'avoir une fille qui l'aimera. Je ne faillirai pas à cette tâche de vertu que Dieu me donne, en mettant son ange sur mon chemin. On avait bien raison de dire que je me destinais à lui. C'est vous qui m'y amènerez! Ne me repoussez pas! Et si l'amour a un accent plus sincère quand il est pieux, croyez-moi! Je suis à vous, et sans vous, je suis au mal! »

Il avait pris ses mains et les mouillait de baisers. Dès cette minute, elle fut soulevée jusqu'à cette hauteur où l'extase se fond dans l'infini. Elle eut sa part de volupté d'âme, comme on n'en a qu'après la mort.

Mais elle n'était pas faite pour devenir faible par le bonheur. Elle fit taire les échos de la jeunesse qu'il réveillait en elle, et elle resta vigilante dans son abnégation. Elle sut comprendre qu'il fallait être sans pitié pour elle-même, afin de ne pas devenir imprévoyante pour lui.

Elle répondit, détournant les yeux :

— N'espérez pas!

— Ah! s'écria-t-il en laissant tomber sa voix dans un sanglot, elle ne me croit pas!

Elle le regarda.

— Si ! dit-elle.

— Eh bien ? ajouta-t-il en tressaillant.

— Je ne veux pas vous faire commettre une impiété. Votre mère maudira la femme qui sera entrée de force dans sa maison. Le bonheur est mauvais qui commence par les larmes d'un autre ! L'épouse est sacrilége quand elle a brisé la porte ! Et d'ailleurs votre mère a raison. Une femme qui n'apporte rien sera toujours traitée comme une maîtresse ! ou comme une servante ! Et les enfants se diront un jour qu'ils ne doivent tout qu'à leur père.

« De plus, je suis d'une race qui a été souveraine autrefois, et qui est mendiante aujourd'hui. Je n'ai pas comme ma sœur une beauté qui est une noblesse ! Il y a des voleurs parmi mes cousins, songez-y. Quand on nous voit venir, on appelle l'agent de police. J'ignore si on m'a baptisée, et je n'ai pas fait ma première communion. Je ne sais pas écrire. Ce sont des difficultés. Je vous diminuerais par ma pauvreté. Je vous avilirais par mes habitudes. Restera votre amour. Mais restera-t-il ?

« Quoi que vous affirmiez, je pense que votre première impression a été sincère, et je ne garantirais pas que demain vous ne serez pas entraîné ailleurs. Rapportez-vous-en à moi. Rentrez chez votre mère. Ne pensez plus aux Egyptiennes. Choisissez une compagne qui ne vous abaisse pas. Si vous le permettez, je vous aiderai à la trouver, et je serai sévère, car je veux votre bonheur. »

Saloméa était parvenue à ne donner aucune émotion à sa voix. Ses yeux avaient fait rentrer leurs éclairs. Sa tendresse réfléchie jouait la comédie de la froideur, et il était impossible de soupçonner la flamme de passion qui courait en elle.

Joachim se trompa aux efforts de cette lutte, et il l'interrompit, désespéré :

— Vous ne me répondez que par des réflexions glacées. Ne me réfutez pas plus longtemps. Vous m'avez persuadé de la répugnance que je vous inspire. Vous ne me faites pas même l'honneur de me haïr. Je vous importune.

Il se tordait les mains, puis demeurait inerte.

Elle ne fut pas la maîtresse de ses nerfs. Quand ces mots eurent été prononcés par Joachim, une larme arriva aux yeux de Saloméa, et avec cette larme s'écoulèrent d'involontaires paroles.

— Et comment ne vous aimerais-je pas? s'écria-t-elle. Vous êtes descendu, simple et bon, jusqu'à ma famille. Vous avez été sans mépris pour les repoussés de tous. Vous venez de me faire entendre la musique qui affole l'âme, et à moi, la fugitive, vous offrez votre nom et votre toit. Je ne serais pas faite de la chair d'Adam, si je ne vous rendais pas ce que vous me donnez.

« Plaignez-moi. Ne m'ôtez pas mon courage. Il faut que je vous renvoie et que je me taise.

Il recula comme devant une apparition. Il ouvrit démesurément les yeux.

— Ah ! s'écria-t-il, il n'y a pas de force qui puisse séparer nos cœurs ! Quoi ! c'est vrai, vous m'aimez?

Il oublia qu'il était dans la rue. Il la serra contre lui. Il ne parla plus que par des baisers fous. Il riait et il s'attendrissait. Il se perdait dans la frénésie et l'extase. Mais elle dompta ces souffles amoureux. Elle se leva et sortit de ses bras.

— Non ! dit-elle, je suis trop indigne pour être votre femme !

Avant qu'il eût pu répondre quelqu'un arriva près d'eux.

C'était le petit Equinoxe.

Tout à fait guéri de sa blessure, et quoique choyé depuis une semaine dans les gâteries de mademoiselle Alacoque, il était joyeux de se remettre en route et de reprendre sa liberté. Il s'était amélioré de tous les bienfaits reçus, et il avait promis, dans la grande franchise de son cœur, qu'il ne marauderait plus.

D'ailleurs, la surveillance paternelle devait le maintenir. Il était resté un enfant fin et vivace, et il avait alors plus de la grâce de son âge que de la sauvagerie de sa race.

Il connaissait Joachim et il se mit sans scrupule dans la conversation, comme s'il avait pressenti qu'il allait l'éclairer. Joachim avait eu un mouvement d'impatience en le voyant venir. Saloméa l'embrassa comme pour se rattacher à la famille.

— Sœur, dit-il, j'ai couru en avant parce que j'avais quelque chose à te dire avant que le père ne soit là. Tu sais que c'est moi qui ai mis le feu à notre voiture.

— Ne t'en vante jamais !

— Je n'étais pas mon maître, et j'ai tâché de faire le moins de tort possible. Je t'avais vu quelquefois lire des papiers en cachette, et j'ai pris dans la caisse ce petit portefeuille. Mets-le dans ta poche et ne dis rien au père.

Saloméa eut un mouvement nerveux.

— Les papiers qui établissent la naissance de Moab ! dit-elle tout bas à Joachim. Le sort veut que vous ne vous occupiez que d'elle. Lisez!

— Ces papiers me sont inutiles, répondit-il indifféremment. Vous les enverrez au mari de votre sœur.

— Je ne suis pas bien sûre de moi. Je n'ai pas pu déchiffrer tous les mots. Il est essentiel que je connaisse les droits de Moab. Lisez, je vous en prie.

— C'est du temps perdu, reprit-il. Trouvez un moyen pour renvoyer votre frère. J'en ai encore tant à vous dire!

— Je vous écouterai quand vous aurez fait ce que je vous demande.

Il ouvrit le portefeuille.

— Equinoxe, reprit-elle, tu n'as pas été voir les Gervais?

— Tu n'as pas raison de te défier de moi. J'aime aussi beaucoup M. Joachim.

Elle rougit.

Equinoxe se dirigea vers le bourg.

— Hâtez-vous! fit-elle, en se penchant vers Joachim. Je dois aller rejoindre mon père.

Il déplia de mauvaise grâce une feuille mince, dont l'encre avait été jaunie par le temps.

— C'est à cet endroit-là, dit-elle, en désignant le milieu de la page.

Il y jeta les yeux, et tout à coup poussant un cri :

— Saloméa! s'écria-t-il, c'est vous qui êtes riche, et ma mère m'engagerait à vous épouser.

— Moi! dit-elle, éperdue.

— Écoutez!

Et il lut en frémissant de joie :

« Je désire que vous la nommiez Saloméa. A sa majorité, elle se présentera à Bayonne, dans l'étude de Me... »

Saloméa l'interrompit.

— Mais cela ne se peut pas!... j'avais lu : Moab.

— L'écriture est très-mauvaise; mais regardez.

Elle ne regarda pas! Elle pâlit et fondit en larmes.

— C'est ma mère qui a déshonoré Juliuz! s'écria-t-elle. Ah! il sera toujours mon père!

Elle approcha son autre main de la feuille de papier pour la déchirer. Mais Joachim sut la mettre à l'abri.

— C'est notre contrat, dit-il.

Elle eut un vague sourire. Son amour s'y noyait.

— Je ne ferai jamais cette peine à Juliuz, dit-elle. Ne vous pressez pas de vous réjouir.

— Saloméa, dit-il lentement, si la tombe avait une voix, votre mère vous dirait de parler.

— Je lui désobéirais, répondit-elle.

— Quoi! répondit-il, nous tenons le bonheur, nous avons là toute une vie d'amour, et vous n'en voulez pas!

— Jamais, au prix du mal que je ferais!

A cet instant un groupe de trois personnes se montra sur la route.

Il se composait de Juliuz, de M. Morétain et d'Alacoque.

Saloméa courut à eux, et embrassa Juliuz sans rien dire.

Alacoque avait vu de loin, et non sans étonnement, Saloméa assise près de Joachim.

Elle dit tout bas à M. Morétain :

— Il s'aiment, ceux-là ! Vous savez que je m'y connais.

— Que puis-je faire? répondit-il du même ton. Cette fille n'est point un parti pour Joachim.

— Je vous dis, moi, que c'est la femme qui doit entrer dans ses bras, reprit-elle énergiquement. Si vous voulez faire œuvre de bien, et dépenser de votre éloquence, comme dans un sermon de charité, vous déciderez la veuve Simon à la prendre pour bru.

— Comme tu y vas! J'aimerais mieux décider notre saint-père à se faire libre penseur !

— Essayez. Nul ne vous résiste, quand vous voulez.

— Tais-toi! et pas d'allusion. J'irai chez la veuve.

Le gendarme qui avait arrêté Juliuz se trouvait par hasard à une fenêtre. Il pensa que la sociale était arrivée et se prépara à changer de serment, quand il vit Juliuz en termes familiers avec M. Morétain, et la pouliche à la voiture des bohémiens.

— Nous étions venus au-devant de vous, dit le curé à Saloméa. Juliuz avait résolu de partir aujourd'hui par la route du Nivernais. Ne vaudrait-il pas mieux attendre à demain?

— Non, monsieur, répondit vivement Saloméa, nous ne pouvons plus retarder.

Joachim était glacé sous le soleil du midi qui calcinait la route.

M. Morétain les regarda tous les deux.

— C'est dommage que vous ne sachiez pas vous confesser, dit-il à Saloméa. Une bonne petite conversation que nous aurions ensemble arrangerait bien des choses.

Elle leva les yeux :

— Pourquoi le laissez-vous à sa peine? lui dit tout bas M. Morétain en lui montrant Joachim.

— Ah! monsieur le prêtre, si je pouvais tout vous dire, vous m'approuveriez, vous!

— Je ne donne jamais raison à qui fait souffrir. Mais enfin, plus tard, épouserez-vous Joachim?

— Il faudrait un miracle!

M. Morétain sentait bien une nature très-noble. Et il s'indignait de ne pas comprendre.

Il se retourna vers Juliuz.

— Je ne vous retiens plus! dit-il.

Juliuz ne fit aucune question.

— Adieu, monsieur, répondit-il. Vous serez content de moi.

La triste scène recommençait pour Joachim.

Saloméa monta dans la voiture, ainsi qu'avait fait Moab, mais en montant, elle dit en frémissant, tout bas:

— Ah! que le devoir est dur!

Et le malheureux entendit se refermer la lourde porte de l'espérance déçue.

Cependant une forme vague apparaissait sur la route de Castagne. Quelqu'un courait en trébuchant. Joachim reconnut sa mère, et la détresse de son âme s'accrut encore. Elle ne pouvait venir que pour une insulte nouvelle.

Elle ne se donna pas le temps de reprendre sa respiration, monta sur le marche pied et dit à Saloméa d'une voix doucereuse

— Ma mie, est-ce que vous allez partir sans venir prendre le café à la ferme?

Saloméa pressentait un piége.

— Je n'ai rien à vous dire, madame, répondit-elle. Je n'ai plus de raison pour demeurer dans ce pays.

— Eh bien! reprit la veuve, puisque les yeux des jeunes ne savent plus voir clair, ceux des vieux discernent le vrai des choses.

Et s'approchant de Juliuz :

— Vous êtes son père? continua-t-elle.

— Oui! répondit-il étonné.

— Pour lors, avisez, comme je l'ai fait. Ces deux-là passent leurs jours à se becqueter de trop loin. Mon garçon a bon estomac et bon cœur, plus cent mille francs au bas mot, et en beaux arpents, et je viens demander la demoiselle pour lui.

Joachim eut le frisson de la joie, mais comme il aurait eu celui de l'agonie.

— Ma mère! cria-t-il, ne vous jouez pas de moi! Je meurs de l'aimer!

— Eh! je ne le devine que trop, puisque j'ai perdu un poumon à courir pour la rattraper! Quant à vous, dit-elle à Juliuz, ne me dites pas que cette grande fille n'a pas un rouge liard entre ses doigts. Je ne suis pas avaricieuse, et je n'ai remué si bien ma terre, depuis quarante ans, que pour que mon garçon pût choisir librement une femme tournée vers son cœur.

Equinoxe lança sa toupie en l'air.

Juliuz avait vu rougir et pâlir sa fille six fois dans cette

minute. Il tressaillit d'orgueil à cette réhabilitation de sa race.

Alacoque dit à la veuve :

— Par les hardes de mon père ! je ne vous croyais pas tant de judiciaire !

Le gendarme, à sa fenêtre, pleurait comme à l'Ambigu.

Joachim s'agenouilla devant sa mère.

— Pardonnez-moi, dit-il ; je ne vous connaissais pas, misérable que j'étais !

Elle le tira de l'autre côté de l'ornière.

— Pauvre simple ! dit-elle. J'ai reçu la lettre du notaire de Bayonne, il y a quasiment une demi-heure. J'ai appris que c'était elle qui était fille de l'amour, et qui hérite. Faites des enfants à cette heure ; vous avez de quoi !

FIN.

Clichy. — Imp. PAUL DUPONT, 12, rue du Bac-d'Asnières. (919, 7-6.)

